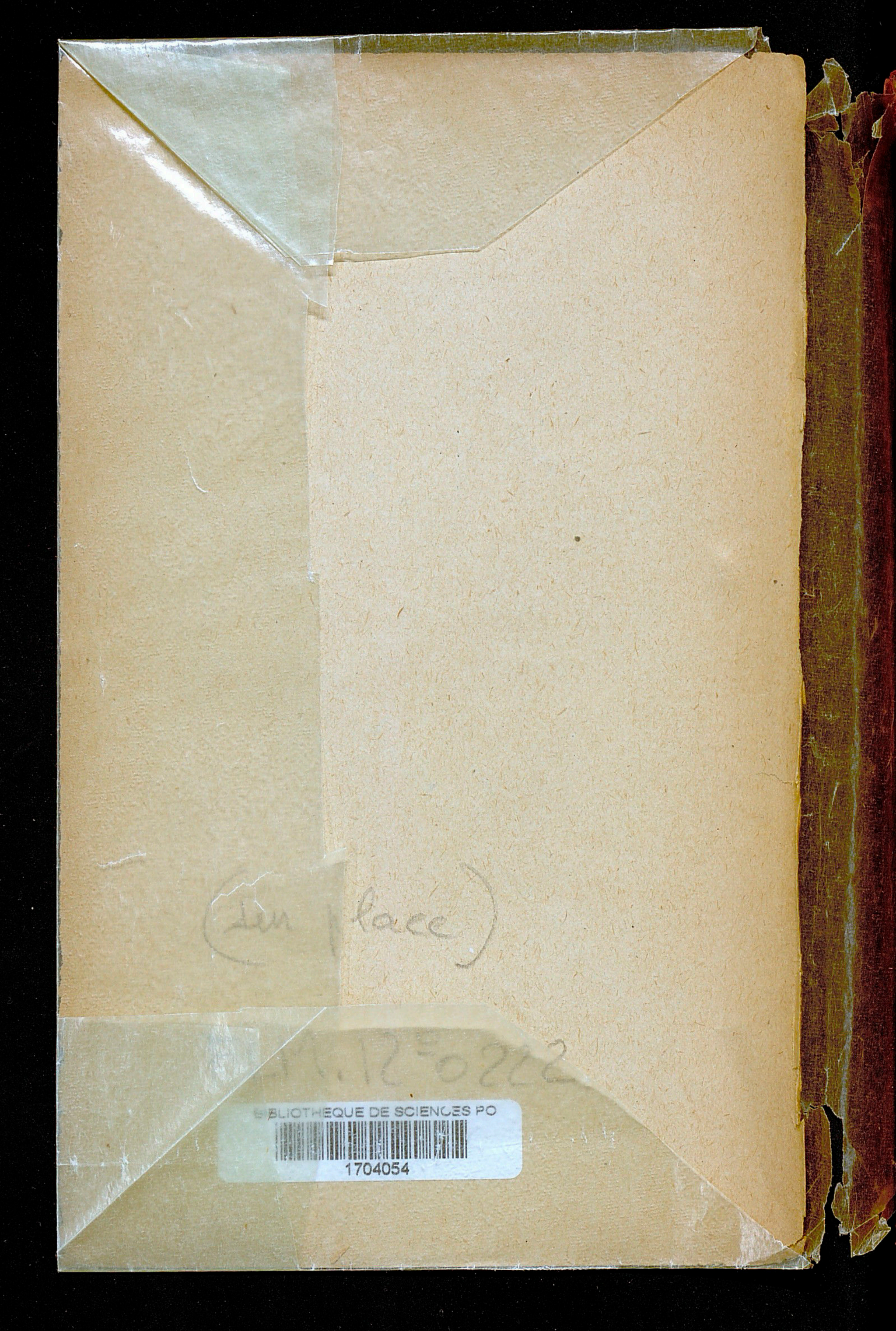
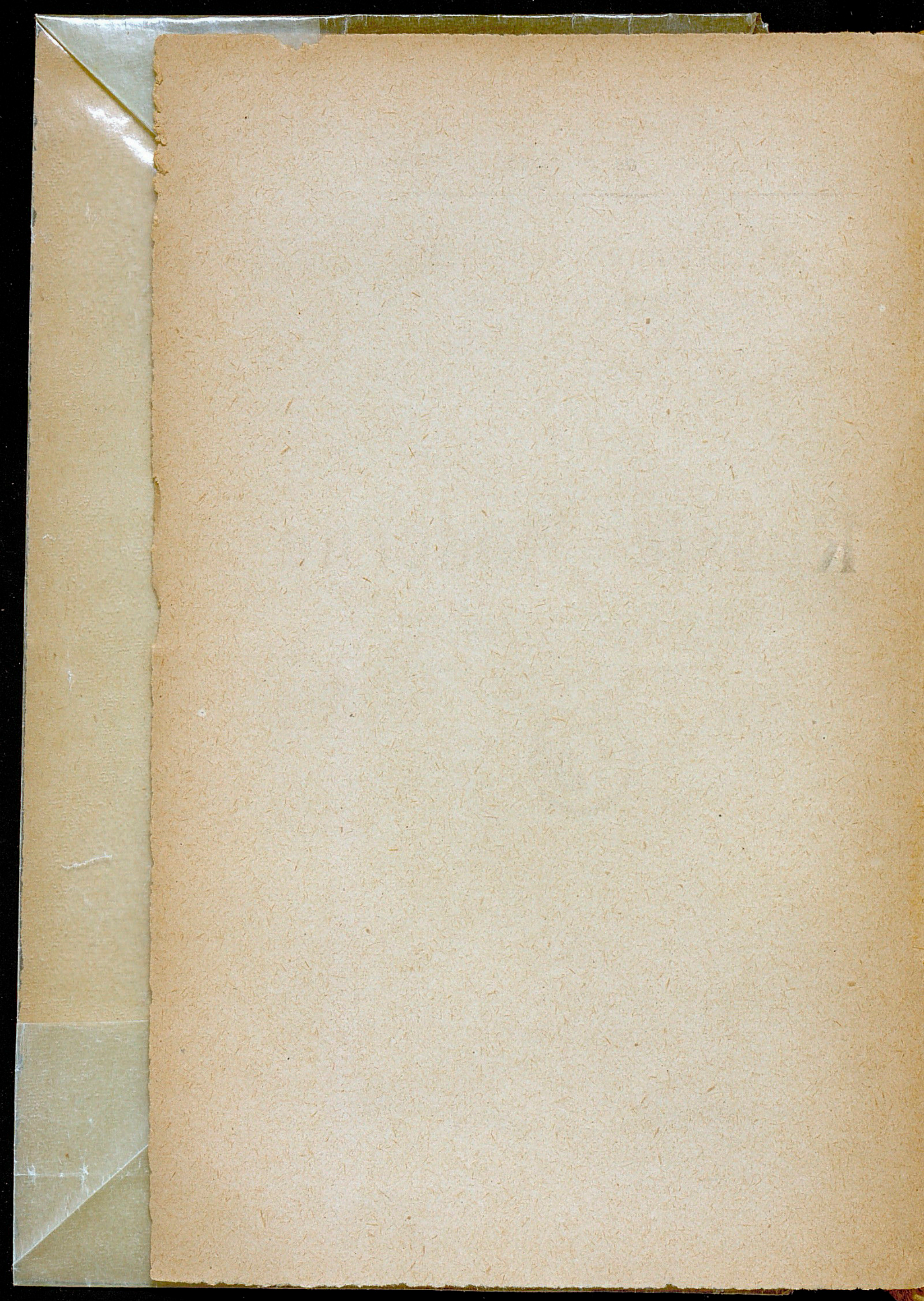
Au Camarade Jean Longuet.
G. Alexinsky.
17/X 912. Paris.

Уважаемому Товарищу Ж. Лонгэ.
От автора.
17/X 912. Париж.


(sur place)
BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1704054

La Russie Moderne



819475

Bibliothèque de Philosophie scientifique

GRÉGOIRE ALEXINSKY

ANCIEN DÉPUTÉ A LA DOUMA

LA
Russie Moderne



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1912

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1912
by Ernest Flammarion

A ma Mère

et

à mon Père

L'Auteur.

INTRODUCTION

Un des traits des plus caractéristiques de la vie de la société contemporaine c'est son internationalisme.

La fonction fondamentale de l'activité humaine — la production des matières — servant à satisfaire les besoins des grandes masses, a pris une forme internationale. Le capital, organisateur de la production et de l'échange, et, selon un poète russe, « ce puissant chevalier enveloppé de vapeurs et de fumée » passe, rapide, d'un pays à l'autre, les réunissant par des liens matériels indestructibles. Des organisations internationales de capitalistes surgissent, auxquelles tiennent tête des organisations également internationales, mais ouvrières. Chaque invention, chaque perfectionnement dans la technique de production, chaque découverte scientifique se transmet, de suite, à tous les coins du monde. A côté de l'échange des productions, s'effectue l'échange mutuel des idées, se fonde une base commune, base à la fois matérielle et spirituelle, pour le futur développement de la culture humaine.

Des membres distincts de la grande famille des peuples et des États du monde moderne semblent être les parties d'un même et gigantesque organisme, comme sont les anneaux d'une même chaîne. Et lorsqu'un de ces anneaux se met en mouvement, tous les autres, sans retard, s'en ressentent. Ainsi, chaque événement survenu dans quelque pays du monde moderne se trouve être, aujourd'hui, un événement international.

Il a fui, ce « bon vieux temps » où l'humanité vivait par groupements, où chacun, renfermé en lui-même, pouvait vivre toute sa vie dans son village ou sa petite ville, sans savoir ce qui se passait à quelques lieues de lui. L'homme moderne, lui, est citoyen de l'univers !

Les fils télégraphiques, sillonnant toute la terre, le forcent sans cesse à fixer son regard sur tous les pays du monde. Il est évident qu'une connaissance plus proche de la vie des autres peuples apparaît, pour l'homme moderne, dans l'état actuel des choses, non pas seulement comme désirable, mais comme une nécessité. Les plus anciennes nations, — les Français, les Allemands et les Anglais, — atteignant un plus haut degré de civilisation, se trouvent certainement, à cet égard, dans une situation favorable. Leur vie, leur activité matérielle et spirituelle servent d'exemples aux autres pays et sont l'objet d'études attentives. Mais la connaissance des nations plus jeunes et arriérées est beaucoup moins répandue. Cette ignorance est surtout sensible pour celles de ces dernières qu'on ne se contente point de séparer de l'Europe occidentale par des distances géographiques, mais qu'on sépare aussi par des distances linguistiques. Tous se rappellent et savent quelle surprise fut pour l'Europe l'apparition du Japon, dans le rôle d'une puissance de premier rang, avec une technique européenne. Nul n'a oublié encore l'étonnement soulevé par son armée si puissante et surtout si instruite, par sa presse et ses fins et habiles diplomates...

La Russie est un peu moins étrangère au public européen, mais sa connaissance laisse encore à désirer.

Si l'on prend même un Européen instruit — les spécialistes investigateurs de la vie russe mis à part — les informations de celui-ci sur la Russie se bornent, presque toujours, à des impressions fort limitées et dues au hasard. Même les Français savent peu de choses de la Russie, et c'est étrange, car non

seulement l'alliance diplomatique et militaire, mais encore d'autres liens, plus matériels, rapprochent ces deux pays.

« La France, ce banquier du monde moderne », (pour employer l'expression d'un écrivain français ayant publié dans « La Revue » un article sur les finances russes), a fourni au Trésor russe et pour les entreprises industrielles russes, des sommes colossales. Près d'une quinzaine de milliards ont été dépensés pour cela. Il est évident que chaque grand changement qui pourrait survenir dans la position économique et financière de la Russie, que chacune des puissantes secousses politiques de cette dernière doivent, nécessairement, se refléter sur les affaires françaises.

Ainsi, le public français a un intérêt tout particulier à suivre avec attention les mouvements de l'immense fourmilière aux tribus nombreuses, grouillant dans la grande plaine de l'Europe orientale... Et pourtant, je le redis, les connaissances de la plupart des écrivains français sur la Russie ne sont que de vagues impressions. On sait, je dois l'avouer, qu'en Russie existent une ville « Moscou », avec son imposant « Kremlin », et ses innombrables églises, une rivière, « la Bérézina » qu'avec peine traversa le grand Napoléon. On n'ignore pas, non plus, qu'il y a un climat rude et un sévère gouvernement, que les révolutionnaires russes jettent des bombes et que le gouvernement les pend, les enferme dans de sombres prisons, les déporte en Sibérie. On sait encore que la Russie a donné naissance à un des plus grands écrivains du monde : à Léo Tolstoï, et au plus grand des provocateurs : à Azev.

En visitant l'Hôtel des Invalides, on aperçoit des lambeaux de drapeaux russes pris en 1812. Il me semble voir dans ces lambeaux le symbole des connaissances du public français sur la Russie...

*
* *

L'auteur de ce livre s'est proposé comme unique but d'aider le lecteur étranger dans la tâche difficile de l'étude objective de la vraie situation actuelle de la Russie.

Ce n'est point comme quelque prophète soulevant le rideau devant l'Avenir et dévoilant les énigmes des destinées qu'il désire parler au lecteur. Ce n'est pas, non plus, avec la voix passionnée de quelque agitateur politique, qui émeut et trouble l'âme des foules. Non, l'auteur s'est choisi un but tout autre. Il veut parler le calme langage des faits, des chiffres, et des données exactes. Ce livre, selon l'intention de l'auteur, doit être comme une petite encyclopédie de la vie russe, avec la manifestation de tous ses phénomènes, aussi bien matériels que spirituels. Le rôle du modeste photographe qui n'aspire qu'à reproduire sur la plaque de son appareil, le plus fidèlement possible et de la façon la plus colorée, la réalité, voilà à quel rôle voudrait prétendre l'auteur.

J'aurais été bien heureux de pouvoir ouvrir, devant mon lecteur français, un petit coin de la vie réelle de mon pays. Mais cela se comprend de soi-même que donner, dans un seul livre, tout ce que j'aurais voulu dire sur la Russie, tout ce qui aurait pu intéresser le public français, je ne le peux point. Je serai toujours bref dans mes exposés.

Non multa, sed multum! — Dire beaucoup de choses en peu de mots, voilà le dur problème de l'auteur de ce livre. Au lecteur de juger comment il le résoudra.

Paris, Mars 1912.

P.-S. — L'auteur remercie M[me] *Aimée Savadsky qui l'a beaucoup aidé pour la rédaction du présent ouvrage par sa connaissance de la langue française.*

G. A.

LA RUSSIE MODERNE

LIVRE I

APERÇU GÉNÉRAL
DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE LA RUSSIE
ET DE SES FORCES MOTRICES

CHAPITRE I

LE MILIEU

I. Milieu naturel et développement social. — II. Passé géologique du pays. — III. Conditions géographiques et climatiques.

I. — L'homme moderne civilisé s'est affranchi déjà, jusqu'à un certain degré, de sa dépendance immédiate de la nature.

L'art de construire des habitations l'a délivré de l'influence directe des changements de climat, des variations de la température. Chemins de fer et bateaux, téléphone et télégraphe ont détruit son ancienne dépendance du temps et de l'espace. Et les progrès de l'aviation promettent à l'homme de se débarrasser du poids de son propre corps. Chaque année, apparaissent plus légères les chaînes matérielles de la nature liant l'humanité, et l'homme devient de plus en plus libre. Seules, de terribles catastrophes géologiques, comme les tremblements de terre en Sicile, ou les perturbations atmosphériques qui ont causé des inondations

en France, rappellent, parfois, à l'homme que sa dépendance de la nature n'est pas encore à jamais détruite, que cette dernière possède, jusqu'aujourd'hui, des forces indomptées. Elles lui disent aussi, ces catastrophes, combien de travail incessant est encore réservé à l'homme, avant qu'il ne devienne maître de la terre et du ciel.

La dépendance immédiate des éléments inanimés, dépendance que l'homme moderne ne sent qu'aux époques des catastrophes grandioses, pour nos ancêtres était un fait habituel. Chaque jour, à chaque heure, les hommes préhistoriques subissaient la pression puissante des forces inconnues de la nature. Mais leur vie, tout d'abord, fut moins une lutte contre la nature qu'une soumission aux manifestations de ses forces. Le milieu naturel déterminait alors, entièrement par lui-même, les débuts du développement de la société humaine. La structure géologique du pays, la rétribution des monts et des eaux donnaient la direction à la colonisation primitive. La composition du sol, le climat, la flore et la faune définissaient par eux-mêmes les formes du travail et de la production, le caractère des rapports et des groupements sociaux.

Jadis, lorsque les richesses naturelles de la terre n'étaient point encore épuisées, quand l'homme, sans efforts, se procurait sa nourriture, ces rapports étaient fort primitifs, et ces groupements ne se distinguaient pas par leurs grandes proportions. Mais avec l'augmentation de la population humaine, la lutte pour la vie devint plus compliquée. La technique du travail et les formes de la production perdirent leur simplicité. Les rapports sociaux, aussi. Surgirent d'énormes unités nationales, des Etats. Les anciennes et primitives petites unions disparurent, et tout un système d'Etats leur fit place.

Ainsi, la première question que l'on doit se poser avant l'étude de la vie de n'importe quel peuple, c'est

quelles étaient les conditions matérielles de la naissance de sa vie sociale, quel était le milieu naturel où se sont noués et dénoués ses rapports sociaux, ses unions. De plus, si les habitants modernes de la contrée en question ne sont point ses autochtones, il faut se demander avec quelle réserve d'expérience collective y sont venus ses colonisateurs et quel était le degré de technique et de culture de ces derniers, au moment de leur apparition.

II. — La principale arène de la vie historique du peuple russe, est la Grande Plaine de l'Europe orientale, s'étendant de l'océan Glacial jusqu'à la mer Noire, de la mer Baltique et de la Vistule jusqu'aux monts Ourals.

Par son passé géologique, cette plaine appartient « aux plus tranquilles étendues de l'écorce terrestre ». (V. M. Agaphonoff, *la Grande Plaine russe dans le passe*).

Tous les cataclysmes géologiques et mouvements de l'écorce terrestre qui s'accomplirent à la surface de la plaine russe datent des époques les plus reculées de l'antiquité, et les traces géologiques de ces catastrophes sont enfouies sous les formations puissantes des périodes suivantes. Dans les puits artésiens de Saint-Pétersbourg, d'anciennes roches cristallines de l'ère archéale furent retrouvées à une profondeur de 200 mètres ! D'autres, riches, parfois, de pierres précieuses et de métaux, apparaissent à la surface du sol, en Finlande, au Caucase et dans l'Oural. Quant à la vie organique du pays, nous ignorons le degré de développement atteint par elle durant l'ère archéale; seules, des traces de végétaux et d'animaux inférieurs ont pu être observées dans les couches supérieures de formation archéale.

Des millions d'années se sont écoulées depuis l'ère archéale, ont existé et disparu quelques époques géo-

logiques et à partir de l'ère kénozoïque ou tertiaire commence « un rapprochement graduel vers nos temps modernes. Des espèces, étrangères pour nous, se meurent lentement. Le monde organique, la rétribution des terres et des eaux prennent, de plus en plus, un air qui nous est familier ».

Au Midi de la Russie ne tarde à s'élever une bande de terre. La mer méridionale, séparée des autres mers et des eaux de l'Europe occidentale par cette bande se change bientôt en une mer intérieure, appelée mer de Sarmatie par les géologues. Peu à peu, cette dernière se dessèche, ne formant plus que deux petits lacs. L'un, à la place de la partie sud de la mer Caspienne actuelle, l'autre, à la plus profonde cavité de la mer Noire d'aujourd'hui.

La deuxième moitié de l'ère kénozoïque, dite quaternaire, est surtout une époque de transition s'acheminant vers les temps modernes. Son commencement est marqué par le règne des glaciers ; nous y voyons tout le Nord, presque tout le Centre, et la moitié du Midi de la plaine russe (jusqu'à 48°-50° de latitude nord) couverts par le grand glacier russo-scandinave. Puis c'est la fonte du glacier dont le rebord sud s'éloigne lentement vers le nord de la Russie laissant derrière lui un riche matériel géologique. « Après le recul définitif et la fonte de l'énorme glacier russe, toute l'étendue de la Russie d'Europe actuelle se trouva sous une épaisseur de fractions de roches tendres et variées constituant « le dépôt du glacier », qui détermina le relief de la plaine russe de notre époque ».

En même temps, d'autres processus géologiques contribuaient à former des mers au nord-ouest du Midi de la Russie. De ces mers, grâce à l'élévation et l'abaissement graduel de leur lit, aux modifications de leurs contours, naquirent les mers : Blanche, Baltique, Noire, d'Azov et la mer Caspienne. Pendant le

recul progressif du glacier, le climat de la Russie méridionale, devenant de plus en plus sec, donna à cette partie de la plaine un caractère de steppe. Mais, après l'époque des glaciers, l'humidité du climat s'accrut de nouveau, et le Bois, se rapprochant du nord, vainquit la Steppe, et recula un peu plus vers le sud la limite nord de celle-ci. La faune de l'époque des glaciers et des années suivantes est remarquable par ses espèces de mammifères. En ce temps, vivait dans le Midi de la Russie un gigantesque éléphant primordial que remplaça ensuite le mammouth. A part les éléphants, s'y trouvaient aussi des rhinocéros, des ours, des lions de cavernes, de menus animaux carnassiers et différentes espèces de cerfs et de taureaux.

Et, à l'époque des glaciers, la plaine russe a vu même l'homme préhistorique.

On distingue deux époques importantes dans la culture de cet homme préhistorique : la première dite paléolithique, l'autre néolithique. De la première ont été retrouvés de grossiers instruments de pierre qu'utilisaient les primitifs habitants de la plaine russe, soit à la chasse, soit dans leur vie domestique. L'époque paléolithique a coïncidé encore avec l'existence du glacier russo-scandinave et se continua pendant l'approche du Bois. De ses restes furent découverts à différents endroits du Caucase, aux bords du Volga, en Ukraïne et en Pologne. Mais rien que des objets ; les os des hommes préhistoriques demeurent introuvables jusqu'à nos jours. En revanche, l'époque néolithique a légué aux géologues et anthropologues russes un matériel d'études plus riche. Elle fut l'époque de la vie forestière de l'homme et les fouilles ont amené la découverte de toute une agglomération d'habitants des bois de la Russie. Les plus remarquables fouilles furent celles de l'année 1878, faites près du lac Ladoga. Elles eurent, pour

résultat, de mettre entre les mains des investigateurs des fossiles variés de cette période forestière, y compris des ossements humains.

Les anthropologues, en étudiant ces fossiles et d'autres, nous ont tracé le tableau suivant de l'homme préhistorique de l'époque néolithique :

« Au milieu de vastes forêts, vivent des tribus entières d'hommes inférieurs, microcéphales et dolichocéphales, aux fronts aplatis. Ils se nourrissent surtout du produit de la pêche, le poisson s'approchant tout près des côtes, pendant le frai. Aux mois d'été, leur menu s'enrichit de fruits sauvages. Peu chasseur, l'homme s'est déjà cependant choisi le chien pour compagnon. Il se livre aussi à la fabrication d'instruments en pierre polie, d'objets en os et de la vaisselle de glaise... »

L'étude des « kourgans » ou des tombeaux de la Russie méridionale apprend que beaucoup de tribus différentes se sont succédé, en des temps différents, au sud de la Russie. Les Slaves russes n'y vinrent que vers les VIIe, VIIIe siècles après J.-C. Ce furent les colonisateurs les plus tardifs de cette contrée. Les tribus qui les précédèrent n'eurent pas toutes le même degré de culture. Il n'eut point, dans le Midi de la Russie, un développement progressif. Les populations qui y séjournèrent ne se léguèrent pas, réciproquement, des héritages de connaissances. Ce ne fut qu'une lutte entre les derniers occupants et les nouveaux venus. Un tel caractère de la colonisation primordiale de la Russie *méridionale* s'explique par les conditions géographiques du pays.

III. — La grande plaine russe, par son aspect géographique, se distingue fortement de l'Europe occidentale. Elle occupe une immense étendue de 90.000 milles carrés, c'est-à-dire une surface équivalente à plus de neuf France. La grandeur du pays et la

remarquable unité de sa surface ont facilité la possibilité d'en faire un seul et énorme Etat. Tandis que l'Europe occidentale ne présente que montagnes, plateaux, vallées et plaines, l'Europe orientale, elle, n'est qu'une plaine, unie, onduleuse, dont l'intérieur est traversé seulement par deux élévations assez importantes. L'une, au centre de la Russie, commence dans le gouvernement de Novgorod et s'arrête à 1.000 lieues du Don; l'autre, celle du Volga, s'allonge de Nijni-Novgorod dans la direction méridionale. Le long de ces deux élévations sont disposés les principaux systèmes fluviaux de la Russie : bassins du Dniéper, Volga, Don, etc.

Les systèmes fluviaux de la plaine russe ont retenu sur eux l'attention des historiens et des géographes, dès l'Antiquité. Au ve siècle avant J.-C., Hérodote décrivit ainsi la Russie méridionale (la Scythie) : « Dans cette contrée, il n'y a rien d'extraordinaire, hors les rivières qui l'arrosent; elles sont nombreuses et imposantes. »

Et, en effet, le bassin du Volga occupe à lui seul une surface de 1.216.460 verstes carrées[1].

La Russie, outre que par l'unité de sa plaine, se distingue encore du reste de l'Europe par la petite longueur de ses côtes. Tandis qu'en Europe occidentale, les bords de la mer, très découpés, s'enfoncent toujours dans la terre ferme et que pour 30.000 de milles carrés de continent revient 1 mille de côtes, en Russie, pour 1 mille de côtes reviennent 41.000 de milles carrés de terre ferme.

Ces particularités de la plaine russe ont obligé les géographes de l'Antiquité grecque à en rapprocher une importante partie de l'Asie et de considérer comme frontière entre l'Europe et l'Asie, non les monts Ourals, comme nous le faisons aujourd'hui, mais le Don (Tanaïs). La ressemblance entre les con-

1. La verste vaut 1.067 mètres.

ditions géologiques et géographiques de la Russie et celles de l'Asie est surtout sensible au Midi de la Russie. Le célèbre historien russe, V. Klutchevsky, décrit ainsi la steppe méridionale russe :

« Par sa structure géologique, cette steppe est entièrement semblable à celles de l'intérieur de l'Asie. Et géographiquement, elle n'est que leur immédiat et continu prolongement. Elles se rejoignent sous le large portail formé par la trouée entre la Caspienne et les monts Ourals, s'étendent au delà de cette chaîne, d'abord en bande large, puis se réunissant, peu à peu, dans la direction de l'Occident, près des mers Caspienne, Azov et Noire. Cette steppe n'est qu'un coin asiatique enfoncé dans le continent européen et lié étroitement avec l'Asie, et par son histoire et par ses conditions climatiques. Dès les temps les plus anciens elle servit de route principale à de terribles hôtes de l'Europe, à toutes ces hordes nomades, innombrables comme la « sparte » des steppes ou le sable du désert asiatique, venues des profondeurs de l'Asie ».

Les anciens Grecs figuraient géographiquement la Russie comme le prolongement de l'Asie. En contemplant la vie russe, ils trouvaient la raison d'être d'une telle représentation.

« L'Asie elle-même, la vieille Asie nomade, envahissant depuis des siècles de ses tentes et de ses troupeaux le sud de la Russie, n'éprouvait point, sans doute, dans cette partie de l'Europe, la sensation d'être déjà en Europe. Mais sitôt les Karpathes franchies, une fois arrivées dans la Hongrie actuelle, ses hordes, devant l'impossibilité de continuer leur mode asiatique de vie, devenaient bientôt sédentaires. Dans les larges prairies de la Russie méridionale, entre le Volga et le Dniester, des deux côtés du Don, elles étaient loin d'une telle nécessité et, pendant des siècles, elles vécurent là-bas comme dans les steppes de l'Asie centrale ».

Et le climat des steppes russes du Midi se rapproche plus de celui des steppes asiatiques qu'au climat de l'Europe occidentale.

« Modérée en tout, logique, l'Europe occidentale ne connaît point ni les épuisantes sécheresses estivales, ni les terribles tempêtes de neige de la plaine russe, phénomènes importés d'Asie. »

« Que d'Asie dans la Russie d'Europe ! », remarque Klutchevsky. Puis il ajoute : « Certes, historiquement, la Russie n'est pas encore l'Asie, mais elle n'est pas tout à fait l'Europe, géographiquement. C'est une contrée de transition intermédiaire entre les deux mondes ».

L'unité du relief du pays se reflète certainement sur son climat. En considérant la grande étendue de la Russie, apparaissent comme indispensables les grandes différences de climat, entre ses diverses parties. Mais l'absence de hautes montagnes intérieures, la direction méridionale des chaînes principales adoucissent ces changements et font peu perceptible la translation d'une contrée à l'autre de la Russie. De toutes les mers entourant la Russie, l'Océan Glacial seul a une influence sensible sur le climat de l'Extrême-Nord. Les mers Baltique et Noire sont par trop insignifiantes pour pouvoir faire varier, quelque soit peu, le climat d'une si immense plaine. A cause de cela, le climat de la Russie est continental, et la différence entre la température moyenne de l'hiver et celle de l'été est égale à 23° et, dans quelques endroits, à 35°, différence très graduée du Nord au Sud (à peu près 5°,4′ pour chaque degré de latitude).

Plus marqué est le changement de température de l'Ouest à l'Est. C'est compréhensible ; du Nord-Ouest arrivent les vents tempérés et bienfaisants de l'Europe occidentale, et du Sud-Est soufflent les vents asiatiques, froids et nuisibles.

« Cette lutte aérienne entre l'Europe et l'Asie,

livrée sur notre plaine, rappelle involontairement ces temps reculés où la Russie servait de vastes arènes pour les combats des hordes asiatiques et des Européens, et on ne peut s'empêcher de penser que c'est justement dans ces steppes méridionales de la Russie que l'Asie fut vainqueur de l'Europe. Elle pourrait aussi nous faire souvenir de temps plus proches pendant lesquels, dans la zone du Nord, éclata cette guerre spirituelle entre les influences de l'Occident et de l'Orient, si cela... ne fût pas si loin de la Météorologie ».

L'étude du passé géologique de l'Europe orientale nous apprend que la couche supérieure de la plaine russe a été formée par le dépôt de la fonte des glaciers. Dans toute la Russie du Nord et celle du Centre, le glacier a laissé après lui des couches régulières de sable, de glaise et d'argile. Quant au Midi de la plaine, il est recouvert de couches semblables mais d'origine autre. Il les doit à l'Océan qui, après avoir envahi toute la Russie du Sud, s'est retiré dans les bassins actuels de la Caspienne et de la mer Noire.

Comme nous le savons déjà, la mer ne recula point brusquement, mais à plusieurs reprises. La composition du sol, le caractère de la flore nous permettent de déterminer les deux derniers moments de l'histoire de l'ancienne mer du Midi de la Russie. On peut supposer que, pendant le premier de ces moments, le bord nord de cette mer méridionale longeait le 55e degré de latitude Nord, puis se recula de 4°. De cette manière ce bord nord devint une chaîne de montagnes, le « Cyrt général ». Cet espace, compris entre le 55e et le 51e degré de latitude Nord, est recouvert aujourd'hui d'une épaisseur de terre végétale, tandis que la contrée se trouvant à partir du 51e degré vers le Sud, délivrée plus tard de la domination des eaux, est recouverte, elle, de terrains salifères et présente par elle-même une steppe d'herbes qui se transforme

en un désert presque nu, aux lacs salifères, près de la Caspienne.

Quant à l'autre partie de la plaine russe, celle du Nord, on peut l'appeler zone boisée. Encore en 1881, cette zone occupait presque les 39 °/₀ de toute l'étendue de la Russie d'Europe, y compris la Finlande et la Pologne (suivant les données du Comité central chargé des statistiques). Le grand glacier a laissé dans le nord et le centre de la Russie une quantité énorme d'eau douce rétribuée en lacs et marais, formant la région des grands lacs (gouvernements de Novgorod, Saint-Pétersbourg, Pscoff). Près de 3 millions de « déciatines[1] » sont occupées par des marais. En « *Polessié* » (gouvernements de Grodno, Minsk, Volyne) les marais couvrent presque 2 millions de déciatines. Quand, en 1873, commencèrent des travaux en vue de leur dessèchement, en vingt-cinq ans ne fut desséché que le quart de cet espace.

Enfin une dernière et très importante particularité de notre plaine : c'est la quantité de ravins et de sables mouvants qui s'y trouvent. Le sol de notre pays étant relativement d'origine récente, sa couche supérieure est fort instable et molle. L'eau, aux temps de la fonte des neiges ou des pluies, la creuse facilement, formant des ravins qui rendent difficile la culture de la terre. Le glacier et la mer ont laissé également tous deux du sable qui recouvre le sol, surtout dans le Midi de la Russie. Les vents le font tourbillonner, en sèment les routes, les lacs, les rivières et surtout les champs. Plus de 2 millions et demi de déciatines de la Russie d'Europe sont occupées par ces sables mouvants si nuisibles, et cette surface *augmente*, annuellement, de 1 °/₀. La lutte contre cet innombrable ennemi n'a commencé que récemment, en 1898, et on n'a réussi à consolider, en moyenne,

1. La déciatine vaut 1 hectare, 092.

que 6.000 déciatines chaque année. Ainsi, si ce travail ne se fait point plus rapide, les sables pourront « peu à peu couvrir la terre végétale et réserver à la Russie le sort du Turkestan ».

Telles sont les particularités géographiques de la plaine russe, étroitement liées à són passé géologique.

CHAPITRE II

LES RACES

I. Colonisation première du pays. — Son lien avec l'histoire géologique et les conditions géographiques. — Les tribus asiatiques du Midi. — La colonisation grecque. — Les Scandinaves. — Les Finnois. — II. Apparition des Slaves. — Leur répartition sur la plaine russe. — Lutte contre les nomades. — III. Rapports entre Slaves et Finnois. — Influence réciproque de ces deux races sur les mœurs, la langue et la religion de chacune d'elles. — IV. Races modernes et leurs subdivisions.

I. — Longtemps, des savants russes, historiens, anthropologues, ethnographes ont discuté sur la question suivante : comment s'est formée la nation russe et quel est son lieu d'origine ? Un faux sentiment de patriotisme força quelques-uns de ces investigateurs à soutenir, obstinément, contre toute vérité évidente, que les Russes étaient les habitants *autochtones* de l'Europe orientale. Des tentatives furent faites en vue de rapprocher le prototype anthropologique russe des fossiles humains restés de l'époque du glacier et d'une époque postérieure à celle-ci. Mais toutes ces tentatives demeurèrent stériles ; les savants enfiévrés par l' « amour de la patrie » ne purent guère prouver que les Slaves russes étaient les aborigènes de l'Europe orientale. Par contre, la certitude que les Slaves n'étaient que les derniers venus en Russie a pu être solidement établie.

Les directions primitives de la colonisation de la

plaine russe se déterminaient par l'influence du passé géologique et des particularités géographiques du pays. Les changements et variations géologiques ont ouvert à l'Asie une large porte en Europe orientale, entre l'extrémité sud des monts Ourals et la mer Caspienne. La nature ne semble-t-elle pas avoir frayé, elle-même, un chemin aux hordes asiatiques, les invitant ainsi à visiter la plaine russe? En effet, pendant de longs siècles sont venues en Russie par ce passage des foules énormes d'Asiatiques. Mais, ce ne fut point de la colonisation dans le sens propre du mot. Ce ne furent que des séjours momentanés de ces hordes en marche vers l'Occident. Peu de ces visiteurs se fixèrent, pour un temps assez long, dans nos steppes du Midi. La plupart d'eux ne tardaient pas à s'éloigner sur la route de l'Europe occidentale. Des peuplades qui y demeurèrent davantage, les savants de l'Antiquité, ont surtout noté les Scythes. Les géographes et historiens grecs ont pu étudier leur vie, car les Scythes ont eu des rapports assez étroits avec la culture hellénique. Les propagateurs de cette culture, en Russie, ont été les colonies grecques échelonnées sur les bords de la mer Noire, en Tauride (presqu'île de Crimée), et en quelques autres endroits (quelques siècles avant la naissance de J.-C.). Par l'intermédiaire de ces colonies, les Scythes se mettaient en contact avec les Grecs, d'où ce mélange de races hellénique et scythe qui s'est formé sur les bords de la mer Noire. Dans des villes grecques s'élevèrent des palais bâtis par des rois scythes; l'aristocratie scythe s'instruisait dans les écoles grecques.

Encore aujourd'hui, des œuvres de maîtres grecs reposent dans les silencieux « kourgans » de la Russie méridionale, seuls souvenirs de la vie civilisée du royaume de Scythie.

Après les Scythes, nous voyons apparaître en nos steppes les Sarmates (IIIe siècle av. J.-C.), apparte-

nant aussi au groupe aryen. Les Sarmates ont laissé après eux un débris vivant de leur race dont les descendants, formant la petite tribu des Ossèthes, vivent jusqu'aujourd'hui sur la pente nord du Caucase. Puis le flot aryen dut s'écouler devant une vague venue des profondeurs mêmes de l'Asie, devant des tribus turques. D'après des témoignages de chroniques chinoises, se sont produites, sur la frontière ouest de la Chine, au début du IIIe siècle de notre ère, de nombreuses catastrophes sociales, des transformations politiques qui se sont continuées jusqu'au XIIIe siècle. Chacun de ces bouleversements projeta en Europe des bandes turques qui passèrent, l'une à la suite de l'autre, par les steppes méridionales de la Russie. Au IVe siècle de notre ère, y vinrent les Huns; au VIe, les Boulgares et les Avares. Les Khasares y régnèrent du VIIe au Xe siècle, puis les Pétchénègues entre le Xe et le XIe, et après eux, du XIe au XIIe, les Polovetzes.

Après les Turcs apparurent les Mongols dont les représentants — les Tartares — formèrent sur les bords du Volga un Etat indépendant et restèrent en Russie pendant 500 ans (du XIIIe au XVIIIe siècle). Les Tartares ont été les derniers occupants asiatiques de la Russie, mais ils y sont demeurés le plus longtemps de tous, les tribus précédentes se remplaçant fort rapidement.

Auparavant, une vague de peuplades asiatiques venait-elle à peine de se déverser dans nos steppes qu'une autre accourait déjà, balayant tout, entraînant tout derrière elle. Les nouveaux venus ne disposaient point du temps nécessaire pour pouvoir se fixer solidement dans la zone de steppes relativement étroite, serpentant le long des mers Caspienne et Noire. Quant à diriger leur mouvement colonisateur vers le Nord, il ne fallait pas même y songer, car là-bas commençait cette zone boisée dont les conditions naturelles

ne répondaient pas du tout aux habitudes économiques et aux besoins des nomades.

De cette manière, la culture asiatique ne put prendre racine en Russie et le caractère de ce flot colonisateur si instable fut surtout destructeur. Tout autre a été le caractère de la colonisation grecque dont les nids de culture sillonnèrent la berge nord de la mer Noire. D'après Hérodote, les oasis helléniques jouèrent, même au ve siècle av. J.-C., un rôle considérable dans la vie des populations d'alors. Les colonisateurs grecs s'éloignaient des villes commerciales, partaient vers le Nord, s'installaient dans la zone boisée et répandaient parmi ses habitants l'influence hellénique. Ce lien entre les populations de la plaine russe et la Grèce, interrompu un instant par l'invasion asiatique, fut bientôt renoué, et nous voyons de nouveau, au VIIe siècle après J.-C., des colonisateurs et des marchands grecs dans le Midi de notre pays. Mais ces Grecs, fils de la Byzance césarienne et non désormais de la républicaine Hellade propagent une culture déjà autre.

Le chemin que suivit la colonisation grecque pour venir en Europe est le Dniéper, fleuve utilisé, tour à tour, et par l'Hellade et par Byzance, et dont l'importance a été constatée encore par Hérodote. Les anciens Grecs recevaient par ce chemin de l'ambre jaune des bords de la mer Baltique. La première des chroniques russes parle du Dniéper comme de la route menant « des Scandinaves aux Grecs » (« Jz variags v greki »). Cette expression nous apprend que, non seulement les Grecs employaient ce chemin pour leurs colonisation et commerce, mais, aussi, qu'à la rencontre des Grecs arrivait du pays des Variags (nom sous lequel étaient connus, aux auteurs de la chronique, les habitants des bords de la mer Baltique et de la presqu'île scandinave, les Suédois, les Norvégiens et les Goths), un autre courant colonisateur.

Encore, dans les premiers siècles de notre ère, de hardis marins scandinaves, à la fois marchands et brigands, parvenaient à se glisser de la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, en utilisant les moyens de communication fluviale liant, presque sans interruption, ces deux mers. La disposition des bassins fluviaux de l'ouest de la plaine russe était fort commode pour des voyages militaires, mi-commerciaux; de la mer Baltique, les Scandinaves naviguaient sur la Néva, le lac Ladoga, la rivière Volkhow, le lac Ilmen, la rivière Lovat, puis par de menues rivières arrivaient jusqu'au Dniéper et par le Dniéper jusqu'à la mer Noire. Dans les endroits où se brisait la route par eau, ils passaient « volokom » (du verbe « volotchit », qui veut dire traîner), c'est-à-dire que ces marins traînaient leurs bateaux jusqu'au commencement de la rivière suivante.

Au IVe siècle, le célèbre chef des Goths — Germanaricus — après une suite d'invasions, forma dans la plaine russe un grand royaume qui, d'après les historiens, « fut le premier royaume historique fondé par des Européens entre les limites de la Russie actuelle ». Dans la composition de ce royaume entrèrent différentes tribus finnoises (les Esthes, les Mérias, les Morduans).

Les Finnois, longtemps avant l'apparition des Slaves dans la plaine russe, peuplèrent une importante partie de la zone boisée. Tout le centre de la Russie actuelle fut occupé par des colonies finnoises (gouvernements de Moscou, de Vladimir, de Kostroma). Les tribus finnoises, grâce au réseau fluvial et à celui des lacs, se répartirent de tous côtés, couvrant de leurs petits villages un espace énorme, du cours moyen du Volga jusqu'aux bords du golfe de Finlande, du cours supérieur du Dniéper et de ses affluents gauches jusqu'au bassin de la Dvina du Nord. Les Finnois furent les premiers habitants de la zone boisée de l'Europe

orientale, relatés par l'Histoire. Ils furent aussi ses premiers colonisateurs, dans le sens même du mot; ils frayèrent les premiers sentiers dans les bois épais et les Slaves ne firent que suivre leurs traces.

II. — Quant à ce qui concerne les Slaves russes eux-mêmes, la science historique a dû sacrifier beaucoup de temps et de travail pour établir où ils vécurent avant d'apparaître sur les rives des innombrables rivières de l'Europe orientale.

Tout d'abord, certains historiens affirmèrent que les Slaves russes étaient venus des steppes du sud de la Russie et les rapprochèrent des Roxolanes ou Rossolanes qui y habitaient à cette époque, trouvant même une ressemblance linguistique entre les noms de « Russes » et de « Rossolanes ». (Jadis « ross » était employé, fort souvent, à la place de « russe »). D'autres savants rendirent les Slaves russes originaires des bords méridionaux de la Baltique. Mais ces versions étaient fausses, toutes deux, et il est prouvé, aujourd'hui, que les tribus slaves ayant colonisé la Russie sont descendues des monts Carpathes où elles vivaient même encore au ve siècle après J.-C. et qu'elles ne commencèrent qu'au vi^e siècle leur marche vers l'Orient. Et cette marche apparaît comme un point décisif dans l'histoire de la Russie.

Remarquons que le mot « Rouss » (russe) ne fut pas toujours le nom de notre peuple : un écrivain latin du ve siècle — Jordanès — lui donne celui de « Vénète », et les auteurs byzantins du ve siècle le traitent de peuple Σκλάβοι (Sklaboï ou Slave). Ce n'est qu'après leur arrivée dans la plaine de l'Europe orientale que ces Slaves venus des Carpathes reçurent le nom de « Rouss », nom emprunté, d'ailleurs, à une tribu scandinave établie depuis le viiie siècle en Russie.

Le mouvement colonisateur des Slaves russes commença seulement alors lorsque les autres populations se furent distribuées à travers la plaine russe, se continua pendant une durée de quelques siècles et, d'après quelques historiens, *le mouvement des masses populaires ne peut être considéré chez nous comme complètement terminé, même aujourd'hui.*

La colonisation primitive des Slaves utilisa pour son extension les commodités naturelles qui lui étaient offertes par la surface unie et les grands systèmes fluviaux de la plaine de l'Europe orientale.

Entre le IXe et le Xe siècle, les anciens habitants des Carpathes, après avoir colonisé le bassin du Dniéper, s'avancent dans les directions nord, nord-ouest et nord-est... Tout d'abord, c'est la colonisation de la zone longeant le chemin des « Variags aux Grecs » dont nous avons déjà parlé. Aux deux extrémités de cette zone ne tardent pas à surgir Kiev et Novgorod, villes qui servirent dans la suite de base fondamentale à la colonisation du pays par les Slaves.

Aux XIe, XIIe siècles, nous rencontrons déjà les venus des Carpathes au centre de la Russie, sur les territoires occupés actuellement par les gouvernements de Vladimir, de Moscou, de Kostroma, d'Yaroslavl.

Au XIVe siècle, les Slaves ont atteint le bassin de la Dvina du Nord, au XVIe siècle, ils s'installent sur les bords de la mer Blanche et de l'océan Glacial, au XVIIe, ils sont au delà de l'Oural et avancent à travers la Sibérie vers l'Orient. Combien favorables étaient les conditions naturelles de la colonisation, quelle énergie déployèrent les colonisateurs eux-mêmes, on peut le juger par ce fait remarquable : aux XVIe, XVIIe siècles, la vague des émigrants russes aboutit en soixante-dix ans des monts Ourals jusqu'aux extrémités les plus nord-ouest de la Sibérie. Mais si les

conditions géographiques du pays rendirent ce mouvement moins difficultueux, elles furent loin d'être ses causes et, ces dernières, il faut les chercher dans la vie économique des Slaves russes. Le trait fondamental de cette économie fut le caractère si extensif de celle-ci, exigeant de perpétuels changements du lieu d'habitation. Lorsque les ressources d'un endroit étaient épuisées, les Slaves le quittaient et allaient s'installer plus loin. L'agriculture présentait un caractère semblable. Quant au commerce, et lui aussi, très extensif, il ne demandait point la mise en fonds de capitaux. Du reste, ce n'était qu'un mi-brigandage, mi-commerce. Les tribus finnoises fixées près du nord du Volga, fort paisibles, se soumettaient facilement aux Slaves qui affluaient vers le centre et le nord de la plaine par deux courants, l'un partant des bords du Dniéper, compact et surtout agriculteur, l'autre, de Novgorod, commerçant et voleur.

Beaucoup plus tard et avec de plus grandes difficultés, fut colonisée la Russie méridionale, les steppes étant peu familières et peu sympathiques aux Slaves habitués aux bois et au mode de vie forestier et qui, en mettant pied dans les steppes, devaient transformer leur économie. C'est pour cela que tant que la zone boisée garda un coin inoccupé, les Slaves s'y fixèrent.

De plus, les tribus slaves rencontraient, dans leur marche vers le Midi, de sérieux obstacles mécaniques : les nomades asiatiques, Petchénègues (IXe-XIe siècles), Polovetzes (XIe-XIIIe), Tartares (XIIIe-XVIIIe), qui, pendant une durée de mille ans, tinrent la Russie méridionale en état de siège. Ces Asiates attaquaient sans cesse les Slaves, les pillaient, les tuaient, ruinaient leurs villages et enlevaient leurs femmes. Toute la période de l'histoire russe, dite « de Kiev » (IXe-XIIIe siècle), est remplie par des luttes entre Slaves et Asiates, et les guerres des

princes russes contre ces nomades forment une des plus tristes pages du passé russe. Ce combat colossal, terminé par la chute de la « Russie de Kiev » et la translation de la vie nationale à Moscou, est imprimé dans la poésie russe et a inspiré un de nos meilleurs peintres, Vassnétsoff. Celui-ci lui a consacré deux tableaux devenus célèbres. L'un a pour nom « Bogatyri » (Les Preux). Il représente trois guerriers slaves, à cheval, montant la garde et scrutant au loin dans la steppe. Ne voit-on point venir l'ennemi? L'autre tableau... De puissants guerriers slaves gisent, tués sur le champ de bataille. Des oiseaux de proie planent au-dessus de leurs têtes...

Après la période « de Kiev », la lutte contre les nomades fut continuée par la Russie moscovite.

Les Tartares furent, à la fois, les ennemis de la Russie qui y restèrent le plus longtemps, et ceux qui furent les plus dangereux. Ils envahirent la Russie en 1237 et ont été, pendant deux siècles, maîtres des princes russes et du peuple. En 1480, sous le grand-duc de Moscou Ivan III, fut enfin détruit le « joug tartare ».

Les attaques des Tartares étaient bien plus terribles que celles des Polovetzes. Avec ces derniers, la lutte était à forces égales et souvent des princes de Kiev s'étant querellés entre eux, appelaient les princes polovetzes pour qu'ils les aidassent à guerroyer contre leurs compatriotes. La technique militaire des Polovetzes n'était pas au-dessus de celle des Russes. Les Tartares, au contraire, atteignaient le plus haut degré de l'art militaire de cette époque, et, d'après un écrivain français, « les Tartares furent, au XIIIe siècle, la même chose que les Prussiens au milieu du XVIIIe » (cité d'après M. Pokrovsky, *Histoire russe*, t. I). Ils connaissaient parfaitement l'art de faire une attaque et prenaient les villes russes les mieux fortifiées. L'assaut d'une ville se suivait de sa

destruction complète, du meurtre des habitants. Quant aux populations des alentours, ils les surchargeaient d'impôts.

Quelle influence ethnographique, sociale et morale ont exercée les nomades sur les Slaves? En ce qui touche les Petchénègues et les Polovetzes, ils n'en eurent presque aucune, étant restés relativement peu de temps en Russie. Et puis les relations entre eux et les Russes étaient semblables à celles de Russes de tribus différentes et n'apportèrent donc aucun nouvel élément dans les mœurs des Slaves. Après avoir été battus par les Tartares, les Polovetzes se réfugièrent à l'extrémité sud de leur territoire occupé par les Russes et s'y assimilèrent, sans doute, aux Slaves. Du moins encore au XVI[e] siècle, la population russe d'un endroit du district de Kiev portait le nom de « polovetzes ». L'influence des Tartares a été beaucoup plus considérable; ils ne se contentaient pas d'attaques isolées et voulurent faire, du territoire habité par les Russes, leur « oulouss », c'est-à-dire leur domaine. Des butins de hasard ne leur suffirent point, ils introduirent une levée régulière d'impôts sur la population russe et une organisation financière. Cette organisation a survécu à la domination tartare, et elle fut conservée par les grands princes et les tsars moscovites et introduite dans la législation financière et l'administration du royaume moscovite. On peut dire que *les premiers organisateurs de l'unité russe ne furent pas les grands princes de Moscou, mais les « khans » tartares qui rassemblèrent en un Etat les principautés et les villes de la Russie, et aidèrent la grande principauté de Moscou à se mettre à la tête de toutes les principautés russes*. Les plus riches des princes russes achetaient chez le « khan », le « yarlyk », c'est-à-dire le droit de s'appeler « grands-princes ». Ces grands-princes de Moscou furent les intermédiaires entre Russes

et Tartares, étant chargés de lever les impôts pour les remettre à la « Horde d'or » (nom porté par l'empire tartare de la Russie méridionale, entre le XIIIe et le XVe siècle). Profitant de cela, ils s'appropriaient une part de ces impôts et devenaient ainsi riches et puissants. Quant à l'influence des Tartares sur les mœurs et la vie spirituelle du peuple, elle a été plutôt nulle, car les Tartares ne se mêlaient jamais de la vie intérieure des populations subjuguées par eux. De plus, la structure économique et sociale, si différente chez les Russes et Tartares, les éloignait les uns des autres. Plus fortement a été marquée l'influence tartare sur les mœurs de nos princes et aristocrates qui étaient toujours en contact avec les « khans », ayant avec ceux-ci des affaires soit politiques, soit financières. Il est hors de doute qu'un élément de grossièreté et de despotisme asiatiques ait pénétré dans les mœurs, et la psychologie des hautes sphères de la société russe de cette époque, et qu'il se soit ensuite reflété sur le peuple dominé par ces princes.

III. — Autres furent les relations des Slaves russes avec leurs voisins d'origine finnoise occupant, comme nous le savons, tout le centre et une partie du nord de la plaine de l'Europe orientale longtemps avant l'apparition des Slaves en ces contrées. Ces relations s'établirent de façon fort paisible, grâce aux Finnois que même déjà Tacite traitait de « pauvre tribu ne connaissant ni maisons, ni armes », et que Jordanès considérait comme la plus docile de toutes les peuplades de l'Europe du Nord. Cette rencontre si calme entre Slaves et Finnois s'explique encore par le caractère de la colonisation russe dont l'élément propagateur était composé d'agriculteurs venant du Sud-Ouest, et qui s'étendit graduellement. Un investigateur en parla en ces termes : « Ce ne fut pas la conquête du pays finnois par les Slaves, ce ne

fut que sa colonisation, une colonisation non suivie de l'expulsion ou de l'esclavage de ses aborigènes. » Cette colonisation provoqua, peut-être, quelques querelles entre voisins de race différente, mais l'Histoire ne relate aucune invasion conquérante, aucune rébellion défensive. Cette affirmation est soutenue par des données linguistiques et, surtout, par des nomenclatures géographiques ; les villages et fleuves portant des noms soit russes, soit finnois, ne sont point disposés par zones diverses, ils sont mêlés les uns aux autres. De là, on peut en déduire que les colonisateurs russes ne s'avançaient pas en une seule masse compacte, mais pénétraient par de fines ondes et s'installaient, peu à peu, dans les vastes intervalles séparant les villages finnois épars au milieu des marais et des bois. Dans un des principaux centres de la colonisation russe, à Rostov (pas loin du Volga, près d'Yaroslavl), une partie de la ville s'est appelée longtemps « finnoise » et les Finnois y vécurent durant toute la seconde moitié du XIe siècle en parfait accord avec les Russes. Une telle cohabitation aurait été impossible si la moindre hostilité avait présidé à la rencontre de ces deux peuples.

Ce mélange avec les Finnois eut une influence considérable sur les Slaves russes, influence qui n'eut, d'abord, qu'un résultat social. Les tribus finnoises, aborigènes de la région du cours supérieur du Volga, entièrement rurales, ne se distinguaient pas, au point de vue social, des colonisateurs russes surtout agriculteurs. Au contraire, elles donnèrent à ce mélange ethnologique un caractère encore plus rural. Et absolument paisibles ont été les influences réciproques des deux religions, car les dieux n'entrent en lutte, d'habitude, qu'en voyant se quereller leurs adorateurs. Au fur et à mesure que l'onde slave pénétra dans le sol finlandais et que les Slaves et Finnois se fusionnaient en une seule masse ethnographique et

sociale, se mêlèrent les croyances et les mythologies des deux peuples. Aucun principe, aucune limite infranchissable ne séparait point ces deux religions qui n'étaient que les divers degrés d'un même fétichisme. De la fusion de ces deux croyances surgit la plus originale des religions doubles. Et les dieux, moins compliqués, des Finnois prirent une place inférieure à ceux des Russes, tout comme l'économie plus perfectionnée des Russes l'emporta sur celle des Finnois. Plus brusque, en revanche, a été le contact de cette double religion avec le christianisme. Mais, de nouveau, le tout se termina par une assimilation et naquit une religion triple dont nous parlerons à un autre chapitre de notre ouvrage.

Nous savons déjà que les traces de l'influence finnoise se trouvent dans la nomenclature géographique de la Russie centrale et de la région du Volga. Nous rencontrons en ces contrées beaucoup de fleuves dont les noms finissent par la syllabe « va » (un fleuve, Kama, possède deux douzaines d'affluents semblables). Ce « va » est un mot finnois transformé : « oua » (eau). Les noms de quelques villes portent aussi l'empreinte finnoise, même Moscou (en russe, Mosk*va*). Maintes appellations d'objets destinés à l'usage domestique sont dues à la langue finnoise. Mais ces emprunts de mots ne sont que des détails, peu nombreux d'ailleurs, de l'influence des Finnois sur les Slaves russes, car on doit encore à cette influence des changements phonétiques dans la langue russe : y apparurent de dures consonnes et des groupements non harmonieux de consonnes et de voyelles. La preuve que ces transformations y furent introduites par les Finnois, c'est qu'elles deviennent de plus en plus prononcées à mesure qu'on se dirige du sud-ouest vers le nord de la Russie. L'Histoire « vocale » est, pour ainsi dire, comme la confirmation de l'histoire coloniale de la nation russe.

De tels changements phonétiques, apportés par un peuple dans la langue d'un autre, ne sont possibles que si des relations incessantes et étroites, une collaboration économique ont joint, en une seule masse ethnologique, colonisateurs et aborigènes du pays. C'est ce qui arriva en Russie centrale, entre les fleuves Oka et Volga, où se fusionnèrent Slaves et Finnois, et où s'éleva plus tard le grand Etat russe. Cette fusion fut le fondement de la nation russe.

IV. — L'analyse géographique et historique de la colonisation de la plaine de l'Europe orientale nous a amené à la question de la formation de la nation russe dont la base fut la rencontre des Slaves russes et des Finnois.

Qu'est-ce qu'est la nation russe, au point de vue de la race? Avant de répondre à cette question, il faut nous entendre sur le sens même du terme : au point de vue « de la race ». Habituellement, par le mot « race » on veut désigner un ensemble de particularités anthropologiques déterminées et des indices ethnologiques spéciaux au peuple donné. Si nous désirons résoudre la question posée à l'aide de l'anthropologie, il nous faudra renoncer à nos recherches, disposant d'un matériel peu sûr et incomplet. Pendant leur long séjour sur le globe terrestre, des parties isolées du genre humain ont formé une telle complexe mêlée, que cela nous est fort difficile, presque impossible, d'éclaircir l'origine de ces différents groupes, au point de vue de la race, dans le sens même du mot. Et a pleinement raison qui déclara « que déterminer l'appartenance d'un peuple à telle ou telle race « pure » est aussi impossible que de déterminer la race de quelque chien errant ». De plus, il ne faut pas oublier que les Slaves apparurent, en général, beaucoup plus tard sur l'arène de l'histoire que les autres nations européennes, et que, comme conséquence, l'histoire

de la branche russe de la nation slave est plus courte que celle des autres peuples. Pour cela, ceux qui ne veulent point se contenter de classements vides de sens, comme, par exemple, la représentation du Slave sous la forme d'un « grand blond aux yeux bleus », doivent avouer sincèrement que la figuration anthropologique du Slave est impossible à notre époque. Quant à définir les caractères spéciaux à la nation russe, ce n'est réalisable que dans une mesure très restreinte, car le matériel que nous possédons pour cette étude se borne aux descriptions des différences extérieures qui existent entre les types physiques de divers groupes de Slaves russes habitant entre les limites de la Russie d'Europe. On peut subdiviser ces derniers en trois catégories principales : les Viélikorousses (Grands-Russiens), les Malorousses (Petits-Russiens) ou les Ukraniens et les Biélorousses (Blancs-Russiens). Ceux qui ont gardé le type slave primitif le plus pur et le plus prononcé, ce sont les Petits-Russiens ou habitants de l'Ukraine. Pourtant, quelques investigateurs soutiennent que leur « pureté » slave n'est pas si pure, grâce aux tribus asiatiques qui erraient, jadis, par les steppes de la Russie méridionale. Les Blancs-Russiens se sont aussi éloignés du type slave, à cause de leur croisement avec les Lithuaniens. Quant aux Grands-Russiens, ce sont les Slaves les moins purs de toute la Russie, car leur cohabitation prolongée avec les Finnois n'a pas seulement influé sur leur vie sociale, sur leur religion et leur langue, mais encore a provoqué de sensibles changements dans leurs traits anthropologiques. « Notre physionomie viélikorousse ne reproduit point les traits généraux des Slaves. Nous avons les pommettes très développées, nos cheveux sont presque toujours bruns. Notre nez viélikorousse est très particulier : reposant sur une large base, il certifie par lui-même l'influence finnoise ».

Cette division actuelle du peuple russe est confirmée par des données linguistiques : les Petits-Russiens s'expriment en un dialecte qui est le plus près de l'ancienne langue slave. Du reste, il ne faut pas penser que ces particularités physiques aient joué un grand rôle dans la destinée de la Russie, car « si la grand'mère, — l'Histoire, — ou, pour parler plus exactement, — la sœur aînée de celle-ci, la Légende sait des exemples où la forme d'un nez influa sur le sort du monde, le nez de Cléopâtre est un nez *unicum* ». Et quoique propriétaires d'un nez viélikorousse aient été des millions d'hommes, cette particularité anthropologique n'eut aucun lien immédiat avec le développement historique du peuple.

Beaucoup plus marquée a été l'influence des traits de race de « second ordre », de formation secondaire, c'est-à-dire de ceux au développement inséparable de ce milieu dans lequel se passa l'histoire de la Russie. Mais ce serait imprudent que de donner, en ce cas, trop de valeur au rôle joué par le milieu naturel, car l'humanité se libéra peu à peu de son influence, en créant à côté de lui, un autre artificiel, technique, économique et social qui se dressa entre l'homme et la nature. Une caractéristique profonde de la comparaison de ces deux milieux a été donnée par Paul Lafargue dans son intéressant ouvrage *Le déterminisme économique de Karl Marx* :

« Les végétaux, les animaux et l'homme à l'état de nature, qui subissent l'action du milieu naturel sans autre moyen de résistance que la faculté d'adaptation de leurs organes, doivent finir par se différencier même en ayant une origine commune si, pendant des centaines et des milliers de générations ils vivent dans des milieux naturels différents. Les milieux naturels dissemblables tendent donc à diversifier les hommes aussi bien que les plantes et les animaux : c'est en effet pendant la période sau-

vage que se sont formées les diverses races humaines.

« L'homme non seulement modifie par son industrie le milieu naturel dans lequel il vit, mais il crée de toutes pièces un milieu *artificiel* ou social qui lui permet sinon de soustraire son organisme à l'action du milieu naturel, du moins de l'atténuer considérablement. Mais ce milieu artificiel exerce à son tour une action sur l'homme tel qu'il lui est fourni par le milieu naturel. L'homme, ainsi que le végétal et l'animal domestique, subit l'action des deux milieux.

« Les milieux artificiels ou sociaux que les hommes ont créés successivement diffèrent entre eux par leur degré d'élaboration et de complexité ; mais les milieux de même degré d'élaboration et de complexité présentent entre eux de grandes ressemblances, quelles que soient les races humaines qui les aient créées et quelles que soient leurs situations géographiques : de sorte que si les hommes continuent à subir l'action diversifiante des milieux naturels dissemblables, ils sont également soumis à l'action des milieux artificiels semblables qui travaillent à diminuer les différences de races et à développer chez eux les mêmes besoins, les mêmes intérêts, les mêmes passions et la même mentalité. D'ailleurs des milieux naturels semblables, comme par exemple ceux situés à la même latitude et altitude, exercent une pareille action unifiante sur les végétaux et animaux qui y vivent ; ils ont une flore et une faune analogues. Des milieux artificiels semblables tendent donc à unifier l'espèce humaine que des milieux naturels dissemblables ont diversifiée en races et sous-races. »

Et si on ajoute à cela que plus avance le développement du milieu social, plus rapide et compliqué devient le développement supprimant l'influence immédiate de la nature sur l'individu et le collectif humain, deviendra parfaitement clair le sens conventionnel de la conception de la « race ». Si on examine

la race comme une agglomération de traits définis psychologiques et physiques différenciant un peuple d'un autre et adaptés à l'humanité d'aujourd'hui, dans cette conception passera au premier plan l'*élément économique et social*. La question de l'*origine* des races n'est que de second degré.

L'illustration brillante de la justesse de cette conception nous est fournie par les Etats-Unis; l'intensité de la vie économique y est si grande que les masses des immigrants y affluant chaque année se recuisent dans la grande chaudière du capitalisme américain et se transforment en un nouvel alliage uniforme qui constitue la race américaine. Même la « question nègre », qui est compliquée encore par une profonde dissemblance du type physique, et même elle a pour base, suivant quelques investigateurs, moins des causes de race que des causes économiques. Le blanc est le représentant du capitalisme actuel et le noir celui de l'économie moins développée. (V. Firmin Roz, *l'Energie américaine*, p. 310.)

Lorsque nous parlerons de la question nationale russe, nous démontrerons avec des exemples concrets à l'appui, qu'elle n'est pas un conflit entre diverses races, mais un conflit entre des types économiques différents; nous prouverons que le développement économique actuel, nivelant les systèmes de production des divers pays, amène à de nouvelles combinaisons, à de nouveaux rapports par la force desquels la lutte nationale devient une lutte sociale. Mais c'est, comme nous l'avons déjà dit, un phénomène des temps modernes, de la période capitaliste de l'histoire russe. Aux époques antérieures à celle-là, la technique de production et l'activité économique n'ayant pu rendre l'homme indépendant de l'influence du milieu naturel comme il l'est aujourd'hui, provoquèrent des particularités locales, des groupements par tribus. Ces particularités purent prendre racine

assez profondément car, grâce aux difficultés présentées par les voies de communication et l'échange, les peuplades d'alors étaient bien plus isolées qu'en nos temps où la poste, les télégraphes et les vapeurs transportent sans cesse la pensée humaine, le travail et les hommes eux-mêmes de place en place. A cause de cela, encore actuellement, ne sont point effacées les différences ethnologiques restées du passé.

En établissant et décrivant ces différences, il faut être très prudent et ne pas introduire dans leur caractéristique une grande part de subjectivité. Ainsi lorsque nous parlons de l'influence de la nature russe sur la mentalité, sur la formation du caractère de nos ancêtres, involontairement nous attribuons à ces derniers les impressions que nous recevons nous-mêmes des tristes plaines, des fleuves puissants et des sombres forêts de notre pays natal. Pourtant, nos ancêtres possédant une mentalité différente de la nôtre, leurs impressions se reflétaient sous un angle tout autre du nôtre. Voilà pourquoi je ne veux qu'avec des réticences faire connaître à mes lecteurs une caractéristique intéressante du Grand-Russien due à la plume de Klutchevsky, que j'ai déjà cité plus d'une fois :

« A part l'influence de la nature du pays sur l'économie populaire de la Grande-Russie, nous remarquons — dit Klutchevsky — les traces de cette influence puissante dans le caractère du Grand-Russien.

« La Grande-Russie des XIIIe-XVe siècles avec ses marais présentait à la colonisation, à chaque pas, de menus dangers, des ennuis et des difficultés imprévus qui nécessitaient une grande présence d'esprit, une lutte continue contre les éléments. Cela habitua le Grand-Russien à scruter la nature, à avoir toujours, suivant sa propre expression, les « yeux grand ouverts », à ne s'avancer qu'avec précaution, à palper le sol et à ne jamais passer la rivière sans en avoir trouvé le gué, et cela développa en lui une grande souplesse devant des

difficultés de moindre importance et une remarquable patience en face d'échecs et de privations. En Europe, il n'y a pas un peuple moins gâté et exigeant, moins habitué à attendre de la nature et de l'avenir, plus endurant que celui des Grands-Russiens.

« De plus la nature du pays dressait à tout instant devant le colonisateur des énigmes économiques, et le forçait à étudier soigneusement toutes les conditions d'un terrain avant que de s'y arrêter et s'y livrer à la culture de la terre. De là cet étonnant esprit d'observation que l'on trouve dans les proverbes populaires de la Grande-Russie...

« Les proverbes du Grand-Russien sont capricieux comme est capricieuse la nature de la Grande-Russie dont ils sont le reflet. La nature, souvent se moque des calculs les plus prudents du Grand-Russien et trompe ses plus modestes expériences. Habitué à ces trahisons, le Grand-Russien si *prévoyant* adopte alors les décisions les plus déraisonnables et désespérées, opposant au caprice de la nature le caprice de son audace. Cette inclination à tenter le sort, c'est l' « avos »[1] du Grand-Russien.

« D'une chose est pourtant sûr le Grand-Russien : qu'on doit attacher beaucoup de prix à une claire et limpide journée de travail, car la nature n'est point prodigue de jours favorables à la culture, car l'été si court de la Grande-Russie sait encore se raccourcir par le mauvais temps. Ces conditions naturelles forcent le paysan grand-russien à se presser, à travailler assidûment pour faire beaucoup en peu de temps et rester ensuite sans rien faire pendant tout l'automne et tout l'hiver; elles l'obligent à un labeur rapide, fiévreux, à un long repos durant une inactivité forcée. Aucun peuple d'Europe n'est capable de l'intensité de travail que peut déployer un Grand-Russien en un temps restreint. Mais nulle part nous ne trouverons

1. Ça veut dire « peut-être ».

une telle incapacité de se livrer à un travail modéré et régulier comme en cette Grande-Russie...

« Des particularités de la contrée ont déterminé la distribution des Grands-Russiens à travers le pays. La vie dans des villages isolés les uns des autres par manque de communications, ne put habituer le Grand-Russien à agir en grandes unions, en masses amies, à travailler en un champ ouvert aux yeux de tous, comme le fait l'habitant de la Russie du sud. Elle l'habitua à lutter contre la nature, seul, la hache à la main au milieu d'épaisses forêts, à se livrer à un labeur silencieux et ingrat dirigé contre la nature extérieure. C'est pour cela que le Grand-Russien travaille beaucoup mieux lorsqu'il est seul et que personne ne le regarde, et qu'il s'habitue difficilement à l'activité collective. Le Grand-Russien est, en général, renfermé et prudent, même timide, toujours sur ses gardes. Peu sociable, il ne se trouve à l'aise qu'en la compagnie de lui-même. Il est beaucoup plus appliqué au commencement de quelque affaire — lorsqu'il n'est pas encore sûr ni de lui-même ni de son succès — qu'à la fin, quand il a déjà attiré l'attention et sent sa réussite : l'incertitude excite ses forces, le succès les affaiblit. Il lui est plus facile de surmonter un obstacle, un échec, que d'avoir du tact et de la dignité après le succès ; c'est moins dur d'accomplir une grande chose que de s'habituer à la pensée de sa propre grandeur. Le Grand-Russien appartient à ce groupe d'hommes intelligents qui deviennent sots, ayant trop la conscience de leur esprit.

« Les hasards et les vicissitudes de la vie ont habitué le Grand-Russien à réfléchir plus sur le chemin déjà parcouru que sur celui qui reste encore à parcourir, à plus se retourner en arrière que de regarder en avant. Dans sa lutte contre les tourbillons de neige inattendus, les froids soudains en plein mois d'août, la boue de janvier, il cesse d'être prévoyant pour de-

venir observateur, il note des conséquences et omet de se proposer des buts, il apprend à « faire un « total » et oublie à faire des plans d'avenir... Le proverbe « le Russe est sage après coup » s'applique pleinement au Grand-Russien. Avec sa manière de chanceler, de « louvoyer » entre les inégalités du chemin et les hasards de la vie, le Grand-Russien fait souvent l'impression d'un homme peu franc et non sincère. Il va droit au but même si ce but est peu réfléchi, mais s'y dirige en jetant des coups d'œil de tous côtés et à cause de cela sa démarche semble hésitante. « On ne « défonce pas un mur avec son front », « seuls les cor-« beaux volent tout droit », disent les proverbes de la Grande-Russie. La nature et le destin ont enseigné au Grand-Russien à suivre des voies adjacentes au chemin rectiligne. Le Grand-Russien pense et agit comme il marche. Qu'est-ce qu'on peut trouver de plus sinueux qu'un chemin vicinal de la Grande-Russie? Il est semblable à un serpent rampant. Essayez de prendre là-bas la route principale, vous vous égarerez sûrement et serez obligés de revenir vers les sentiers sinueux. Ainsi se manifeste l'action de la Grande-Russie sur le caractère du Grand-Russien ».

La prédominance quantitative des Grands-Russiens sur les autres peuplades slaves ou non habitant la Russie se voit par les données suivantes fournies par recensement général de la population de l'empire.

En 1897 (l'année du recensement), le nombre total de Slaves russes habitant la Russie se montait à 83.933.500, c'est-à-dire aux 2/3 (66,8 °/₀) de toute la population de l'empire, et dans beaucoup de départements de l'intérieur du pays atteignait les chiffres de 95 °/₀-99 °/₀. De ces 83.933.500 Russes étaient: 55.667.500 Grands-Russiens (66,3 °/₀ de la population russe de la Russie), 22.380.000 Petits-Russiens (26,6 °/₀) et 5.885.000 Blancs-Russes (7 °/₀). Les seconds représentants de la race slave sur le ter-

ritoire russe sont les Polonais, 7.931.000 ; les Bulgares, 172.000 ; les Slovaques, les Tchèques, 50.000 ; les Serbes, les Khorvathes et les Sloventsy, 1.000. Puis viennent les représentants d'un groupe indo-européen : les Lettons ou Lettes, 1.435.000 ; les Livoniens, 1.210.000, et les Jmouds, 448.000. Ensuite, c'est la branche germanique dans laquelle dominent les Allemands, 1.790.000 ; il y a également en notre pays des Suédois, des Norvégiens, des Anglais, des Danois et des Hollandais. Mais ce sont, pour la plupart, des visiteurs peu constants. La branche romane y est représentée par les Moldaves et les Roumains, 1.121.500 ; quant à ce qui concerne les Français, 16.500, et les Italiens, 4.500, ce sont des éléments dus au hasard. Passons au groupe originaire de l'Iran. Nous y trouvons les Tadgiks, 850.000 (dans les possessions russes de l'Asie centrale), les Ossèthes, 171.000, les Persans, 31.000, et encore quelques autres peuplades. Au groupe arménien : Arméniens, 1.173.000. Puis viennent les Grecs, 186.000, et quelques peuplades également indo-européennes : des Tziganes, 44.000 ; des Albanais et même des Indous. La race sémitique est représentée surtout par des Juifs, 5.640.000. S'y rattachent aussi deux populations du Caucase et de l'Asie centrale, celle des Syro-Chaldéens (ou Aysores) et celle des Arabes. La race ouralo-altaïenne est représentée (la Finlande non comprise) par deux grands groupes : 1° finnois, 3.500.000 ; 2° turco-tartare, 13.601.000. Chacun de ces derniers se subdivise en une multitude de branches. Les Finnois comptent quatre subdivisions : 1° Les Finnois de la Baltique, parents des Finlandais, 1.393.000 (parmi eux, les plus cultivés sont les Esthes) ; 2° Les Finnois du Volga, 1.399.000 (les Morduans, les Tchérimisses) ; 3° Les Finnois de la région des monts Ourals et du fleuve Kama, 6.797.600 (les Zyrianes, les Permiaks, les Votiaks) ; 4° Les Ougro-

Finnois, 28.000 (les Ostiakis, les Vogoules). Le groupe turco-tartare est représenté surtout par les Kirghiz, 4.884.000, et par les Tartares, 3.737.500; ensuite viennent les Psaschkirs, 131.600; les Tchouvaches, 843.500, et toute une masse de peuplades du Volga, du Turkestan, de la Sibérie. Une composition des plus originales est celle de deux groupes du Caucase isolés tout à fait des autres races. Le premier est celui de Kartvélie et d'Ivérie, 1.352.500. A lui se rattachent les Géorgiens, 824.000; les Imeretines, 273.000; les Mingréliens, 239.500, et les Svanétiens, 15.000. L'autre, nommé « Montagnard », 1.091.500, comprend : les Tchétchentzes, 226.000; les Lezghines, 600.000; les Circassiens ou Tcherkesses, etc. Et toutes ces peuplades se subdivisent en tribus.

Une diversité analogue règne dans le groupe « paléaziaque » ou « hyperboréen » constitué par des tribus asiatiques à moitié éteintes (les Ostiakis, les Youkaguires, les Tchouktchis, les Esquimaux, les Aléoutes, les Kamtchadales). Si nous y ajoutons encore les Chinois, 57.000; les Coréens, 26.000, et d'autres tribus orientales, le nombre de langues et dialectes employés sur le territoire russe s'élève à 150, non compris ceux de la Finlande où vivent 2.362.000 Finlandais et 349.500 Suédois sans compter les Russes, Allemands et autres qui y séjournent également.

Variée est la composition nationale de la Russie, variées sont les langues en lesquelles s'expriment ses habitants, variées sont les religions pratiquées dans l'immense empire russe.

Orthodoxes (69 %); Anciens-Orthodoxes ou Vieux-Croyants (8 %); Catholiques (9 %); Protestants (2,8 %); Juifs (4,2 %); Mahométans (11 %); Bouddhistes et autres vivent sur le territoire russe.

Maintenant nous allons nous demander quelles forces ont formé cette gigantesque fourmilière aux langues, aux religions, aux tribus si différentes.

CHAPITRE III

L'ÉTAT ET SON ÉVOLUTION

I. Forces économiques et formes politiques. — II. Naissance de l'Etat en Russie. — III. Différence entre le développement politique de la Russie et celui de l'Europe occidentale. — Qu'appelle-t-on période féodale de l'histoire russe ? — Boyards et princes. — L'Eglise. — Le peuple. — IV. Principauté moscovite et sa lutte contre les autres princes russes. — V. Origine du pouvoir absolu. — Agrandissement de l'Etat russe, son développement intérieur et sa transformation en Empire. — VI. Développement territorial de la Russie jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle. — Evolution des formes de l'état basée sur les nouvelles formes de l'économie.

I. — Dans le VIIIe chapitre du XVIIIe livre de son célèbre ouvrage *De l'Esprit des Lois*, Montesquieu dit :

« *Les lois ont un très grand rapport avec la façon dont les divers peuples se procurent leur subsistance.* Il faut un code de lois plus étendu pour un peuple qui s'attache au commerce et à la mer que pour un peuple qui se contente de cultiver ses terres. Il en faut un plus grand pour celui-ci que pour un peuple qui vit de ses troupeaux. Il en faut un plus grand pour ce dernier que pour un peuple qui vit de sa chasse. »

Dans ce petit chapitre que nous venons de citer, Montesquieu a indiqué le lien qui existe entre les formes juridiques revêtues par la vie du collectif humain organisé et les problèmes économiques

se dressant devant l'homme dans sa lutte contre la nature. Montesquieu y examine les « lois » et le droit non point comme le produit du libre jeu des esprits des monarques et des législateurs, mais comme l'indispensable résultat d'un certain degré du développement économique. Ce point de vue purement réaliste fait honneur à Montesquieu, car il est une des plus précieuses acquisitions de la science historique de notre époque.

La théorie historique, tout en acceptant le point de vue exposé par Montesquieu, a élargi et approfondi la formule de cette conception. Dans son *Esprit des Lois*, Montesquieu parle seulement d'un lien unissant les phénomènes politiques aux phénomènes économiques, mais ne voit pas entièrement la corrélation si complexe existant entre les forces économiques et les formes politiques. Il s'approche de l'évaluation de cette corrélation, surtout, pour ainsi dire, par le côté *quantitatif* de celle-ci. Le côté *qualitatif* est laissé par lui dans l'ombre. Mais ce n'est pas suffisant de constater que les formes juridiques et politiques sont « plus étendues » et « plus grandes » dans une société que dans une autre. Il faut aussi découvrir les dissemblances qualificatives existant entre ces formes et rapporter ces dernières aux transformations correspondantes survenues dans le processus de l'activité économique de l'homme.

Quel est le « moment » fondamental de cette activité déterminant par lui-même le développement historique de celle-ci? Ce « moment », à part le milieu naturel dans lequel vit et travaille l'homme, est, certainement, la technique du travail et le mode de production. Les transformations de la technique et du mode de production font varier les formes de la division du travail technique et social. La collaboration de divers individus devient autre. Se fondent de nouveaux groupements sociaux, surgit une coordination

nouvelle des forces sociales. L'économie antique, basée sur l'exploitation du travail des esclaves, avait amené à la surface de la vie sociale un groupe de citoyens délivrés de la nécessité du labeur et du besoin matériel. C'est ce groupe social qui fournit les matériaux humains dont fut édifiée la forme politique de la « libre commune de ville » du monde antique, forme représentant non point une démocratie, mais une large oligarchie. Si nous nous adressons au Moyen Age, nous constaterons également que les formes politiques datant de cette époque ont été élevées sur un certain fondement économique et social. Nous y voyons la grosse propriété et le travail des serfs être la base du régime féodal. L'atelier de l'artisan de la ville et l'entreprise commerciale d'un marchand ont été, au Moyen Age, ces alvéoles économiques et sociaux qui se sont trouvé une expression dans la libre commune de la cité de cette époque. En se rapprochant de nos temps nous observons la suite du développement de ce même processus, c'est-à-dire une transformation moléculaire dans la technique et le mode de production, la destruction du vieil atelier de l'artisan, la mort de l'ancienne entreprise commerciale ne travaillant que pour un marché restreint, l'apparition de la manufacture et de la fabrique, et enfin le caractère universel de l'échange, créant des relations commerciales et financières des plus compliquées. Mais comme une reconstruction technique de la production provoque toujours un changement dans les groupements sociaux, nous pourrons observer également que le nouveau matériel social s'est trouvé une nouvelle expression politique dans la législation parlementaire et les autres formes de l'état bourgeois actuel.

Ainsi, pour comprendre l'histoire politique de n'importe quel pays, il faut s'adresser à l'économie de celui-ci. La Russie n'est point une exception à

cette règle, et, pour avoir une conception claire du développement et de la transformation des formes politiques de l'Etat russe, on doit étudier le lien existant entre ces formes et les forces économiques dont les premières n'en sont que le reflet.

II. — Le plus ancien alvéole social de la vie des Slaves russes de l'*époque historique* a éte la « famille ». Ce ne fut pas la petite famille composée du mari, de la femme et des enfants que nous connaissons aujourd'hui. La famille des anciens Slaves du IXe et du Xe siècle comprenait trente à quarante membres du même sang menant une économie collective. L'origine de cette organisation sociale primitive est fort compréhensible. Elle naquit grâce aux conditions de l'activité économique. La culture primitive de la terre exigeait l'effort d'un nombre considérable de personnes. Pour la transformation d'une épaisse forêt en un champ, ne suffisait point le travail de ce que nous appelons aujourd'hui une famille. C'est la « grande famille-groupe » qui l'accomplissait. Celle-ci était une unité sociale répandue non seulement parmi les Russes, mais parmi encore d'autres peuples. Ainsi on a trouvé chez les Slaves du Sud (Serbes, Croates) une forme économique et sociale analogue à elle. (La « Zadrouga » ou « Vielika Koutcha » correspond tout à fait à l'ancienne famille russe portant le nom de « dvorichtché » au Sud-Ouest de la Russie, et au Nord celui de « piétchichtché ».)

L'organisation sociale des anciens Russes avait un caractère communal. Cependant cette organisation ne ressemblait en rien au « mir » actuel. Le communisme de ce dernier se borne à la *propriété* collective, seulement nominale, de la terre, et à la responsabilité *financière* et *politique* commune devant le pouvoir d'Etat. Le communisme de l'ancienne unité était au contraire profondément économique, c'était

un communisme de *production* et de *consommation*. Les membres du groupe ne jouissaient pas seulement du terrain destiné à la culture, mais ils y travaillaient tous ensemble. A part d'agriculture, ils s'y occupaient collectivement de toute une série d'autres métiers. Ils avaient des fauchaisons, des pêches, des ruchers communs. Travaillant collectivement, ils vivaient tous ensemble dans une énorme « *isba* » de bois dont on peut en rencontrer de semblables au nord de la Russie, dans les provinces d'Arkhangelsk et d'Olonetz.

Quoique, dans la plupart des cas, cette économie communale unissait des gens de même sang, la base fondamentale de cette union n'était point la parenté, mais un lien économique.

« Nous nous tromperions fort — dit un écrivain russe contemporain — si nous donnions dans cette union une trop grande place à la parenté. Cette dernière était d'usage, mais non indispensable; une économie toute pareille était aussi organisée par des gens totalement étrangers les uns aux autres et associés par des conventions (skladstvo). Ces gens réalisaient également des « piétchichtchés » mais non pour toujours, seulement pour un certain temps, pour dix ans, par exemple. Pendant ces dix ans tout était commun chez les « unifiés » : les biens immobiliers et mobiliers, l'inventaire, le bétail, le revenu et les dépenses. Cette association s'appelait « une famille ». (Pokrovsky, *Histoire russe*, t. I.)

Le délai fixé par la convention écoulé, la « famille » pouvait se diviser. Les biens communs se partageaient alors entre tous ses membres. On rencontre de tels exemples parmi les Serbes et les Croates, et chez ceux-ci le lien économique prédomine sur le « lien du sang ».

Cette ancienne famille ne se contentait point d'être une organisation économique. C'était aussi un petit

État qui devait se défendre, défendre son bien et le produit de son travail contre les familles voisines.

« La vérité n'était point parmi eux — dit une chronique slave en parlant des anciens Russes. — Leurs tribus, jamais d'accord, étaient sans cesse en lutte. » Encore même sous le prince de Kiev, Yaroslav le Sage (première moitié du XIe siècle) existait officiellement le « droit à la vengeance », c'est-à-dire qu'était autorisée la guerre entre les diverses familles. Cette existence légale de la « guerre privée » indique nettement le caractère des relations qui liaient une famille à l'autre. Ces relations étaient semblables aux relations établies entre des unités politiques isolées. La nécessité absolue de se défendre exigeait, naturellement, une certaine organisation et beaucoup de discipline. Alors, le père devint l'organisateur militaire, après avoir reçu avec le titre « souverain petit-père » plein pouvoir sur tous les membres. A la fonction de chef militaire s'adjoignit bientôt celle de sacerdoce. Le père dut défendre ses subordonnés contre les forces du ciel et de l'enfer. Ainsi c'est dans l'ancienne famille russe que nous rencontrons le germe du pouvoir autocratique. Ce germe ne tarda point à se développer par deux côtés. Un de ces côtés fut l'agrandissement naturel de la famille, agrandissement qui, compliquant les problèmes de l'économie, de la vie militaire et religieuse, donna plus d'importance aux fonctions du père. La famille, devenue trop grande, se fractionnait en groupes qui constituaient à leur tour des alvéoles indépendants. Se fonda alors toute une série de villages, tendant vers le même centre où se trouvait la génération aînée chargée de la surveillance de l'autel. L'ancien mot « ognichtché » (autel), venu du mot « ogon » (feu), a donné son nom à la primitive aristocratie patriarcale ou « ognichtchanié ». Cette aristocratie subsistant des sacrifices offerts par les jeunes membres de la tribu, n'eut plus besoin, bien-

tôt, de mener son économie propre : ainsi se passa la différenciation des fonctions économiques et religieuses; la fusion de ces dernières avec le commandement militaire a constitué le type le plus ancien du pouvoir politique. L'élargissement artificiel de l'ancienne organisation sociale contribua à l'extension de ce pouvoir politique ; lorsqu'une famille en soumettait une autre de vive force, le « souverain-père » de la famille victorieuse devenant aussi le souverain de la famille vaincue, son pouvoir augmentait et perdait de plus en plus son caractère patriarcal.

Le second moment important du développement de la vie des Slaves russes a été le remplacement de l'ancienne aristocratie patriarcale par une autre venue de l'étranger. Celle-ci sous l'aspect de princes scandinaves et de leurs « Boyards » vint en Russie à l'époque où notre pays subissait des changements dans sa vie économique et surtout dans son commerce. A cette époque, le commerce ne se contentait point d'être un paisible échange de produits. Les mots de « marchand » et de « bandit » étaient synonymes. C'est dans la ville que se gardait le butin, que l'on se garait des « concurrents ». Le mot « gorod » (ville) veut dire en russe une place entourée de murs. Et « tovary » signifiait dans l'ancienne langue russe, à la fois marchandises et... camp militaire. La population des villes se composait des plus divers éléments. Dans l'ancien Kiev et à Novgorod on pouvait rencontrer des Slaves, des Juifs, des Grecs et des Scandinaves. Cette population, organisée militairement, se divisait en « centaines » et en « milles ». Il est compréhensible que ces centres de commerce ou villes, ainsi organisés, aient eu une énorme influence politique sur les alentours et que ces derniers leur aient été subjugués. Ce fut un degré de plus dans le développement du pouvoir politique.

Puis ce fut l'apparition de la nouvelle aristocratie,

d'une aristocratie scandinave. Les noms des premiers princes russes, Rurik, Igor, la princesse Olga, ne sont pas russes mais scandinaves (Rörek, Ingvar, Helgi). D'après la légende, les premiers princes scandinaves auraient été appelés par les Russes eux-mêmes qui, fatigués par leurs discordes intérieures, leur auraient dit : « Notre terre est grande et féconde, mais l'ordre y manque. Venez, princes, nous gouverner. » En réalité, la chose fut assurément plus simple. La population russe, craignant les attaques des Scandinaves, entra sans doute en pourparlers avec les « kunnings » de ces derniers et s'engagea à leur payer un « dan » en échange de la protection contre les autres Scandinaves. A la suite de cela, les conseillers et les guerriers des « kunnings » devenus les premiers « kniazs » (princes) russes, formèrent une nouvelle aristocratie et s'emparèrent des biens de l' « oghnichtchanié ». Cette aristocratie prit le nom de « boyarstvo ». Elle se compléta peu à peu par des éléments indigènes : des personnages fort économiquement et militairement entrèrent dans sa composition.

Ainsi se développa la différenciation sociale de l'ancienne Russie et se produisit le changement des formes politiques revêtues par la vie de la société russe.

III. — Le changement décrit par nous — l'apparition d'une aristocratie militaire et commerciale liée à celle du commerce — s'est produit assez rapidement, au cours des xe et xie siècles. Cette période de l'histoire russe se voit souvent donner le nom de « période de Kiev » car la ville de Kiev, située sur le principal chemin des « Variags aux Grecs » était alors un centre commercial et intellectuel des plus importants. Mais, tout en comptant, à cette époque, comme la première des villes russes, Kiev n'était

point un centre organisateur de la vie politique de tous les Slaves russes, n'exprima jamais des intérêts nationaux. Par contre, bien d'autres villes constituaient, avec leurs environs, des centres politiques indépendants. Toutes ces villes, leur prince en tête, guerroyaient sans cesse entre elles et la grande principauté de Kiev ne se distingua des autres que par sa force militaire menaçante et son brigandage en grand. Même les princes de Kiev que les anciennes chroniques traitent de « réformateurs » et propagateurs de l'ordre » tels que Yaroslav le Sage (première moitié du XIe siècle) et Vladimir Monomakh (1re moitié du XIIe siècle) furent loin d'être pacifiques. Dans son testament, Vladimir Monomakh se vanta d'avoir organisé 83 expéditions militaires sans prendre en considération celles de moindre importance. Et ces relations hostiles entre les différentes provinces, les diverses villes et les divers princes, découlaient immédiatement du mode de commerce d'alors. Le commerce de cette époque, comme nous l'avons déjà dit, ayant le brigandage comme base, non seulement n'unifiait pas la population en un seul organisme économique, mais, au contraire, fractionnait celle-ci en groupes ennemis. De plus, le commerce, grâce à son caractère vorace, ruinait affreusement la population et retarda ainsi le développement des forces productrices du pays. Les marchands russes se rendaient à Constantinople ou « Tsargrad » (le tsar de toutes les villes) pour l'écoulement des marchandises qui consistaient en esclaves, en fourrures, cire, etc. Ces marchandises étaient des marchandises volées ou reçues de la population sous forme de « dan ». En fixant le taux de ce « dan », les princes ne prenaient jamais en considération les besoins et les forces économiques de leurs sujets et provoquaient souvent ainsi des révoltes et des insurrections. Les tristes résultats de l'exploitation de la population par

l'aristocratie commerciale et militaire et ses princes, ne tardèrent point à apparaître. Déjà, au milieu du XIIe siècle, devint évidente la contradiction se dressant entre la culture, brillante d'aspect, des villes commerciales et la misère de plus en plus grande de la population rurale. La ville apparut comme le parasite de la campagne.

Bientôt cette même ville, après avoir tiré du village tous ses sucs, commença à se décomposer et à mourir. La chute de la principauté de Kiev fut encore hâtée par quelques coups extérieurs. Ainsi, par exemple, le bombardement de Constantinople en 1204, par des navires de guerre français et italiens détruisit en partie l'importance commerciale de Kiev; Kiev cessa d'être un point transitoire entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs, même avant la ruine de Constantinople, les communications commerciales avaient été fortement entravées entre la mer Noire et Kiev par les attaques de ces nomades qui terrorisèrent pendant de longues années le Midi de la Russie.

Kiev ne fut définitivement ruinée par les Tartares qu'en 1240. Mais la prise de Kiev par les Tartares fut seulement le symptôme extérieur de la liquidation de la « période de Kiev ». Le processus intérieur de cette liquidation se termina bien avant. Fuyant l'exploitation des princes et des boyards, les attaques des nomades, la population rurale de la Russie de Kiev commença encore au XIIe siècle à se déverser en masses sur les bords de l'Oka et du Volga où ne tardèrent pas à se développer de nouvelles formes de la vie économique et politique. Cette translation du centre de gravité économique et politique, de Kiev à la ville de Vladimir d'abord, et ensuite à Moscou, marqua le commencement de la « période moscovite » de l'histoire russe. Cette période est des plus importantes, car elle vit surgir,

à la place des anciennes provinces isolées l'une de l'autre, une énorme unité politique : la principauté moscovite; c'est alors que se développèrent les éléments fondamentaux de la structure politique de l'Etat russe, éléments qui prirent la forme d'une monarchie absolue. Cependant, la monarchie absolue fut le produit d'une lente évolution, car nous ne la rencontrons pas jusqu'au XVIe siècle; toute la première partie de la « période moscovite » vit un régime politique tout autre. Quel fut ce régime? Longtemps ce problème provoqua des discussions parmi les historiens russes. La plupart de ceux-ci affirmèrent que notre Moyen Age ne pouvait même se comparer au Moyen Age féodal de l'Europe.

« L'historiographie nationale, en s'efforçant de démontrer que tout a été original dans l'histoire de la Russie, que rien de celle-ci ne ressemblait à l'histoire des autres peuples, nia l'existence du féodalisme en Russie. Elle essaya même d'imposer à plus d'une génération de lecteurs une célèbre conception, restée classique : l'opposition existant entre la rocheuse Europe, découpée par les mers, dont chaque coin donnait asile à quelque « rapace féodal » luttant obstinément contre toute tentative de centralisation, et la Russie à la surface unie, ne connaissant ni châteaux forts, ni mers, ni montagnes et destinée par la nature elle-même à ne former qu'un seul grand Etat. »

Cette observation de l'historiographie patriotique, basée sur l'opposition existant entre la Russie et l'Europe donne la prépondérance à l'impressionnisme sur l'analyse scientifique et « découle moins de l'observation de la vie sociale que de celle du paysage, du paysage comme il se présente à nous lorsque nous le regardons par la fenêtre d'un wagon en marche ». (Pokrovsky, *Histoire russe*, t. I.)

Lorsque fut fait un examen attentif du matériel

historique, il devint évident que le « contraste » se dressant entre le Moyen Âge russe et celui de l'Europe occidentale n'était que relatif.

C'est à un jeune savant, mort récemment, — M. Pavloff-Silvansky, — que revient l'honneur d'avoir prouvé que la première partie de la « période de Moscou » fut l'époque du féodalisme russe présentant beaucoup d'analogie avec le régime féodal de l'Europe occidentale, car tous les traits caractéristiques de ce dernier peuvent se retrouver dans la vie russe du XIIIe au XVe siècle.

Le premier de ces traits caractéristiques est, — comme nous le savons déjà, — la suprématie de la grosse propriété foncière, dont la naissance en Russie eut lieu encore avant le XIIIe siècle. Dans la première partie de la « période de Moscou », cette base fondamentale du féodalisme est entièrement consolidée. Même dans les réactions les plus anciennes de « *la Vérité russe* » (XIIIe siècle), nous rencontrons les traces de la centralisation de grands domaines entre les mains des boyards. Le boyard russe était, avant tout, un gros propriétaire foncier, comparable au grand seigneur féodal européen. Cependant le processus de la naissance et du développement de la propriété foncière russe se distingue du processus de même nature effectué en Occident, car si en Occident, il n'avança que lentement, ne se fit que grâce à une différenciation économique, à la libre commune rurale, en Russie, il se produisit de façon immédiate, sur les ruines de la « grande famille ou « piétchichtché », dont nous avons parlée plus haut. Mais quelles qu'aient été les circonstances locales, les résultats des processus ont été les mêmes : la féodalisation de la propriété foncière, c'est-à-dire sa concentration entre les mains de cette aristocratie qui avait pu soumettre économiquement et politiquement tout voisin plus faible. L'ensemble des rapports entre maîtres et

soumis constituait la « Boyartchina », correspondant à la « seigneurie française, au « manor anglais » et au « Grundherrschaft » allemand.

« Notre « boyartchina », — dit l'investigateur du féodalisme russe, — est semblable à la « seigneurie » par les traits essentiels de sa structure économique. La grosse propriété foncière de notre Moyen Age comprenait, comme celle du Moyen Age de l'Occident, deux parts inégales. L'une de celles-ci, la plus grande, était cultivée par les paysans qui en jouissaient, grâce à une redevance payée au seigneur. L'autre était sous la surveillance directe de ce dernier et ne constituait qu'une part insignifiante de tout le domaine... Le centre administratif de toute la propriété, nommée « Votchina », était la maison seigneuriale ou « *dvor* » comparable aux « Hof » et « Curtis » de l'Europe occidentale. « Votchina », « Hof » et « Curtis », tous trois cédaient la terre ou « Curtis-Villicana » aux paysans. Notre terme de « dvor boyarsky » n'est que la traduction exacte du terme latin *curtis dominicalis* et du terme allemand *Fronhof*. La terre appartenant à la maison seigneuriale et administrée directement par le seigneur s'appelait terre salique (« terra salica, salland ») en Occident, et chez nous « zemlia boyarskaya » (c'est-à-dire « terre du Boyard »). (Pavloff-Silvansky, *Féodalisme de l'ancienne Russie*, Saint-Pétersbourg, 1907.)

A ce parallélisme extraordinaire terminologique correspond un parallélisme de faits. Le côté économique de la vie russe, des XIIIe-XVe siècles, est très près des rapports économiques de la période féodale de l'Europe d'Occident, car, et chez nous, et là-bas, ces époques correspondantes marquent la suprématie de l'agriculture sur les autres formes de production. De plus, la production agricole ne sort point des limites restreintes de l'économie naturelle. Et l'*économie naturelle*, composée d'unités économiques iso-

lées et indépendantes, ne pouvant fournir un matériel social pour la construction d'un Etat centralisé, eut comme résultat le fractionnement du pouvoir politique.

« Le haut pouvoir se brisa, à l'époque féodale, en mille débris, comme une coupe de verre tombée. Et ses débris se répartirent fort inégalement entre de grands et petits « domaines-seigneuries ». Comme le commencement fondamental du féodalisme, suivant Guizot, a été produit par la « fusion de la souveraineté et de la propriété foncière », et, comme sous le règne de l'économie naturelle et de la culture primitive, les dimensions de la propriété foncière déterminent la puissance économique et politique de son possesseur, en résultat de la répartition inégale de la terre, a dû se produire nécessairement un système compliqué d'unités politiques dont les représentants formèrent une hiérarchie. Cette hiérarchie de suzerains et de vassaux, nous la rencontrons aussi bien dans la Russie des XIIIe-XVe siècles qu'au Moyen Age en France. Et les « kniazya » (princes) et les « kniajata » (petits princes) correspondent entièrement aux barons, comtes, ducs, etc., français. Et, tout comme leurs collègues français, souverains en leurs domaines, ils y rendent justice, frappent la monnaie, lèvent la taille, bref, jouissent du droit de l'immunité. Même beaucoup de princes et de boyards « auraient pu mettre — comme le firent des seigneurs de l'époque du fleurissement du féodalisme — une potence dans quelque coin de leur domaine, comme attribut du haut pouvoir judiciaire ».

Chaque prince ou boyard, souverain en son domaine, était vassal, c'est-à-dire serviteur militaire d'un plus gros propriétaire. A part le service militaire (servitum), chaque vassal français devait assister son suzerain de ses conseils (consilium) et contribuer à lui former une « cour ». La même chose a existé en

Russie sous l'aspect de la « Boyarskaya Douma » (conseil des boyards). Ces symboles mêmes des relations entre suzerains et vassaux ont été semblables en Russie et en Europe d'Occident. Ainsi, par exemple, l' « Hommage français » correspond exactement au « tchelobitié » russe (nom composé de deux mots : *tchelom*, *bit*, et signifiant frapper le sol avec le front). Comme l' « Hommage » était suivi de « Serment », le « Tchelobitié » était suivi du « Baiser de la croix » (« tzelovanié kresta »).

Pour terminer cette comparaison, citons encore ce fait, qu'en Europe féodale, lorsque le vassal entrait au service de son suzerain, en donnant à celui-ci promesse de fidélité (l' « aveu »), il demeurait un homme *libre* pouvant toujours se « désavouer », c'est-à-dire passer à un autre suzerain. A ces « aveu » et « désaveu » correspondent littéralement des mots russes, au sens identique : le « prikaze » et l' « otkaze ». Ainsi, par exemple, en 1392, dans la principauté de Nijni-Novgorod, les boyards résolurent d'abandonner leur prince Boris Constantinovich et de passer au service de son ennemi, le prince de Moscou. Alors un de ces boyards, Vassili Roumianetz, déclara ouvertement au prince Boris, au nom de ses collègues : « Monsieur le Prince, ne compte plus sur nous, car nous ne sommes plus ni tiens, ni avec toi, mais contre toi ! » Par ce bref désaveu, les boyards de la province de Nijni-Novgorod brisèrent tout lien avec leur suzerain.

Nous pouvons trouver, dans la position économique et juridique de l'Eglise russe de cette époque, tous les traits typiques du régime féodal. Les représentants du haut clergé et des couvents sont de gros propriétaires fonciers occupant chacun un certain degré de la longue échelle de la hiérarchie féodale. Les archevêques et les métropolites, tout comme les princes laïques, ont leurs vassaux et leurs « arrière-vassaux »

et ces derniers « se mettaient au service de l'archevêque aux mêmes conditions que chez un prince, c'est-à-dire s'obligeaient au service militaire et au service de cour, et recevaient, en retour, la jouissance d'une terre ». Ainsi, par exemple, l'archevêque de Tver possédait quelques dizaines de vassaux et le métropolite de Moscou disposait de tout un détachement de boyards et de « fils de boyards », vassaux inférieurs répondant aux « arrière-vassaux » français.

Chaque seigneur, spirituel ou laïque, menait, comme nous l'avons déjà dit, son économie propre, dans de très insignifiantes dimensions, cédait de la terre aux paysans, pour un certain temps, recevant, en échange, des divers services naturels. La plupart des paysans de cette époque (XIV[e]-XV[e] siècles) ne possédaient déjà plus de terre et travaillaient dans les domaines des princes, des boyards, des couvents et des archevêques. C'est seulement au Nord, qu'encore étaient éparses çà et là quelques « terres noires », c'est-à-dire des terres appartenant à des paysans. Mais, tout en étant privés de terre, les paysans de cette époque n'étaient point encore des serfs ; le servage n'apparut que plus tard, vers le XVI[e] siècle. Ils étaient les *libres* serviteurs de leurs maîtres et — tout comme les vassaux — pouvaient se « désavouer ». Leur privation de terre et la concentration de la propriété foncière entre les moins de l'aristocratie spirituelle et laïque ne causèrent que leur *dépendance économique* de celle-ci et ils continuèrent à conserver leur liberté personnelle. Cependant, on peut convenir que des conditions un peu spéciales à la Russie ont facilité aux seigneurs la liquidation de la liberté individuelle du paysan. Nous avons déjà remarqué que le « mir » ou « obchtina » (communale rurale) de la Russie féodale a été beaucoup moins développé que celui de l'Occident. Cette circonstance permit au

boyard russe de s'emparer plus facilement des terres du paysan et de soumettre juridiquement ce dernier.

Ces relations féodales, décrites par nous, ont été les relations existant le plus fréquemment dans la Russie moscovite du xve siècle. Seuls, les domaines des « villes libres » de Novgorod et de Pskoff se distinguaient des autres unités féodales par leur caractère social et politique. Quant à tout le reste du nord-est de la plaine russe, il était sillonné de « domaines-Etats » appartenant à des seigneurs de divers rangs et degrés. Les plus importants de ces domaines étaient les principautés de Tver, de Riazan, de Souzdal, de Nijni-Novgorod, d'Yaroslavl, etc.... Tous se subdivisaient en domaines plus petits où étaient maîtres les « petits princes » qui, à leur tour, avaient des boyards pour vassaux. Puis, peu à peu, de cette masse bigarrée de féodaux, se distingua le plus fort de tous, le grand-prince de Moscou, qui parvint, suivant l'historiographie patriotique, à « rassembler toute la terre russe en une seule unité », et qui, pour parler moins solennellement, vainquit tous les autres féodaux et fonda la monarchie russe.

IV. — La principauté de Moscou est une des plus anciennes principautés du nord-est de la Russie. Lorsque la chronique parle pour la première fois de l'existence de la ville de Moscou (1147), cette dernière n'était qu'un petit village-forteresse appartenant aux princes de Vladimir. C'est seulement au commencement du xive siècle que Moscou devint une principauté à part avec son premier prince, Daniel Alexandrovitch, en tête. Quant à Daniel Alexandrovitch, il avait hérité Moscou de son père, l'illustre prince Alexandre Nevsky. Sous Daniel et son successeur Youry, la principauté de Moscou s'étendit rapidement en s'adjoignant les villes de Kolomna, de Mojaïsk et de Pereiaslavl-Zalessky, puis elle se transforma en

grande principauté sous le second héritier de Daniel, Ivan Kalita (1328). Et à partir de 1328, Moscou ne fit que porter de terribles coups à ses voisins féodaux, rassembler peu à peu le territoire morcelé de la Russie et centraliser le pouvoir politique.

En ce temps c'était le « khan » tartare qui était souverain de toute la Russie. De ce « khan » nommé « tsar » par les Russes, dépendait la transmission du titre de grand-prince et des privilèges attachés à ce titre, à l'un ou à l'autre des princes russes. Les Tartares se mêlaient peu de la vie intérieure du peuple russe, ils s'occupaient surtout à en tirer le plus possible de bénéfices financiers. Et Ivan Kalita, ainsi que ses successeurs, purent et surent satisfaire l'avidité tartare. (Le sobriquet « kalita » signifiant bourse ou sac, montre quelles furent les qualités du « premier ramasseur de la terre russe ».) Les princes russes, chargés par les Tartares de prélever le « dan » envoyaient des ambassades à la « Horde d'or », s'y rendaient eux-mêmes avec de riches présents afin de gagner l'amitié du « khan » et de son armée, amitié qui leur permettait de subjuguer les autres princes russes, leurs rivaux.

Mais, pour vaincre dans la lutte politique, Moscou dut être vainqueur d'abord comme organisme économique. Cette dernière victoire fut facilitée par la situation géographique de Moscou, car Moscou était située sur l'important chemin commercial qui reliait la région commerciale de Smolensk à celle du Volga et qui se croisait avec un autre menant du riche Novgorod à Nijni-Novgorod. Quand, après la prise de Constantinople par les Français et les Italiens et le renforcement des nomades près de l'embouchure du Dniéper, dut être abandonnée la fameuse route des « Variags aux Grecs », un autre chemin commercial fut choisi : le Don. Et un des points principaux de cette nouvelle voie se trouva être Moscou.

Plus tard, au XVIe siècle, la principauté de Moscou entra en relations commerciales avec les ports de la mer Blanche et de l'océan Glacial et ne tarda point à engager par leur intermédiaire un commerce animé entre la Russie et l'Angleterre. Bientôt Moscou devint le nœud de tous les chemins commerciaux de la Russie de cette époque. Mais même déjà à la fin du XIVe siècle, la population de Moscou comptait quelques dizaines de mille d'habitants et ne cédait point le pas, par le nombre de ses habitants, aux plus grandes villes d'Europe.

Etant située au centre du pays et étant par conséquent peu inquiétée par les attaques de ses voisins étrangers, la principauté de Moscou retira de sa position géographique des avantages économiques, car elle donna asile à une masse compacte d'agriculteurs dont la production devint, au bout de peu de temps, beaucoup plus intense que celle de la région de Kiev. De plus, la politique colonisatrice des princes moscovites contribua au développement de la production agricole de Moscou : disposant de certaines ressources les princes moscovites rachetaient chez les Tartares les prisonniers de guerre russes et en peuplaient leurs domaines.

La force économique de la principauté moscovite et son amitié avec le « khan » provoqua à Moscou un afflux de boyards. Beaucoup de vassaux des princes de Tver, de Nijni-Novgorod et d'autres, abandonnèrent leur premier suzerain et passèrent au service de la principauté de Moscou. De petits princes suivirent leur exemple, se transformèrent de seigneurs indépendants en serviteurs moscovites, quelques-uns d'entre eux furent soumis de vive force.

Grâce à cela, Moscou était déjà dans la première moitié du XVe siècle, le plus fort des Etats féodaux de la Russie, ou — pour parler plus exactement — la plus forte de ses associations féodales, car les principautés

d'alors étaient, comme nous le savons déjà, non des Etats dans le sens moderne du mot, mais des unions de domaines féodaux de diverses grandeurs. Au milieu du xve siècle restaient encore seulement deux grandes principautés indépendantes de celle de Moscou : les principautés de Tver et de Riazan. Mais elles aussi furent bientôt accaparées par les princes de Moscou.

Le succès des princes de Moscou fut en partie redevable à l'Eglise, car les intérêts des plus importants féodaux ecclésiastiques, des métropolites de Vladimir, coïncidèrent avec les intérêts du grand-duché de Moscou. Le métropolite était toujours en rivalité avec l'archevêque de Tver, tout comme le prince de Moscou luttait sans cesse avec le prince de Tver. La principauté de Tver, coin enfoncé dans la principauté de Moscou, entravait l'échange commercial entre Moscou et Novgorod. L'archevêché de Tver, coin enfoncé dans les domaines religieux du métropolite, donnait asile à toutes sortes d'idées « hérétiques » et au mouvement ecclésiastique réformateur dirigé surtout contre la simonie, c'est-à-dire contre la vente des charges religieuses, contre cette vente qui rapportait de si gros bénéfices au métropolite.

Il est intéressant de connaître les moyens par lesquels le métropolite soutint le prince de Moscou. Un des métropolites, Saint-Pierre, s'étant querellé avec le prince de Tver (le grand-prince d'alors) quitta quelque temps avant sa fin la capitale et « s'en vint mourir à Moscou. Les reliques de Saint-Pierre ne tardèrent point à produire des miracles. La capitale du rival du prince de Tver se trouva sacrée. » L'autre moyen employé fut l'excommunication et l'anathème dont le métropolite accablait les villes et les principautés ne voulant se soumettre aux princes moscovites.

A la fin du xve siècle, la lutte entre le prince de Moscou et les autres princes, lutte sanglante qui vit plus d'un crime, se termina par la victoire de la principauté de Moscou et l'unification de la plus grande partie du nord-est de la Russie. Mais ce ne fut pas encore la victoire de la monarchie absolue. Certes, les changements quantitatifs survenus dans la vie de la principauté moscovite — nous empruntons cette pensée à Montesquieu — et l'extension de cette dernière s'accompagnèrent de changements qualitatifs. Mais le principe d'Etat resta le même et le prince de Moscou continua à demeurer, non tellement souverain et chef politique que propriétaire d'un immense domaine. Le mélange typique pour le féodalisme du droit privé et du droit public, exista dans le grand-duché moscovite. Après son triomphe sur les autres principautés, le grand-prince continue à ne pas différencier sa ville de Moscou de... son service de table. L'une et l'autre sont « sa propriété privée », dont il s'occupe non en monarque mais en bon propriétaire. Comme chaque seigneur féodal, il conduit et décide les affaires avec l'aide de ses libres serviteurs ou vassaux qui forment la « Douma des boyards ». A la tête de cette Douma est le plus important de tous les vassaux, un féodal spirituel : le métropolite. C'est avec un soin des plus jaloux que les boyards sauvegardaient leurs droits de vassalité. Lorsqu'un des grands princes de Moscou commença à négliger les avis de la Douma des boyards et à conclure les affaires dans sa « chambre à coucher » en compagnie de quelques favoris, il provoqua un vif mécontentement parmi ses vassaux. Un de ceux-ci s'étant chargé de l'expression verbale de ce mécontentement eut la langue coupée. De même les boyards défendirent leur droit de « se désavouer » et dans le célèbre conflit entre Ivan-le-Terrible et son vassal insoumis, le prince Kourbsky, le départ de ce dernier chez le grand-duc

de Lithuanie fut un épisode des plus dramatiques.

Deux moments ont joué un rôle important dans la préparation idéologique et technique du pouvoir absolu. Le premier d'entre eux fut la liquidation du joug tartare. Le prince de Moscou était le représentant de la population russe vis-à-vis du « khan », non seulement parce que le « khan » lui confiait une carte ou « yarlik » par laquelle se conférait le titre de grand-duc de Moscou, mais aussi parce qu'il était chargé de ramasser le « dan ». A la fin du XIV[e] siècle, le prince Vasili Dimitrovitch remettait au « khan » les 34 °/₀ de tout le « dan » prélevé en Russie. A la fin du XV[e] siècle, le petit-fils de Vasili Dimitrovitch possédait un tel territoire qu'il pouvait remettre au « khan » les 72 °/₀ du « dan » total, c'est-à-dire que la grande-principauté de Moscou était le représentant des trois quarts de la Russie. Et lorsque en 1480 le grand-prince de Moscou, Ivan III, profitant de la ruine interne de la « Horde d'Or », refusa de reconnaître comme souverain de la Russie le « khan » il reçut, outre le titre de premier libérateur national, de gros avantages matériels ; le « dan » payé par la population russe vint grossir le Trésor de la principauté moscovite. De plus le gouvernement de celle-ci hérita des Tartares d'une excellente organisation financière, car ce sont des fonctionnaires tartares qui les premiers commencèrent à faire le recensement de la population russe, à la diviser en groupes financiers et établirent une levée régulière d'impôts.

Le second de ces moments est également lié au nom d'Ivan III et il est marqué par les relations entre Moscou et Byzance. Pendant la période de Kiev, les Byzantins avaient importé en Russie une idéologie religieuse, l'orthodoxie. Et pendant la période de Moscou ils y importèrent une nouvelle idéologie politique. La manifestation extérieure de l'influence byzantine fut le mariage d'Ivan III avec la

nièce de l'empereur de Byzance — Sophia Paléologue. Ce mariage si habile au point de vue diplomatique permit à Ivan III de s'emparer des armes de l'empire de Byzance et de les faire siennes. L'aigle à deux têtes est resté jusqu'aujourd'hui le blason de l'Etat russe. De plus, on « découvrit » plus tard dans le Trésor des grands-ducs moscovites une couronne et d'autres objets constituant soi-disant la régale des empereurs byzantins et ayant été cédés, toujours soi-disant, par ces derniers au prince de Moscou en signe de la transmission du pouvoir. Mais ces dires ne sont que les fruits de la légende. La légende racontait que le premier des princes russes, Rurik, descendait du tsar de Rome, César-Auguste, et que Moscou était la troisième Rome (la seconde était Byzance), à qui était dévolu le rôle de demeurer éternellement et d'être la gardienne de la « vraie foi ». L'union de Florence (1439) et la prise de Constantinople par les Turcs fournirent du matériel à cette légende. En 1471, par exemple, le métropolite de Moscou, Philippe, écrivit dans une de ses chartes : « Apprenez, ô mes enfants, que la ville de Constantinople et l'Eglise de Dieu étaient inébranlables car, semblable au soleil, y brillait la vraie foi. Mais, délaissant la vérité, le patriarche de Constantinople s'unit aux « Latins » (aux catholiques) et prête serment au pape, pour de l'or. Alors mourut prématurément le patriarche et Tsargrad (le tsar des villes) tomba aux mains des Turcs impurs. »

Ainsi se prépara la base idéologique qui permit aux princes moscovites de devenir « héritiers » du pouvoir absolu des empereurs byzantins, et uniques défenseurs de la foi orthodoxe. Mais, pour que cette idéologie ait pù se réaliser, il a fallu un milieu social favorable à son développement. Les conditions nécessaires à la naissance du pouvoir absolu commencèrent à se former en Russie au XVIe siècle.

V. — Le XVIe siècle a été pour la Russie l'époque de la révolution économique. La production rurale continua à demeurer, pendant cette époque, la branche la plus importante de la production de toute la population, mais ses forces subirent de profonds changements : de l'économie naturelle naquit l'économie monétaire fondée sur la circulation des marchandises, sur l'échange des produits contre de l'argent. Ces changements ont été étroitement liés à l'extension progressive du commerce intérieur et extérieur de la Russie. Si Novgorod commença à être un centre commercial des plus importants, il en surgit cependant d'autres, au nord, comme Kholmogory, Arkangelsk qu'un grand chemin commercial par Yaroslavl et Vologda réunissait à Moscou. Toute une série de faits témoignent que le rapide développement du commerce intérieur a ruiné en Russie le fondement de l'économie naturelle.

L'échange intérieur prit au commencement du XVIe siècle un caractère autre ; il se fortifia et s'élargit. Les documents officiels de cette époque parlent tous de nombreux centres de commerce, de foires existant alors, d'un réseau serré de voies de communication, de rapports animés unissant les diverses parties du pays. Ainsi, d'après les statistiques de plusieurs Anglais qui ont visité la Russie de cette époque, seulement de la région de Yaroslavl s'expédiaient chaque jour à Moscou, 700 à 800 chariots de blé, destinés à la vente. Comparez ce fait à la vie isolée des anciens petits groupes économiques travaillant exclusivement à produire le nécessaire à leur propre consommation et vous comprendrez comment s'est transformé, au XVIe siècle, le caractère de la vie économique de la Russie.

Le célèbre économiste allemand Karl Bücher dit qu'on peut distinguer trois degrés dans le développement économique de l'Europe occidentale : 1° celui

de l'économie naturelle, sans échange; 2° celui de l'économie urbaine, cette dernière fournissant pour un marché restreint et composée de la ville et de ses environs, et 3° celui de l'économie, d'abord nationale puis universelle. Et voilà qu'en Russie, si le second degré n'a point fait défaut entièrement, il n'a existé, du moins, que sous une forme de germe, et à l'économie domestique succéda, presque immédiatement, l'économie nationale.

« L'uniformité de la surface de la contrée, l'abondance des fleuves et surtout la durée des neiges, en permettant des voies de communication relativement commodes, aplanissaient les différences locales et diminuaient l'isolement économique des diverses régions. D'après les Anglais, des marchandises étaient livrées, en hiver, à des distances énormes, comme d'Arkangelsk à Moscou, en quatorze jours. *Ainsi, l'économie monétaire russe, née dans la seconde partie du* XVI[e] *siècle, se différencia des autres par cette particularité : elle n'a pas été urbaine, elle fut nationale ou, du moins, chacun de ses marchés embrassait un rayon considérable.* Cela se démontre par de nombreuses observations... D'après les témoignages de Jenkinson, les Russes apportaient à Astrakan des toisons de moutons, du blé, du porc salé, la région du Riazan envoyait en grandes quantités du blé à Moscou, Smolensk expédiait du bétail dans le centre de la Russie et recevait de Viazma du chanvre, tandis que Yaroslavl pourvoyait de blé Moscou, qui le revendait à des habitants vivant à une distance de 500 lieues ». (V. Rojkoff, *Origine du pouvoir absolu en Russie*, Moscou, 1906.)

Les données que nous possédons sur l'activité des intermédiaires commerciaux d'alors et sur les prix du blé dans les diverses régions de la Russie de cette époque certifient que chaque marché local fournissait d'énormes étendues. *Cette union économique du pays*

a joué certainement un grand rôle dans son union politique et dans la création de l'Etat russe.

Mais les phénomènes économiques décrits par nous ont eu une influence encore plus marquée sur l'histoire politique de la Russie. Le développement de l'échange amena l'augmentation en nombre des pièces de monnaie. La preuve de cette augmentation est l'abaissement progressif de la valeur de celles-ci. Ce dernier fait peut s'observer dans la Russie du XVIe siècle : « Tandis qu'à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, la valeur du rouble équivaut à peu près à 94 de nos roubles actuels, vers les années 1530-1540 sa valeur s'abaisse à 75 roubles, et bientôt dans la seconde moitié du XVIe siècle jusqu'à 25. Une si rapide réduction du prix du rouble marque le brusque passage de l'économie naturelle à l'économie monétaire ». (Rojkoff, *op. cit.*)

Les impôts, payés d'abord en nature par le paysan pour la jouissance de la terre, durent bientôt se payer en argent. Déjà, même à la fin du XVIe siècle, les paysans travaillant sur les terres du couvent de la Sainte-Trinité et de Saint-Serge apportaient de l'argent à leur seigneur. Puis les contributions d'Etat, elles aussi, ne purent être réglées que de cette manière.

La nouvelle production, c'est-à-dire une production destinée à un grand marché, à être échangée contre de l'argent, provoqua un changement dans l'organisation intérieure de l'économie rurale. Les propriétaires menant jusqu'ici une économie menue, préférant louer la terre aux paysans pour en obtenir des impôts en nature, en voyant se former un vaste marché pour l'écoulement du blé, commencèrent à restreindre peu à peu les terres cédées aux paysans et à faire fructifier leurs propres champs. Il y eut des cas où la terre exploitée pour le compte du maître même occupait les 30, 40, 50 °/₀ de tout le domaine. Et il

advint que les principaux organisateurs de l'économie nouvelle se trouvèrent être non plus les gros propriétaires fonciers, les boyards, mais les moyens et petits, nommés « dvorianiés », car les premiers, habitués au luxe, s'occupaient fort peu de l'administration de leurs biens et ne songeaient qu'à faire des dépenses inutiles... De plus, il était en général plus difficile à un grand domaine de s'adapter à une nouvelle économie, à de nouvelles formes de production qu'à un petit. C'est pour cela que le passage d'une forme économique à une autre s'est répercuté surtout sur les boyards et a causé la ruine de leur puissance économique. L'affaiblissement économique des boyards a été utilisé par le grand-duc de Moscou pour l'affermissement de l'autocratie absolue, affermissement qui servit de contrepoids à l'oligarchie des boyards. Très caractéristique est le moment le plus intense de la Terreur adaptée par Ivan-le-Terrible contre les boyards de la haute aristocratie, car il eut lieu en 1570-1575, juste dix ans après la chute économique des boyards dans le centre de la Russie. L'affaiblissement économique des boyards explique ce fait étrange que ceux-ci ne réagirent point contre les persécutions d'Ivan-le-Terrible et que, même le plus énergique d'entre eux, le prince André Kourbsky, se contenta de protester passivement contre le tsar en s'enfuyant à l'étranger. Pour lutter contre les boyards, Ivan-le-Terrible établit un régime spécial connu sous le nom d' « opritchnina ». Il n'est pas juste de croire que cette « opritchnina » et la terreur impitoyable aient été la manifestation d'une haine personnelle, d'un caprice sadique d'Ivan-le-Terrible. C'est fort possible que le caractère du tsar ait donné un ton plus sombre et sanglant à sa politique, mais le sens même de cette politique fut une lutte entre l'autocratie en train de se former et l'oligarchie aristocratique. L' « opritchnina » — ce mot signifie droit

exceptionnel et exclusif — débuta par deux manifestes publiés par Ivan-le-Terrible. L'un d'eux était un amical appel à tout le peuple, sauf aux boyards, l'autre, haineux, s'adressait aux boyards. L' « opritchnina » consistait en ce que le gouvernement avait le droit, suivant la loi, de confisquer les biens fonciers des nobles dans les régions où était annoncée l'application de ce régime. Ce régime était surtout dirigé contre les boyards et était destiné à détruire la fleur de l'aristocratie féodale en liquidant la propriété foncière et les privilèges attachés à la propriété de cette aristocratie. Une autre manifestation du régime de l' « opritchnina » a été l'institution d'un détachement mi-policier, mi-militaire, dont les rangs fournissent des aides d'Ivan-le-Terrible. Aux membres de l' « opritchnina » étaient distribuées les terres enlevées aux boyards. La composition de ce détachement était constituée par de petits propriétaires fonciers ou « dvorianiés », amenés à cette époque — comme nous le savons déjà — à la surface de la vie russe par les forces du développement économique. Chaque région où était proclamée « l'opritchnina » était hors du ressort de la Douma des boyards, et l' « opritchnina » fut proclamée dans plus de la moitié de l'Etat.

Ainsi l' « opritchnina » peut être considérée comme la première tentative des chefs de l'Etat russe faite pour atteindre ce but : gouverner sans l'aide des boyards et créer un nouveau système gouvernemental en remplacement de l'ancienne administration féodale. L'affaiblissement de l'importance politique des boyards apparaît encore plus significatif si l'on examine le « Soudiébnik » (code) dont la rédaction en 1558 marqua l'apogée du pouvoir politique des boyards. Un des chapitres de ce code dit que toutes les nouvelles lois doivent « être proposées par le tsar et adoptées par les boyards réunis ».

Les « dvorianiés » soutinrent Ivan-le-Terrible dans

sa lutte contre les boyards. Les privilèges féodaux des boyards entravaient le développement économique dont les « dvorianiés » étaient les propagateurs. En ce temps, la thèse fondamentale des boyards était l'exigence que le tsar — Ivan s'empara de ce titre en 1547 — gouvernât avec eux et respectât leurs droits de naissance et héréditaires. Les idéologues des « dvorianiés » de la même époque exposèrent juste la thèse contraire : que les droits sont répartis, non par la naissance, mais par la volonté du tsar et le mérite personnel, et que la puissance du tsar est sans bornes, car elle vient de Dieu. Inutile de dire que cette théorie de l'origine divine du pouvoir des tsars fut très au goût d'Ivan-le-Terrible, et qu'il sut la protéger par des arguments assez efficaces — la potence et la hache.

La politique d'Ivan-le-Terrible fut continuée par Fédor et surtout par Boris Godounov, qui essaya de ruiner l'aristocratie des boyards en s'appuyant sur les dvorianiés. Après Boris Godounov commencèrent ce qu'on appelle « les temps troublés », qui sont l'époque de la crise révolutionnaire et de la guerre intérieure, et qui durèrent pendant presque tous les premiers dix ans du XVIIe siècle. C'est seulement en 1613 que prirent fin les « temps troublés », et sur le trône monta le premier représentant de la dynastie actuelle, Mikhaïl Fédorovitch Romanoff.

Pendant cette période de désordre, comme cela arrive toujours à une époque révolutionnaire, se manifestèrent très distinctement les contradictions sociales. Les boyards firent une tentative en vue de défendre leurs privilèges. L'instrument de cette tentative, ils en firent le célèbre Dimitri l'Imposteur. Profitant de cela que l'héritier d'Ivan-le-Terrible, Dimitri, avait été tué sur l'ordre de Boris Godounov, les boyards firent courir le bruit que le véritable Dimitri était vivant, et, ayant trouvé un jeune aventurier, ils

en firent un prétendant au trône. Mais lorsque Dimitri devint tsar (il ne gouverna que quelques mois), il essaya, lui aussi, en s'appuyant sur les « dvorianiés », de mener une politique autocratique sans se soucier des conseils des boyards. Alors les boyards se conjurèrent, tuèrent « l'Imposteur » et proclamèrent tsar un homme de leur milieu, le prince Vasili Chouïsky, qui promit de partager le pouvoir avec eux. N'ayant su gagner l'aide ni des dvorianiés ni des masses populaires, Chouïsky ne put garder le pouvoir. Alors commença une série d'insurrections et le peuple se fractionna en groupes différents ayant chacun ses chefs et ses exigences. A la fin des fins, la victoire resta du côté des dvorianiés qui, d'accord avec le clergé et les commerçants des villes, mirent de l'ordre dans le pays, le protégèrent contre ses ennemis extérieurs et en 1613 rétablirent le pouvoir du tsar par l'élection de Mikhaïl Romanoff.

Déjà ce fait même — l'élection — borna nécessairement le pouvoir du premier tsar de la nouvelle dynastie, d'autant plus que les boyards réussirent à obtenir pendant l'élection, grâce à un compromis avec les dvorianiés, quelques concessions à leur profit. Les « temps troublés » laissèrent après eux toute une série de problèmes de la vie intérieure du pays. Pour résoudre ces problèmes, l'Etat dut recourir aux conseils et à l'appui publics. C'est pour cela que, sous le tsar Mikhaïl, atteignit un développement considérable l'institution des « zemskiï sobory ». Ce n'étaient point des parlements, ces « zemskiï sobory », mais des assemblées consultatives représentant les diverses régions, les diverses classes de la société. La place la plus importante y était occupée par les délégués des milieux moyens, surtout ceux du « dvorianstvo ». Les « zemskiï sobory » jouèrent un grand rôle dans l'établissement de l'ordre et des pouvoirs publics. De leur activité est

resté le code « Oulogénié » (1649), où sont exposées les nouvelles normes civiques et politiques adoptées après la ruine de l'économie naturelle et du régime féodal. Lorsque les « zemskiï sobory » finirent leur travail, le successeur de Mikhaïl Romanoff, le tsar Alexeï, les supprima et créa à leur place un conseil d'experts où étaient appelés les personnages les plus expérimentés de chaque classe, surtout de celle des dvorianiés. En 1662, les gros marchands essayèrent de rétablir les « zemskiï sobory », mais les dvorianiés ne s'étant point joints à eux, le gouvernement refusa de satisfaire leur demande. Dès ce moment on peut considérer l'absolutisme russe comme entièrement affermi.

Le règne de Pierre-le-Grand, qui vit se transformer la Russie d'un « tsarstvo » (royaume) en empire et qui commença la période de Saint-Pétersbourg de l'histoire russe, n'apporta en réalité, rien de nouveau au *principe* de l'absolutisme russe. Pierre-le-Grand travailla au développement de l'absolutisme de deux manières : d'abord il supprima la fonction de patriarche de Moscou et, ayant transmis aux mains du Synode l'administration de l'Eglise, à un Synode entièrement soumis au gouvernement, il délivra celui-ci de toute concurrence de la part de l'Eglise. Puis il fit une réforme militaire : il créa une armée permanente en remplacement des anciennes milices féodales de la noblesse et donna ainsi à l'absolutisme un puissant moyen de dominer le peuple. Pierre-le-Grand comprit fort bien l'influence de l'armée sur l'affermissement de l'absolutisme et il introduisit la déclaration de l'absolutisme dans les statuts militaires (1716). « Sa Majesté est souveraine, autocrate. Elle ne doit rendre de compte à personne au monde. »

Le renforcement du pouvoir absolu contribua à l'extension territoriale et aux succès extérieurs de la Russie. Sous Ivan-le-Terrible furent conquis les

royaumes tartares de Kasan et d'Astrakan, demeurés après la destruction de la Horde d'Or. Grâce à cette conquête, le bassin du Volga et la région à l'Est de celle-ci s'ouvrirent à la colonisation russe. Puis eut lieu la conquête de la Sibérie, grâce à la fameuse expédition du cosaque-brigand Yermak Timophéevitch. Et alors commença la marche des Russes vers l'Extrême-Orient. Au milieu du XVIIe siècle, sous le tsar Alexis, fut réunie à l'Etat russe l'Ukraine, ou la Petite Russie, qui avait appartenu jusque-là à la Pologne. (Ce n'est pas toute l'Ukraine qui fut réunie, mais seulement les bords du Dniéper.) Sous Pierre-le-Grand la Russie s'empara des bords de la mer Baltique, pour lesquels Pierre-le-Grand guerroya contre la Suède et la Livonie. La fondation de Saint-Pétersbourg, la transformation de celui-ci en capitale, montrent combien Pierre-le-Grand donna de prix à sa conquête. Suivant notre célèbre poète Pouchkine, Saint-Pétersbourg fut pour la Russie « une fenêtre taillée sur l'Europe occidentale ». A la fin du règne de Pierre-le-Grand, l'Etat russe, du petit domaine princier qu'il était auparavant, se changea en un énorme corps politique occupant un territoire de 2.755.000 milles carrés, ayant 13 millions d'habitants.

Naturellement, l'extension géographique du pouvoir des chefs d'Etat russes amena son agrandissement politique. L'empereur autocrate, le chef de l'Eglise et de l'armée ne tarda point à apparaître, même à lui-même, comme un dieu terrestre.

VI. — Après Pierre-le-Grand, l'agrandissement territorial de la Russie progressa rapidement. Sous Catherine II, l'Etat russe s'empara de la Crimée et d'une zone de terre comprise entre le Boug et le Dniester. Puis liées par des conventions, la Russie, la Prusse et l'Autriche effectuèrent trois partages de

la Pologne (1772-1793-1795), qui dotèrent la Russie de la Russie blanche, de la Volynie, de la Podolie, de la Kourlande et de la Livonie. Sous Alexandre Ier, furent définitivement acquises dix provinces polonaises avec Varsovie et Lodz, provinces qui forment aujourd'hui le rayon commercial le plus florissant de tout l'empire russe. C'est également sous Alexandre Ier que fut faite l'assimilation de la Bessarabie et de la Finlande. Sous Nicolas Ier, la Russie fit glisser ses frontières le long du bord oriental de la mer Noire, pénétra en Asie centrale jusqu'à l'embouchure du Syr-Daria et en Extrême-Orient se rapprocha de la rive gauche de l'Amour. Sous Alexandre II, furent conquis le Caucase, les régions de l'Amour et de l'Oussouri, le Turkestan avec Taschkend, la région du fleuve Zariavstchan, une partie de la Khiva, la région du Ferghan et la région transcaspienne avec Akhal-Tékhé. Le territoire de l'empire russe qui, à la fin du règne de Pierre-le-Grand, atteignait 275.500 milles carrés, atteignit sous Catherine II 305.500; 339.500 sous Alexandre Ier; 375.500 sous Nicolas Ier et 389.000 à la fin du règne d'Alexandre II. A la fin du dernier siècle, l'empire russe, — sans compter les étendues d'eau, — composait 1/22 de tout le globe terrestre, un 1/6 de tous les continents ; sa surface dépassait de deux fois et demie celle de l'Europe, sa longueur du Nord au Sud était égale à 4.000 kilomètres et celle de l'Est à l'Ouest à 8.000.

La Russie, en voyant s'étendre son territoire, vit naturellement se développer en même temps sa force militaire. L'armée russe, qui comptait 200.000 hommes sous Pierre-le-Grand, se doubla à la fin du règne de Catherine II, se doubla une seconde fois pendant la guerre contre Napoléon (1812), compta 1.600.000 hommes au moment de la campagne de Crimée, et, aujourd'hui, s'élève en temps de guerre à 2.500.000 hommes.

Cette extension colossale du territoire russe eut

une influence énorme sur la vie sociale et économique de la population. Fournissant sans cesse de nouveaux moyens d'existence, elle délivra une notable partie de la population de la nécessité d'adopter des formes intenses de production. Quoique la population russe se soit rapidement augmentée, de dix fois depuis Pierre-le-Grand (aujourd'hui elle compte presque 150 millions d'habitants), quand même une énorme quantité de terre inutilisée donna asile aux mains ouvrières superflues. Encore, au commencement du XIX[e] siècle, revenaient en Russie 20 hommes par kilomètre carré, tandis qu'en France en revenaient, pour la même mesure, 72 ; en Allemagne 103, en Irlande 132, en Belgique 200. Même déjà 600 ans auparavant, au XIV[e] siècle, la France comptait 40 habitants par kilomètre carré, tandis qu'en Russie une telle densité de population ne se trouve guère, à notre époque, sinon nulle part, du moins dans peu d'endroits.

Ici une question se pose : comment un pays si en retard et si pauvre qu'est la Russie a pu, durant deux siècles et demi, être un énorme empire invincible et jouer un rôle universel? Pour répondre à cette question, il faut éclaircir quelques particularités de l'organisation intérieure de notre pays, antérieure à l'émancipation des paysans.

Nous savons que l'autocratie fut vainqueur en s'appuyant sur la petite noblesse ou « dvorianstvo ». Ce « dvorianstvo » naturellement ne soutint pas les princes et les tsars de Moscou pour les beaux yeux de ceux-ci, il le fit en vue de ses intérêts propres, économiques et sociaux : la production pour un marché non restreint et la naissance de l'économie monétaire provoquèrent parmi la petite noblesse la nécessité d'avoir de nombreuses mains ouvrières et la révolution économique du XVI[e] siècle se refléta sur les paysans, augmentant leur dette et les privant encore plus de terres. Alors, sous l'influence du

besoin matériel, les paysans commencèrent à se rendre chez les propriétaires fonciers pour se transformer d'hommes libres qu'ils étaient en serfs. Le seigneur s'engageait à leur fournir de la terre et une aide matérielle en échange de la « bartchina » (ainsi s'appela en Russie, pendant le servage, le travail obligatoire du paysan sur la terre du maître). Souvent, grâce à sa dette, le paysan devenait esclave pour toute la vie. Les paysans ne se mettaient point volontiers sous la dépendance économique et juridique des nobles et défendaient énergiquement leur « droit au désaveu ». Celui-ci, depuis la naissance d'une production nouvelle, incommodait fort le seigneur, car il menaçait de priver ce dernier de la main-d'œuvre. Alors le « dvorianstvo » commença à exiger du gouvernement la suppression, par voie judiciaire, du droit de désaveu et l'institution du servage général. A partir de Boris Godounoff, tous les tsars moscovites firent des édits poursuivant ce but. D'abord, ils ne permirent de se « désavouer » qu'un jour par an, celui de la Saint-Georges, puis ils ne le permirent plus du tout.

L'institution du servage fut facilitée par cette circonstance que le mouvement économique du XVIe siècle fut suivi d'une dépression qui ruina toute une masse de paysans et força ces derniers à préférer le servage à la mort par la faim. A ce point de vue, on peut dire que le servage fut, non seulement pour les propriétaires fonciers, mais aussi pour les paysans, l'inévitable issue de conditions économiques défavorables et, — quoi qu'en disent les moralistes, — un « progrès » dans le développement économique de la Russie. Il faut remarquer qu'au XVIe, XVIIe siècles et au commencement du XVIIIe, l'exploitation des serfs fut, relativement, peu exagérée. A ces époques, le marché pour l'écoulement du blé était encore limité. Le propriétaire réservait à son économie propre la moitié du domaine et n'exigeait du paysan que trois

journées de travail par semaine. Les trois autres jours étaient à la disposition du paysan.

A la fin du XVIIIe siècle, la situation des paysans devint plus pénible et cela fut dû au commencement de l'écoulement du blé russe sur un marché international. Comment se développa l'exportation du blé russe, on peut s'en rendre compte par les chiffres suivants :

En 1758	fut exporte	du blé	pour	114.000	roubles.
En 1778	—	—		1.000.000	—
En 1802	—	—		8.187.000	—
En 1847	—	—		70.772.000	—

Vers 1830, la Russie exportait un cinquième de toute sa récolte. Ce développement de l'exportation du blé fit miroiter devant les yeux des propriétaires fonciers des perspectives dorées d'enrichissement. Le désir de produire le plus possible, de gagner le plus possible, obligèrent le propriétaire à exploiter davantage les paysans. Furent augmentés les champs privés du maître, furent augmentés les jours de « bartchina « (jours de travail exigés du paysan par le propriétaire). Cette exploitation extrême provoqua l'indignation des paysans, et, sous le règne de Nicolas Ier, furent enregistrées officiellement 556 révoltes rurales.

L'esclavage fut surtout très dur en Russie et se distingua par la férocité des propriétaires fonciers, parce que les serfs russes n'étaient point attachés, — comme ceux de l'Europe occidentale, — au domaine, à l'organisme économique, mais à la personne de leur maître. Ce caractère plus privé, et, par conséquent, plus despotique du servage russe s'explique ainsi : en Europe, grâce aux limites restreintes des marchés locaux, il fallait pourvoir chaque marché de mains ouvrières assurées et de là apparut la fixation de chaque paysan dans un rayon déterminé. En Rus-

sie, au contraire, chaque marché du XVIe siècle fournissant d'énormes étendues, on dut donner le droit aux propriétaires de faire passer les manouvriers d'une région à l'autre, suivant les exigences du marché et « attacher » les paysans à la *personne* du seigneur.

Pour le gouvernement, l'institution de l'esclavage fut très avantageuse. Les « dvoraniés », servant d'intermédiaires entre le pouvoir central et la population rurale, organisèrent l'activité économique et la vie sociale de leurs paysans, en vue de leurs intérêts matériels propres et suivant les exigences financières et militaires de l'Etat. Le noble devait veiller à l'accomplissement du service militaire par ses serfs, était responsable des impôts prélevés sur ceux-ci. De plus il devait servir de juge aux paysans, démêler leurs discordes et querelles. En un mot, selon l'expression de Nicolas Ier, « l'absolutisme possédait gratis 150.000 préfets de police », et, suivant le célèbre « slavophile » Kocheleff, le « dvorianstvo russe était la pâte dont le gouvernement se pétrissait des fonctionnaires ».

Le nombre considérable de fonctionnaires de la petite noblesse simplifia pour le gouvernement les problèmes de l'administration d'un pays si peuplé et diminua les dépenses de l'Etat. Ainsi, par exemple, les frais du gouvernement russe n'étaient, au milieu du XVIIIe siècle, que de 19.000.000 de roubles répartis de la façon suivante : 8.500.000 pour l'armée, 2.000.000 pour l'administration et la justice, 2/100 de million pour l'instruction publique et le reste pour le traitement de la cour et des hauts fonctionnaires. Pendant très longtemps, l'administration centrale fut fort peu compliquée. Elle naquit de l'économie privée des princes moscovites. Les titres des premiers dignitaires de l'Etat, ceux d'échanson, de grand-écuyer et autres montrent clairement que les premiers administrateurs de l'Etat russe étaient surtout les servi-

teurs privés des princes de Moscou. Quand les affaires administratives se compliquèrent, il y eut des institutions nommées « Prikazes », à la tête desquelles se trouvaient des boyards ayant reçu du tsar le « Prikaze » (l'ordre) d'occuper telle ou telle branche de l'administration. Et, en province, s'envoyaient les « voëvody » chargés des hautes fonctions administratives et judiciaires. Sous Pierre-le-Grand, ce dernier, étant amateur de termologie étrangère, les « prikazes » furent remplacés par des « collèges », et, sous Alexandre Ier, les « collèges » firent place aux ministères. Mais ces changements ne furent que techniques. Le principe du gouvernement resta le même : l'empereur autocrate centralisait toujours entre ses mains tout le pouvoir, nommait lui-même les hauts agents de l'administration qui n'étaient responsables que devant lui. Il est compréhensible que sur un si énorme territoire que celui de la Russie, avec une non moins énorme quantité d'affaires administratives, les tsars aient réalisé leur pouvoir absolu moins en fait qu'en formule ; ce pouvoir tomba en possession de cet élément parmi lequel le tsar choisissait ses administrateurs civils et militaires. Au XVIIe siècle, le service d'Etat était obligatoire pour chaque propriétaire foncier, et les petits nobles étaient, en réalité, les serfs du gouvernement, comme les paysans étaient serfs des petits nobles. Pierre-le-Grand était très sévère au sujet de l'accomplissement des fonctions d'Etat par les nobles. De plus il exigeait des plus jeunes de ceux-ci un stage dans une école de l'étranger, exigence peu goûtée par les jeunes nobles.

C'est seulement sous Catherine II que fut supprimée, pour les nobles, l'obligation du service d'Etat. Mais à cette époque les nobles comprenaient déjà eux-mêmes quels avantages présente la concentration des fonctions administratives entre leurs mains, et ils s'attachèrent au service d'Etat, source de revenus et

de puissance. A cette époque, le « dvorianstvo » profita de son influence politique pour élargir sa domination sur les paysans. En 1747, il obtint le droit de vendre ses serfs. Cette marchandise vivante étant très cotée sur les marchés, le « dvorianstvo » profita grandement de son droit, séparant impitoyablement mari et femme, mère et enfant. En 1760, les nobles purent envoyer en punition leurs serfs en Sibérie, et, *en 1767, un « oukaze » du tsar interdit aux paysans de porter plainte contre leurs maîtres*, les livrant de cette manière à la merci de ces derniers.

Ainsi se forma un énorme corps d'Etat, vivant sur le compte du travail des serfs et gouverné par un centre autocratique assisté de nobles. Son tsar prit avec orgueil le titre de « premier noble de l'Empire » ; quant à sa noblesse, elle se résolut de sauvegarder à tout prix ses privilèges. D'ailleurs cette noblesse ne réclama point de garantie constitutionnelle, car elle en possédait une meilleure : elle occupait toutes les hautes fonctions civiles et militaires. Le sort des tsars Pierre III et Paul Ier, mari et fils de Catherine II et tous deux tués par des officiers nobles de la garde impériale, montre avec clarté les moyens « d'influence » employés par le « dvorianstvo » pour manifester un mécontentement provoqué par quelque représentant du pouvoir autocratique.

Surtout il ne faut point croire que la monarchie absolue ne se soit maintenue, tout en s'appuyant sur les nobles, que grâce à la force brutale ; la naissance même de l'Etat monarchique et aristocratique, ses succès extérieurs, n'ont été possibles que parce qu'un temps cet Etat monarchique a été un phénomène progressif de la vie historique du peuple russe. La monarchie et la petite noblesse joignirent leurs efforts pour liquider le féodalisme de cette oligarchie des boyards qui entravait tant l'unité économique et politique du pays, et la petite noblesse se consacra à

l'organisation militaire de la Russie et à la défense de celle-ci contre les ennemis extérieurs. De plus cette noblesse joua un rôle considérable dans l'organisation principale de l'économie nationale, — l'agriculture. Il est indispensable de se rappeler ceci en vue de l'évaluation des rôles et de l'influence de la monarchie et de la noblesse russes. Mais tout en rendant justice à l'action historique de ces deux principaux éléments de la vie d'Etat russe, nous ne devons pas oublier que cette action a été déterminée par des intérêts matériels de classe et nous devons évaluer impartialement la situation actuelle de l'autocratie et de la noblesse russes et comprendre pourquoi ces deux forces sont devenues si rétrogrades et si négatives.

Les problèmes de la politique extérieure et de l'administration intérieure, et surtout la nécessité de posséder une armée et une flotte forcèrent le gouvernement, encore au temps de Pierre-le-Grand, à aider le développement de l'industrie russe. Certes, et sans cette aide, l'industrie russe se fût également développée. Les relations économiques de la Russie avec les autres Etats, l'augmentation des besoins de la société russe l'eussent amenée à cela. Mais l'intervention du pouvoir autocratique fit ce développement plus rapide, lui donna de suite de larges dimensions. Très caractéristique est le fait que sous Pierre-le-Grand ce ne sont point les nobles qui ont été les premiers organisateurs de l'industrie naissante, mais les commerçants. Le développement, de l'échange commercial amassa, aux XVIe et XVIIe siècles, les capitaux indispensables à la construction des fabriques et des usines. Mais manquait un élément tout aussi indispensable à l'industrie : la main-d'œuvre. Alors en 1728 une loi autorisa les marchands à acheter des paysans, mais seulement par village entier, et à condition que chaque village fût atta-

ché non à la personne du fabricant, mais à la fabrique même. De cette manière l'industrie russe fut basée sur le servage. Mais vite devint évident que le travail des serfs dans les fabriques et usines serait peu productif, car en industrie sont exigées beaucoup plus de connaissances techniques et de culture qu'en agriculture. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle le gouvernement dut faire une enquête sur le mauvais état de l'industrie russe. Mais alors les nobles, ayant compris quelle source de revenus est l'industrie, commencèrent à exiger du gouvernement qu'il limitât l'activité des marchands. En 1762, une loi interdit aux marchands d'acheter des serfs pour les faire travailler dans les usines et fabriques. Grâce à cette loi, et à la petite quantité d'ouvriers libres, les nobles ne tardèrent point à accaparer toutes les branches principales de l'industrie. Ainsi par exemple, en 1809, sur 108 fabriques de drap qui existaient en Russie, 12 seulement appartenaient à des commerçants. Mais si les serfs étaient de mauvais ouvriers industriels, les nobles, eux, étaient de déplorables organisateurs. Habitués à vivre sur le compte d'un travail gratuit, de celui de leurs serfs, les nobles ne possédaient ni l'énergie, ni l'initiative nécessaires à un bon industriel. Cependant, profitant de leurs rapports avec le gouvernement, ils s'assuraient les commandes d'Etat et monopolisaient la production des objets nécessaires au fourniment de la flotte, de l'armée, etc... N'ayant point peur de la concurrence, ils ignorèrent tout stimulant qui aurait pu les pousser à améliorer la technique de production.

Grâce à cela, l'industrie qui s'était d'abord développée rapidement tomba peu à peu. Ainsi l'exportation de la fonte, par exemple, de la fin du XVIIIe siècle, jusqu'au milieu du XIXe, diminua de quatre fois et demie et en même temps diminua également d'au moins de trois fois le nombre de fabriques de toile

travaillant pour l'exportation ; le travail des serfs russes ne pouvait concourir avec le travail des ouvriers libres de l'Europe.

Mais les branches de l'industrie produisant pour le marché intérieur (par exemple, du coton et du drap) se développèrent mieux. Leurs produits ne tardèrent point à remplacer ceux de l'économie domestique. Mais encore ici l'industrie souffrit par la faute du gouvernement, car les exigences financières de plus en plus lourdes de ce dernier exténuaient la puissance d'achat de la population. Déjà dans la seconde moitié du XIXe siècle devint évident que le servage mettait un frein au développement de l'économie nationale et que, pour passer aux hautes formes de l'activité économique, le peuple russe devait changer les conditions sociales et politiques de sa vie. Mais comme cela arrive toujours en pareil cas, la classe dirigeante, monarchie en tête, ne voulut pas se séparer de privilèges attachés exclusivement au vieux régime. En vain quelques fonctionnaires influents de cette époque, comme le célèbre Speransky sous Alexandre Ier, tâchèrent d'amener le gouvernement à des réformes libérales, en vain un groupe de nobles instruits et prévoyants tenta, le 14 décembre 1825, de produire un changement de régime (tentative connue sous le nom de révolte des « Décembristes »), — la plupart de la noblesse était réactionnaire. Une partie des « Décembristes » fut exécutée, l'autre déportée en Sibérie et il fallut encore tout un quart de siècle de développement et de lutte, et la débâcle de la Russie pendant la guerre de Crimée pour que l'absolutisme consentît à faire quelques concessions au peuple.

CHAPITRE IV

FORMATION DE LA MENTALITÉ

I. Influence des conditions géographiques et économiques sur la psychologie du peuple. — II. Influence de la religion et rôle de l'Eglise orthodoxe. — III. Influence du servage et du régime autocratique.

I. — Dans le chapitre sur les races, nous avons dit que dans la formation des particularités mentales d'un peuple, des classes et groupements de ce peuple, le milieu économique et social jouait le rôle principal. Mais, autant que les conditions naturelles de la vie des hommes déterminent le caractère de l'activité économique de ces derniers, tout autant se reflètent les conditions naturelles sur leur mentalité. Ainsi, par exemple, une des particularités les plus saillantes de la vie historique du peuple russe a été — comme nous le savons — l'étendue énorme du territoire habité par lui, territoire dépourvu d'obstacles qui auraient pu entraver la répartition des Russes à travers la grande plaine de l'Europe occidentale. Le résultat direct de cette particularité géographique a été le caractère très extensif du travail de la population. Pendant longtemps celle-ci ne ressentit la nécessité de changer la forme de son activité économique, d'améliorer la technique de son travail. Ce conservatisme économique provoqua naturellement un conservatisme social et mental qui fut, jusqu'à

une époque fort récente, un trait typique de la grande majorité de la population. Du XVIe siècle jusqu'au milieu du XIXe, les paysans russes, qui forment une énorme masse de la nation, vécurent dans de monotones conditions économiques, en proie à des préjugés et traditions vieux de siècles et de siècles. L'expérience collective amassée par les ancêtres parvenait aux jeunes générations sans changement notable.

Cette circonstance — que durant de longs siècles l'économie rurale a été la base économique de l'Etat russe — eut une très grande influence sur la vie politique de notre pays. L'agriculture, accaparant entièrement le paysan, le retranchait du reste du monde, limitait ses intérêts au village natal. A cause de cela, les paysans ont été en Russie un élément social plutôt passif, laissant aux autres le soin de s'occuper de politique. C'est un phénomène commun à tous les pays où la base économique de l'Etat est l'agriculture et la base sociale, le paysan, que s'y affirme la domination d'une aristocratie féodale ou d'un absolutisme oriental. La Russie ne fut pas une exception à cette règle.

La seconde conséquence des conditions géographiques de notre pays a été la continuelle menace du côté des nomades. Tout au commencement même de l'histoire de la Russie, le peuple et l'Etat russes durent dépenser beaucoup de forces dans la lutte contre le danger asiatique. L'histoire antérieure de la Russie, l'élargissement incessant du territoire de celle-ci, renforçaient l'activité militaire de l'Etat, exigeaient du peuple une grande tension de ses forces militaires, et se reflétèrent nuisiblement sur l'activité intellectuelle des masses en l'amenant à un niveau des plus bas.

De plus, ayant commencé à vivre de la vie historique plus tard que les nations latines et germaines,

les Slaves russes ont été privés des influences civilisatrices qu'eut sur les peuples de l'Europe occidentale l'empire romain. Et lorsque les Slaves se mirent à coloniser la grande plaine de l'Europe orientale, ils ne rencontrèrent point des Romains instruits et cultivés, mais de pauvres et ignorantes tribus finnoises à la vie politique plus que rudimentaire.

II. — Une grande influence eut également l'isolement linguistique et religieux du peuple russe. A cause de cet isolement, la Russie a beaucoup perdu, non seulement en comparaison avec les peuples latins, mais aussi en comparaison avec les Germains, pour lesquels la langue latine a été longtemps la langue de l'Eglise et de la Science. D'ailleurs, les Polonais — les seuls qui, de tous les Slaves de la Russie, aient subi l'influence de l'Eglise de Rome, ont été, par leur culture générale, beaucoup plus près de l'Europe occidentale que de la Russie et ont moins souffert de leur isolement linguistique que les autres Slaves.

Non seulement le peuple russe ne reçut de la religion orthodoxe la connaissance de la langue latine et de la culture romaine, mais encore cette religion ne se chargea point de répandre parmi lui la langue maternelle. Les apôtres du christianisme en Russie, n'ayant pas trouvé en notre pays d'alphabet déjà prêt, en composèrent un, puis composèrent une langue spéciale en laquelle furent célébrés les services religieux. Cette langue — « le slave d'église » — ne ressemble guère aux dialectes des Slaves russes du IXe et du Xe siècle, c'est-à-dire de l'époque où le christianisme se répandit en Russie.

Les conditions économiques et sociales de la vie des anciens Slaves russes ont été très défavorables à l'extension de l'idéologie chrétienne. Habitant parmi des forêts et marécages, sur les rives des

fleuves, s'occupant de chasse et d'agriculture primitive, le Slave russe des époques reculées n'eut pas le temps de se débarrasser de l'influence des forces de la nature. Il ne s'opposa pas à la nature, et comme selon un investigateur contemporain de la religion slave, il ne savait distinguer « où se terminait l'homme, où commençait la nature », il anima chaque parcelle, chaque phénomène de la nature. L'animisme a été le trait le plus caractéristique de l'idéologie des Slaves russes. Les contes populaires russes sont pleins, jusqu'aujourd'hui, d'animaux, d'oiseaux, d'arbres animés...

La faiblesse économique du paysan slave, son impuissance en face de la nature sauvage, lui inspirèrent la crainte de ce qui l'entourait. Les animaux — dont il ne pouvait comprendre la langue — lui paraissaient encore plus dangereux que des ennemis humains. Et tout comme il concluait des traités de paix avec des tribus voisines, il entra en relations avec certaines espèces d'animaux. Le totème, animal qui protégeait l'homme dans les moments difficiles et dangereux de sa vie, reçut, en échange, des offrandes et devint un objet de culte. De l'existence du totémisme et du culte des animaux chez les anciens Slaves s'est conservé jusqu'ici dans le district de Minsk un mythe au sujet de deux chiens. Ces chiens ayant sauvé à plusieurs reprises de grands dangers leur maître, un prince, celui-ci ordonna, après leur mort, d'évoquer leur mémoire certains jours de l'année. Les contes du « tsar-ours » et du « poisson doré » portent tous deux l'empreinte du culte des animaux.

L'individualisation et la personnification des animaux et des phénomènes sacrés de la nature transformèrent le totème en fétiche, c'est-à-dire remplacèrent le culte de différents groupes d'animaux et de phénomènes naturels, par le culte de tel ou tel

objet. A mesure que l'ancien Slave s'orienta au milieu de la nature, il apprit à distinguer dans une masse compacte d'objets isolés à qui il continua de prêter une âme. Parfois le Slave russe se rendait compte de sa suprématie sur ces objets et il en profitait. Dans une légende russe, un vieillard eut pitié d'un arbre qui le suppliait de l'épargner. Mais alors, la femme du vieillard força l'arbre de travailler pour elle, de satisfaire ses moindres caprices. Ces caprices finirent tristement : la vieille et son mari furent transformés en ours par l'arbre miraculeux, parce qu'ils avaient voulu devenir des dieux. L'adoration de la nature et d'objets matériels provoqua l'apparition du culte, c'est-à-dire d'un certain moyen d'action sur l'objet adoré. L'ancien Slave russe offrait, comme tout sauvage, des offrandes à son dieu, lui adressait des demandes et des prières. Tout comme l'expérience technique de l'économie se transmettait chez les anciens Slaves de génération en génération, se transmettait le culte dont les gardiens étaient les membres les plus âgés et sages de la famille. Le « Viédoun » et le « Koldoun », qui connaissaient les secrets de la nature, furent les premiers représentants des fonctions religieuses de la société slave primitive.

Le degré suivant du développement de l'idéologie religieuse fut l'apparition de conceptions plus généralisées des forces de la nature, de l'anthropomorphisme original qui peupla les eaux, les forêts et l'air d'êtres divers ressemblant à l'homme. Dans le bois, le Slave russe vit le « Lechy » tortu et sauvage, comparable à un arbre noueux. Dans l'eau vécut pour lui le « Vodianoï », la divinité des eaux, dans la maison se cacha le « Domovoï », petit et voûté vieillard qu'on devait toujours transporter avec soi dans le nouveau logis, dans un peu de braise chaude prise à l'ancien foyer. Au Dniéper, qui joua un rôle si important dans

la vie économique des colonisateurs slaves de la Russie, fut attribuée une divinité spéciale connue sous le nom de Dniéper-Slovoutitch, puissante et majestueuse comme les larges ondes de ce fleuve; le tonnerre, le vent, la mort, le sommeil, le bonheur, le malheur, tous les éléments, tous les phénomènes furent divinisés et encore jusqu'aujourd'hui la paysanne russe chante à l'enfant une berceuse qui s'élevait jadis vers le dieu du sommeil « Ougomon ».

« Spi, ditia, moïé, ousni,
Ougomon tebia vozmi ! »
(« Dors, mon enfant, endors-toi,
Qu'Ougomon te prenne entre ses bras ! »)

Dans chaque homme vivait aussi un dieu — son âme. Le Slave ancien se représentait cette âme sous un aspect ultra-matériel : c'était une abeille, un papillon, une petite souris ou un petit oiseau vivant dans la gorge de l'homme, entre le cou et la poitrine, là, où se trouve une fossette. Avant le sommeil ou la mort l'âme quitte sa demeure. Après la mort de l'homme, l'âme sans asile devient dangereuse pour les vivants. Si les yeux ne sont point fermés chez le défunt, cela veut dire que son âme se cherche une victime et, même à notre époque, existe en Russie un usage qui consiste à mettre des pièces de cuivre sur les paupières des morts, pour leur fermer à jamais les yeux. Pendant les funérailles, l'âme du mort peut attaquer, soit un dormeur, soit un petit enfant. Pour cela, dans les villages de la Russie blanche, encore maintenant, on éveille tous les dormeurs lorsqu'on porte un défunt devant la maison, et on met dans les berceaux des petits enfants des couteaux pour faire peur à l'âme du mort. Parfois l'âme sans asile visite les vivants : l'habitant de la Russie blanche vous racontera même aujourd'hui comment une morte vint la nuit donner le sein à son enfant, comme un usurier défunt vint

voler la pelisse d'un paysan qui ne lui avait point acquitté sa dette. » Si meurt un adolescent, si meurt une jeune fille, on les revêt d'habits de noce pour qu'ils puissent se marier après leur mort. Sur les tombeaux, on prépare pour les défunts de la nourriture, des boissons et la veille du jour de commémoration on met aux croisements des chemins de grosses pierres pour que les morts puissent s'y asseoir et se reposer. En Russie blanche où se sont conservées maintes vieilles croyances, se célèbre deux fois par an, au printemps et à l'automne, une fête des plus originales. A cette occasion, la famille du paysan nettoie et orne l'isba. Un grand festin se prépare. Le soir, après avoir allumé une bougie, le père dit : « Parents sacrés, nous vous appelons, parents sacrés venez vers nous, il y a ici de tout dont une maison est riche, parents sacrés écoutez notre prière, volez vers nous ! » Pendant le dîner, chaque membre de la famille met de côté une part de sa portion pour les ancêtres et à la fin du repas le père prononce : « Parents sacrés, vous êtes venus ici, vous avez mangé et bu, envolez-vous maintenant chez vous ! » (V. N. Nikolsky, *les Croyances religieuses primitives et l'apparition du Christianisme en Russie.*)

L'agriculture primitive donna naissance à des cultes particuliers étroitement liés à l'économie agricole. Mais ces cultes des Slaves russes ont été beaucoup moins développés que d'autres, analogues, chez les anciens Grecs et Egytiens. La fantaisie du Slave russe n'eut pas le temps ou ne sut point développer ces cultes agricoles jusqu'à l'invasion du christianisme. Même les deux principales divinités de la mythologie ancienne slave, Dajdbog (Soleil) et Mat-Syra-Zemla (Mère Terre Humide) présentent des traits entièrement animistiques. La Terre y est figurée gémissante sous le poids qu'elle porte sur elle ; le Soleil comme un être matériel, et le printemps de façon curieuse : le Slave

sauvage « n'étant pas en forces de lutter contre son penchant à tout animer, chercha à découvrir quel être vivant apporte le printemps. Découvrir cet être ne lui fut pas difficile. Le printemps n'est-il point dans un de ces oiseaux migrateurs qui viennent au printemps remplir les bois de leurs cris ? » Et voilà que surgissent des légendes sur l'alouette et la bécasse qui apportent « d'au delà des mers » neuf serrures, libèrent le printemps et mettent l'hiver sous clef. Le printemps apparu, on lui offre des sacrifices. Encore aujourd'hui les paysans de la province de Penza (près du Volga) déposent, au moment de la fonte printanière de la neige, des morceaux de pain ou de gâteau sur les endroits délivrés les premiers de leur couche neigeuse. Le bouleau, arbre préféré des Russes, jouait également le rôle d'un fétiche printanier auquel on apportait aussi des offrandes et son ombre protégeait pendant les jours de fêtes, les jeux et les danses. Au temps des semailles, sur les sillons creusés par la charrue, on mettait du pain et des œufs. La divinité des grains, elle aussi, exigeait des offrandes.

Au commencement de la moisson se célébraient deux fêtes, dont une en l'honneur de la divinité de la Récolte appelée « Koupala ». Les Slaves russes croyaient que dans la nuit de « Koupala » fleurissait la fougère et que celui qui la cueillerait cette nuit serait riche et heureux. L'autre fête, dédiée à « Yarila », contenait un élément sexuel. Elle était sans doute consacrée au dieu de la fécondité.

Au-dessus de ces cultes et de cultes ruraux analogues, se constitua dans le milieu de la ville militaire et commerciale de la période de Kiev, un autre culte dont l'idéologie marqua un progrès sur la religion des agriculteurs.

« Dans la ville ou pendant une expédition, on ne pouvait se contenter de fétiches occasionnels. Les totèmes devinrent peu à peu étrangers au commerçant-

bandit. Les villes exigèrent des protecteurs permanents, les expéditions des aides constantes. D'un autre côté, le bandit slave, le marchand entra en continuel contact avec les Normands et les Byzantins dont la mythologie était certainement beaucoup plus systématiquement développée que la sienne. Grâce à ces conditions, les croyances religieuses ne tardèrent pas à prendre dans le milieu mi-militaire, mi-commerçant, deux directions. Dans les villes apparurent des idoles permanentes, non entièrement dépourvues de leur caractère de fétiches, mais possédant une force invulnérable et la sainteté des dieux. Puis percèrent jour des allusions à un système théologique, le désir de déterminer les rapports existant entre divers dieux. Ici l'influence des croyances byzantines n'est pas à mettre en doute. » (V. Nikolsky, *op. cit.*)

De la plus grande considération jouissaient près de la population des villes les idoles de « Péroune » et de « Veless » ou « Voloss ». Le premier était le dieu du tonnerre, de la foudre, de la guerre et protecteur de la garde du prince de Kiev. Le second était le dieu du bétail. A part eux, « Svarog », dieu du feu et père de « Dajdbog (soleil), « Stribog », la divinité et le père des vents, étaient très vénérés. La représentation de ces divinités était pleine d'un fétichisme des plus naïfs. Ainsi, par exemple, lorsque le prince de Kiev, Vladimir-le-Saint, introduisit en 988 le christianisme dans sa ville, il ordonna d'abattre l'idole de Péroune et de la jeter dans le Dniéper. De plus, pour que l'ancien dieu ne s'avisât point de retourner à Kiev, on le repoussa des bords jusqu'à ce qu'il eût descendu le long du fleuve.

Tout aussi naïvement l'élément guerrier et commerçant de l'ancienne Russie se figurait l'âme. Tout cadavre de prince ou de chevalier était brûlé avec ses armes, son cheval, et parfois même avec sa femme et ses esclaves, pour que le mort pût vivre au paradis

tout comme il avait vécu sur terre. La représentation du paradis fut le reflet de la différenciation créée par l'apparition de l'élément militaire-commerçant : les gens du commun ne pouvaient pénétrer au paradis, car il était réservé aux princes et aux boyards. Pour y entrer, le mort devait traverser une mer et monter ensuite bien haut on ne savait où. Pour faciliter cette ascension, on enterrait avec le défunt une échelle et parfois même les bouts d'ongles coupés aux doigts du chevalier durant sa vie. C'était un usage chez les Slaves russes que de conserver les ongles coupés, car avec leur aide il était plus facile de grimper au paradis. Arrivé enfin au paradis, l'ancien aristocrate russe y menait une vie des plus agréables, toujours à table, toujours festoyant.

L'idéologie religieuse de l'aristocratie guerrière et commerçante resta sur un faible degré de développement et bientôt elle et les cultes agricoles furent remplacés par le christianisme.

Le lecteur comprend que d'abord le changement ne put être et ne fut que formel, car le christianisme a été le produit d'un milieu social et d'une culture autres que ceux de la société russe de la « période de Kiev ». A l'intelligence du Slave russe du xe et du xie siècle ont été complètement étrangers ces éléments de l'idéologie chrétienne qui constituaient la plus grande force attractive du christianisme près des prolétaires et des esclaves de l'empire romain. La doctrine du Christ souffrant pour le rachat de l'humanité ne put trouver un écho dans l'âme du Slave. Il en fut de même pour le côté dogmatique et théosophique du christianisme. C'est seulement à son côté extérieur, au système des sacrements et des cérémonies religieuses que l'habitant des bords du Dniéper put s'adapter. Les moines et les popes grecs remplacèrent les prêtres païens, les icônes (images saintes), les reliques des saints prirent la place des anciens

fétiches, et les cérémonies chrétiennes celle des anciens sacrifices. Mais toutes ces transformations extérieures ne furent point accompagnées de la transformation intérieure de la religion. Le Slave russe, même après le baptême, resta païen. De plus, le christianisme introduit parmi les Slaves russes ne tarda pas à devenir un demi-paganisme. De cela sont responsables, en partie, les prêtres byzantins chargés de répandre le christianisme en Russie. N'étant pas en force de déraciner les idées païennes des esprits slaves, ils essayèrent tout simplement d'adapter le christianisme aux croyances populaires. « Ils reconnurent la réalité de l'existence des innombrables dieux slaves en les abaissant au niveau des démons, et reconnurent la sainteté des lieux païens et dates traditionnelles en construisant des temples sur l'emplacement des anciennes idoles et nommant des fêtes aux jours choisis par des païens. » Un semblable « procédé pédagogique » amena seulement à la complète confusion des conceptions religieuses du peuple. Les vieux dieux ne disparurent point, ils se contentèrent de prendre des noms chrétiens. Les fonctions de Péroune furent transmises à saint Elie « qui se promène dans une calèche à travers le ciel », celles de la divinité du bétail, Voloss, à saint Georges. Quant à la déesse du printemps, elle se transforma en Sainte Vierge « venant sur une sokha (charrue) au moment de l'Annonciation... » Toutes ces croyances vieilles de centaines et de centaines d'années existent même encore actuellement. Dans certains endroits de la Russie d'aujourd'hui, on met dans le cercueil avec le mort du tabac et de l'eau-de-vie pour que le mort ait de quoi offrir, au paradis, à ses amis. Et la foi en les icones et miracles de notre paysan est empreinte du même naïf et grossier fétichisme que l'on retrouve dans les croyances païennes de son vieil ancêtre.

Mais si le christianisme byzantin n'a pas eu une

grande influence sur la psychologie du Slave russe, s'il s'est contenté de changer seulement la nomenclature d'une religion, il a joué, par contre, un grand rôle dans l'organisation politique du pays. Le christianisme fut entre les mains des classes dirigeantes un moyen d'influence sur les masses. Seul le fait que ce sont les sommités de la société de Kiev qui ont été les premiers adeptes du christianisme le prouve. Le prince et sa garde se firent baptiser tout d'abord, puis rassemblèrent le peuple, pour recevoir le baptême sur les bords du Dniéper. Le peuple fut loin de vouloir changer volontairement son idole de Péroune contre l'idole du Christ, et les habitants de Novgorod, par exemple, conservèrent longtemps le souvenir de certain baptême « par le feu et le fer ».

Il n'est pas difficile de deviner les raisons de la sympathie portée par l'aristocratie guerrière au christianisme byzantin. Le rapprochement religieux entre la Russie et Byzance fut préparé et provoqué par les relations politiques et commerciales établies entre ces deux pays. Ce rapprochement affermit l'influence byzantine en Russie et donna certains privilèges aux Russes, car Constantinople était à cette époque le principal marché pour l'écoulement des produits russes. L'introduction du christianisme de Byzance et non de celui de Rome a eu une signification sérieuse au pays des Slaves russes; elle rendit moins difficile au pouvoir laïque la tâche de dominer le pouvoir ecclésiastique. L'Eglise romaine, comme nous le savons, n'a dépendu nullement de l'Empire, tandis qu'à Byzance, à la tête de l'Eglise était en réalité un des fonctionnaires de l'Empereur. Comme à Byzance, il en fut en Russie. Même à l'époque du féodalisme russe, l'Eglise ne put conquérir son indépendance, car l'indépendance dont jouirent à ce moment les féodaux spirituels tout comme les laïques, ne fut pas l'indépendance de l'Eglise mais celle de ses divers représentants.

Pierre le Grand n'eût pas grand'peine à terminer l'œuvre commencée par ses ancêtres. Il supprima le patriarche et le remplaça par un conseil administratif nommé le « Saint-Synode dirigeant » à la tête duquel fut placé un fonctionnaire laïque, le premier procureur (« ober-prokouror »). Cette dépendance de l'Eglise des autorités civiles affermit encore naturellement l'autocratie qui adjoignit l' « épée spirituelle » à son arsenal déjà riche sans cela. Dans les moments de la pire des réactions, l'autocratie se servit de cette épée pour lutter contre le développement de la libre pensée dans le milieu intellectuel de la société. Et si la Russie n'a pas connu un *cléricalisme militant* semblable au catholicisme, elle eut, en revanche, un cléricalisme officiel, un cléricalisme policier qui se refléta très lourdement sur la vie spirituelle de la Russie. L'orthodoxie fut un des éléments fondamentaux du régime autocratique et un des principaux freins au progrès scientifique et social. Le fait suivant peut donner une idée des formes invraisemblables revêtues par le joug de ce cléricalisme policier : dans la première moitié du siècle passé, les professeurs d'anatomie aux Universités russes étaient forcés, en expliquant aux étudiants la structure du corps humain, « d'appeler l'attention de ceux-ci sur les bienfaits de Dieu qui créa ce corps dans toute son étonnante complication ». On peut citer une quantité innombrable de tels faits, mais les fonctions policières de l'Eglise russe ne se sont point bornées à surveiller la pensée philosophique et scientifique du pays. Les clergés supérieur et local furent chargés par le gouvernement de surveiller l'activité sociale et la vie privée de tout habitant. Tous les fonctionnaires orthodoxes furent obligés de venir à la confession et à des délais fixes. Chaque année fut exigé des écoliers et des écolières un certificat de confession. Comme le mariage civil n'existe pas en Russie, il n'est valable que consacré à

l'Eglise et enregistré dans les livres d'église. De même le divorce ne peut être accordé que par les autorités ecclésiastiques. Si on ajoute à cela qu'est confié aux popes l'enregistrement des naissances et des décès, il deviendra évident que l'Eglise russe est chargée jusqu'à aujourd'hui de fonctions qui ont passé depuis longtemps, en Europe occidentale, aux mains des autorités laïques.

L'hypertrophie des fonctions administratives et policières du clergé amena à l'atrophie du rôle spirituel de celui-ci. Dans la sphère de culture, l'influence de l'orthodoxie russe a été infiniment plus petite que celle du catholicisme : le « clergé blanc » russe, sauf de très rares exceptions, a été et reste encore fort peu instruit. Même dans la première moitié du XVIII[e] siècle il était suffisant, pour pouvoir devenir pasteur d'âmes, de savoir lire, écrire vaguement et réciter par cœur une paire de psaumes. Au commencement du XIX[e] siècle, fut imposé aux candidats un examen. Dans toutes les provinces s'ouvrirent des séminaires. Et pourtant le niveau moral et intellectuel du clergé russe continua à laisser beaucoup à désirer. L'instruction donnée même aujourd'hui dans ces séminaires est très scolastique et est destinée non à réveiller et à élargir la pensée philosophique chez les élèves, mais à l'éteindre.

Le bas niveau de culture du clergé russe s'explique, aussi, par le fait que la loi et les coutumes anciennes ont transformé le clergé en une caste fermée. Jusqu'ici, les fonctions religieuses se transmettent, en Russie, par hérédité, de père en fils. Ainsi il existe dans le clergé des espèces de dynasties maîtresses chacune de telle ou telle paroisse depuis cent ou deux cents ans. De plus, un usage veut que le « fils n'occupe jamais un grade supérieur à celui de son père ». « Le fils du pope ne peut être candidat qu'à une place de pope, le fils du vicaire ne peut aspirer qu'à être vicaire. Des castes se forment ainsi dans

le clergé et il est bien difficile aux hommes de talent de percer. » (Professeur Znamensky, l'*Histoire de l'Eglise russe*). Il faut ajouter à cela que la caste religieuse s'est trouvée très longtemps dans une situation très inférieure à celle de la noblesse et que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le prêtre, de même que le serf, pouvait subir, *suivant la loi*, une peine corporelle et que c'est seulement en 1863 que le bas clergé en fut délivré. La noblesse considéra des années et des années le clergé comme une classe méprisable. Le pope rural fut souvent un objet de raillerie pour les nobles propriétaires de la région. Tout cela ne contribua certainement pas à augmenter le prestige moral du clergé. D'ailleurs celui-ci se préoccupa moins de son prestige moral que de ses intérêts matériels et ce fait fut encore constaté au début du XVIIIe siècle par saint Dimitri Rostovsky qui arriva jusqu'à un des plus hauts grades de la hiérarchie russe. Saint Dimitri a dit que les prêtres russes entraient dans les ordres « *nie radi Iisousa a radi khlieba kousa* », c'est-à-dire « pas pour Jésus-Saint, mais pour un bon morceau de pain ».

L'entretien du clergé pèse lourdement sur le budget du paysan russe et les journaux ne font que relater de quelle façon indigne se fait le commerce de la miséricorde divine, combien extorqueur d'argent est notre clergé. Parfois quelque prêtre refuse d'enterrer un mort si les parents de ce dernier ne peuvent donner la somme exigée. Alors le cadavre, durant quelques jours, reste sans sépulture jusqu'à ce que les parents aient rassemblé la somme nécessaire. La police est forcée souvent d'intervenir en pareil cas et d'ordonner la mise en terre immédiate par crainte de la contagion. L'argent joue un si grand rôle dans les rapports entre les « bergers et leurs brebis » que ce proverbe est devenu populaire parmi les paysans : « Nais, baptise-toi, marie-toi, meurs, pour tout donne de l'argent au pope ».

Des relations matérielles entre l'Eglise et le peuple se compliquent par le fait que l'Eglise centralise entre ses mains les plus grands domaines de la Russie et que le nombre de ceux-ci augmente encore aujourd'hui. En 1877, au clergé « blanc » et au clergé « noir », c'est-à-dire aux Eglises et aux monastères appartenaient plus de deux millions de déciatines de terres, et en 1905, plus de deux milions et demi. Il faut avoir soin de dire que les terres ecclésiastiques se trouvent dans les régions les plus fécondes de la Russie, dans le Centre et le Midi, justement dans les provinces où le manque de terres des paysans se fait sentir de la façon la plus aiguë. Possédant des richesses foncières considérables, l'Eglise russe n'a pas su en profiter pour augmenter son influence de culture. Sous ce rapport, les moines et les popes russes sont loin de ces prêtres catholiques, les « Frères des Ecoles chrétiennes » dont M. Gustave Le Bon dit dans son ouvrage la *Psychologie de l'Education* : « Le seul enseignement agricole véritable en France est entre leurs mains. Ils ont des fermes où les élèves reçoivent une instruction pratique et obtiennent tous les prix dans les concours. » Le clergé russe, lui, se contente d'exploiter ses richesses foncières d'une manière parasite, car il donne ses terres en location aux paysans moyennant un prix fort élevé, ce qui irrite encore contre lui ces derniers. De même, dans la sphère de l'instruction publique, le clergé russe n'a réalisé rien de comparable aux résultats obtenus par les « Frères des Ecoles chrétiennes » cités plus haut. Toujours d'après M. Gustave Le Bon : « Les Frères des Ecoles chrétiennes arrivèrent à faire une très sérieuse concurrence à l'Université dans l'enseignement secondaire supérieur. » Même pour l'instruction primaire, le clergé russe a fort peu fait. Malgré que sous les règnes d'Alexandre III et de Nicolas II, le gouvernement luttant contre les idées libérales et révolutionnaires ait soutenu l' « école confes-

sionnelle » contre l'école laïque, que le Saint-Synode ait peuplé toute la Russie d' « écoles confessionnelles de paroisses » les résultats de cette activité furent négatifs. L'instruction donnée en ces écoles fut et est encore si mauvaise que les paysans préfèrent confier leurs enfants aux écoles d'Etat et de municipalités. D'ailleurs certaines de ces écoles confessionnelles n'existent que sur papier.

En résumé, nous pouvons dire que la force des conditions historiques a empêché en Russie la création d'un terrain favorable au « cléricalisme » semblable à celui que nous trouvons en France. La puissance politique et intellectuelle de l'Eglise russe a été infiniment inférieure à celle du catholicisme, qui continue à se faire sentir encore même dans des pays en chemin vers un développement purement capitaliste.

III. — Je passe maintenant à cette question : quelle influence a eu le servage sur la mentalité du peuple?

Trois siècles d'existence de ce dernier n'ont pas pu rester sans traces. Liquidé juridiquement seulement en 1861, le régime aboli se fait encore sentir et maintenant dans la mentalité et les mœurs des populations russes. De plus, dans la dernière période de son existence — à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe — le servage a pris des formes particulièrement sauvages, car en ce moment les riches propriétaires virent la possibilité d'écouler leurs produits au marché contre de l'argent, et d'augmenter ainsi leurs revenus. Mais pour atteindre ce dernier but, ils n'essayèrent point d'améliorer la technique de production. Ils firent travailler les serfs sans merci, employant envers eux les mêmes procédés qu'employaient les maîtres de nègres vis-à-vis de leurs esclaves. Voici, par exemple, quelques faits certifiés par des documents historiques et des procès :

En 1852, une enquête fut ouverte sur l'affaire d'un propriétaire de Kherson, K..., qui avait poussé un jeune garçon au suicide. L'enquête constata que K..., très souvent, faisait enchaîner les paysans et les envoyait ainsi, comme le bétail, au travail. Une paysanne n'y tint pas et s'enfuit. « On la rejoignit. Après une tentative de suicide, on l'enchaîna à un poteau de la cuisine et on la tint pendant cinq ans, la libérant seulement lorsqu'on avait besoin de ses services. » « Un autre paysan y fut enchaîné par le cou, pendant quatre ans. *Il mourut ainsi dans les chaînes.* »

Les serfs étaient nourris affreusement mal. Tel était le menu chez Mme S..., de la province de Kharkov. Tout d'abord, on ne cuisait qu'une fois par semaine. « Premier plat : « bortch » (soupe nationale de la Petite-Russie), mais un « bortch » sans sel. Second plat : potiron pourri ou baies de sureau. Pour toute la journée, un morceau de pain. Le dimanche, de la viande remplie de vers. »

Vous pouvez juger quelle influence a dû avoir sur l'état physique, intellectuel et moral du serf, ce travail éreintant, accompli en de telles conditions.

Comme compagnon inséparable, le serf avait la peine corporelle.

« Dans un domaine, affirme un contemporain, on fouettait par jour 40 à 50 femmes et on n'épargnait point les enceintes. »

Entre 1840-1850, le prince G... « faisait donner jusqu'à mille coups à des paysans fautifs et appliquer ensuite sur les parties blessées des cantharides. Parfois il lui prenait la fantaisie de punir en un cadre solennel. Ainsi, par exemple, il rassembla un jour toutes les jeunes filles serves et fit fouetter l'une d'elles en présence des autres. « L'opération » dura une heure, pendant laquelle le prince joua au billard. Le résultat de cette exécution fut qu'on dut administrer à la jeune fille l'extrême-onction. »

Le propriétaire K... « fouetta jusqu'à son dernier soupir son cocher, qui avait versé sa voiture. » Un autre fit périr de la même façon quelques paysans. Un certain T... « ordonnait de suspendre par les doigts au plafond de la remise les paysans soupçonnés de vol. »

En 1846 fut commencée l'affaire de Mme Stotzky, « L'enquête révéla que Mme Stotzky, sans aucun motif, de ses propres mains, punissait des paysans. Elle avait fait installer dans une chambre deux pitons de fer, dont l'un était fixé au plafond ; elle faisait attacher les serfs par en haut et par en bas. Elle mordait ses gens, les étouffait, leur versait de l'eau bouillante le long du cou, les forçait à manger leurs propres excréments, bridait les femmes, sous prétexte qu'elles buvaient du lait pendant le trayage des vaches. Une fille de ferme mourut après avoir reçu pendant des mois 50 à 200 coups de bâton par jour. »

Une autre propriétaire, la femme du maréchal de la noblesse, Mme de Svirsky, accomplissait de telles horreurs qu'on a peine à croire à leur possibilité (procès, 1853). « Elle forçait les serfs à manger leurs excréments, des œufs pourris. Elle les frappait avec un « arapnik », les faisait asseoir, nus, sur de la glace. Elle fit avaler à une petite fille de la brique, du verre pilé. L'enfant mourut. Une autre, elle obligea à manger une natte de cheveux. Une louve vivait dans sa cour et elle la lançait souvent contre les paysans. Une paysanne manqua d'être tuée par elle. Une autre en reçut trente blessures. »

Le dur labeur et les horribles traitements amenaient parfois les paysans jusqu'à une parfaite insensibilité. Ils *s'habituaient* à ces tortures. Le publiciste russe bien connu, Samarine, raconte qu'un gérant plus humain ayant défendu de torturer les paysans, le résultat de cette tentative fut que les serfs refusèrent d'aller au travail. « Menaces, persuasion, rien

n'y fit. Seules de nouvelles peines corporelles forcèrent les serfs à reprendre le travail. » C'est seulement avec le temps que les paysans s'habituèrent à obéir sans la crainte des coups.

Quelques propriétaires amenèrent leurs serfs à un tel abrutissement que ceux-ci, lorsque fut publié le manifeste ordonnant l'abolition du servage (19 février 1861) ne furent pas en état de comprendre qu'ils étaient libres. Un propriétaire, Kh..., de la province de Koursk, possédant un petit domaine, « s'était emparé de toutes les terres paysannes, faisait travailler pour son compte les serfs sans accorder à ceux-ci, ni le nécessaire pour vivre, ni repos. Ne connaissant point de jours de fête, ne quittant le domaine du maître qu'une fois par an, pour se rendre à l'église, n'ayant pas le droit de recevoir des visites, les paysans de Kharkévitch, après vingt-cinq ou trente ans d'un pareil régime, perdirent toute faculté de raisonner, aboutirent au presque idiotisme. » Et lorsqu'un commissaire vint chez Kharkévitch leur lire le manifeste libérateur et expliquer leur nouvelle situation, « les paysans écoutèrent attentivement, mais ne comprirent rien. »

Le servage fut très dur surtout pour les femmes. Les maîtres exploitaient non seulement leur travail, mais aussi leur corps.

En 1857, le Sénat russe fut chargé de l'affaire du propriétaire foncier Stratchinsky. Celui-ci était accusé « du détournement des femmes de ses paysans, de nombreux viols de jeunes filles, âgées parfois de treize ou quatorze ans, suivis de morts. » L'enquête confirma ces faits. Malgré cela, le Sénat ne reconnut pas Stratchinsky coupable, et le laissa seulement en « suspicion ».

Un autre propriétaire, Vitvtzky, de la province de Saratov, « jouissant d'une grande estime parmi la noblesse de l'endroit, détourna un nombre incalcu-

lable de femmes de paysans, séduisit plus de deux cents jeunes filles et fit enrôler dans l'armée les maris, les frères ou les amis gênants. » Un autre institua un « service de nuit » obligatoire pour toute jeune fille serve de son domaine. Les récalcitrantes étaient fouettées et envoyées au travail, un collier de pointes de fer au cou. Quelques-uns possédaient de véritables harems. Le propriétaire Jadovsky ne se contenta pas de violer des jeunes filles (procès de 1855), il s'attribua le droit de *jus primæ noctis* (à moi la première nuit), ne permettant aux paysans de se marier qu'à la condition que la « première nuit appartînt au « barine » (seigneur).

Certains propriétaires trouvèrent encore mieux : ils réclamaient aux femmes publiques de Moscou ou de Saint-Pétersbourg une part de leur gain. Une dame, possédant de grands domaines, alla encore plus loin. Elle faisait venir dans la capitale de jeunes paysannes, les éduquait, puis les plaçait dans une maison de tolérance dirigée par elle-même.

Ainsi la personne et la dignité du serf étaient sans cesse foulées aux pieds du maître. On traitait le paysan incomparablement plus mal qu'un chien. D'ailleurs le prix d'un chien de chasse était de beaucoup supérieur à celui d'un paysan. Parfois quelque propriétaire échangeait contre un beau barzoï une famille ou un petit village de serfs. Et tout comme on accouple des animaux pour obtenir l'espèce désirée, de même agissait le maître vis-à-vis du paysan. Il était défendu à celui-ci de songer à l'amour, il devait se marier d'après l'ordre du maître, d'après les intérêts matériels du maître. Qu'importait que la fiancée ne plût point au fiancé, que le fiancé fût antipathique à la jeune fille...

Chaque phénomène présente deux côtés. Le servage n'a pas été, en Russie, une exception à cette règle : cause de la dégradation mentale et de la démorali-

sation des masses, il a libéré, en même temps, la classe privilégiée de la société du souci matériel, du travail et contribua à la formation d'une élite intellectuelle qui se distingua surtout dans la littérature élégante. Le roman russe du XIXe siècle, avec ses maîtres Gontcharoff, Tourgueneff, Tolstoï a été, en grande partie, le fruit de la culture « aristo-serve ».

Etant la culture seulement d'une minorité insignifiante, elle a été une couche trop mince et trop superficielle recouvrant la vie d'un peuple. Elle a été la belle façade d'un affreux bâtiment, aux fondements pourris en train de se décomposer. Cette contradiction entre la surface et la vie intérieure du pays a été cause du déchirement entre l'élite intellectuelle et le peuple, déchirement qui sonne en notes si tragiques dans les œuvres de nombreux écrivains russes et qui se manifeste même dans celles-ci extérieurement : dans les procédés d'exprimer sa pensée, dans la langue. La langue, en prose et en vers, même dans les œuvres les plus nationales des écrivains russes, est bien loin de la langue du peuple, et il est encore très difficile à ce dernier de comprendre les œuvres écrites en notre « langue littéraire ». Pendant l'époque du servage, quand dans les campagnes n'existaient point d'écoles, quand tous les paysans étaient illettrés, quand toutes les forces physiques et spirituelles du pays étaient prisonnières du servage, cette séparation de la « pensée » et de la « parole » de la rigoureuse « vérité de la vie », était encore plus profonde, plus tragique... La situation était analogue à celle qui exista dans l'empire romain, durant le « siècle d'or », quand la culture raffinée de l'aristocratie fleurit sur le fondement social de l'esclavage.

Cette contradiction, ce déchirement devint bientôt un danger pour la classe privilégiée, car tous les paysans ne s'habituèrent pas à leur situation. Beaucoup de ces derniers, désespérés de n'y trouver aucune

issue, donnèrent le signal de la sédition. Le gouvernement de Catherine II eut beaucoup de peine à avoir raison du célèbre Yemelyan Pougatchev qui réussit à rassembler une armée entière de serfs fugitifs et de paysans, à prendre d'assaut quelques villes et forteresses et à casser maintes têtes de seigneurs et de popes. On dut envoyer contre lui de sérieuses forces militaires. La « Pougatchevchtchina » se termina par la victoire du gouvernement et par l'exécution de Pougatchev. Mais après elle, jusqu'à l'abolition du servage, eurent lieu sans cesse des émeutes paysannes dans diverses régions de la Russie. Sous le règne de Nicolas Ier, seulement, furent enregistrées 556 « agitations », c'est-à-dire 19 agitations par an. Leur nombre augmentait chaque année :

De 1826 à 1829.	41	émeutes	de paysans.
De 1830 à 1834.	46	—	—
De 1835 à 1839.	59	—	—
De 1840 à 1844.	101	—	—
De 1845 à 1849.	172	—	—
De 1850 à 1854.	137	—	—

Ces émeutes atteignirent parfois d'énormes proportions. En 1846, par exemple, la révolte engloba 18 provinces ; en 1847, 22; en 1848, 27. Dans la plupart des cas, les causes des émeutes se trouvaient être les persécutions des maîtres, le désir de se libérer du servage. L'état d'âme collectif des masses était tellement nerveux que l'émeute, semblable à une épidémie psychique, se propageait dans le peuple avec une vitesse extraordinaire. Samarine, que nous avons déjà cité, caractérise ainsi l'état d'âme d'alors du peuple : « En considération de la situation actuelle des serfs — dit-il — le discours ivre d'un soldat déserteur, un ordre mal compris, l'apparition d'une maladie peu fréquente, la venue du tsar à Moscou (comme en 1843), bref, tout événement attirant sur lui l'attention générale, peut produire une agitation et éveiller la pensée, tou-

jours présente, de la liberté. Puis cette agitation peut se transformer en émeute et l'émeute en une insurrection générale. Tout cela est possible à chaque instant et une police, consciencieuse, ne pourrait garantir un seul jour de tranquillité. »

Les paysans ne protestèrent point contre le servage seulement par des révoltes. Il eut aussi des cas de vengeance personnelle, des meurtres de maîtres, des incendies de châteaux. De 1835 à 1843, furent exportés en Sibérie, pour meurtres de propriétaires, 416 serfs dont 118 femmes... Les germes de méchanceté et de haine ont été habilement semés par les siècles de servage. Cette haine du paysan engloba bientôt et propriétaires et fonctionnaires d'Etat. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant, car le servage a été étroitement lié au régime politique. Le servage, base de la vie d'Etat, teinta à sa couleur tous les rapports sociaux, tout le système politique. La haute et moyenne bureaucratie, fournie par la noblesse, n'était que la chair de la chair, l'os de l'os du servage. Quant aux petits fonctionnaires, ils vivaient moins de leur traitement que des dons de leurs supérieurs et des « bénéfices » réclamés aux populations. L'habitude des concussions chez les Russes est célèbre dans tout l'univers et elle est le fruit direct du servage. Le libre arbitre, le mépris des droits individuels et des intérêts sociaux se developpèrent également dans l'atmosphère sauvage et grossière du servage. Les noms de propriétaire, de fonctionnaire devinrent pour le paysan synonymes de mal et de souffrance. En Petite-Russie, toute grande propriété est appelée « sang humain ». « En Russie-Blanche s'est conservée jusqu'aujourd'hui, du temps du servage, une chanson dans laquelle le paysan implore de Dieu « la faveur de n'avoir plus à craindre ni le « Pane » (seigneur), ni le « Voïte » (chef de la commune) et de pouvoir rester un peu tranquille en sa maison. »

Je pense qu'il n'y a pas au monde une contrée dont la population soit plus méfiante vis-à-vis de l'élément dirigeant qu'en Russie. Cette méfiance du paysan russe s'étend même à des personnalités sincèrement résolues à consacrer leur labeur et leurs forces au peuple. Le lecteur n'est pas sans avoir entendu parler des révoltes provoquées par l'apparition du choléra. Pendant l'épidémie de 1902, des paysans détruisirent des hôpitaux, des baraques destinées aux atteints du choléra, frappèrent et tuèrent des médecins, des infirmières accusés de « semer le choléra pour faire souffrir le peuple ». Des faits semblables ne s'expliquent pas seulement par l'ignorance du peuple, mais aussi par la profonde méfiance qu'inspirent à celui-ci les représentants du pouvoir parmi lesquels il fait entrer le médecin.. Le docteur est habillé autrement que le moujik, il « parle comme un barine » et, de plus, se livre à des manipulations mystérieuses. — Que faut-il de plus? L'affaire est claire! Le médecin est l'agent des « maîtres » et des « autorités », désireux d'empoisonner le peuple par le choléra. — Ainsi raisonnent jusqu'aujourd'hui les habitants du village russe. Et, de ce logique raisonnement, le chemin direct mène aux émeutes et aux « pogromes « des hôpitaux et des médecins!

Il n'y a pas une contrée au monde, je le répète, où les « gospoda » (seigneurs) et les « tchinovniki » (fonctionnaires d'Etat) soient aussi mal vus par les masses populaires qu'en Russie. Ici, nous devons faire une remarque, étrange au premier aspect : la prévention et la malveillance du peuple ne se sont point étendues, du moins jusqu'à ces derniers temps, à la tête du gouvernement, au tsar. Encore récemment, le nom du tsar était entouré comme d'une auréole magique au delà de laquelle ne pouvait passer l'indignation du peuple. Non seulement ce dernier ne croyait point le tsar d'accord avec les nobles et les

fonctionnaires, ne le rendait pas responsable des actes de son entourage, mais encore il l'opposait continuellement aux « gospoda » et « tchinovniki » détestés. Le tsar n'est pas responsable des souffrances du peuple, car on lui cache la vérité — tel est le *leit-motiv* des paysans sur le rôle du tsar, leit-motiv qui s'est réflété en vives couleurs dans la poésie populaire, les chants et les proverbes... Dans une chanson de la Blanche-Russie se décrit la conversation de deux paysans, Danilo et Stéphan, tous deux se plaignant de la triste situation des serfs et rêvant à la délivrance. L'un des interlocuteurs dit à l'autre : « Le bruit court que le tsar désire libérer le peuple, mais les seigneurs savent mentir. Ils tissent des mensonges sur les paysans, le tsar les croit, et nous devons supporter le joug de ces menteurs. »

Cette même idée est exprimée en ce proverbe caractéristique : « Jalouet tsar, da nié jalouet psar. » (Le tsar est bienveillant, mais son valet est malveillant.)

De là cette issue : il faut arriver jusqu'au tsar *même*, lui dire toute la vérité, lui raconter les souffrances du peuple. Et les paysans, en cachette des maîtres et des autorités locales, choisissaient des « khodoks » (messagers à pied, « khodit » = marcher) et les envoyaient à Piter (nom populaire de Saint-Pétersbourg) vers le tsar pour « chercher défense et vérité ». Avec quelques copeks en poche, le moujik partait de son village natal, ayant à faire des centaines et des milliers de lieues. Il arrivait rarement jusqu'à la capitale. Dans la plupart des cas, il était arrêté en route, expédié en prison ou en Sibérie. S'il réussissait à pénétrer dans Saint-Pétersbourg, il se heurtait devant le palais à une grille hermétiquement close, à la garde du tsar... Il n'est pas étonnant que le proverbe suivant soit familier à tout paysan : « Do Boga vysoko, do tsaria daleko ». (C'est très haut jusqu'à Dieu, c'est très loin jusqu'au tsar !)

Des faits historiques certifient que la tradition monarchique a pris racine, depuis longtemps, dans la mentalité du peuple. Quand, au XVIIe siècle, l'aristocratie des Boyards voulut faire tomber du trône Boris Godounoff, elle appela le peuple à l'insurrection au nom du « tsar légal », Dimitri. De la même manière, Pougatchev, pour inspirer de la sympathie au peuple, prit le nom du tsar Piotre Fédorovich, mari de Catherine II, qui, — comme on le sait, — fut tué par les favoris de Catherine, afin de permettre à celle-ci de monter sur le trône. La base du mouvement populaire des « Temps Troubles » de la « Pougatchevchtchina » fut certainement constituée par de profondes causes sociales, mais je ne dois noter, à présent, que la forme prise par ce mouvement. L'insurrection contre le tsar, au nom du... tsar ! Ce tableau est extrêmement original. Mais nous rencontrons des faits non moins intéressants à l'époque suivante. Quand, en 1861, fut proclamé le manifeste de l'abolition du servage, beaucoup de paysans furent mécontents des conditions de leur libération, à cause de la faible quantité de terre que leur allouait ce manifeste. Dans quelques endroits, les paysans refusèrent même d'accepter le manifeste, déclarant qu'il n'était pas « le vrai », mais un faux et composé par les seigneurs. Le gouvernement dut convaincre les paysans, par la fusillade et la déportation, de l'authenticité du manifeste. Alors, de suite, naquit parmi les paysans la légende qu'un jour viendra où le tsar accordera à son peuple la « vraie abolition du servage » exposée dans la « Charte d'or » qui a été ravie par les nobles.

Pour juger de la force et de la vitalité des illusions monarchiques du peuple, il faut constater que la propagande révolutionnaire s'est heurtée souvent contre ces illusions, comme contre un obstacle presque infranchissable. Dans les années 1870-1880, à l'époque de la « descente dans le peuple », à cette époque où

la jeunesse intellectuelle russe se mit à quitter son foyer pour se dévouer à la cause révolutionnaire, et, plus tard, juste avant l'explosion de la révolution de 1905, les agitateurs, menant la propagande dans les campagnes, entendirent souvent cette déclaration de la part des moujiks : « Orateur, parle de ce que tu veux, mais ne touche pas à notre Petit-Père ! » Outre les paysans, maints ouvriers ayant récemment quitté la campagne ont encore conservé cette mentatité, et, à la fin de 1904 et au commencement de 1905, la plupart d'eux étaient sous la domination des illusions monarchiques. Dans ceci se trouve l'explication de la possibilité d'événements tels que celui du « dimanche sanglant » du 9/22 janvier 1905. Ce jour-là, des centaines et des milliers d'ouvriers, avec leurs femmes et leurs enfants, avec des icones et des portraits du tsar, le pope Gapone en tête, allèrent devant le Palais d'Hiver, implorer la haute protection du tsar contre le capital. Gapone, agent provocateur du gouvernement, voulut jouer la comédie démagogique bonapartiste, c'est-à-dire exploiter les illusions monarchiques des ouvriers. S'il n'a pas abouti, ce n'est pas parce que ces illusions étaient faibles, mais parce que le tsar et ses conseillers, effrayés de « l'amour et de la confiance montrés par le peuple », reçurent la foule pacifique par une fusillade meurtrière.

La démagogie bonapartiste du gouvernement, certes, a joué un grand rôle dans la conservation des illusions monarchiques parmi les paysans russes et surtout parmi ceux de Pologne et de l'Ukraine occidentale ; l'absolutisme, voulant y briser l'opposition des nobles, y accorda aux paysans certaines concessions. Mais on ne peut pas expliquer le phénomène de l'idéologie monarchique exclusivement par la démagogie gouvernementale. Il faut y chercher encore d'autres causes. L'une de ces causes se trouve dans les idées qui ont survécu au féodalisme. Pendant l'époque féodale, le

tsar était le souverain suprême, la plus haute juridiction sur les seigneurs. Les paysans s'habituèrent à voir en le tsar le supérieur des boyards, le défenseur suprême contre les féodaux. L'autre cause se trouve dans les particularités de la mentalité des paysans. Le paysan d'autrefois, isolé, ne sentait, ne voyait, ne comprenait les liens complexes existant entre les phénomènes politiques, économiques et sociaux. Pour cela, il éprouva le besoin irrésistible de personnifier le tsar-monarque dans le domaine social, de même qu'il personnifie Dieu, afin de s'expliquer la vie et l'ordre de la nature. Pour le paysan, le tsar devint un centre autour duquel se systématisa, se concentra son expérience politique. L'idée de tsar, comme l'idée de Dieu, lui servit de boussole pour ne pas se perdre dans l'océan gigantesque des faits et phénomènes de la vie.

Et comme l'idée de Dieu est fort primitive et naïve dans le cerveau du paysan, primitives et naïves y sont aussi les conceptions monarchiques. Si on demande à un moujik ce que c'est qu'un tsar, il répondra par les paroles de Victor Hugo :

« Un roi, c'est un homme équestre. » Et devant ses yeux défileront des monuments, des images représentant les tsars russes, à cheval, en des costumes chamarrés...

Ce fétichisme politique est analogue au fétichisme religieux. Et tous deux ont un avenir identique...

LIVRE II

LES TEMPS MODERNES

CHAPITRE I

APERÇU GÉNÉRAL DE LA POSITION ÉCONOMIQUE DE LA RUSSIE VIS-A-VIS DES AUTRES PAYS

I. Commerce extérieur de la Russie. — II. Rôle de la Russie dans le processus de la concurrence internationale. — Le capitalisme russe et ses particularités. — Importance du capital étranger.

I. — Quelqu'un a dit qu'un centimètre de statistique valait parfois plus que tout un kilomètre de démonstrations abstraites. Et ces paroles sont très justes lorsqu'il s'agit de se rendre compte de la force économique de n'importe quel pays; en ce dernier cas, le chiffre de quintaux de blé exporté, le nombre de kilomètres de rails, le poids d'acier produit en un an nous racontent en leur langue, sèche mais précise, tout un poème sur le travail, l'énergie humaine de telle ou telle nation.

Cela dit, j'espère ne point mécontenter mes lecteurs en commençant mon exposition par des chiffres de statistique. Considérons, tout d'abord, le développement du commerce extérieur russe au cours du

XIXe siècle : dans le premier quart de siècle (1800-1824), la somme totale réalisée par l'exportation et l'importation russes atteignit une moyenne annuelle de 112.300.000 roubles, de 1825 à 1849, une de 212.100.000 roubles de 1849 à 1874, une de 525,000.002 et enfin de 1874 à 1899, une de 1.091.900.000. En d'autres mots, le virement commercial de la Russie sur le marché universel augmenta en cent ans, de 972 °/₀, c'est-à-dire de dix fois. Et ainsi devint dix fois moindre l'isolement de la Russie vis-à-vis des autres puissances, devinrent dix fois plus complètes et solides les attaches liant la Russie aux autres nations. A la fin du XIXe siècle, la Russie occupait déjà le sixième rang parmi les participants au marché mondial. La Grande-Bretagne dont le virement commercial égalait les 20 °/₀ du virement universel tenait la tête, l'Allemagne venait en second (11 °/₀), les Etats-Unis ensuite (10 °/₀), la France occupait le quatrième rang (8 °/₀), la Hollande le cinquième (7 °/₀), la Russie le sixième (6 °/₀). L'Autriche-Hongrie (5 °/₀) et la Belgique (5 °/₀) suivaient...

Au commencement du XXe siècle, le rôle et l'importance de la Russie dans l'échange universel continuèrent à s'accroître. Pendant les cinq premières années du XXe siècle, son virement commercial augmenta d'un tiers. En 1905. il atteignit le chiffre de 1.702.400.000 roubles, en 1906, celui de 1.894.700.000 (augmentation de 200 millions de roubles en une seule année).

Le rapide accroissement du commerce extérieur de la Russie se vérifie encore par d'autres données : ainsi, par exemple, au milieu du siècle passé, la Russie ne possédait que 6.000 bateaux de commerce représentant 1.100,000 tonnes et, à la fin du siècle, elle se vit maîtresse de plus de 11.000 bateaux (9.100.000 tonnes). Remarquons que l'exportation par voie maritime n'englobe point toute l'exportation

russe. Une importante partie de cette dernière s'accomplit par les frontières continentales. Cette exportation-là s'est développée surtout vers le milieu du XIXe siècle, au moment de l'extension des chemins de fer en Russie et à l'étranger.

De 1802 à 1804, l'exportation par mer forme les 88 °/₀ et l'exportation par terre les 12 °/₀ de l'exportation totale; vers le milieu du XIXe siècle, le pour cent de l'exportation par terre atteint le chiffre de 17 °/₀ et, vers la fin du siècle, celui de 27 °/₀. Au commencement du XIXe siècle, l'importation par voie maritime forme les 78 °/₀ de l'importation totale, tandis que celle par voie de terre n'en constitue que les 22 °/₀; vers le milieu du siècle, l'importation par terre atteint 37 °/₀ et vers la fin du siècle 46 °/₀.

Par conséquent, la masse principale des produits importés et exportés par la Russie passe par voie de terre : à la fin du XIXe siècle s'effectuent ainsi les 86 °/₀ de tout le mouvement général (10 °/₀ franchissent la frontière asiatique, 4 °/₀ la frontière finlandaise). Une énorme quantité de blé, de bois, de charbon, d'huile, de pétrole, de fer, d'étoffes, se transmet chaque année, chaque mois, chaque jour, de Russie en Europe; de fabuleuses sommes d'or affluent et refluent de la mer humaine d'Europe à celle de Russie. Le capital européen émigre d'Angleterre, de Belgique, de France, d'Allemagne pour venir dans la grande plaine orientale. Seulement, entre les années 1895-1900 furent introduits dans l'industrie russe plus de 500 millions de roubles d'argent étranger; si on déterminait le courant général d'argent jeté en Russie par l'Europe, la tête tournerait à la pensée d'un tel courant d'or.

Prenez un journal français quelconque, jetez un coup d'œil à la rubrique consacrée à la Bourse. Vous y trouverez un grand nombre de mots russes : « Briansk », « Krivoï Rog », « Donetz », « Doubovaïa Balka », « Makeevka », « Ekaterinovka », « Toula »,

« Marioupol » et d'autres. Ces mots désignent des diverses villes, des différents villages et bourgs russes qui étaient, il y a encore peu de temps, des coins déserts et calmes, et qui sont, aujourd'hui, des centres industriels reliés à Paris, à Londres, à Bruxelles. La mine creusée par l'ouvrier russe en quelque endroit des steppes méridionales se transforme en or à la Bourse de Paris. Une dizaine d'œufs pondus dans quelque village perdu de la Russie et ramassés par une humble paysanne voyage à travers tout le continent européen pour aboutir au rayon d'assortissement de la « Bourse aux œufs » de Londres, et de là entre les mains du consommateur.

La force du capital, la force de l'or, ont entraîné la Russie dans le tourbillon fou de la production universelle et de l'échange international, la liant ainsi aux vieilles contrées d'Europe.

II. — Nous avons vu combien a été important le rôle de la Russie dans l'échange international au point de vue quantitatif. Considérons ce rôle au point de vue qualitatif : qu'est-ce qu'il donne au monde à présent, et qu'est-ce qu'il pourra donner dans l'avenir, lorsque ses forces productrices seront pleinement développées ?

Divers pays contribuent différemment à l'activité économique de l'humanité, y remplissant diverses fonctions. Quelques-uns, comme par exemple, l'Angleterre et l'Allemagne, travaillent surtout dans la sphère de l'industrie, procurant à leurs voisins des métaux, des machines, des rails, des bateaux. D'autres, comme la Hollande et la France, jouent le rôle de sacs d'or, sont des pays d'épargne, de Bourse, sont des banquiers internationaux. D'autres enfin, comme les Etats-Unis et l'Argentine, fournissent du blé à maints pays et sont les « greniers du monde ». A cette catégorie appartient la Russie. L'exportation

de la Russie dépasse son importation. Dans le dernier quart du XIXe siècle, pour 496 millions de roubles d'importation, la Russie avait 596 millions d'exportation (annuellement). Et le principal chapitre de l'exportation russe consiste, aujourd'hui, en « provisions alimentaires », en blé. Au commencement du XIXe siècle, les « provisions alimentaires » ne constituaient que les 19,4 °/₀ du total de l'exportation russe. Entre 1896-1898, ces 19,4 °/₀ se transformèrent en 58,2 °/₀, et ces derniers firent place, en 1903, à 62,4 °/₀ Si on prend des chiffres absolus, on verra qu'en 1899 a été exporté de Russie pour 326.500.000 de roubles de blé, et en 1903 pour 613 millions. Le blé russe est donc un des éléments les plus importants de l'alimentation de l'Europe et certains pays, il n'y a pas encore longtemps, ne consommaient presque que du blé russe.

De là est claire l'importance du développement économique de la Russie et de l'avenir de l'agriculture de celle-ci pour la vie internationale.

L'exportation du blé s'est surtout développée vers 1861, après l'abolition du servage : l'exportation seule du froment devint, après 1861, quatre fois plus importante. Entre 1851-1860, celle-ci atteignait 3.700.000 hectolitres. Entre 1861-1870, ce chiffre se haussa à 13.300.000. La Russie remplaça l'Allemagne et la France dans le marché au blé et se prépara à monopoliser la fonction de pourvoir l'Europe en blé. Mais en ce moment entra en scène l'Amérique; le froment américain résista à la concurrence du blé russe, et entra en lutte avec celui-ci (1871). Cette lutte fit baisser le prix du blé et provoqua une crise agraire, cette fameuse crise agraire qui, pendant plus d'un quart de siècle, meurtrit l'économie rurale de l'Europe. Pour la Russie, cette crise eut encore des conséquences plus pénibles; elle provoqua un arrêt dans l'industrie agricole et une dégradation dans la

technique. A cause de cela, dans la campagne russe se sont conservées les plus basses formes de l'exploitation du travail, et s'est produite une séparation entre l'industrie et l'agriculture, entre la ville et la campagne, entre la « Russie de fer » et la « Russie de paille ». Et cette fatale séparation s'est reflétée sur le développement social et politique du pays. Voici un exemple du lien universel existant entre divers phénomènes éloignés les uns des autres, de la vie humaine !

La Russie est, nous l'avons dit plus haut, un « des greniers du monde ». Mais il serait inexact de se la représenter comme un pays exclusivement agricole. Le XIXe siècle, surtout la seconde moitié de celui-ci, a été pour la Russie, comme pour les autres pays, un siècle industriel. Les données du commerce extérieur le certifient. Au commencement du XIXe siècle, l'importation russe était surtout constituée par des vivres (39 °/₀) et par des produits ouvrés (35,2 °/₀ de la somme totale de l'importation). Quant aux produits bruts et demi-ouvrés, ils constituaient le quart de l'importation (24 °/₀). Au milieu du siècle, ces derniers constituaient déjà les 44,3 °/₀ et à la fin du siècle plus de la moitié de tous les matériaux reçus par la Russie de l'étranger. Au contraire, l'importation en Russie des vivres et des produits fabriqués tomba sensiblement à la fin du XIXe siècle. Les premiers constituèrent alors les 17,3 °/₀ du total de l'importation, et les seconds les 29,4 °/₀. L'importation progressive des produits bruts et demi-ouvrés démontre l'éclosion en Russie d'une industrie propre se servant de ces matériaux pour en faire des œuvres fabriquées.

Le fait de l'industrialisation croissante de notre pays est certifié par les données sur le nombre des fabriques et usines. Il est surtout très intéressant et caractéristique de remarquer les groupements des entreprises industrielles, d'après les dates de fonda-

tion de celles-ci. « La liste des fabriques et usines » publiée par le Ministre des finances russes en 1900 nous rend facile ce travail. Nous pouvons y constater que l'application du capital dans l'industrie russe progresse de plus en plus. Ainsi, par exemple, des 14.500 fabriques et usines dont on a connaissance, une énorme quantité a été fondée dans le dernier quart du XIX[e] siècle. Avant 1861 furent fondées 2.177 entreprises; entre 1861-1870, 1.285; en 1871-1880, 2.100; entre 1881-1890, 3.036; en 1891-1900, 5.788. Donc, en quelques dizaines d'années du XIX[e] siècle apparurent les 40 °/₀ des fabriques et usines portées sur la liste citée. Malgré sa grande jeunesse ou plutôt grâce à elle, le capitalisme industriel russe fait preuve d'une énorme énergie et de la faculté de s'accroître.

Pour illustrer le développement de l'industrie russe, je vais citer encore un exemple pris dans la sphère de l'industrie métallurgique qui — comme on le sait — est la colonne vertébrale de l'économie moderne. En 1893 furent fondus dans les usines russes 68.800.000 de pouds de fonte; en 1902, 155 millions. La production du fer et de l'acier donna, en 1893, 57.500.000 de pouds, et en 1902, 116.300.000. Ayant occupé en 1893 le sixième rang pour la production mondiale de la fonte, au commencement du XX[e] siècle, la Russie a déjà conquis le quatrième rang, devançant ainsi l'Autriche-Hongrie et la France, et dépassé même la Belgique dans la production du fer et de l'acier.

« Tandis que la production de la fonte augmenta entre 1890-1900 de 58 °/₀ en France, de 13 °/₀ en Grande-Bretagne, de 76 °/₀ dans les Etats-Unis, de 61 °/₀ en Allemagne, en Russie elle augmenta de 220 °/₀. Tandis que la production du fer et de l'acier augmenta, en cette même époque, de 42 °/₀ en France, de 50 °/₀ dans les Etats-Unis, de 91 °/₀ en

Allemagne, en Russie elle augmenta de 196 °/₀. *Donc, la production de la Russie en cette sphère industrielle a dépassé sensiblement la production mondiale de même nature et de beaucoup celle de chaque pays capitaliste séparément* ». (A. Finn-Yenotaevsky, *le Capitalisme industriel en Russie pendant la dernière dizaine d'années du XIXe siècle.*)

Telle est l'affirmation d'un économiste russe. N'oubliez pas, lecteurs, que les conditions politiques et sociales au milieu desquelles a dû se développer le capitalisme russe ont été loin d'être favorables à ce dernier. Si les formes juridiques et politiques de la vie du peuple russe pouvaient changer et donner une entière liberté aux forces productrices du pays, on pourrait compter sur un développement encore plus rapide du capitalisme russe. Avec son abondance de richesses naturelles, la Russie deviendrait un dangereux concurrent, même pour les pays les plus avancés. Et dans cette lutte de géants — qui prend sur le marché universel un caractère de plus en plus aigu — la Russie jouerait un rôle fort important. Le vieux capitalisme de l'Europe occidentale devrait résister à deux formidables poussées, à celle de l'Amérique, à celle de la Russie. De grandioses conflits politiques et économiques illustreront dans un avenir très proche l'histoire internationale.

Une des particularités du capitalisme russe, c'est le rôle joué dans son développement par le capital étranger. Quelques branches de l'industrie russe — celles de l'industrie minière et de la métallurgie — vivent dans une large mesure grâce à des capitaux étrangers. Cette participation de l'argent européen à la vie économique de la Russie a eu une conséquence double. D'abord, cette circonstance lia étroitement la destinée du capitalisme russe à celle du capitalisme européen. Chaque événement passé en Russie présente pour le monde capitaliste de France, d'Angle-

terre et de Belgique non seulement un intérêt théorique, mais aussi un intérêt matériel, car d'énormes quantités d'or sont mises par ces pays dans les entreprises industrielles de la Russie. Encore plus fortes sont les sommes qui passent de l'étranger en Russie sous forme d'emprunts d'Etat. Ces emprunts, conclus à l'étranger et non dans l'intérieur du pays, ont rapporté et rapportent aujourd'hui un bénéfice permanent, non à la bourgeoisie russe, mais aux capitalistes étrangers. En résumé, nous voyons en Russie le développement du capital étranger au détriment du capital national. Ce phénomène a comme conséquence la faiblesse de la bourgeoisie du pays au point de vue politique. L'autocratie, avec l'aide du capital européen, réussit non seulement à s'émanciper de sa dépendance de la bourgeoisie russe, mais encore ne permit point à celle-ci d'acquérir la puissance politique, comme l'a acquise la bourgeoisie de l'Europe occidentale.

Délivrée de l'ennui qu'aurait présenté pour elle l'existence d'une forte opposition capitaliste à l'intérieur du pays, l'autocratie a profité tout de même des avantages techniques du capitalisme russe pour renforcer son pouvoir. Avec l'aide de la technique moderne, elle fortifia le mécanisme d'Etat sans changer le caractère despotique de son autorité et commença vraiment à rappeler les silhouettes étranges de Tamerlan ou d'Attila armés du téléphone et du télégraphe sans fil.

Cette fusion originale des formes politiques du despotisme asiatique et des procédés matériels de la civilisation capitaliste est le fruit et du développement intérieur de la Russie, et des rapports de celle-ci avec les autres pays capitalistes.

CHAPITRE II

LA POPULATION RUSSE AU POINT DE VUE ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

I. Processus de la différenciation. — II. Profession et métiers. — III. Diverses classes de la société et distribution du revenu national.

I. — Le développement du capitalisme s'est accompagné en Russie — comme en d'autres pays — du processus de la différenciation. Ce processus s'est produit suivant plusieurs lignes. Tout le territoire de la Russie prit comme un aspect autre. Disparut l'ancienne uniformité du pays, disparut l'état primitif des formes économiques, se produisit une division territoriale du travail entre les diverses parties du pays. Cette division, certainement, est liée à la distribution des richesses naturelles de la Russie. D'énormes couches de charbon de terre se trouvant dans le Midi de la Russie, entre le Dniéper et le Don, ont été le fondement de l'industrie carbonifère. Tout ce rayon, jadis désert, se transforma en un pays minier. Un autre rayon minier naquit dans la Dombrova polonaise. La métallurgie y atteignit un grand développement. Même deux autres centres métallurgiques plus anciens, la région de Moscou et la région des monts Ourals (régions où la métallurgie naquit il y a deux siècles), furent dépassés par le rayon du Donetz et de la

Dombrova. Les puits d'huile de pétrole du bord de la mer Caspienne, des vallées de Terek et du Kouban donnèrent la vie à l'industrie pétrolifère qui nécessite à présent une énorme quantité d'ouvriers. Les provinces de Moscou, de Vladimir, de Kostroma, d'Yaroslavl, sont depuis longtemps les centres de l'industrie textile, qui s'est trouvé encore un autre asile dans le rayon de Lodz du royaume polonais. Les provinces de Varsovie, du Sud-Ouest, surtout les régions de Kiev et de Podolsk, quelques endroits de la Russie centrale, comme les régions de Moscou et de Toula, sont devenus le « royaume sucré », car ils sont sillonnés de plantations de betteraves et de raffineries. A part ces rayons possédant nettement leur industrie spéciale, vous rencontrez en Russie des centres industriels où la production est des plus puissantes et des plus variées, comme par exemple le rayon de Saint-Pétersbourg et de ses environs. Là, à côté d'énormes usines métallurgiques, se dressent des usines textiles, des entreprises de construction de bateaux, etc., etc. Ces rayons et centres industriels sont les principales citadelles à l'aide desquelles le capital conquiert et domine la grande plaine orientale et ses millions d'habitants. De plus, le capital a recouvert toute la plaine d'innombrables petites forteresses. A travers toute la Russie, de la frontière prussienne jusqu'à la Chine, et de la mer Noire jusqu'à la mer Blanche, naissent sans cesse des cellules industrielles par lesquelles l'énergie du capital pénètre dans tous les pores de la vie populaire.

La différenciation économique du territoire et la naissance des centres industriels ont eu une énorme influence sur la population du pays, car elles ont provoqué un mouvement des masses. Les fabriques et les usines attirent les hommes, et les chemins de fer favorisent le déplacement de ceux-ci. La chute de l'économie rurale, l'appauvrissement du village pous-

sent les fils et les filles de paysans hors de la maison paternelle vers le sifflet attirant des usines. La population russe, jadis inerte et peu mobile, étonne aujourd'hui les investigateurs par sa mobilité. Si on considère, par exemple, trois provinces industrielles de la Russie, de Saint-Pétersbourg, de Moscou et d'Ekaterinoslavl, et si on calcule quelle quantité d'ouvriers est constituée dans chacune d'elles par des indigènes du pays, on obtient un tableau extrêmement intéressant. Dans la province de Saint-Pétersbourg, 24,7 %, c'est-à-dire moins du quart de la population ouvrière, est composée par des habitants de l'endroit; les autres trois quarts sont venus d'autres régions, et même des plus reculées. Dans les provinces de Moscou et d'Ekaterinoslavl, les ouvriers indigènes constituent moins de la moitié du total de tous les ouvriers (46,9 % et 45,3 %). Résumant ces données, un investigateur affirme que la « mobilité de la population ouvrière de la Russie ne se trouve point d'analogue dans aucun Etat de l'Europe occidentale et ne peut être comparée qu'à la mobilité de la population ouvrière des Etats-Unis ».

L'importance sociale de cette émigration intérieure est énorme, cette émigration s'accompagnant du bris de la structure séculaire de la vie, du bris de toutes les habitudes, des traditions, des coutumes, de la mentalité de ces masses migrantes.

II. — En 1897 fut réalisé en Russie le recensement général de la population de l'Empire. Ce fut le premier recensement statistique complet. Jusque-là n'avaient été faits que des recensements spéciaux, dans un but fiscal. Malheureusement cette première tentative échoua au point de vue de statistique théorique. Cet échec s'explique en partie par le caractère trop bureaucratique de l'organisation de cette affaire si importante et si compliquée. Le gouvernement ne

prit aucune mesure pour expliquer au peuple le but du recensement. Et le peuple, illettré, habitué à regarder avec méfiance toute entreprise gouvernementale, fut très hostile au recensement. Il est vrai que les paysans russes ne croyaient plus, en 1897, qu'un recensement fût « le sceau de l'Antéchrist », comme l'avaient cru leurs aïeux du temps de Pierre le Grand, en fuyant devant les « compteurs » du gouvernement; mais tout de même ils rencontrèrent ce projet de les « compter » avec peu de bienveillance. Encore longtemps avant le commencement du recensement dans la population circulèrent des bruits aussi étranges que sombres sur le but du recensement. Dans les provinces du nord de la Russie d'Europe, on fut persuadé que ce recensement devait déterminer le nombre de personnes dépourvues de terre, le nombre d'hommes bons pour le recrutement. Dans d'autres endroits, le bruit courut que le recensement avait pour but de savoir combien il fallait fonder de « kabaks » (débits d'eau-de-vie). Le recensement lié à l'idée de « vodka »!... De plus, les paysans craignaient, et d'ailleurs les citadins aussi, que le recensement serait le sigal d'une augmentation d'impôts. « Dans la province de Yaroslavl, le bruit se répandit parmi les femmes que toute couturière, toute femme s'occupant, seule, de lingerie, de broderie ou de tout autre ouvrage de même nature, devrait payer une certaine somme au fisc. Alors toute femme se livrant à quelque travail de ce genre, à la question : « Quel métier exercez-vous? » répondit : « Aucun!... » Dans les villes du Nord, la population citadine fut également hostile au recensement. Les gros marchands et les riches bourgeois de là-bas, aux questions des « compteurs », ne firent que répondre narquoisement : « Rien de bon ne sortira de cela! » Et lorsque les mêmes « compteurs » les prièrent de lire l'avis porté sur la liste en question, ils décla-

rèrent : « Cela nous importe peu ! Nous avons nos affaires... »

Dans de telles conditions, il était difficile de s'attendre à des résultats d'une grande précision. Et vraiment les chiffres obtenus n'exprimèrent point le réel état économique du pays, ne donnèrent pas l'exacte composition de la population. Mais ces réticences faites, et les résultats du recensement vérifiés par d'autres données, nous pouvons consulter ces résultats pour se faire une image de la Russie du XIX[e] siècle. Le recensement de 1897 compta en Russie 125 millions et demi d'habitants (en chiffres ronds). Aujourd'hui, si l'on prend en considération l'augmentation normale de la population, ce chiffre doit être de 150 millions. Ces 150 millions de têtes humaines, ces 300 millions de mains humaines présentent une énorme quantité d'énergie *potentielle* économique, mais leur énergie *réelle* n'est pas semblable à cette énergie potentielle ; pas toutes ces têtes, pas toutes ces mains travaillent, et celles qui travaillent ne le font ni avec la même intensité, ni dans les mêmes sphères.

Ce sont les agriculteurs qui composent la plus grande partie de la population de la Russie. Néanmoins, c'est l'industrie capitaliste qui détermine le caractère et le ton de la vie de notre pays. L'antithèse entre la ville et le village, entre le bruyant centre industriel et les champs paisibles s'est résolue en Russie par la victoire de la ville sur le village. A ce dernier, malgré sa supériorité quantitative, échut le rôle de subordonné dans la vie sociale du pays.

Quel est le nombre de personnes travaillant en Russie pour la satisfaction des besoins intellectuels de la population ? Si l'on considère comme appartenant à ce groupe les représentants de l'instruction publique, de la typographie, des arts, etc..., l'on constatera l'insignifiance quantitative de ce groupe,

en comparaison des données analogues des pays avancés de l'Europe.

Voici une comparaison établie par un de nos investigateurs (P. Massloff), entre ce groupe de la Russie et celui de l'Allemagne :

Personnes s'occupant de :	RUSSIE (1897)	ALLEMAGNE (1895)
	Nombre de ces personnes	
Typographie	33.200	75.500
Reliure.	26.000	61.000
Théâtre, musique et autres arts . . .	38.000	74.000
Instruction publique	168.000	232.000
TOTAL.	265.200 [1]	442.500

Comme la population de l'Allemagne était, en 1895, deux fois moindre que celle de la Russie, par conséquent, pour soutenir cette comparaison, la Russie aurait dû avoir non 265.200 de tels travailleurs, mais plus d'un million.

III. — Quel est le niveau moyen du bien-être de la population de l'Empire russe? Il n'est pas facile de répondre à cette question, car jusqu'aujourd'hui n'a pas été faite en Russie l'évaluation statistique de notre revenu national. L'Etat russe vit surtout grâce aux impôts indirects, l'impôt direct étant peu développé en notre pays. A cause de cela n'a pu s'effectuer l'évaluation régulière du revenu national. Cependant si l'on ne peut déterminer le bien-être des habitants de la Russie, on peut affirmer qu'il est plutôt faible. Quelques investigateurs prétendent qu'à la fin du XIXe siècle ne revenaient en moyenne à

1. Cela constitue seulement les 0,2 % de la population.

chaque habitant de la Russie que 50 à 60 roubles de revenu annuel (130 à 150 francs). Ce chiffre accablant paraît encore plus misérable lorsqu'on le compare aux chiffres de revenu de l'Américain, de l'Anglais, du Français. Même en un pays aussi en retard que la Roumanie, ce chiffre est supérieur. Il en est de même pour tout ce qui touche au développement économique général de la Russie. Sous le rapport de l'accumulation de la richesse nationale, notre pays se trouve bien loin derrière les autres, mais les *tendances* de son développement sont analogues à celles des autres Etats capitalistes. La *concentration* du capital, la *différenciation* des divers groupes et classes d'après le revenu s'observent en Russie.

Il n'y a pas longtemps, le ministère des Finances russes a tenté d'établir un tableau de la distribution du revenu entre les divers groupes de la population. Mais y figurèrent seulement les revenus annuels d'à partir de 1.000 roubles, c'est-à-dire de 2.600 francs. Les revenus inférieurs à cette somme, et d'ailleurs les plus nombreux, furent négligés. Voici, d'après les chiffres pris dans un article publié, en 1907, par le journal *Tovarichtch* (n°s 318 et 319), quelques renseignements sur ce tableau : parmi les propriétaires fonciers ruraux, le ministère des Finances compta 59.681 personnes ayant plus de 1.000 roubles de revenu annuel. 40 °/₀ de ces personnes appartenaient à la première catégorie, c'est-à-dire qu'elles possédaient entre 1.000 roubles et 2.000 roubles de revenu. L'ensemble des revenus des propriétaires de cette première catégorie ne constituait que les 9,4 °/₀ de toute la totalité des revenus de ces 59.681 personnes. Au contraire, l'ensemble des revenus des propriétaires de la haute catégorie (ayant de 20.000 à 50.000 roubles de revenu chacun) constituait les 17,3 °/₀ de toute la totalité des revenus. Et pourtant les propriétaires de cette dernière catégorie ne formaient que

les 3,5 °/₀ des 59.681 propriétaires fonciers. Les membres de la plus haute catégorie, ayant chacun un revenu de plus de 50.000 roubles, ne composaient qu'une faible partie du nombre de tous les propriétaires fonciers ruraux (1,2 °/₀), mais le total de leurs revenus égalait les 24 °/₀ de la totalité des revenus. En d'autres mots, nous constatons ici la concentration du capital.

Nous pouvons observer aussi le même phénomène parmi les propriétaires fonciers des villes. Des 57.684 personnes ayant plus de 1.000 roubles de revenu, presque la moitié, les 46,6 °/₀, sont constitués par des petits propriétaires de la première catégorie. Entre les mains de ceux-ci ne se trouvent que les 14,2 de toute la totalité des revenus. Les propriétaires de la seconde catégorie, qui ne forment que les 3 °/₀ des propriétaires, jouissent des 26,8 °/₀ de la totalité des revenus.

J'espère que ces chiffres et faits démontrent avec éloquence que la Russie est loin d'être une exception, par les caractères généraux économiques et sociaux de sa structure, parmi la famille des pays capitalistes du monde moderne. Les « coutumes patriarcales des Slaves » — si elles ont existé jamais — sont disparues aujourd'hui sans laisser de traces. La différenciation économique et les conflits sociaux sont pour la Russie, comme pour les autres pays, les sources des plus importants événements, des questions les plus importantes de la vie populaire.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT ET FORMES DU CAPITALISME RUSSE

I. La grosse industrie russe en comparaison avec celles de l'Allemagne et de la Belgique (d'après des enquêtes de 1902). — Lutte de la grosse industrie contre la petite. — II. Évolution du prolétariat, sa composition, conditions matérielles de sa vie.

I. — Les jeunes contrées ont cet avantage sur leurs sœurs plus âgées, qu'elles peuvent profiter de l'expérience de ces dernières et s'arrêter ainsi peu aux étapes de la vie historique. Mais cet avantage est lié à certains désavantages ; il donne au développement social des jeunes contrées un caractère catastrophique et provoque parfois en elles une telle tension de forces qu'il cause la ruine de leur organisme populaire. Cette tension entraîne nécessairement une inégalité dans le développement des diverses parties de celui-ci. Tandis que certaines sphères de la vie sociale et économique du pays évolutionnent rapidement, s'élèvent à une nouvelle hauteur, d'autres restent en arrière, deviennent parfois rétrogrades. Il se produit alors un dédoublement du développement, l'hypermie surgit en un coin et l'anémie en un autre. Quelques éléments se trouvent être hypertrophiés, d'autres atrophiés...

Le développement économique et social de la Russie a pris un tel caractère à la fin du XIXe siècle. Ayant comme fond général la pauvreté et l'état rétrograde

des nombreux et misérables villages russes, les oasis de l'économie et de la culture capitaliste ont atteint un grand développement. Illustrons ceci par quelques faits. D'après l'ouvrage de M. Pogogeff publié par l'Académie des sciences, la Russie comptait, en 1902, 302 grandes entreprises occupant chacune plus de 1.000 ouvriers, et en tout 710.000. En Allemagne, d'après le recensement de 1895, il y avait 296 de telles entreprises géantes (« Riesenunternehmungen » suivant la terminologie allemande) et elles occupaient 563.000 ouvriers. « De cette manière — dit M. Pogogeff — en Russie les fabriques importantes prédominent par leur nombre et par la quantité des ouvriers qu'elles engagent. Des résultats analogues donnent la comparaison de la Russie avec la Belgique. D'après le recensement belge de 1896, la Belgique possède 184 grandes entreprises ne comptant pas moins de 500 ouvriers chacune et 160.000 en tout, tandis qu'en Russie cette catégorie d'entreprises comprend 726 de ces dernières et occupe presque un million d'ouvriers. En comparant les totaux du recensement belge avec ceux du recensement russe, nous pouvons juger — dit l'auteur — de l'extraordinaire développement de la grosse industrie capitaliste en Russie. » En Russie, grâce au développement plus tardif de l'industrie prédominent les *grandes* entreprises... »

Je prie le lecteur de ne pas oublier qu'il ne s'agit point des résultats *quantitatifs* de l'industrie russe, mais des formes, du *type*, du *rythme* de ce développement. Si l'on considère les totaux généraux, sans aucun doute ceux de l'Allemagne et de la Belgique sont bien supérieurs aux nôtres, mais en revanche le *type* du capitalisme russe et le rythme de l'évolution de celui-ci sont, pour ainsi dire, bien « plus américains »[1].

1. Quant à ce qui concerne la France, il est plus difficile d'établir une comparaison entre elle et la Russie; en France la

L'importance exceptionnelle des grosses fabriques et usines russes se manifeste en ce que les grands industriels concentrent autour d'eux la plus grande part des salariés industriels. En 1879 les grandes entreprises (de plus de 1.000 ouvriers chacune) accaparaient déjà les deux tiers de tous les ouvriers industriels de la Russie (66,8 °/₀) et en 1902 travaillaient pour elles plus des trois quarts du prolétariat des fabriques et usines russes (78,5 °/₀). Cette concentration de la production est loin d'être un phénomène accidentel. C'est une tendance fondamentale et permanente; nous pouvons l'observer aussi bien au moment d'une tension des forces productrices, qu'à l'époque d'une crise. En de tels moments la grosse industrie se montre toujours plus adaptable, plus vivace que la petite. Nous pouvons vérifier cette affirmation en étudiant les dix premières années du xxe siècle qui ont marqué un ralentissement dans le développement de l'industrie russe.

« Comment a influé ce ralentissement sur la structure intérieure de notre pays? demande notre économiste bien connu Toughan-Baranovsky. Pour répondre à cette question, il examine les chiffres se rapportant au nombre d'ouvriers travaillant dans les fabriques et usines entre les années 1901-1908 et « soumis à l'inspection de fabrique »[1]. Le tableau ainsi obtenu est le suivant :

concentration des gros capitaux est évidente dans la sphère des finances, dans le domaine de la Bourse. En Russie, au contraire, le capital financier est encore peu développé. Ceci explique l'immigration en Russie du capital étranger.

1. En Russie, sous le contrôle de « l'Inspection de Fabrique », ne se trouvent point toutes les entreprises. En sont exemptées : 1° Les entreprises ne faisant travailler plus de six ouvriers; 2° Les usines d'Etat; 3° les ateliers de chemins de fer; 4° les entreprises minières.

Fabriques et usines employant :	NOMBRE DES OUVRIERS En 1901	En 1908	Augmentation ou diminution
Jusqu'à 100 ouvriers. . . .	418.700	352.700	— 16 %
De 100 à 500 —	495.300	472 100	— 5 %
De 500 à 1.000 —	272.000	288.300	+ 5 %
Plus de 1.000 —	525.600	655.200	+ 25 %
Total	1.711.600	1.768.300	+ 3 %

« Ainsi — dit le professeur Toughan-Baranovsky — la stagnation de l'industrie a provoqué une diminution de 16 % des ouvriers travaillant dans les petites fabriques n'ayant pas plus de 100 ouvriers, une diminution, mais moins sensible du personnel des fabriques ayant jusqu'à 500 ouvriers, et au contraire, une augmentation d'un quart du personnel des « fabriques géantes ».

« Grâce à la diminution considérable du nombre des ouvriers des petites fabriques et à l'augmentation encore plus sensible de celui des grandes fabriques, toutes deux produites pendant une stagnation industrielle, eut lieu une nouvelle concentration de notre industrie. Loin d'amoindrir relativement l'importance économique de notre gros capital, cette stagnation industrielle l'a encore augmenté au détriment des petits établissements industriels. Ces derniers, pas en état de supporter la crise, durent liquider leurs affaires. Les gros capitalistes, ayant donné déjà auparavant le ton à notre vie industrielle, prirent encore plus d'importance, profitant de la ruine de concurrents plus faibles. Nos contrastes sociaux devinrent encore plus marqués au moment de l'appauvrissement général du pays. Le gros capital continue à conquérir infailliblement de nouvelles positions. »

II. — Le développement du capitalisme et la concentration de la production se suivent de l'augmentation et de la concentration de la masse prolétaire. La « prolétarisation » toujours croissante de la population — c'est-à-dire la transformation d'une masse importante de producteurs indépendants, de « koustares » ruraux et d'artisans citadins, en un collectif de salariés vivant de la vente de ses forces productrices — est en Russie un phénomène indiscutable.

D'après un de nos statisticiens, M. Lositsky, au commencement du xxe siècle fut constatée, en Russie, la « prolétarisation » d'un quart de la population (22 °/₀). La composition de la masse prolétaire est très variée. On y trouve les représentants du prolétariat rural, du prolétariat industriel, du prolétariat intellectuel et du « lumpen » — prolétariat, c'est-à-dire de l'élément déclassé de la société. Nous allons dire à présent quelques mots sur les ouvriers salariés, laissant de côté pour l'instant les autres catégories de la population prolétaire de l'Empire russe.

L'enquête de 1902, dont nous nous sommes servi plus d'une fois déjà, a établi que le nombre d'ouvriers salariés était fort élevé en Russie. « Ce serait une erreur que de conclure — dit M. Pogogeff en résumant les données de l'enquête — que la population salariée de la Russie fût relativement peu importante au point de vue quantitatif. On compte chez nous 7 millions de salariés des deux sexes, les domestiques non compris. » Au contraire « la comparaison relative du nombre de nos salariés avec ceux de l'Autriche, de l'Allemagne et des autres Etats est loin de démontrer l'infériorité du nôtre. » D'après les calculs de M. Pogogeff, de Fedoroff, d'Ilyne et d'autres auteurs s'occupant de ces questions, la totalité d'ouvriers salariés était en Russie au commencement du xxe siècle, sensiblement supérieure à celle de la France, d'après le recensement de 1891, et à celle de l'Allemagne, d'après

le recensement de 1895. Et un de ces auteurs certifie même « que le développement industriel de la Russie se rapproche par le nombre de ses salariés de celui des Etats-Unis. » Des données exactes sur la quantité des ouvriers salariés n'existent point en Russie. Le recensement de 1897 compta 7.042.959 de tels travailleurs, répartis dans les champs et les diverses branches du travail.

Y compris les membres de famille, ce nombre comprenait quelques dizaines de millions de personnes!!!

Un fait curieux s'est produit avec la société russe. Maints de ses hommes de science, de ses hommes politiques, des membres de son gouvernement ne remarquèrent ni l'apparition, ni le développement du prolétariat industriel salarié. Il se produisit avec elle ce qui se passe avec l'individu dont Tourgueneff a dit : « Jusqu'à ce que l'homme vit, il ne sent point sa propre vie ; comme un son, elle ne lui devient perceptible qu'après quelque temps... »

Seulement quatre ans avant le recensement général de 1897, le gouvernement russe note en des documents officiels que « chez nous le contingent, du moins maintenant, des ouvriers industriels dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire de ceux qui ne possèdent pas de terre et ne retournent point travailler une portion de l'année à la campagne, est insignifiant ». En 1896, une édition du ministère des Finances avait dit que le travail industriel ne constituait pas en Russie ni une profession, ni un moyen d'existence, et qu'il n'était qu'un complément du travail rural.

Cependant les faits ne correspondent pas à cette affirmation du ministère des Finances. D'après les données de 1893, il est évident que les 70,8 °/₀ des ouvriers des fabriques et usines s'adonnent exclusivement à l'industrie et que les 29,2 °/₀ d'eux retournent périodiquement au village cultiver la terre. Et le tant pour cent des ouvriers permanents employés

dans les branches les plus développées de la production, dans l'industrie textile et l'industrie métallurgique, est encore plus élevé (83,5 °/₀ et 88,8 °/₀). Par conséquent, la condition fondamentale nécessaire au développement du capitalisme, l'existence des mains ouvrières spécialisées en l'industrie et isolées de l'économie rurale atteint, en Russie, un degré suffisant.

Quelle est la composition générale du prolétariat industriel? Quelles divisions peut-on y établir d'après le sexe et l'âge? Les réponses à ces questions nous fourniront du matériel capable de démontrer combien sont fortes les tendances capitalistes de la vie économique de la Russie moderne. Le développement du capital s'accompagne toujours de la transformation de la composition du prolétariat. La division technique toujours croissante du travail simplifie les formes de celui-ci. La force musculaire, les connaissances techniques deviennent de plus en plus inutiles à l'ouvrier, celui-ci n'ayant à apprendre que quelques mouvements automatiques et uniformes. Ainsi la nécessité d'un long apprentissage spécial est écartée. Comme autre conséquence du développement du machinisme est la possibilité de faire exécuter le travail des plus forts de la population par les plus faibles.

En considérant « les Recueils des rapports des Inspecteurs de travail » des premières années du xxᵉ siècle, nous y remarquerons le développement rapide de l'exploitation du travail de la femme et de l'enfant, et le remplacement gradué du labeur de l'homme par celui de sa compagne et de ses enfants. Entre les années 1901 et 1905, le nombre d'ouvrières *augmenta* en Russie de 22,7 °/₀ à 24,4 °/₀ et le nombre d'ouvriers y *diminua* de 66,7 °/₀ à 65,2 °/₀. Dans les rapports des inspecteurs de travail, datant de 1905, se constate le « fait indiscutable du remplacement progressif du travail de l'homme par celui de la femme

et des enfants ». L'inspection de travail note « la préférence certaine accordée par les fabricants aux femmes, comme à un élément travailleur plus tranquille et stable et surtout peu rétribué ». Dans les rapports de 1906, les inspecteurs s'expriment encore plus clairement : « L'augmentation relative du nombre des ouvrières et la diminution *même absolue* du nombre des ouvriers sont sans aucun doute les résultats du récent mouvement ouvrier : les fabricants, partout où il y a seulement possibilité, remplacent les hommes et même les adolescents par des femmes, dont la présence dans les fabriques est bien plus sûre et le travail moins rétribué. *Les femmes accaparent en ce moment même ces postes qui étaient auparavant l'apanage exclusif des hommes.* »

A la suite de la femme entra dans la fabrique l'enfant ; à la fin de 1904, les adolescents constituaient les 7,7 °/₀ du nombre total des ouvriers industriels de la Russie, et au commencement de 1908 déjà les 8,6 °/₀.

L'importance sociale et économique de ce fait est énorme. Tout d'abord celui-ci est accompagné de la destruction de la famille de l'ouvrier, car à présent non seulement le père, mais encore la mère et les enfants passent toute la journée à la fabrique. Comment peut-il être ainsi question d'un foyer familial ! Puis ce fait a causé l'affaiblissement des salaires. D'un côté, la possibilité de se procurer une main-d'œuvre bon marché, celle de la femme, d'un autre, la considération que le salaire de l'homme, destiné jadis à l'entretien de toute la famille, est complété aujourd'hui par l'argent gagné par les autres membres de la famille, ont permis aux patrons de payer *relativement* moins les ouvriers mariés.

D'ailleurs, en général, le salaire d'un ouvrier russe est peu élevé. Il est bien difficile de le comparer non seulement à celui d'un Anglais, mais encore au salaire

soit de l'Allemand, soit du Français[1]. Ainsi, par exemple, la paye d'un mineur du sud de la Russie était, en 1904, sensiblement plus faible (de 12 °/₀) que celle d'un mineur français d'entre les années 1860 et 1870. Et le mineur français gagne presque 1 1/2 de plus que son camarade russe.

D'après des données de « l'Inspection des Fabriques » de l'année 1904, revient en moyenne à chaque ouvrier de la Russie 213 roubles (567 fr.) par an, c'est-à-dire moins de 50 francs par mois. Cette moyenne varie d'après les régions : dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg elle est de 366 roubles, dans celui de Moscou de 204, dans celui de Vladimir de 163. Dans quelques régions le salaire est invraisemblablement faible. Dans un gouvernement du royaume de Pologne (dans le gouvernement de Lomja), l'ouvrier gagne par an 64 roubles, c'est-à-dire 5 roubles par mois (de 13 à 14 francs !) D'ailleurs à quoi bon parler du gain des salariés travaillant dans les industries privées, si celui des ouvriers au service de la municipalité n'est pas plus élevé ? La municipalité de Saint-Pétersbourg avoue dans un de ses rapports que « le salaire actuel est souvent insuffisant pour satisfaire les besoins même les plus urgents des ouvriers, tels que le besoin d'aliment, de gîte et de vêtement ». (Voir « Le Messager du Conseil municipal de Saint-Pétersbourg », 1905, n° 18.) Elle reconnaît qu'un grand nombre d'ouvriers municipaux de cette ville ont un salaire « tellement insignifiant qu'il ne peut pas leur assurer un gîte pour la nuit et les force à s'abriter dans quelque coin humide ou dans un asile de nuit... Ce salaire qui n'est en rapport ni avec le travail fourni, ni avec le coût de la vie dans la capitale, met les ouvriers dans des

1. D'après les données d'une statistique anglaise (« Livre bleu » de 1908), le gain moyen d'un ouvrier allemand est égal aux 83 °/₀, et celui d'un français, aux 75 °/₀ du salaire d'un ouvrier anglais.

conditions matérielles qui détruisent leur santé et ont une mauvaise influence sur leur moralité ». (*Ibid.*, p. 1339.) Des faits analogues et même plus caractéristiques encore se produisent dans des villes de la province.

Les rapports matériels qui existent entre les patrons et les ouvriers de la Russie n'ont point de semblables en Europe occidentale. Dans beaucoup d'endroits est répandu le payement *en nature* du salaire. L'ouvrier reçoit des provisions, soit directement du patron, soit dans la boutique organisée dans la fabrique même. Dans le gouvernement de Moscou, en 1904, des 47 millions de roubles gagnés par les ouvriers, ces derniers ne touchaient en argent que 38 millions. Les autres 9 millions étaient payés *en nature*. Sur les 17 gouvernements formant les rayons de Moscou et de Saint-Pétersbourg, ce n'est que dans trois que « l'Inspection des fabriques » n'a point noté des cas de payement du salaire en nature. Dans des régions plus « européanisées », comme dans le royaume de Pologne, cette forme archaïque est presque disparue.

Un autre fait attire sur lui l'attention. C'est le grand nombre d'*amendes* infligées aux ouvriers par les patrons : en 1901, on nota dans les fabriques et usines de la Russie d'Europe, y compris celles de la Pologne et du Caucase, 2.300.000 amendes distribuées. (194 amendes pour chaque centaine d'ouvriers.) Entre les années 1901 et 1905, la moyenne annuelle des amendes arrachées aux ouvriers de la Russie d'Europe a été de plus d'un demi-million de roubles, c'est-à-dire de 1.330.000 francs. Les sommes réalisées grâce aux amendes servent à l'organisation « du capital d'amendes » dont on distribue des secours aux ouvriers avec lesquels s'est produit quelque incident de travail. Les ouvriers n'ont pas le droit de s'occuper de l'emploi de cet argent qui, presque toujours, est fort mal utilisé. L'assurance de l'ouvrier

par l'Etat est encore inconnue à la législation russe.

Quant à ce qui concerne la durée de la journée de travail, la loi de 1897 a fixé son maximum à onze heures et demie pour les ouvriers adultes. Il est impossible de ne pas trouver ce maximum trop élevé au point de vue physiologique. (Voir par exemple l'intéressante étude de M. le Dr René Laufer sur « l'*Organisation physiologique du travail* ». — Edition de la *Nouvelle Revue*. Paris, 1907.) En réalité, les entrepreneurs des grands centres industriels exigent, en général, une journée de travail plus courte. Les uns en exigent une de onze heures, d'autres de dix heures et demie ou de dix heures, et certains même une de neuf heures. Mais en revanche quelques entrepreneurs font travailler leurs ouvriers beaucoup plus longtemps que ne leur permet la loi de 1897. Voici quelques exemples se rapportant aux entreprises municipales, exemples qui ont été déjà publiés par moi dans la revue *les Annales de la Régie directe* (Genève, 1910, n° 16).

Les ouvriers municipaux d'horticulture de Saint-Pétersbourg, d'après le rapport du jardinier municipal, ont la journée de douze heures et demie en moyenne, mais en été la durée de leur travail journalier atteint dix-sept heures. A Odessa, la durée de la journée des employés municipaux est de quinze heures et demie. A Saratov, les tueurs des abattoirs municipaux travaillent, d'après leur propre témoignage, de 4 heures du matin à 8 heures du soir, et « plus tard encore ». De plus, les jours fériés n'existent point pour eux. A Poltava, les ouvriers du service municipal des eaux ont la journée de dix-huit heures (!!!), ce qui a été attesté publiquement et officiellement par un membre de la municipalité.

Puisque les conditions matérielles du travail et de la vie des ouvriers russes sont telles que nous venons de les voir, il ne reste plus de place pour les « droits de l'homme et du citoyen » dans les rapports

entre les capitalistes et les salariés. Nous constatons en Russie la dépendance complète des ouvriers vis-à-vis des patrons et des chefs d'entreprises. Combien « patriarcales » sont les formes de cette dépendance, le prouve par exemple le fait suivant : dans chaque compte rendu annuel de « l'Inspection des Fabriques », abondent des procès-verbaux dressés contre des patrons pour mauvais traitements, voire même pour coups infligés aux ouvriers. Le compte rendu de l'année 1907 cite 9.077 pareils cas. Cette manière d'administrer les châtiments corporels, conservée par les patrons, est un héritage du servage.

Je ne m'arrêterai point sur les autres défauts de l'organisation de la vie ouvrière russe. Je me contenterai de faire remarquer que les mauvaises conditions du travail deviennent nuisibles à la fin non seulement à la santé et à la mentalité de l'ouvrier, mais aussi au capitalisme lui-même. Ils affaiblissent ce dernier par la comparaison avec le capitalisme étranger qui, lui, jouit du travail d'un ouvrier mieux payé, et par conséquent mieux nourri et plus sain.

« La rivalité industrielle entre les divers pays se transforme, en effet, en une lutte entre les capacités productives personnelles des ouvriers — dit fort justement le Dr René Laufer. — Toutes les autres conditions tendent à s'égaliser. La rapidité et le bon marché des communications font disparaître les avantages que peut assurer à un pays sur un autre la proximité des matières premières, ses débouchés. Et comme les agents matériels de la concurrence deviennent équivalents, la suprématie appartiendra au pays qui pourra tirer le meilleur parti de ses énergies humaines, à celui dont la classe ouvrière sera la plus vigoureuse, la plus intelligente et la plus productrice ».

Sous ce rapport, il reste encore beaucoup à désirer à l'industrie russe.

CHAPITRE IV

L'ÉCONOMIE RURALE ET LA QUESTION AGRAIRE

I. Abolition du servage en Russie (réforme de l'année 1861). — II. Mobilisation de la propriété foncière et sa répartition actuelle (d'après les données de 1905). — III. Vie économique et sociale des paysans russes. — IV. La commune rurale et sa décomposition.

I. — Quittons à présent la ville bruyante, les centres industriels, le monde si jeune du capitalisme russe, où nous rencontrons des parcelles d'Europe, voire même d'Amérique, et jetons un coup d'œil sur la campagne russe, vers la vraie Russie des anciens temps, qui vit, ou plutôt qui se meurt, près de la nouvelle Russie toujours grandissante.

Pour comprendre la vie de la campagne russe et la question agraire, axe principal de cette vie, il nous faut remonter à l'époque de l'abolition du servage (19 février 1861).

Trois semaines avant la publication du « manifeste du 19 février », son signataire, Alexandre II, déclara (le 25 janvier 1861) pendant une séance du Conseil d'Empire :

« Le servage a été institué par le pouvoir absolu. Seul, le pouvoir absolu peut le détruire, et telle est ma volonté. »

Les libéraux de cette époque revendiquèrent, eux aussi, l'honneur de la délivrance des paysans, affir-

mant que les *idées de libéralisme* répandues au milieu de la société russe avaient amené celle-ci à reconnaître comme indispensable la suppression du servage.

C'est un exemple qui montre de quelle façon dévie la réalité historique en passant par le prisme de l'idéologie humaine. Le monarque absolu se représente cette réalité comme une manifestation de son pouvoir suprême et de sa libre volonté, et les idéologues du libéralisme y voient la manifestation d'un autre absolutisme, de l'absolutisme des idées déterminant soi-disant le cours de la vie de l'humanité. Mais nous savons déjà que ni l'un ni l'autre d'eux n'a raison; le servage, loin d'être le « produit » d'une « volonté », d'une « pensée » a été le résultat des besoins de l'évolution économique de son époque et sa chute fut due à de profondes transformations de la base matérielle et économique de la vie du peuple russe sur laquelle avaient été bâties les formes juridiques et législatives du servage lui-même.

La marche et les résultats de la réforme du 19 février se sont certainement déterminés d'après leur coordination avec les forces sociales. La guerre de Crimée a contribué à la réalisation de cette réforme en montrant clairement l'impossibilité pour un Etat reposant sur le servage de résister à des pays plus libres et plus civilisés. « La crainte éprouvée par le gouvernement et les nobles de voir proclamer la liberté, une fois les ennemis en Russie, hâta l'abolition du servage » — dit un des auteurs de la réforme. Mais, le danger passé, la bureaucratie et la noblesse essayèrent d'écourter la réforme, et de lui donner un caractère dimidié. Les paysans, trop ignorants pour opposer une activité politique systématisée, ne furent capables que de révoltes instinctives n'ayant aucune influence sur le cours de la réforme qui fut promulguée sans leur concours. Toute l'élaboration

de la réforme fut effectuée dans les « comités gouvernementaux » et dans les « commissions de rédaction » où ne siégeaient que des nobles et des bureaucrates. La réforme de 1861 fut rédigée en vue des intérêts de la noblesse et non en vue de ceux des masses paysannes.

Les intérêts du noble propriétaire étaient de faire continuer à travailler pour le domaine seigneurial les serfs libérés. Auparavant, la juridiction forçait ceux-ci de fournir au maître le labeur exigé. Maintenant, il fallait trouver un autre moyen pour obtenir la même chose. Ce moyen fut trouvé. Au moment de la « libération » fut « coupée » chez chaque paysan une part importante de la terre dont il avait joui jusqu'au 19 février 1861. Sur les 2.916.900 déciatines[1] de terres paysannes, furent « coupées » 526.200 c'est-à-dire les 18 %. Dans certaines provinces, le pour cent de ces « otriezki » (coupures) fut de beaucoup supérieur à cette moyenne ; dans le gouvernement de Samara, il fut de 44 % ; dans le gouvernement de Saratov, de 41 % ; dans ceux de Poltava et d'Ekatérinoslavl, de 40 % ; dans celui de Kasan, de 32 % ; dans les gouvernements de Kharkov et de Simbirsk, de 31 % ; dans celui de Penza, de 28 % ; dans celui de la Tauride, de 27 % ; dans ceux de Tchernigow et de Voronèje, de 25 % ; dans celui de Tambov, de 24 %, etc.

Cet enlèvement partiel de la terre chez le paysan força celui-ci à *arrenter* des champs appartenant à quelque propriétaire foncier, à son ancien maître, le plus souvent. Trop pauvre pour payer le montant de l'accensement *en argent*, le paysan réglait *en nature*, en « bartchina », c'est-à-dire *en travail*, comme à l'époque du servage. Ce système des « otrabotki », (corvées) existant encore aujourd'hui dans la campagne russe, est un reste direct du servage. Dans le livre d'un fonctionnaire du ministère d'Agriculture on

peut trouver la description des relations économiques basées sur les « otriezki » et les « otrabotki » : (ce livre a été édité en 1892 par l'Etat).

« Au sud du district de Yeletz (gouvernement d'Orel) — raconte M. Korolenko — les grands domaines sont cultivés en petite partie par des ouvriers engagés à l'année et, en grande partie, par les paysans s'acquittant ainsi de leur arrentement. Les anciens serfs continuent à être les fermiers de leurs anciens maîtres, et leurs villages sont encore les « bartchiny » de tel ou tel domaine. »

Dans une autre édition datant de 1898 et signée par une série de nos économistes les plus en vue, nous constatons que la « bartchina » et son système appartiennent en partie à l'économie de l'époque du servage et qu'ils sont *prépondérants* dans la Russie « intérieure », dans le centre, dans la région du Volga, bref, dans dix-sept de nos gouvernements. A cause de cela, la libération des paysans n'a pas été suivie en Russie d'une réelle liquidation des propriétés féodales, du féodalisme rural, et l'évolution agraire y a eu un caractère tout autre qu'en Allemagne, au moment de la liquidation du servage. (Les lecteurs désireux de comparer ces deux types d'évolution doivent s'adresser au livre de M. Henri Lichtenberger *L'Allemagne moderne*, ch. III, pp. 41-42.)

Une des particularités de la réforme du 19 février, peu favorables au progrès économique du pays a été le système de « rachat » organisé par le gouvernement. L'Etat prit sur lui la charge de payer les terres aliénées en faveur des paysans, à condition que ces derniers lui rendissent la somme déboursée en plusieurs versements ou « vykoupnié plateji ». Suivant les déclarations du gouvernement, seul, aurait dû se faire le « rachat des terres », les droits du seigneur sur la personne du serf, les corvées devant se liquider sans rachat. En réalité, le paysan dut racheter

et sa personne et son travail, mais sous une forme masquée. L'évaluation des terres aliénées fut artificielle. Ces terres ne valaient que 648 millions de roubles. Pour leur rachat en furent exigés 867, c'est-à-dire une somme supérieure de 219 millions à leur prix courant. Ces 219 millions ne furent pas destinés, — comme on l'a prétendu — à servir de compensation aux propriétaires lésés de terres, ils servirent à racheter le travail et la personne du paysan. Un économiste contemporain (V. A. Lossitzky, l'*Opération du rachat*, Saint-Pétersbourg, 1906) ayant analysé en détails l'opération du rachat déclara catégoriquement : « La population paysanne fut obligée de racheter non seulement la terre, mais aussi sa personnalité propre, de payer le prix des âmes serves. » (Les serfs se comptaient, en Russie, par « âmes ».) Ces 219 millions superflus pesèrent lourdement sur le budget des paysans « libérés » et entravèrent l'organisation de l'économie de ces derniers.

Et si dans cette opération profita la noblesse, le fisc y gagna aussi. Le gouvernement fit payer aux paysans les frais occasionnés par le « rachat ». De plus, ayant échelonné les dates d'échéance le long d'un demi-siècle, l'Etat russe reçut du moujik de nombreux intérêts et amendes pour les retards de paiement. Le 3 novembre 1905, lorsque furent arrêtés les paiements, les paysans avaient déjà remboursé plus d'un milliard et demi de roubles au lieu des 896 millions nominaux. Un énorme poids financier fit donc fléchir les épaules encore faibles du paysan de suite après sa libération, et enchaîna l'indépendance économique de celui-ci.

Non moins enchaînée se trouva être l'indépendance sociale du paysan. Le manifeste du 19 février interdit aux propriétaires de se comporter avec leurs paysans comme avec du bétail, permit aux paysans de se marier sans l'autorisation du « barine »,

d'acquérir des biens mobiliers et immobiliers, de porter des plaintes devant les tribunaux et présenter des requêtes devant les institutions administratives, (Tout cela, avant le manifeste du 19 février, était rigoureusement défendu aux paysans.) Mais ceux-ci, même après l'édit « libérateur », continuèrent à dépendre en partie de la noblesse et à ne pas posséder l'égalité civique. La commune paysanne continua à être soumise à l' « arbitre de la paix », choisi par la noblesse, et le « maréchal de la noblesse » à avoir toujours autant d'influence sur l'administration locale. Ainsi, les relations féodales entre les paysans et les propriétaires ne furent pas entièrement liquidées, même au moment de l'abolition du servage. La réaction et les contre-réformes d'Alexandre III restaurèrent bientôt, en partie, ce qui avait été adouci par la liquidation du servage.

II. — Pendant les derniers cinquante ans écoulés depuis la libération des serfs, la campagne russe a évolué sensiblement. Si l'on observe les changements survenus en cette époque, ce qui frappe d'abord, c'est l'intensité de la mobilisation de la propriété foncière, et surtout celle de la noblesse. Encore avant la réforme de 1861, l'endettement attaché à la propriété foncière de la noblesse était fort grand : 319 millions de roubles. Le manifeste du 19 février « libérant » les paysans, libéra les nobles de cette dette, et celle-ci fut transmise aux paysans, qui s'en acquittèrent en « paiements de rachat », en sus des 600 millions de roubles (1 milliard et demi de francs) payés aux nobles pour la terre. Malgré cela, la noblesse ne sut point organiser une économie nouvelle et chaque année marque une perte de plus en plus grande de ses richesses foncières.

Durant dix ans après la libération des paysans, la noblesse perdit annuellement plus de 600.000 décia-

tines de terre, et, pendant les dix dernières années du XIXe siècle, cette perte annuelle s'élevait déjà à 800.000 déciatines. Entre les années 1863 et 1892, la noblesse vendit de la terre pour plus d'un milliard de roubles (2 milliards et demi de francs) ! Et pourtant le gouvernement russe employa tous ses efforts pour maintenir les propriétés foncières de la noblesse. A cet effet, il organisa la « Banque foncière de la Noblesse », distribua aux nobles de nombreux subsides, etc., etc.

Cette crise prolongée de la propriété foncière de la noblesse a été sensiblement liée à la concurrence transatlantique et à la dépression du marché au blé, provoquée par cette concurrence. Mais la chute des richesses terriennes des nobles s'explique surtout par l'incapacité économique de ces derniers. Le régime de « la libre entreprise », qui remplaça les anciennes formes de l'économie, était complètement étranger à la mentalité féodale du noble seigneur. Alors, le noble seigneur commença à « manger » les « paiements de rachat », puis finit par attaquer la propriété foncière elle-même[1]. Ce n'est que dans les provinces de l'Ouest, provinces où l'économie rurale a pris déjà depuis longtemps un caractère capitaliste et où le chevalier féodal a su se transformer en un entrepreneur agricole, que la richesse terrienne de la noblesse s'est conservée entièrement. Dans les autres régions, cette dernière se fractionna rapidement. Le noble eut pour héritiers principaux, d'un côté, le

1. Entre les années 1863 et 1897 les nobles jetèrent sur le marché 28.500.000 déciatines, et entre les années 1897 et 1907, encore 7.000.000. A la fin de 1903, étaient hypothéqués 181.000 domaines de nobles, comprenant 50.500.000 déciatines de terre. Le montant des hypothèques était de 2.213.500.000 de roubles, sur lesquels étaient acquittés seulement 2.079.500.000. De plus l'endettement pouvait s'observer surtout dans les régions humiques formant le grenier de la Russie.

marchand et capitaliste ; de l'autre, le paysan aisé, appelé « Grossbauer » en Allemagne.

Les « gros paysans » ne constituaient et ne constituent qu'une très faible minorité de la population rurale de la Russie. La plupart de nos paysans vivent misérablement. Leur paupérisme devient de plus en plus aigu, grâce à la rapide croissance de la population. En 1861, le nombre des paysans s'élevait à 50 millions, et, en 1897, déjà à 85 (70 °/₀ d'augmentation). Mais cette croissance de la population paysanne ne fut pas compensée par une extension de ses terres. Alors, de cette manière, les dimensions moyennes des lots de terre paysanne ou « nadiels » diminuèrent considérablement, en comparaison avec l'année 1860.

En 1860, pour une « âme » du sexe masculin, revenait en moyenne $4,_{83}$ déciatines ; en 1880, $3,_{82}$ déciatines ; en 1900, seulement $3,_{05}$ déciatines (37 °/₀ de diminution).

« L'étroitesse » foncière et la « faim terrienne » du paysan russe se présentent à nous sous des couleurs particulièrement ardentes, si nous leur opposons la richesse foncière des autres classes. Pour cette comparaison, nous allons utiliser les données officielles de l'année 1905, publiées par le Comité central de statistique du ministère de l'Intérieur. Ces données s'appliquent à 50 provinces de la Russie d'Europe (non compris la Finlande, la Pologne et le Caucase) et nous esquissent le tableau suivant :

Les propriétés foncières de l'*Etat* englobent 138.200.000 déciatines. 7.900.000 déciatines constitent les « *oudiels* » de la famille impériale. Aux *églises* appartiennent 1.900.000 déciatines ; aux *monastères*, 800.000 ; aux *villes*, 2.100.000 ; à diverses *institutions*, 4.100.000.

Aux *personnes privées* (exemptant les paysans) appartiennent 101.700.000 déciatines dont 15.800.000 for-

ment la part des Sociétés et Compagnies, et les autres 85.900.000 sont réparties de la façon suivante entre des propriétaires individuels : 3.200.000 déciatines constituent la petite propriété (jusqu'à 20 déciatines par propriétaire): 3.300.000, la propriété moyenne (20 à 50 déciatines par propriétaire); 79.400.000, la grosse propriété (plus de 50 déciatines par propriétaire). Cette dernière catégorie comprend 138.000 propriétaires dont la plupart sont des nobles. A chacun des membres de cette catégorie reviennent en moyenne 600 déciatines de terre : $\frac{79.400.000}{138.000}$.

En *possession des paysans* se trouvent 138.500.000 déciatines qui sont partagées entre 12.200.000 « dvors » (« dvor » veut dire « cour »); chacun des « dvors » ne forme pas seulement une famille, mais constitue une unité économique composée souvent de quelques familles apparentées. $11,_3$ déciatines devraient revenir par « dvor ». Mais, en réalité, ce dernier possède très souvent un « nadiel[1] » bien plus petit :

2.800.000 dvors disposent chacun, en moyenne, de 2 déciatines; 3.300.000, de 6 déciatines; 4.800.000, de 13 déciatines; 1.100.000, de 33 déciatines; 200.000, de 73 déciatines. La grande moitié des dvors possède donc moins de la normale, $11,_3$ déciatines. Cette moitié-là jouit d'une propriété parcellaire. Elle comprend 6.100.000 économies « naines » qui forment un violent contraste avec les domaines des gros propriétaires possédant chacun, en moyenne, 600 déciatines. Et il n'est pas étonnant que l'idée d'agrandissement des lots paysans, aux dépens de ceux des nobles, soit venue, sous une forme ou une autre, s'insinuer dans la plus grande partie de la société russe, parmi les théoriciens et les hommes politiques de notre pays.

1. Du verbe « nadielat » (allotir). « Nadiel » est le lot de terrain concédé au « dvor » au moment de l'affranchissement des paysans.

Le lecteur, ayant étudié les chiffres que j'ai cités, pourra se demander : pourquoi vouloir agrandir les lots paysans aux dépens des propriétaires et non à ceux de l'Etat qui possède 138.200.000 déciatines ? La réponse est telle : de ces 138.200.000 déciatines seulement 7.300.000 sont favorables à l'agriculture ; le reste constitue des surfaces boisées, impropres à être cultivées, s'étendant surtout à l'extrême Nord, dans les gouvernements d'Arkhangnelsk, d'Olonetz et de Vologda.

Le lecteur pourra se demander encore : quel est l'agrandissement terrien réclamé en faveur du paysan ? En quelle mesure cet agrandissement comblera-t-il le manque de terre du paysan ? A ces questions le calcul approximatif que voici servira de réponse : si l'on prenait les 79.400.000 déciatines des 133.000 gros propriétaires, et laissant à chacun 50 déciatines, distribuait le reste aux paysans, la propriété de ces derniers augmenterait de 72.000.000 de déciatines. Si on ajoutait les 7.300.000 déciatines appartenant à l'Etat et favorables à la culture, les 7.900.000 constituant les « oudiels », les 2.700.000 en possession des églises et monastères, nous obtiendrions presque 90.000.000 de déciatines. La répartition de ces 90.000.000 de déciatines entre les paysans permettrait d'agrandir les lots des plus pauvres jusqu'à obtenir un minimum de 16 déciatines par « dvor ». Une telle mesure pourrait tirer le paysan d'un seul coup hors de sa misère et de son ignorance, faire progresser son économie, augmenter sa force productrice et consommatrice. Elle pourrait créer un solide marché intérieur et donner une base des plus fermes, non seulement au développement de l'économie rurale, mais encore à celui de l'industrie.

Il faut dire que la transmission aux paysans des terres des gros propriétaires ne menacerait d'aucune manière l'agriculture russe. Si, dans les domaines de ces pro-

priétaires, était menée une économie rationnelle d'un type capitaliste, alors le morcellement de ces domaines aurait entravé le développement de la technique et abaissé le niveau de l'agriculture. Mais l'économie actuelle, adoptée par la majorité des propriétaires, présente des formes parasitiques, et la propriété du noble, ayant conservé un caractère mi-féodal, apparaît comme un obstacle à la transition de ces formes vieillies de l'activité économique à d'autres plus perfectionnées et plus modernes. La liquidation de ces restes de féodalisme aurait détruit « l'arrentement de famine », le système des « otrabotki » (corvées), et aurait donné l'essor à l'initiative et à l'énergie du paysan.

III. — A notre époque, la vie économique et sociale du village russe est plus que triste. Ce n'est pas une vie, c'est une lente mort d'êtres sans cesse affamés, dont la faim ne peut être comparée qu'à celle des plus misérables masses de l'Orient, de la Perse, de l'Inde, de la Chine !...

On peut se rendre compte du peu d'intensité de l'agriculture russe en opposant, à la récolte du blé russe, celles d'autres pays. Un hectare semé de froment donne en moyenne :

	Hectolitres.
En Grande-Bretagne.	26,9
En Allemagne	17,0
En France.	14,9
En Russie.	6,7

De plus, les récoltes de la Russie subissent des variations inconnues aux récoltes des autres pays de l'Europe. Grâce au mauvais système d'engraissement des champs, à l'absence d'une irrigation artificielle des terres, à l'état primitif des outils techniques, l'économie paysanne se trouve complètement sous la dépendance des conditions atmosphériques. Chaque phéno-

mène inattendu de la nature détruit le travail d'une énorme quantité de mains ouvrières, exécuté sur une immense surface. Et ainsi nous pouvons dire que cette partie de l'espèce humaine, que forment les paysans russes, est jusqu'aujourd'hui sous l'absolue dépendance des forces de la nature, et que, loin d'être la maîtresse de celles-ci, elle est leur pitoyable esclave.

Cet esclavage se paie très cher par nos paysans. Son prix est le prix d'une quantité innombrable de vies humaines. La mortalité en Russie est de deux fois plus élevée qu'en Norvège et en Suède, presque deux fois plus que dans les Iles-Britanniques, une fois et demie de plus qu'en France.

« Seul, l'archipel de Fidji, — dit un de nos économistes, — dépasse la Russie par sa mortalité. » De plus, la mortalité en Russie, au lieu de diminuer, augmente sans cesse. A la fin du XVIIIe siècle se constataient 20 décès par millier d'habitants. A la fin du XIXe siècle, ce chiffre de 20 fit place à celui de 35 et, dans quelques endroits, à celui de 50. Les années de disette ou de famine voient mourir un nombre d'hommes presque incroyable. Entre 1891 et 1892, s'*éteignit*, dans le sens du mot, tout un nombre de villages entiers.

La mortalité est surtout fort élevée parmi les enfants : en 1890, dans un canton du gouvernement de Pskow (où n'avait point sévi le choléra), en une année, durant laquelle ne s'était abattu aucun malheur « naturel », sur chaque millier de nouveau-nés âgés de moins d'un an, en mourut 829 (82,9 °/₀). De plus, on constata que « tout groupe de quatre de ces petits morts en contenait un qui avait été mangé par les vers et les insectes lors encore de sa vie. » (Voir : « Appel d'Union pour l'organisation de la lutte contre la mortalité des enfants en Russie ».)

Cette grande mortalité est indissolublement liée

à l'étroitesse des lots de terre appartenant aux paysans. Vous pouvez en juger d'après ces chiffres :

A la fin du XIXe siècle, dans les districts de Korotoyaksk, de Zadonsk, de Nijnediévitzk, du gouvernement de Voronèje, la mortalité moyenne était telle :

Parmi les paysans sans terre.			25 sur 1.000	
Parmi ceux ayant	jusqu'à 5 déciatines.		33	—
— — —	de 5 à 15	—	29,8	—
— — —	de 15 à 25	—	26,6	—
— — —	plus de 25	—	23,8	—

L'auteur à qui nous avons emprunté ces chiffres remarque : « Les paysans sans terre rompent l'harmonie de la diminution de la mortalité. Mais ce phénomène s'explique ainsi : ces paysans ont plus de loisirs pour se livrer à quelque métier dont les bénéfices atténuent la mortalité ».

Les paysans se nourrissent plus que mal. Voici la description des repas des habitants du gouvernement de Kieltzy :

« Les pommes de terre constituent leur habituelle nourriture. On leur adjoint parfois quelque maigre bouillie de gruau de blé noir, cuite à l'eau, ou des choux. La viande n'est consommée que les jours de grandes fêtes. Quant au pain, c'est un complément non journalier et surtout peu quantitatif aux vivres cités plus haut. Au commencement du printemps, lorsque les provisions de pommes de terre et d'argent sont épuisées, les plus pauvres des paysans déterrent les pommes de terre de l'année passée. Presque pourries, ayant séjourné tout un hiver dans la terre, celles-ci sont séchées par les paysans, moulues et transformées en un « pain » sans aucun goût, durcissant excessivement vite ». (V. M. Bernatzky, *A propos de la question agraire*, Saint-Pétersbourg, 1906.)

Ainsi se nourrissent des millions d'habitants de la campagne russe. Même dans des régions plus riches,

les conditions matérielles de la vie du paysan russe sont bien mauvaises. Comme exemple, voici la description de l'état sanitaire des villages du gouvernement d'Yaroslavl, dont les habitants sont « bien plus riches et cultivés que leurs voisins ». Tout d'abord, considérons les dimensions des « isbas » de ces paysans : une « isba » riche mesure de 79 à 94 archines [1] cubes, une moyenne de 40 à 48, une pauvre de 25 à 30. « Les « isbas » moyennes et pauvres se distinguent toutes par leur étroitesse ». La ventilation y est inconnue, l'air y est d'autant plus impur que l'isba donne souvent asile à quelque jeune veau ou brebis, à des poules. « Dans l'isba règne presque toujours la pénombre. Le sol n'y est nettoyé qu'à l'occasion des grandes fêtes ecclésiastiques. Il n'y a ni lits, ni linge de nuit. On y couche sur des bancs, des poêles, dans les soupentes, en se couvrant de pelisses. »

La nourriture du paysan du gouvernement d'Yaroslavl a encore empiré durant ces dernières années. « Tandis qu'auparavant il mangeait de la viande presque chaque dimanche, aujourd'hui il ne voit cette dernière sur sa table que quelques fois par an... Même chez le paysan aisé de nos temps, le menu consiste en une « poklebka » de pommes de terre (espèce de soupe) ou en une soupe aux choux sans viande, nômmée « chtchi ».

Le thé, devenu pour le paysan un objet de « première nécessité », n'est pas autre chose que de « l'eau bouillie légèrement colorée ». En général, « la nourriture du paysan constitue, dans la plupart des cas, un minimum possible. Les mauvaises saisons, les années de disette font encore baisser ce minimum, et de cette manière l'organisme du paysan, détérioré, offre un terrain des plus favorables aux épidémies ».

1. Un archine vaut $0^{m},711$.

Une pauvreté permanente entraîne toujours la dégénération physique. On peut s'en rendre compte en consultant la statistique de jeunes gens non admis au service militaire. Dans 50 gouvernements de la Russie d'Europe, furent réformés *annuellement*, pour cause de défauts physiques : entre 1874 et 1883, 407.000 jeunes gens, ou les 6,4 %; entre 1884 et 1893, 534,000 (7,7 %); entre 1894 et 1901, 702.000 (10,3 %).

Ajoutez à cela les ravages de l'alcoolisme : en 1904, d'après les données du ministère des Finances, l'Etat, qui a le monopole de l'alcool, vendit plus de 70 millions de « vedros » de ce produit de « première nécessité » (« vedro = 12 lit. 1/2). En 1908, ces 70 millions de « vedros » firent place à 86 millions de « vedros ». L'extension de l'alcoolisme dans un milieu si effroyablement pauvre, à l'atmosphère sociale si lourde, amènera la population à une dégénération psychique. Au Congrès des médecins russes (1910), le Dr Pétrovsky, se basant sur les données statistiques et sur de nombreuses observations, a prouvé que c'est en Russie que la neurasthénie est le plus répandue parmi les masses populaires. De plus, les neurasthéniques sont bien plus nombreux dans le village russe qu'à la ville... Ainsi la « tranquillité » et la « paix » rurales ne sauvent point le paysan russe d'une dégénération physique et psychique.

La situation du village devient pire chaque année. Suivant un membre du Conseil d'Empire, M. Rotvand, « en 1909 manquait déjà du travail dans la campagne russe pour 7 millions de travailleurs des deux sexes, chargés d'entretenir 17 millions de membres de leurs familles ».

IV. — Il y a eu un temps, encore pas trop éloigné, où maints publicistes, économistes et politiciens, croyaient que l'existence de la commune rurale

(« mir ») était une particularité spéciale à la vie russe, que cette commune était destinée à donner au développement économique et social de la Russie une direction autre que celle adoptée par l'Europe bourgeoise. L'esprit communiste du moujik russe sauvera — pensaient-ils — la Russie de conflits sociaux du régime capitaliste, du « fléau du prolétariat ».

Ainsi pensaient non seulement les Russes. Un Français, M. de Laveleye, ayant étudié cette question, exprima l'opinion suivante : « Ce communisme rural empêche l'inégalité des conditions de devenir extrême et offre de grandes garanties de paix sociale. En maintenant le sol en la possession de la commune, il ne permet pas que quelques familles puissantes l'accaparent. D'autre part, l'allotissement périodique empêche un prolétariat de se former, puisqu'il assure à chacun une part inaliénable de fonds commun ». (M. de Lavelaye, *De la propriété et de ses formes primitives*; cité d'après M. Kovalevsky, *Régime économique de la Russie,* Paris, 1898).

Les opinions très répandues sont souvent très fausses. Et fausse fut l'opinion des écrivains russes et étrangers sur la commune rurale de notre pays.

Il est vrai que le système communal est encore en vigueur en Russie. Au commencement du XXe siècle, près des 80 °/₀ des terres paysannes appartenaient aux communes. Mais cependant le régime communal est loin d'être un privilège exceptionnel et spécifique réservé à la campagne russe, et se trompent fortement ces naïfs romantiques qui opposent au « saint communisme » du moujik russe « l'individualisme païen » du bourgeois européen[1] ; la commune a existé en

1. Une telle antithèse s'est reflétée tout d'abord dans les œuvres des nommés « Slavophiles » russes (fin de la première moitié du XIXe siècle). Les Slavophiles ont transformé les idées de la philosophie romantique de l'Allemagne en un patriotique romantisme russe fort original. Le chef de l'école des « Slavo-

Europe occidentale lorsque cette forme de la propriété foncière répondait au niveau du développement économique. Je ne puis m'arrêter ici sur une question aussi générale de la théorie économique qu'est le problème de la corrélation entre la forme communale de la propriété foncière et le système d'agriculture. Mais, je le répète, l'élément national, de race, l'élément psychique ne joue aucun rôle dans cette question du communisme. Si vous prenez le livre de M. Henri Lichtenberger, *l'Allemagne moderne*, vous y trouverez la description des relations communales de la campagne allemande, description qui convient parfaitement à la caractéristique de la campagne russe. Il n'y a qu'à changer les dates historiques et la terminologie. Comme cela a été jadis en Allemagne, aujourd'hui en Russie « le village de paysan constitue encore une sorte de collectivité. A chaque paysan ou membre de la collectivité est attribué un « nadiel » (en Allemagne, *eine Hufe*) ou droit de participation à l'ensemble des possessions du village, terrains cultivés, rivières et étangs, voies de communication, pâturages et forêts. En vertu de ce principe, tout membre de l'association doit se trouver en possession d'un domaine assez étendu pour qu'il trouve emploi de son activité et en tire les produits nécessaires à sa subsistance et à celle de sa famille. Le « nadiel » comprend : une ferme avec ses dépendances, qui est la propriété privée du paysan ; un droit d'usage sur la partie non partagée

philes », Constantin Axakoff, écrivit : En Europe règne le principe de la personnalité, chez nous le principe communal. L'Europe est une païenne, la Russie une sainte chrétienne. En Occident règne la liberté apparente, une liberté comparable à celle dont jouit un animal sauvage dans le désert. La vraie liberté se rencontre chez nous, en Orient, etc...

Ces sentences nous paraissent bien curieuses, surtout si nous songeons qu'elles furent rédigées à l'époque du servage, sous le régime réactionnaire de Nicolas Ier.

du domaine communal; enfin une certaine quantité de terre cultivable. Mais ce terrain de culture n'est jamais d'un seul tenant, l'aire de culture totale avait été divisée en un certain nombre de sections — 30 à 40 environ — comprenant des terres de qualité à peu près équivalente, et dans chacune de ces sections, chaque famille de paysan avait reçu une « polossa » (en Allemagne, « Morgen » ou « Joch »)... Dans ces conditions et malgré les modifications qui avaient pu survenir, l'aire de culture du village se trouve au début du xxe siècle encore divisée en centaines, parfois en milliers de parcelles, et chaque paysan est possesseur d'un grand nombre de parcelles réparties sur toute la surface du territoire du village. Or cet état de morcellement du terrain cultivé (« tcherezpolossitza »; en Allemagne, « Gemengelage ») a pour conséquence nécessaire l'exploitation collective. Comme toutes ces parcelles se commandent entre elles et n'ont pas de voie d'accès qui permette au propriétaire d'y entrer sans passer par le champ du voisin, l'aire d'exploitation entière est cultivée suivant un plan arrêté par les anciens du village. En vertu du « prinouditelny sevooborot », cela veut dire textuellement « l'assolement obligatoire » (en allemand, « Flurzwang), chaque paysan est tenu de cultiver telle ou telle plante dans une parcelle donnée, de procéder au labour ou à la récolte à des dates fixées. En un mot, son droit de propriété sur la terre qu'il cultive est limité par une série d'obligations très strictes qui l'empêchent d'organiser à sa guise l'exploitation de son bien et le soumettent, sur un grand nombre de points, aux décisions de la collectivité ».

Je cite exprès tout entière cette page de l'ouvrage de M. Lichtenberger, car malgré que cette caractéristique vise la commune allemande de 1800, elle convient *parfaitement* à la propriété foncière des paysans russes d'aujourd'hui. Nous n'avons qu'à y

effectuer une transposition de termes. Que le « mir » rural, comme forme de propriété, est loin d'être le produit de l' « esprit national », nous l'affirme encore un autre fait intéressant : ces mêmes Allemands, dont les ancêtres liquidèrent en Allemagne, au commencement du XIX[e] siècle, la commune rurale, arrivés en Russie, dans le gouvernement de Saratov, installés dans un milieu favorable au développement du système communal, mirent ce dernier en pratique afin d'être en harmonie avec les conditions économiques de l'époque.

Ainsi l'attribution à la commune rurale russe d'un caractère purement national n'est qu'une légende, qu'un de ces « mythes sociaux » qui vivent non seulement dans les esprits des profanes, mais aussi dans la science.

La représentation de la commune russe sous forme de celle qui doit sauver la population de la prolétarisation est également fausse. D'après les chapitres précédents, nous savons que la marche de la prolétarisation a été en Russie des plus rapides, malgré l'existence de la commune. La différenciation économique et sociale s'observe aussi bien parmi les paysans du « saint mir » qu'au milieu de la population industrielle de la ville. C'est en vain que le gouvernement, voyant en la commune l'assurance contre la « révolution » et la garantie de l' « ordre », essaya d'entraver le processus de la prolétarisation, en interdisant le « morcellement des familles » (loi de 1886) en rendant difficultueuse la sortie de la commune, bref, en donnant à celle-ci le caractère d'une union non libre mais obligatoire. Le développement économique prit le dessus, brisant les formes juridiques vieillies avec lesquelles on essayait de l'enchaîner. L'échange commercial ayant amené la production du blé par le paysan pour un marché et étant lié au régime capitaliste détruisit le mythe social du « saint mir » et de l'égalité et fraternité rurales.

Un fait intéressant : le même gouvernement qui, au nom des vieilles traditions, conserva la commune et l'isola du reste de la société, la poussa aussi vers la décomposition. Le gouvernement, ayant besoin d'argent, chargea les paysans de lourds impôts. Pour s'en acquitter, les « moujiks » durent fournir du blé au marché, entrer dans l'arène de la concurrence et s'imprégner de l'esprit d'entreprise. La conception de la commune sous la forme d'une garantie de la « paix sociale » (voir plus haut les paroles de M. de Laveleye) fut un rêve vain et naïf. Si on put observer dans la commune la manifestation de l' « égalité », ce ne fut pas celle d'une égalité de haute culture et de bien-être, ce ne fut que la manifestation d'une égalité dans la misère et l'ignorance. Et cela parce que le système de la propriété communale annihilait l'énergie individuelle, enveloppait l'activité économique du pays dans un filet de réglementations mesquines et aboutit à un extrême morcellement de la terre. Ainsi la situation matérielle des paysans et leur niveau de culture sont plus satisfaisants dans les parties de la Russie où le plus tôt s'est implantée la propriété individuelle (par exemple dans les provinces baltiques).

Je n'accuse point la commune d'être fautive de l'ignorance et de la pauvreté de nos paysans car, seuls en sont fautifs les conditions de la liquidation du servage, le manque de terre du moujik et le joug exercé par la noblesse et l'autocratie. Mais je dis que le régime de la commune a encore aigri la crise de l'économie rurale paysanne et qu'il a compliqué les relations économiques et sociales du village.

CHAPITRE V

LA FAMILLE ET LA SITUATION DE LA FEMME

I. Évolution de la famille. La prostitution. — II. La femme intellectuelle en Russie.

I. — La famille, comme tous les autres phénomènes de la vie sociale, est loin d'être immuable. Elle se développe, change ses formes, et à des époques différentes, chez différents peuples, nous observons divers types de familles, de rapports et de liens familiaux. Les données de la science historique moderne nous permettent d'affirmer que l'évolution de la famille n'est point due au hasard, et qu'elle est étroitement liée à l'évolution de la vie économique.

Dans la première partie de ce livre, nous avons déjà cité un exemple de ce lien : la « grande famille » du Slave russe, se composait sous l'influence immédiate de l'activité économique de l'ancien cultivateur. Nous savons combien lentement se sont transformées les formes de l'économie agricole du paysan russe. Les formes des rapports familiaux évoluèrent aussi lentement dans le village russe, sont aussi arriérées que celles de l'économie agricole actuelle. Jusqu'à aujourd'hui, la « grande famille » n'a pas encore disparu entièrement en Russie. On l'y rencontre souvent, légèrement transformée. Les « dvors » ruraux composant le « mir » sont, non rare-

ment, de véritables « grandes familles » c'est-à-dire une réunion de quelques familles apparentées, sous un même toit, sous la direction d'un même « domokhoziaïne » (maître de la maison) en une unité économique. Le « domokhoziaïne », c'est-à-dire l'homme le plus âgé de la famille, représente le « dvor » au « skhode » rural (assemblée des « domokhoziaïnes » du village), dispose des biens de la famille, de la force ouvrière de ses membres, et ces derniers doivent lui être soumis. La fondation de cette forme de famille a eu certainement pour base des intérêts économiques. Le fait suivant nous le prouve : dans la composition d'une « grande famille » entraient d'abord les fils mariés du maître de la maison. Mais s'il manquait des mains ouvrières, on y appelait aussi les gendres.

Le gouvernement, après l'abolition du servage, prit des mesures afin de conserver ce type de famille rurale. En 1886, Alexandre III édicta une loi qui défendait le partage de la terre entre les divers membres de la famille. Mais aucune mesure n'y fit et à partir du 19 février 1861 jusqu'à nos jours eurent lieu plus de deux millions et demi de cas de morcellement de famille. Ce phénomène montre clairement que les anciennes formes familiales ne correspondent pas du tout au nouveau développement économique. Lorsque le « dvor » commença à produire du blé, non seulement pour sa propre consommation, mais aussi pour le marché, les tendances bourgeoises individualistes pénétrèrent de suite dans l'atmosphère pseudo-communiste du « dvor » et causèrent la décomposition des anciens rapports familiaux.

A cette décomposition contribuèrent vivement le développement de l'industrie et l'exode vers la ville; tous deux dirigèrent vers les villes et les centres industriels des millions de jeunes gens et de jeunes filles de la campagne. Cet isolement des « enfants » des « pères » ne se produit pas en général brusque-

ment. Les premiers temps après le départ pour la ville, les enfants de la campagne conservent des relations avec leurs parents. Ces relations se manifestent surtout dans la « communauté du budget » : la personne partie à la ville envoie « à la maison » une partie de son gain, retourne parfois au village pour aider aux travaux des champs. Puis les rapports avec « la maison » se raréfient peu à peu. L'enfant de la campagne fonde une famille à la ville et finit par briser tout lien avec le village natal.

Les « vieillards » campagnards et les publicistes conservateurs vrais-russes se plaignent fort du dégoût montré par la jeunesse pour la calme vie rurale, et de son penchant pour les villes « débauchées ». Mais ces lamentations creuses contiennent une dose d'hypocrisie parfois inconsciente, plus souvent préméditée. Le village — comme nous l'avons constaté dans les chapitres précédents — est loin d'être quelque paradis pouvant retenir la jeunesse, d'autant plus que ni la loi, ni le droit coutumier ne protègent la personne et le travail de celle-ci. La situation de la femme y est surtout très pénible. Ce n'est pas en vain que le célèbre poète russe Niekrassoff écrivit sur elle sa fameuse « Strada » (la Moisson) :

Bat son plein la moisson champêtre
O sort ! « petit sort » de nos paysannes
Il est difficile d'en trouver un plus dur !

Rien d'étonnant à ce que tu te fanes avant l'heure, mère douloureuse
Du peuple russe qui doit tout supporter.

La femme, au village, est complètement sans défense devant son mari et en général devant les aînés de la famille. Les coups, voilà le moyen le plus employé par le paysan russe pour maintenir sa femme en respect. Lorsque le moujik bat sa femme, les voisins disent : « il l'instruit ». Cet « il l'instruit »

est en son genre un terme technique. Il s'applique aux rapports familiaux du village.

Le pouvoir du « maître de la maison » se manifeste parfois d'une façon répugnante, lorsqu'il s'agit des femmes de la famille. A la campagne russe existe jusqu'ici le « snokhatchestvo », c'est-à-dire le concubinage du « maître de la maison » avec sa « snokha » (sa belle-fille). Ce phénomène s'observe fréquemment au village. Quand le jeune mari part au service militaire, lorsqu'il s'en va à la ville pour y travailler, son père use de son autorité pour satisfaire ses besoins sexuels sur la « snokha » restée au village. Maintes violences, beaucoup de drames sont occasionnés par cette autorité « paternelle » !

C'est se tromper cruellement, c'est regarder à travers des « lunettes roses » que de croire qu'à la campagne russe, tout au contraire de la ville, règnent en général les mœurs « patriarcales et pures ». Nos paysans sont trop misérables et ignorants pour pouvoir être les gardiens des « bonnes mœurs ». De plus les nobles, considérant le village comme leur propre maison, y sont loin d'être des modèles de vertu. Alors la situation des jeunes filles et jeunes femmes paysannes travaillant dans les grandes propriétés foncières, les raffineries, les plantations de betteraves ou de tabac, est lamentable. Là, le corps d'une paysanne s'achète comme une livre de viande et la prostitution est un phénomène général. Le fait suivant donnera une idée de cette prostitution : d'après le rapport du secrétaire du Conseil de la Maison de charité de Saint-Pétersbourg, « chaque hiver viennent à Saint-Pétersbourg des provinces voisines de nombreuses paysannes. Tout l'hiver elles se livrent à la prostitution. En été elles retournent au pays natal pour aider aux travaux champêtres ». Du gouvernement de Toule, des paysannes amènent à la ville leurs innocentes fillettes à peine âgées de seize ans, et les

placent dans des maisons de tolérance. Ces paysannes s'excusent ainsi : « Je ne veux pas que ma fille soit la femme de quelque ivrogne querelleur. Mieux vaut pour elle de subsister ainsi jusqu'à dix-huit ans. Ensuite elle pourra travailler dans quelque fabrique... » La jeune fille placée envoie parfois à sa mère une partie de son « gain ».

En général, ce sont les paysannes qui forment en Russie le pour cent le plus important des prostituées : à Saint-Pétersbourg les 65 °/₀ de toutes les prostituées sont des paysannes ; à la foire de Nijni-Novgorod où viennent annuellement les marchands russes, non seulement pour faire du commerce, mais aussi pour « s'amuser », les 74 °/₀ de toutes les prostituées sont des paysannes. Saint-Pétersbourg compte en tout 50.000 femmes qui vivent de la prostitution, soit d'une façon permanente, soit temporaire. Au congrès de « la Défense de la femme » (avril 1910) fut constaté l'affreux développement de la prostitution enfantine :

« Les fillettes prostituées se rencontrent maintenant à Saint-Pétersbourg à chaque pas. La vente de l'amour par les enfants s'accomplit ouvertement, sans le moindre paravent... Dans les rues où se réunissent habituellement les prostituées, on peut voir des groupes entiers de fillettes de 10 à 12 ans[1] qui fixent les hommes, échangent des phrases honteuses. Il existe des « hôtels pour nouveaux arrivés » qui ont comme spécialité la prostitution enfantine... Des « intermédiaires » sont à la tête de l'industrie du corps de la fillette. » (Citation tirée du journal « Kievskayïa Mysl », 1910, n° 76.)

Les enquêtes réalisées par le premier Congrès russe sur la traite des blanches ont éclairé la question suivante : pourquoi la prostitution a-t-elle atteint un si

1. Dans le rapport du Conseil de la « Maison de Charité » de Saint-Pétersbourg se notent des cas où des prostituées ne sont âgées que de neuf et même de huit ans.

grand développement ? Comme première cause de ce développement se présentent la faim et la misère. La ruine des forces productrices de la population — résultat des contradictions profondes de la vie sociale du peuple russe — a été des plus favorables au développement monstrueux de la prostitution. Les mauvaises conditions du travail et les salaires trop bas poussent la paysanne, l'ouvrière sur cette route : en Russie, les domestiques gagnent de 3 à 8 roubles par mois (8 à 20 fr.) et le salaire de l'ouvrière est un peu plus élevé... Ajoutez à cela le manque absolu de lois défendant la femme du peuple et l'extrême ignorance de celle-ci. D'après les données de l'année 1897, les 90 °/₀ des femmes russes étaient complètement illettrées. Encore aujourd'hui, cette maxime règne dans la campagne russe : « la science ne sert à rien aux fillettes ». Le moujik, au lieu d'envoyer sa fille à l'école, l'emploie comme domestique, comme bergère...

La situation de la femme est également très pénible dans le milieu des marchands et des ecclésiastiques. On n'y permet pas à la jeune fille de se marier par amour. Les conditions matérielles servent de base à tout mariage. Parmi le clergé il est d'usage, en certains cas, de mettre à la tête de la paroisse le gendre de l'ancien prêtre. Alors le séminariste qui a terminé ses études, se cherche avant tout une « fiancée avec paroisse »... Le mariage se conclut souvent entre personnes ne se connaissant absolument pas.

II. — La société moderne n'oblige pas seulement la femme à utiliser sa force musculaire. Elle la force à employer aussi son énergie mentale. De là, l'apparition sur la scène historique de la femme intellectuelle, de la femme médecin, de la maîtresse d'école, etc. C'est à « l'époque des grandes réformes » que remonte la naissance de la femme intellectuelle en Russie. Pour la réalisation de ces réformes, pour l'améliora-

tion de l'instruction publique, des conditions hygiéniques de la vie du peuple, se fit sentir la nécessité d'une énorme quantité de travailleurs intellectuels. De cette manière, la femme put de suite appliquer ses forces. Ainsi s'explique l'envahissement des hautes écoles par les femmes et la part que celles-ci ont prise vers 1860 à l'action sociale. De plus, le développement économique et social a contribué à former les cadres des femmes intellectuelles. Ce fut d'abord la noblesse qui fournit l'élément de ces cadres. La chute de l'économie de la noblesse, la décomposition de ses familles, forcèrent un grand nombre de ses jeunes filles à se gagner la vie. Pour atteindre ce but, ces dernières s'adonnèrent à des professions libérales. A ces intellectuelles sorties de la noblesse se joignirent des filles de fonctionnaires, de « popes », de petits bourgeois citadins. Dans maintes professions, mais surtout comme pédagogues et comme médecins, les femmes russes ne cèdent point le pas aux hommes, ni en nombre, ni en qualité. Les derniers temps, nos femmes ont même commencé à étudier l'agronomie, la technique, etc.

Mais la femme intellectuelle russe ne se contente pas d'embrasser quelque carrière libérale. Elle prend aussi une part active à la lutte sociale, à la politique. Sous ce rapport, elle a laissé bien en arrière ses sœurs européennes. Seule peut-être la grande Révolution française, avec ses « dames des Halles », a donné un tableau à peu près identique de la participation collective des femmes à la lutte politique. Mais tandis que les « dames des Halles » ne furent que des partisans inconscients d'un mouvement instinctif, en Russie la femme révolutionnaire représente une activité consciente et organisée.

De même que l'homme intellectuel russe, la femme intellectuelle subit l'influence des idées socialistes. Et le terrorisme qui — comme nous l'expliquerons plus

loin, — répond si bien à la mentalité des intellectuels, a trouvé beaucoup d'adeptes parmi les femmes révolutionnaires de notre pays. Maints actes terroristes ont été accomplis en Russie par la « faible » main d'une femme et que de jeunes filles y sont mortes pour la Révolution !

Nous pouvons affirmer, sans exagération aucune, que l'intellectuelle russe considère son rôle social avec beaucoup plus de profondeur que ses sœurs européennes.

L'activité sociale et politique de la femme russe serait encore plus efficace, si elle n'était point entravée par la législation. La loi interdit à la femme de prendre part aux élections, soit à celles de la Douma, soit aux locales. Cependant, dans l'administration locale, la femme travaille en qualité d'employée salariée, de médecin, d'institutrice, etc. A la campagne, les conditions du travail intellectuel sont très pénibles, surtout lorsque c'est une femme qui l'exécute.

CHAPITRE VI

LES INTELLECTUELS. — LE NIHILISME

I. Les origines du nihilisme. — II. La jeunesse intellectuelle en Russie. — III. Les intellectuels et le socialisme. — Le terrorisme.

I. — Les intellectuels russes forment un groupe social tellement original, sont si peu semblables à leurs collègues européens, que je ne peux pas ne point m'arrêter à leur caractéristique.

« Nihiliste russe ! » Qui de vous n'a pas entendu ce terme? Pourtant, malgré sa grande propagation, ce mot n'évoque pas devant tous les lecteurs une image nette et vraie du « nihiliste » réel. La plupart du public se fait une représentation de lui d'après les « terribles » articles de la presse des boulevards, les romans et les drames écrits par des auteurs ignorant presque toujours la Russie, et d'après des scènes cinématographiques. Pour cette part du public, lui, le « nihiliste » est un jeune homme en blouse, aux « yeux de feu », une bombe dans la main ; elle, la « nihiliste », est une jeune fille aux cheveux coupés courts, à la froide résolution. Les habitants des quartiers des villes d'Europe où les étudiants et étudiantes russes cherchent asile ont une conception moins vague de ce terme : « nihiliste ». Au quartier Latin, les silhouettes des « nihilistes » sont devenues familières, mais on ne les connaît que superficiellement.

Entendons-nous d'abord sur le mot même de « nihiliste ». Celui-ci a une origine très lointaine. En Europe, on l'appliquait déjà à la doctrine hérétique de Pierre de Lombardie. Dans la première moitié du XIX[e] siècle, nous le rencontrons dans les ouvrages d'un critique littéraire russe, mais il n'y possède pas encore le sens qui lui fut appliqué dans la seconde moitié du siècle. Ce dernier sens fut formulé par les représentants eux-mêmes du « nihilisme », non par des représentants vivants, mais par des représentants littéraires, par deux héros du célèbre roman de Tourgueneff, *Pères et Enfants*.

« Le « nihiliste » — disent les héros de Tourgueneff — est un homme qui ne plie devant aucune autorité, qui n'accepte sur parole aucun principe, si estimé que ne soit ce dernier. »

« Nous agissons en vertu de ce que nous considérons utile. En nos temps, ce qui est le plus utile, c'est la négation, et nous nions. »

Mais les héros de Tourgueneff ne nient pas pour nier. Suivant eux la négation est indispensable pour « nettoyer la place ». Leur négation, c'est la négation de tous les anciens fétiches et préjugés qui servaient de base, pendant le servage, à la vie et à la mentalité de la société russe.

Une des principales assises de cette société était le grossier fétichisme religieux. Les « nihilistes » dirigèrent de suite leurs coups contre lui. Le talentueux publiciste Pissareff, mort malheureusement très jeune, les écrivains Dobroluboff et Tchernychevsky se distinguèrent dans cette lutte. Ils opposèrent au fétichisme religieux une nouvelle conception du monde et de l'homme, basée sur un positivisme naturaliste. Ils appelèrent la jeunesse russe à l'étude des œuvres de Karl Vogt, de Büchner, de Moleschott, d'Auguste Comte, de Mill, etc.

« Seules les sciences naturelles et mathématiques

ont le droit de s'appeler sciences... Seules les sciences naturelles peuvent développer l'intelligence », écrit Pissareff. Puis, généralisant ces idées, il ajoute : « Les mots et les illusions périssent, les faits restent. » La connaissance des faits, le pur empirisme, voilà ce qui est le plus utile à la « personnalité critique consciente ». C'est l'analyse des phénomènes et non les spéculations « philosophiques » abstraites qui forment l'intelligence.

Telles furent les thèses fondamentales du « nihilisme » de la seconde moitié du XIXe siècle. Le lecteur voit qu'il ne s'y agissait pas du tout d'une « négation nue », mais qu'il s'y traitait du remplacement des anciens fétiches et autorités par l'étude scientifique de la nature. Dans ces idées se refléta la transformation sociale qui eut lieu à cette époque. A cette époque, le régime féodal commença à s'ébranler ; de nouveaux éléments bourgeois remplacèrent la vieille aristocratie ; le type du noble instruit, esthète et philosophe, dut faire place au bourgeois intellectuel protestant contre les anciennes doctrines. Ce phénomène est analogue à celui qui se produisit en France, avant la grande Révolution, quand la nouvelle pensée bourgeoise fit tomber l'ancien régime et délivra la personne humaine du joug séculaire de celui-ci. Le « nihilisme » russe fut la déclaration de guerre de l'individu bourgeois contre toutes les entraves de la liberté individuelle. Ce fut aussi le reflet idéologique de ce nouveau régime de la libre concurrence individuelle, qui entra victorieusement dans la vie russe sous l'influence du développement capitaliste.

« Nous ne considérons rien au-dessus de la personne humaine », dit Tchernychevsky, et Pissareff donnant à la théorie de l'individualisme le nom d' « égoïsme », écrivit : « L'égoïsme — si on le comprend comme il sied — est une entière liberté de la personne, la ruine du travail et de la vertu *obliga-*

toires, et non un déracinement de tous les bons penchants et des élans généreux. »

L'apparition du « nihilisme » fut étroitement liée aux exigences des nouvelles formes économiques. L'original point de vue des « nihilistes » sur la vie et le rôle de l'homme nous le prouve : « La vie est un atelier et l'homme un ouvrier qui y travaille », dit un des héros de Tourgueneff, Basaroff, et son prototype vivant, Pissareff, ajoute : « Un bon chimiste est vingt fois plus utile qu'un poète. » Ce point de vue fut une protestation instinctive contre cette esthétique indolente dont s'était entourée la noblesse de l'époque du servage et qui servait de joli paravent à des abus, à l'ignorance et à la boue. Le travail producteur, voilà vers quoi dirigèrent les « nihilistes » leurs contemporains. Cet appel des « nihilistes » reflète en lui les besoins les plus pressants de la Russie. La guerre de Crimée ouvrit les yeux du peuple sur son état arriéré et sa misère, et l'époque des « grandes réformes » exigeant un grand travail, les hommes n'eurent plus le temps de songer à l'esthétique. Quant à cette négligence du costume, de la coiffure et des manières qu'on put observer chez les « nihilistes » et qui étonna tellement les hommes « de culture »; elle ne fut qu'une manifestation extérieure, parfois exagérée, de cette protestation contre l' « esthétisme », contre l' « aristocratisme » esthétique.

II. — Ce démocratisme du costume et de l'aspect, qui fut un des traits caractéristiques du « nihilisme russe », s'explique aussi par le démocratisme de la composition et de l'origine de cette jeunesse intellectuelle qui forma le noyau principal du « nihilisme ». Jusqu'au milieu du XIXe siècle, parmi les intellectuels avancés prédominèrent les enfants des nobles. Les chefs les plus en vue du mouvement révolutionnaire éclos sous Alexandre Ier ont été de jeunes aristocrates,

des officiers brillants, dont la plupart moururent sous les coups de la répression gouvernementale, après la tentative de révolution du 14 décembre 1825.

Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, la composition sociale de la jeunesse, intellectuelle russe changea. Le développement du capitalisme opposa à l'élément noble un nouvel élément social et amena à la décomposition des castes. Des familles de prêtres, de bureaucrates, de petits commerçants, voire même de paysans, donnèrent naissance à des intellectuels. Par milliers ces derniers marchèrent vers les grandes villes pour suivre les cours des universités ou des autres hautes écoles.

Cet exode de la jeunesse du foyer paternel vers les temples de la science symbolise, pour ainsi dire, le réveil de la Russie de son profond sommeil séculaire à la suite de la débâcle de Crimée, et l'étudiant et l'étudiante russes symbolisent la poursuite de la Science et de la Liberté...

Le rapport de la Commission des professeurs de l'Université, chargée d'effectuer une enquête sur les troubles universitaires de 1861, donna la caractéristique suivante de la situation originale de l'étudiant russe :

« La société russe a inspiré à l'étudiant une telle idée de sa dignité qu'on ne peut observer ce même phénomène dans aucun autre pays. Dans les Etats où l'instruction est répandue parmi le peuple, où elle a fortement pris racine, ceux qui étudient ont leur rang social déjà déterminé. En Russie, les représentants de la culture intellectuelle, les étudiants, et, en nos temps, chaque Russe, sentent profondément la nécessité de la culture, la considérant comme seule capable de remédier aux maux sociaux qui les oppriment. L'habitude de l'inactivité, la coutume de compter sur les autres pour l'accomplissement de ses devoirs, toutes deux implantées chez nous, font

que la jeunesse constitue l'élément actif, tandis que les générations mûres commencent à jouir tranquillement de la vie. C'est pour cela que nos jeunes gens ont si conscience du rôle qui leur est prédestiné. L'étudiant, en Russie, ce n'est plus un élève, c'est un précepteur de la société. Celle-ci le regarde avec orgueil et lui accorde toute son estime. Aux yeux de beaucoup, l'étudiant est l'incarnation de l'avenir et de l'espérance de la Russie ».

Le célèbre chirurgien et pédagogue russe, Nicolas Pirogoff, a dit que l'Université et les étudiants russes étaient le « baromètre de la société ». A ce point de vue, nous pouvons affirmer que les incessants troubles d'étudiants de la seconde moitié du XIXe siècle et du commencement du XXe, n'étaient que le reflet des besoins non satisfaits du peuple russe.

Le gouvernement voulut annihiler les tendances démocratiques de la jeunesse universitaire. Pour atteindre ce but, il prit les mesures suivantes : il rendit difficultueuse l'entrée des Universités aux auditeurs libres ; les montants des inscriptions furent de beaucoup augmentés ; on exigea des jeunes gens, désireux de fréquenter l'Université, le « diplôme de maturité », c'est-à-dire le baccalauréat classique ; l'entrée même dans les lycées fut rendue difficile, surtout après la circulaire du 18 juin 1887. Celle-ci, connue dans l'histoire de l'instruction publique russe sous le nom de « circulaire au sujet des enfants de la cuisinière », ordonna aux directeurs des écoles secondaires de n'accepter qu'un nombre limité d'élèves appartenant à un milieu démocratique. « Il faut, — y disait le ministère, — débarrasser les gymnases (lycées) et les progymnases des enfants de cochers, de cuisiniers, de blanchisseuses et de petits commerçants. Ces enfants, à moins d'être doués exceptionnellement, ne doivent sortir de leur milieu... »

« L'instruction ne les amènerait qu'au mépris de

leurs parents, au mécontentement de leur état, à l'aigrissement contre l'inégalité inévitable et naturelle existant dans la répartition des biens. »

Mais toutes ces mesures ne servirent à rien. Des ondes démocratiques envahirent peu à peu les écoles et la jeunesse appartenant aux hautes classes sociales dut faire place à la jeunesse démocratique. Ainsi, par exemple, entre 1899 et 1900, parmi les étudiants de l'Université de Moscou, les fils de fonctionnaires constituaient les 32,5 °/o du nombre total d'étudiants. Entre 1908 et 1909, ces 32,5 °/o se transformèrent en 23,7 °/o. En ces dix ans, parmi les étudiants, le nombre des fils de nobles tomba de 17,4 °/o à 13,8 °/o. Au contraire, augmenta, de 5,2 °/o à 8,4 °/o, celui des paysans ; se haussa, de 14,7 °/o à 16,9 °/o, le nombre des fils de marchands, et celui des « mechtchanié » (petits propriétaires de villes), de 15,9 °/o, sauta à 21,2 °/o. Mais ce phénomène acquiert encore plus de relief, si l'on considère, non le rapport qui existe entre les divers groupes, mais la croissance de chaque groupe séparément. Entre 1899 et 1909, le nombre, parmi les étudiants, des enfants de fonctionnaires et de nobles augmenta d'une fois et demie; celui des enfants de marchands, de deux fois et demie; celui des « mechtchanié », de trois fois ; celui des enfants de prêtres, de trois fois ; le nombre des enfants de paysans, de trois fois et demie, et le nombre des personnes exerçant des professions libérales, de quatre fois et demie !

III. — Avec une telle composition de la jeunesse universitaire russe, il ne faut pas nous étonner que les tendances de la « gauche » prédominent parmi les étudiants et que la plupart de ceux-ci soient sous l'influence de diverses organisations révolutionnaires. Cependant, la représentation d'un étudiant révolutionnaire russe sous les traits d'un anarchiste est

tout à fait fausse. L'anarchisme, dans le sens même du mot, a été peu répandu en Russie, et l'assise principale de l'anarchisme, — l'antiparlementarisme, — n'a joui et n'a pu jouir de l'approbation d'un peuple qui a lutté si longtemps pour l'établissement du régime parlementaire. Quant au socialisme, il a vraiment une très forte influence sur notre jeunesse intellectuelle. Ce fait s'explique, d'ailleurs, par maintes raisons.

Tout d'abord, par sa composition et sa situation matérielle, la plus grande partie de la jeunesse russe fréquentant les Universités appartient au prolétariat intellectuel. Je crois qu'il est impossible de trouver au monde un étudiant plus pauvre et plus affamé que l'étudiant russe. 25 roubles par mois (65 francs), c'est déjà un budget supérieur à la moyenne. L'enquête, sur les conditions de la vie des étudiants de Kiev (en l'année 1872), établit que maints étudiants « tâchent de se passer de l'indispensable ». En ces derniers temps, le nombre de tels étudiants s'est multiplié. Il n'est pas rare que la misère et la faim amènent au suicide quelque étudiant. Avec cet état de choses, on ne peut s'étonner de voir la jeunesse universitaire se soumettre à l'influence des partis socialistes.

Une autre cause du succès des idées socialistes, parmi les intellectuels russes, a été exprimée par l'auteur allemand, — Karl Kautsky, — qui a relié ce phénomène au rôle joué par le capital étranger dans la vie économique de la Russie.

« Dans un pays à industrie capitaliste, où le capital est fourni à cette dernière surtout par l'étranger, doit se remarquer d'abord l'absence d'une quantité considérable d'ouvriers non producteurs, — domestiques ou intellectuels, — dépendant du capital. Le nombre absolu d'ouvriers non producteurs pourra y être fort élevé, mais l'influence exercée sur eux par le capital ne sera point grande. Dans un tel pays, les ouvriers

non producteurs et leurs services dépendent des autres classes sociales, de celle des propriétés foncières, par exemple. S'ils composent les cadres des intellectuels, leur existence sera plus pauvre, mais dépendra moins de la mentalité capitaliste.

« Le capital a une influence néfaste sur ces ouvriers seulement dans les endroits où il consomme ses bénéfices.

« Le financier français, audacieux, a acquis des obligations russes, a placé son argent dans des entreprises industrielles russes, a des actions émises par l'Etat pour la construction des chemins de fer de Russie. Pourtant, ce financier a à son service, non des domestiques russes, mais des domestiques français ; pourtant ce financier passe son temps avec des actrices françaises, est le Mécène de musiciens, de peintres et de poètes français, reçoit en ses salons des artistes, des politiciens, des savants français, et, — s'il est croyant ou veut conserver la religion parmi le peuple, — il soutient les monastères français et non russes. Il achète, non les journalistes russes, mais les journalistes français. La plus-value sert à rendre plus ferme l'influence du capitalisme, pas en Russie, mais en France.

« Et ce phénomène est une des causes sérieuses de ce fait que les intellectuels, du moins leur généralité, ont, en Russie, un train de vie plus que modeste. Car, dans aucun autre Etat, les intellectuels ne sont moins dépendants du capital qu'en Russie, ne lui sont plus brutalement opposés, ne comprennent mieux le prolétariat et ne sont plus attachés à celui-ci...

« Dans aucun pays le nombre d'agitateurs socialistes, théoriciens fort instruits, n'est aussi élevé qu'en Russie, pays des illettrés. »

Nous pouvons donner encore une explication du penchant des intellectuels russes vers le socialisme : les intellectuels sont eux-mêmes intéressés à la liqui-

dation de l'ancien régime, mais, trop faibles pour résoudre ce problème, ils cherchent, pour les aider, encore d'autres forces. Comme la démocratie bourgeoise russe est des plus insignifiantes, seul, le prolétariat peut être un sérieux allié dans la lutte contre l'absolutisme. Pour se rapprocher de cet allié, les intellectuels adoptent l'idéologie socialiste.

Nous devons faire une restriction : sont loin d'être socialistes tous les intellectuels russes. Les adeptes du socialisme forment la sphère la plus démocratique de la classe des intellectuels, et sa sphère, la plus élevée (professeurs, avocats, ingénieurs, etc.), accorde sa sympathie au libéralisme bourgeois et au radicalisme.

Se joignant au prolétariat et prenant part au mouvement socialiste, les intellectuels apportent dans ce mouvement quelque chose de leur. Ce « leur » est visible surtout dans la tactique révolutionnaire, dans les formes du Terrorisme. La terreur politique individuelle, comme système d'*action politique*, a été en Russie le produit de l'idéologie des intellectuels. Ceux-ci ne participant point directement à la production, étant « indépendants » du mécanisme économique, ne sentant de lien entre eux et le tout social, sont enclins à opposer « leur personnalité » à la société; à considérer les phénomènes de la vie sociale, moins comme résultats des forces matérielles de la nature que comme manifestations de la personnalité. A cause de cela, il semble aux intellectuels qu'on peut transformer un régime en faisant disparaître un personnage ou une série de personnages. Ils ne voient pas dans un régime le reflet du groupement des classes, ils y voient une combinaison d'individus et de personnes. De là, la « terreur individuelle » comme méthode d'action politique. Il s'y adjoint aussi parfois le désir de sacrifice de soi-même, désir presque mystique...

Quant à ce qui concerne les ouvriers russes, leurs sympathies, au contraire, vont à la tactique de l'action organisée des masses. C'est d'ailleurs fort compréhensible, car le milieu technique et économique, entourant l'ouvrier des grandes entreprises, rappelle à chaque instant à celui-ci qu'il n'est qu'une partie de l'énorme corps social.

LIVRE III

LE POUVOIR ABSOLU, SON ORGANISATION SES RESSOURCES

CHAPITRE I

ORGANISATION DU POUVOIR CENTRAL

I. La Maison impériale. — L'autocratie. — II. Le Ministère et le Conseil d'Empire.

I. — Le lecteur sait comment s'est formée en Russie la monarchie absolue centralisée, quelles furent ses racines sociales, quel a été son développement historique et quelles formes elle a revêtues à la fin de ce développement. Maintenant, nous devons envisager plus profondément la structure politique de l'Etat russe et l'organisation intérieure de ses différentes parties.

La première et la principale de ces parties, c'est naturellement le pouvoir du tsar. Le tsar et sa famille constituent « Rossiyskïi imperatorskïi Dome » (la « Maison impériale de Russie »). Comme les tsars et les grands-ducs russes se distinguent par une assez considérable fécondité, l'effectif actuel de « la Maison » est plutôt respectable : plus de cinq dou-

zaines de membres. La famille impériale, c'est le plus gros et le plus riche de tous les propriétaires de la Russie. La richesse privée de chacun de ses membres est très grande. Seulement en Sibérie, le tsar possède 42 millions et demi de déciatines de terres. Maintes propriétés immenses du Caucase, de la Crimée, etc... appartiennent au tsar et aux grands-ducs. Sans compter ces richesses privées, la famille impériale possède encore ce qu'on appelle les « biens d'Oudiels », constitués par des terres et des capitaux. Ces biens « d'Oudiels » ont été constitués en 1797 par Paul I[er], « pour assurer à jamais l'existence de la famille impériale ». A ces « Oudiels » appartiennent 7.900.000 déciatines de terre, 1.500 moulins, 850 entreprises commerciales, 100 fabriques et usines, les plus beaux vignobles de Russie, etc... (En 1896, par exemple, l'administration des « Oudiels » vendit pour 4 millions de francs de vin et le revenu total des « Oudiels », en la même année, atteignit le chiffre de 53 millions de francs) En cent ans (1797-1897), les « Oudiels » dépensèrent plus de 1.500 millions de francs pour l'entretien des membres de la famille impériale. Dans cette somme ne rentre point l'argent pris au « capital impérial », qui est presque fantastique. Pour la libération seule des serfs appartenant au « Dome » impérial, celui-ci a reçu 1 milliard et quart de francs qui sont allés arrondir le « capital ».

Mais là ne se bornent point toutes les sources auxquelles peut puiser la maison des Romanoff. A part des propriétés privées et du « capital impérial », elle jouit également des fonds d'Etat sous forme de « subvention du Trésor de l'Etat ». En 1904, cette subvention se montait à 34 millions de francs, mais à partir de 1906 elle est de 41 millions de francs.

De plus, maints membres de la Maison impériale occupent des postes, fort bien payés, dans la haute administration, dans l'armée et sont loin de montrer

à leurs subordonnés l'exemple du désintéressement. Le lecteur peut se représenter maintenant combien est chère au peuple russe la monarchie.

De la question de la monarchie il ne faut pas envisager seulement son côté matériel. Au point de vue juridique, le plus haut pouvoir centralisé de l'Etat russe est « l'autocratie illimitée ». Le sens primitif de ce terme « autocrate » n'est pas le même que celui qui lui fut attribué pendant la « période de Saint-Pétersbourg ». Lorsqu'un tsar moscovite adoptait le titre « d'autocrate », il voulait dire par là qu'il ne dépendait d'aucun *souverain étranger*. Mais quand la monarchie se fut affermie en Russie, dans la conception de « l'autocratie » commença à prédominer l'élément de la souveraineté absolue du tsar sur toute *la population du pays*.

Grâce à l'aperçu historique que nous avons fait du développement de l'Etat russe, nous savons déjà que l'absolutisme n'a pas été, en somme, un véritable absolutisme, que la monarchie s'y est toujours trouvée sous la dépendance de la noblesse et que dans son activité elle n'a fait qu'exprimer les intérêts de celle-ci. Plus bas nous verrons que tout le mécanisme bureaucratique de la Russie est étroitement lié à la noblesse et que dans la composition de la bureaucratie russe se reflète la situation avantageuse des propriétaires appartenant à l'aristocratie.

II. — Quant à ce qui concerne l'organisation des plus hautes institutions de l'Etat, il y a déjà longtemps que ces institutions sont semblables, *en apparence*, à celles de l'Europe. Le principal agent de l'autocratie chargé d'exécuter la volonté de celle-ci a été, au cours de tout le XIXe siècle, le ministère. La formation du cabinet des ministres dépend entièrement du tsar, et devant le tsar, seul, les ministres sont responsables. Ainsi aujourd'hui, en Russie, les

ministres, loin d'être des membres du gouvernement, sont les serviteurs *privés* du monarque, *ses fondés de pouvoir*. La représentation nationale accordée en 1906, sous forme de « Gossoudarstvennaïa Douma » (Douma d'Etat), n'a point changé la situation du ministère, car d'après la loi ce dernier ne dépend nullement de la représentation nationale. Bien des fois, lorsque la Douma exprima la méfiance que lui inspirait le ministère, celui-ci ne démissionna pas.

Cette dépendance des ministres du tsar amène à ce que les ministres ne forment pas une unité intérieure. Comme premier ministre se nomme toujours un homme jouissant de la confiance personnelle du tsar. Et le premier ministre doit agir, non d'après son opinion et celle de ses collègues, mais d'après « l'atmosphère régnant » à la cour. En Russie il y a, en réalité, deux gouvernements : l'un, officiel, le conseil des ministres, l'autre, non officiel, la camarilla de la cour. Cette camarilla tient entre ses mains aussi bien les fils de la politique extérieure que ceux de la politique intérieure. Maintes preuves démontrent que cette camarilla est bien un fait réel. La politique extérieure en fournit une éclatante. Les divulgations des presses russe et étrangère établirent que le conflit russo-japonais fut transformé en une lutte armée *malgré* le ministère des Affaires étrangères et celui de l'armée, et que cette transformation fut entièrement due au tsar et à sa suite, tous deux agissant en vue de leurs intérêts matériels privés. En politique intérieure aussi, les courtisans forcent le ministère à adopter la ligne de conduite qui leur est la plus avantageuse. L'activité de cette camarilla se base sur les intérêts de l'aristocratie, car les représentants de cette dernière servent à la former.

Les fonctions de ce gouvernement de coulisse sont peu pénibles, car d'énormes sommes secrètes grèvent chaque année le budget russe « pour un emploi connu

de Sa Majesté l'Empereur ». Ces fonds sont utilisés, comme principale ressource, pour l'organisation des forces réactionnaires. Les divulgations de la presse ont dévoilé que chaque acte gouvernemental réactionnaire, comme, par exemple, la dissolution de la première et de la seconde Douma, est toujours précédé d'importantes assignations dont ces fonds secrets supportent les frais. C'est sur le compte de ces mêmes fonds que s'alimentent les journaux de la droite, que s'entretiennent les autres armes destinées à lutter contre le peuple russe.

De cette manière, dans l'organisation du haut pouvoir exécutif de la Russie se sentent encore les restes du droit féodal, les restes de ces époques quand les intérêts d'Etat coïncidaient et se mélangeaient aux intérêts privés du souverain et de sa cour.

Pas plus satisfaisante est l'organisation du pouvoir législatif. Jusqu'en 1906, c'est-à-dire jusqu'au moment où fut ouverte la première Douma, le « Conseil d'empire » servit à la Russie de laboratoire de législation. Les membres de ce Conseil ne s'élisaient point, ils étaient nommés par le tsar. D'ailleurs, celui-ci s'était réservé d'opposer son veto aux décisions prises par eux. L'histoire russe est remplie d'exemples lorsque le tsar, d'un coup de plume, annihilait les lois projetées par ceux qu'il avait lui-même choisis. De plus, maintes réformes furent effectuées avant 1906, sans que le « Conseil d'empire » en eût connaissance. Ces réformes se promulguèrent sous l'aspect de « manifestes » ou « d'oukazes » impériaux.

En 1906, l'organisation en Russie du pouvoir législatif se modifia un peu. Le Conseil d'empire fut réformé. Aux membres nommés par le tsar furent autorisés à se joindre les représentants des « zemstvos », des municipalités, des corporations marchandes, de la noblesse, du clergé et des universités. Cette institution à moitié bureaucratique, à moitié

parlementaire, reçut comme mission de « retenir » l'autre chambre, la Douma. Six ans d'existence de cette institution montrèrent que le Conseil d'empire ne se contente pas d'être « conservateur » à la manière de la « Chambre des lords » anglaise et qu'il a un plan de conduite purement réactionnaire. Le Conseil d'empire ne présente presque aucun projet de loi, mais il freine les travaux de la Douma et son zèle le pousse à être plus réactionnaire que le gouvernement lui-même.

Quant à l'activité et au rôle de la Douma, comme ils sont étroitement liés aux événements révolutionnaires, nous en reparlerons. Et maintenant, passons à la caractéristique des autres parties du mécanisme de l'Etat russe.

CHAPITRE II

LA BUREAUCRATIE RUSSE

I. La bureaucratie et la propriété foncière. — II. Le caractère de la bureaucratie russe.

I. — La Russie est la véritable patrie de la bureaucratie. Comparé à ceux de l'Europe occidentale, le développement de sa vie politique et sociale fut très lent, mais, par contre, celui de sa bureaucratie progressa avec une vitesse incroyable. D'après le connu publiciste russe, N. Roubakine, « au cours de toute l'histoire du XIXe siècle ne fut observée, dans aucun pays, une si rapide croissance de bureaucratie que celle qui s'est accomplie en Russie, à nos yeux. En un espace de 40 ans environ (1855-1897), en Belgique, par exemple, le nombre des fonctionnaires s'est accru de 2 fois et demie. Même dans la si bureaucratique Autriche, ce nombre s'est augmenté d'une fois et demie de 1828 à 1874, et, en ces derniers 34 ans, s'y ajouta à peu près le même nombre de fois. En Russie, la mobilisation des forces bureaucratiques s'est produite 3 ou 4 fois plus vite ».

D'après le recensement général de 1897, on a constaté que le chiffre représentant la quantité de personnes employées dans diverses institutions de l'autorité publique s'élevait, en Russie, à 435.000, dont 397.000 hommes et 38.000 femmes. Remarquons que ce nombre n'est qu'un minimum de la masse réelle

des bureaucrates russes, car sont loin d'y être comprises toutes les catégories pouvant se rattacher à la bureaucratie. Comparons ce minimum, tout d'abord à la population entière de la Russie : sur 292 habitants revient un fonctionnaire. Puis, au nombre des habitants masculins âgés entre 18 et 88 ans, nous voyons un bureaucrate pour 89 hommes.

La composition de la bureaucratie russe est assortie artificiellement par le gouvernement. L'entrée dans les cadres bureaucratiques est complètement interdite aux Juifs. Les Polonais et autres « étrangers » ne peuvent obtenir qu'à grand'peine un poste de fonctionnaire. Cependant, exception est faite en faveur des membres de la noblesse allemande des provinces baltiques, qui, comptant comme un solide appui de l'autocratie, ont donné beaucoup de fonctionnaires à la bureaucratie russe.

Ainsi, dans une importante partie de la Russie, le bureaucrate apparait comme un élément étranger, joue le rôle du conquérant en pays conquis et provoque la haine de la population.

Des plus caractéristiques est la composition de la bureaucratie russe au point de vue social. Son étude nous permet de répondre à la question : qu'est-ce qu'est la bureaucratie russe, comme groupe social? Parmi les historiens, sociologues et publicistes russes, a été soulevée, mais non terminée, une discussion à ce sujet. Les uns affirmaient que la bureaucratie est un groupe hors des classes sociales, dénué d'intérêts sociaux, dont les membres ne sont unifiés que par les intérêts privés de leur corporation et ceux de leur carrière personnelle. D'autres, exposant la thèse contraire, cherchaient à trouver dans le bureaucratisme russe les traits d'organisation d'une classe définie... Voici l'analyse de la composition sociale de la bureaucratie, analyse qui ne contribuera pas peu à éclaircir cette question encore non résolue.

Suivant les données de certaines statistiques, on peut établir que toute la haute bureaucratie et une importante partie de la moyenne sont constituées par la noblesse propriétaire foncière. Toutes les institutions supérieures de la bureaucratie russe, Conseil des ministres, Conseil d'Empire, Sénat, sont remplies par des rejetons de l'aristocratie, et toutes les places gouvernementales importantes, soit de l'intérieur, soit représentatives, comme un poste de général-gouverneur, de gouverneur, de procureur, d'ambassadeur, sont occupées par des nobles, propriétaires fonciers.

Si nous consultons le registre des membres du Conseil d'Empire, nous verrons que les hauts dignitaires y siégeant, anciens ministres, généraux, amiraux et autres, ont accaparé entre leurs mains les plus vastes propriétés foncières de la Russie. Vingt-deux membres du Conseil d'Empire « véritables secrets conseillers d'Etat » (le plus haut titre civil russe) possèdent 176.000 déciatines, non compris les districts forestiers, c'est-à-dire que chacun d'eux est propriétaire de 8.000 déciatines. De plus, il ne faut pas oublier que les données officielles sont sensiblement inférieures aux réelles et, qu'en vérité, la richesse foncière de ces nobles est deux fois plus grande que celle que leur veut bien reconnaître le gouvernement. Les huit « secrets conseillers d'Etat » (titre d'un degré au-dessous du précédent) ont en leur possession environ 115.000 déciatines, c'est-à-dire qu'il leur revient 17.000 déciatines de terre par tête.

Le même fait peut être constaté au sujet de nos sénateurs et autres fonctionnaires supérieurs. En résumé, nous pouvons dire que par la possession même d'une noble origine et de nombreuses terres, on acquiert le droit à la participation au gouvernement. Cet état de choses n'est qu'un reste de féodalisme, la fusion du pouvoir public et de la richesse foncière étant le caractère du régime féodal. Quelques autres

arguments encore prouvent l'existence de l'empreinte féodale dans la bureaucratie russe : parmi les plus hauts dignitaires de l'Empire se trouvent des hommes, sans aucune ou avec la plus élémentaire des instructions, qui, malgré cela, sont chargés de diriger les affaires de l'Etat. Le titre et l'origine de chacun d'eux en ont fait des hommes d'Etat. Quelques-uns de ces dignitaires ont reçu leur instruction dans des établissements spéciaux, comme au Corps des Pages ou à l'Ecole de Jurisprudence où ne sont admis que les enfants de la plus grande noblesse.

La gravité de l'état actuel est encore augmentée par le fait que l'aristocratie transformée en bureaucratie, loin d'avoir oublié ses anciennes habitudes féodales, au contraire, les a entièrement conservées dans l'administration de l'Etat. La noblesse bureaucratique se conduit dans le domaine administratif tout comme un seigneur se conduisait en son château fort. Ces bureaucrates exigent une obéissance d'esclave de la part de leurs subordonnés. Dans les statuts régissant les fonctionnaires civils il y a un paragraphe bien familier à chaque employé, en vertu duquel chaque fonctionnaire peut être renvoyé par l'administration « sans explication des causes ». Il est compréhensible qu'avec un tel état de choses, les fonctionnaires russes ne forment pas un excellent élément.

II. — L'analyse juridique de la situation de la bureaucratie russe découvre beaucoup de traits affirmant combien est pleine de préjugés féodaux la vie politique du pays. Le caractère typique du régime féodal est, comme nous le savons, la fusion des intérêts privés des propriétaires et des intérêts de l'Etat. Ces intérêts coïncidaient de façon naturelle, et chaque domaine privé était un Etat en miniature avec sa justice, son armée et sa police. Mais avec le développement de l'Etat actuel centralisé, se produisit, en

Europe, la séparation du droit privé et du droit public. Un processus analogue fut commencé, même en Russie, mais la réaction du dernier quart de siècle a provoqué un retour vers les anciennes traditions. Jadis, existaient des organes administratifs servant, à la fois, d'agents au pouvoir public, et aux gros propriétaires privés. Et au commencement du xxe siècle apparut en Russie une police spécialement attachée aux fabriques, sous forme de sergents de ville, de commissaires, qui étant louée par des fabricants et usiniers, est soldée par des particuliers, mais compte comme fonctionnaire de l'Etat. Par un décret du Conseil des ministres, approuvé par l'Empereur, du 6 décembre 1905, fut autorisé aux gouverneurs et chefs de districts de satisfaire les demandes des propriétaires ruraux au sujet de la création dans les villages de fonctionnaires policiers et de la formation de détachements de police à cheval. Ces fonctionnaires et détachements « sont obligés d'accomplir tout ordre des propriétaires en vue de la sauvegarde de leurs domaines ». Ces policiers sont au service de l'Etat et à la solde des particuliers. Beaucoup de nobles, de gros propriétaires ruraux ont dans leurs domaines cette police mi-d'Etat, mi-privée, dont la création apparaît comme le caractère le plus typique de la restauration aristocratique. Une fusion si franche et, ce qui est le plus caractéristique, formulée juridiquement et sanctionnée en un même organe administratif, des éléments du pouvoir public et des éléments du droit privé, vous ne rencontrerez certainement pas dans aucun des Etats modernes.

Un trait analogue se dévoile dans la conduite du gouvernement russe envers le Trésor public. Le propriétaire aristocrate ne sachant point organiser son domaine sur base rationnelle, après avoir pressé comme des citrons ses fermiers, des paysans, par une exploitation sauvage, cherche dans quelque poste

de l'Etat une situation avantageuse, un moyen de se procurer de l'argent pour la continuation de « sa noble existence ».

Au Moyen Age, lorsque un « boyard » devenait « voévoda », c'est-à-dire gouverneur de quelque province, on disait de lui qu'il y allait pour « s'alimenter » ou pour « bien manger ». Plus tard, les bureaucrates ne jugèrent pas autrement un poste d'Etat qu'au point de vue d'un « consommateur ». Les chiffres suivants pris des données officielles pourront donner une idée de l'énormité des sommes dépensées pour cette « alimentation ».

D'après les chiffres officiels de l'an 1903, 80 membres du Conseil d'Empire reçoivent chaque année des traitements dont l'ensemble s'élève à 1.318.000 roubles (environ trois millions et demi de francs). De plus, en dix ans (1894-1904), le montant de l'entretien de la haute bureaucratie s'est augmenté de plus de deux fois. Voici les données de 1905, indiquant les traitements des bureaucrates et le nombre des fonctionnaires en bénéficiant :

Montant des soldes annuelles.	Nombre de fonctionnaires.
De 5 à 10.000 roubles (13 à 26.000 francs)	1.981
De 10 à 20.000 — (26 à 53.000 —	282
De 20 à 50.000 — (53 à 133.000 —	40
Plus de 50.000 — (Plus de 133.000 —	10

Donc, l'entretien de ces 2.313 hauts fonctionnaires, coûte au peuple 18.361.000 roubles chaque année, c'est-à-dire plus de 50.000.000 de francs (50 millions !)

En d'autres cas, le montant des récompenses accordées aux bureaucrates dépasse l'impossible. Par exemple, le commandant en chef de l'armée russe recevait par année, pendant la guerre russo-japonaise, une somme de plus d'un quart de million de francs !

Mais cette « part de lion » est surtout réservée par la haute bureaucratie à elle-même. Les petits fonctionnaires, au contraire, ne reçoivent que de très

faibles soldes. D'après des données officielles, des 435.000 fonctionnaires, 91.000 seulement reçoivent plus de mille roubles par an (2.600 fr.). Les autres 344.000 reçoivent donc moins de mille roubles et les traitements de certains petits fonctionnaires (instituteurs, employés des postes et des télégraphes) s'abaissent jusqu'à des sommes insignifiantes (beaucoup d'entre eux reçoivent de 45 à 50 francs par mois).

Il y a parmi la petite bureaucratie russe des cas d'extrême misère, la mort par la faim, le suicide à cause de la faim. Une telle position de ces fonctionnaires explique la participation de la petite bureaucratie à la grève générale (1905) du prolétariat. Mais ce qui est le plus caractéristique, c'est que les couches bureaucratiques dont les services sont le mieux payés par le gouvernement ne sont encore point satisfaites de leur situation et cherchent des gains « privés, complémentaires ». Chacun sait le grand développement atteint en Russie par « la concussion », car elle est devenue un phénomène familier jouant un rôle sensible dans la vie du pays. Dans les dernières années furent révélées à ce sujet les histoires les plus scandaleuses. Et souvent les preuves étaient si évidentes que le gouvernement était forcé, mais bien à contre-cœur, d'envoyer ses plus hauts agents sur le banc des accusés. Sur ce banc sont venus s'asseoir, par le hasard des circonstances, le sous-secrétaire d'Etat, Gourko, le gouverneur de Nijni-Novgorod, baron Fréderiks, le préfet de police de Moscou, Reinbot, et d'autres. En cette concussion, introduite dans le système gouvermental, se découvre le point de vue de la bureaucratie aristocratique sur le service de l'Etat. Elle considère ce dernier comme un moyen d'enrichissement personnel. Et la bureaucratie moyenne et inférieure — surtout la police — imite son exemple. La police force littéralement la population à se racheter des persécutions et

abus du pouvoir. A chaque Russe est bien familier le tableau de la visite avant les grandes fêtes des petits fonctionnaires policiers dans les différents quartiers des villes. Ces fonctionnaires vont de maison en maison, de boutique en boutique, de cabaret en cabaret, réclamant « des pourboires » des patrons des divers établissements et maisons. Des bureaucrates, plus haut placés, ne se dérangent naturellement pas. On leur envoie leurs concussions à domicile.

Tout en développant finement tout moyen d'exploitation et d'enrichissement, la bureaucratie russe tâche, en même temps, de rendre le plus léger possible le « fardeau administratif » et de fournir la somme la plus minime de dépenses physiques et intellectuelles. La journée de travail des hauts et moyens fonctionnaires ne dure que quatre, cinq, et au plus six heures par jour, donc elle est sensiblement plus courte que celle de leurs collègues étrangers. Mais la paresse, l'inaction, ne sont encore que les qualités des bureaucrates russes. Plus dangereuse est l' « extase administrative » de certains fonctionnaires, dont ne font qu'en souffrir les « administrés » de ces zélés fonctionnaires. Loin de la vie, des besoins vrais du peuple, ces fonctionnaires inventent sans cesse des règles et des lois inutiles, et inapplicables, et mutilent la vie du peuple.

Il ne peut pas en être autrement. L'origine sociale de la bureaucratie russe doit, inévitablement, amener à cela. Etant l'os de l'os, la chair de la chair de la noblesse mourante, la bureaucratie aristocratique ne peut certes pas devenir l'organisatrice de nouveaux rapports et de nouvelles formes de la vie populaire et peut encore moins incarner, dans la politique gouvernementale, les problèmes du progrès national et du développement économique, car le progrès apporte avec lui la perte de cette caste dont les représentants sont les bureaucrates russes.

CHAPITRE III

LES FINANCES DE L'ÉTAT

I. Le budget de l'Empire russe. — II. La Dette publique et l'équilibre budgétaire.

I. — Pour connaître à fond le mécanisme de l'Etat russe, il est indispensable d'arrêter notre attention sur les finances de celui-ci.

« Dans l'histoire financière de la Russie saillent trois choses : la croissance extraordinaire du budget de l'Etat, l'accumulation énorme de la dette publique et l'augmentation incessante des impôts indirects. Ces trois choses, liées étroitement l'une à l'autre, sont les résultats de l'histoire générale politique et économique de la Russie. »

Ainsi ont été définis, par un de nos meilleurs financistes, le professeur Bogolepoff, les traits les plus caractéristiques du système financier russe. (Prof. Bogolepoff, *Les finances de l'Etat et les intérêts sociaux*, Saint-Pétersbourg, 1906.)

De la vitesse de l'accroissement du budget russe, nous donnent une idée les chiffres suivants :

A la fin des premiers vingt-cinq ans du XIXe siècle, la somme totale des dépenses annuelles est de 150 millions de roubles. Au milieu du XIXe siècle ce chiffre est déjà doublé ; à la fin du troisième quart, quadruplé ; un peu avant la guerre russo-japonaise, il s'élève à presque 2 milliards ; en 1903, à 1.883 mil-

lions de roubles; en 1904, à 1.907 millions; en 1905, à 1.925 millions; en 1906, à 2.076 millions; en 1907, à 2.196 millions; en 1908, à 2.312 millions; en 1909, à 2.472 millions[1].

Ces chiffres ne traitent que du « budget ordinaire ». Quant aux dépenses « extraordinaires », elles constituent — malgré leur nom — un élément inévitable et permanent du budget russe : en 1909, elles sont de 150 millions de roubles ; en 1910, elles sont moindres, mais jointes aux dépenses ordinaires, augmentent le total jusqu'au chiffre de 2 milliards 1/2. Deux ans plus tard, le total est déjà de 3 milliards, y compris les dépenses extraordinaires; en 1912, les dépenses de l'Etat constituent 3.002 millions de roubles.

D'après un rapport officiel sur le budget de 1909, fait par le ministre des finances, M. Kokovtzeff, voici comment furent distribués les 2.472 millions du budget entre les diverses branches de l'économie de l'Etat :

	Millions de roubles.	
1) Paiement de la dette publique.	396,7	(16 %)
2) Armée et flotte.	536,4	(21,7 %)
3) Entreprises de l'Etat (monopole d'alcool, chemins de fer, etc.).	784,1	(31,7 %)
4) Frais d'administration	386,8	(15,7 %)
5) Retraites des fonctionnaires d'État. . .	103,7	(4,2 %)
6) Instruction publique, beaux-arts. . . .	78,4	(3,2 %)
7) Postes, télégraphes, téléphones. . . .	53,1	(2,1 %)
8) Mesures agraires.	39,7	(1,6 %)
9) Commerce et industrie	5	(0,2 %)
10) Subsides pour sociétés de chemins de fer.	41,1	(1,7 %)
11) Voie publique, ports, etc.	34,4	(1,4 %)
12) Fonds de réserve.	12,8	(0,5 %)

Ce tableau suffit pour démontrer l'état arriéré des finances russes. En Russie, pays agricole, où 120 mil-

1. Chiffres empruntés à un rapport officiel du ministre des finances.

lions d'habitants (sur 150 millions en tout) sont absolument illettrés, l'Etat ne dépense pour l'instruction publique que les 3,2 °/₀ de son budget, et que les 1,6 °/₀ pour l'agriculture!!!

Et même, de ces sommes insignifiantes, les grandes masses profitent fort peu. En 1908, la somme assignée pour les écoles primaires a été de 21 millions de roubles, et, en 1909, de 28 millions (soit de 40 à 50 centimes par habitant).

Par les chiffres cités, nous pouvons voir que les dépenses les plus importantes visent des buts improductifs. Les chiffres des frais d'administration et de pensions de fonctionnaires (de la plupart de ces pensions bénéficient les hauts bureaucrates) sont des plus éloquents : ces frais engloutissent presque un demi-milliard de roubles (1 milliard 1/3 de francs), c'est-à-dire le cinquième de tout le budget.

De plus, à cause de l'habitude, vieille de plusieurs siècles, de nos fonctionnaires de mêler les intérêts de l'Etat à leurs intérêts privés, il se produit de nombreux détournements et un gaspillage des sommes fiscales. Au moment de la guerre russo-japonaise, des officiers supérieurs et inférieurs entrèrent en rapport avec les ravitailleurs de l'armée et autorisèrent ceux-ci, en échange de concussions, à fournir des marchandises avariées. Et sont nombreuses aujourd'hui les affaires de même genre qui amènent maints brillants officiers sur le banc des accusés.

II. — Très lourds pour le budget russe sont les paiements de la dette publique. Le début de la politique d'emprunts remonte à l'époque de Catherine II, lorsque, à l'occasion de la guerre avec la Turquie, furent contractés quelques emprunts intérieurs et extérieurs. Au commencement du XIXᵉ siècle, l'Etat devint débiteur de 71 millions de roubles. Entre 1800 et 1861 (l'année de la suppression du servage), sa dette

augmenta de 1 milliard 1/2 de roubles; entre 1862 et 1876, d'encore 1 milliard 1/2; entre 1877-1886, de 2 milliards; entre 1887 et 1892 de 2 milliards 1/4; entre 1893-1903 de 3 milliards 3/4; entre 1904-1906, de 2 milliards 1/2, et en 1909 d'un demi-milliard.

Si à ces chiffres nous ajoutons ceux des dettes secondaires, nous verrons que depuis la fin du XVIII[e] siècle l'Etat russe a emprunté 16.363 millions de roubles, soit 43 milliards de francs. Mais, de ce chiffre nominal ne furent réalisés que 12.436 millions, c'est-à-dire les $76{,}_6$ °/₀ de la somme empruntée. Les autres, presque 4 milliards de roubles (plus de 10 milliards de francs), furent employés à faire face aux frais des opérations, surtout à remplir les poches des créanciers et des intermédiaires...

Des 16.363 millions empruntés de la fin du XVIII[e] siècle à 1906, 7.784 furent remboursés. En 1906, il restait à l'Etat 8.579 millions de dette, mais un nouvel emprunt de 525 millions porta à 9 milliards de roubles la dette publique. Mais là ne se bornent point toutes les dettes de l'Etat, car les chemins de fer d'Etat ont droit à des emprunts particuliers. En 1904, le total des emprunts contractés par ces derniers s'élevait à 2.169 millions de roubles. De plus, l'Etat ayant garanti les emprunts des compagnies privées de chemins de fer, les dettes de celles-ci se sont transformées, par conséquent, en dettes du Trésor : en 1909, ces dernières constituaient une somme de 1.142 millions de roubles. Ainsi, il est bien difficile de déclarer que l'endettement de l'Etat russe se monte à 9 milliards de roubles. L'endettement réel est beaucoup plus fort, mais il est impossible de le déterminer[1].

En 1906, par l'importance de sa dette publique, la Russie occupait le second rang parmi tous les autres

1. Les chiffres cités plus haut sont empruntés au professeur Migouline, auteur d'un grand ouvrage sur le crédit d'Etat russe.

Etats du monde (le premier est occupé par la France). Mais par l'élévation de ses paiements annuels, la Russie est au premier rang. Cette dernière circonstance fait singulièrement empirer la situation de notre pays qui est loin de posséder une grande masse aisée et qui, par le revenu moyen de chacun de ses habitants, occupe en Europe un des derniers rangs.

« Le côté le plus défavorable de la dette publique russe, dit le professeur Migouline, consiste en ce que plus de la moitié de cette dette a été contractée à l'étranger. Le peuple russe est forcé de payer à l'étranger un gros tribut annuel en remboursement d'un argent qui n'est même pas parvenu à l'intérieur du pays, ayant servi au maintien du cours des valeurs russes et au paiement des intérêts des anciennes dettes. »

Cette opinion de M. Migouline s'est trouvé un défenseur en la personne d'un auteur français qui, sous le pseudonyme de Lysis, écrivit une série de remarquables articles sur les finances russes (*La Revue*, année 1906, et *La Grande Revue*, année 1910). M. Lysis dit que la Russie recourt toujours à de nouveaux et à de nouveaux emprunts pour pouvoir payer les intérêts de ses anciennes dettes. Et il ajoute que du caractère improductif des emprunts russes souffrent non seulement les intérêts du peuple russe, mais aussi « l'épargne » étrangère, celle de la France surtout.

« Que perdons-nous sur les fonds russes ? demande M. Lysis, et il répond : On peut le calculer facilement. Il suffit de comparer les cours actuellement[1] cotés avec les prix d'émission. Le 4 °/₀ 1889 émis à 86,45 est à 75. Le 4 °/₀ 1893 (5e) émis à 97,25 est à 75. Le 4 °/₀ consolidé (3e) émis à 97,15 est à 76. Le 4 °/₀ 1901 émis à 98,50 est à 75. Le 3 1/2 °/₀ 1894 émis à 94,75 est à 68,50. Le 3 °/₀ 1896 émis à 92,30 est à 61,80, etc.

1. Ceci fut écrit à la fin de 1906.

Sur les six fonds russes que nous venons d'énumérer, la perte moyenne sur le prix d'émission est donc de 24 °/₀, elle est presque d'un quart, mais beaucoup de capitalistes français n'ont pas eu la chance d'acheter au prix d'émission. Après ce prix d'émission, on a coté sur les fonds russes des cours très élevés. Calculée sur ces hauts cours, la perte du public est bien plus considérable. Si l'on estime les fonds russes placés en France à 14 milliards, l'épargne perd déjà de 3 à 4 milliards ». (V. *Contre l'oligarchie financière en France*, par Lysis, 5ᵉ édition, Paris, 1908.)

Quant à ce qui concerne le peuple russe, ses pertes sont encore plus énormes, les emprunts visant presque toujours des buts improductifs. Ne parlons même pas des emprunts militaires dont le bilan fut si triste au moment de la guerre russo-japonaise... Quant aux emprunts faits pour la construction de chemins de fer, ils n'ont donné jusqu'à aujourd'hui que des déficits; en faisant poser des rails, jamais le gouvernement ne songe à des considérations économiques et se laisse entièrement guider soit par des considérations stratégiques, soit par des combinaisons de lui seul connues. A cause de cela, les chemins de fer de l'Etat, loin d'être une source de profits, sont une source de grosses dépenses[1].

Le public étranger, surtout le public français, s'intéresse, et c'est tout naturel, à l'équilibre budgétaire de la Russie, et maints auteurs étrangers s'adonnent à l'étude de ce dernier.

Il y a quelques années, dans son livre sur les finances russes, l'Allemand Rudolf Martin prédit à la Russie une proche banqueroute. M. Lysis, déjà cité par nous, affirme que « la Russie fera faillite » si son régime intérieur tarde à subir un changement radical. Le

1. Entre 1900-1905, les chemins de fer de l'État ont occasionné 162 millions de roubles de pertes, soit 32.500.000 par an. En 1906, le chiffre des pertes s'éleva à 50 millions, en 1908, à 40 millions.

professeur Migouline — homme aux idées politiques des plus modérées — déclare que « toute discussion sur la situation sans issue des finances russes manque de fondement », et il ajoute : « Le crédit est vraiment épuisé, mais ce n'est pas la Russie, mais son gouvernement actuel — MM. Kokovtzeff et Cie — dont l'activité n'est pas en état de supporter la moindre critique sérieuse, qui a amené le crédit à cet épuisement. » Le professur Bogolepoff n'écarte pas l'hypothèse d'une banqueroute financière de la Russie et considère avec beaucoup de pessimisme la situation de celle-ci.

Mais une chose est certaine : c'est que le gouvernement actuel russe est dans l'impossibilité de se passer d'emprunts contractés à l'étranger, car seuls ces emprunts permettent de boucher les trous faits par les déficits annuels. Dans son rapport sur le budget de 1909, le ministre des Finances lui-même reconnut que le gouvernement était dans l'impossibilité « de supprimer le besoin absolu d'emprunts annuels ».

« L'équilibre budgétaire ne pourrait être atteint chez nous — dit le ministre des Finances — que par voie d'augmentation des impôts et de diminution des dépenses. Mais comme notre masse populaire est trop peu aisée pour pouvoir supporter une levée d'impôts plus forts, il faudrait charger de nouveaux impôts les classes riches. Et cela ne serait possible qu'en une petite mesure... car un changement radical de notre système d'impôts fait dans cette direction est impossible. » Quant à ce qui concerne « une limitation des dépenses », cette dernière « ne pourrait guère donner de résultats réels car presque aucun des besoins de la vie de l'Etat ne dispose de moyens suffisants ».

Ainsi il ne reste qu'une issue : continuer la politique d'emprunts du moins durant tout le temps qu'il se trouvera des hommes... pour donner de l'argent...

Deux mots sur les recettes de l'Etat. Ne comptant

point le revenu fourni par les emprunts, nous pouvons dire que le budget des recettes est constitué surtout par les impôts indirects. Quant aux impôts directs, ils ne jouissent guère de l'amour de « l'absolutisme éclairé » qui préfère de beaucoup un appel masqué aux poches de ses sujets. En Russie, les impôts directs, grâce à la misère de la masse populaire et au non-vouloir des classes supérieures de sacrifier si peu que cela fût en faveur de l'Etat, rapportent d'une manière insignifiante. Malgré le « système d'exécution » adopté à la campagne, système consistant à exiger les impôts des moujiks à l'aide du « knout », les moujiks, souvent, sont mis dans l'absolue impossibilité de payer et les arrérages ne cessent de croître au village. D'après les enquêtes officielles :

Entre 1871-75	les arrérages constituaient les	22 °/o	du total	annuel	des impôts directs.
— 1876-80	ils constituaient aussi les	22 °/o	—	—	—
— 1881-85	ils constituent déjà les	30 °/o	—	—	—
— 1886-90	ils sont égaux aux	42 °/o	—	—	—
— 1891-95	ils ont atteint les	95 °/o	—	—	—

Les arrérages continuent toujours à progresser et il y a certaines localités où ils constituent les 100 °/o, les 200 °/o, les 300 °/o, les 600 °/o, les 700 °/o et même les 900 °/o du total annuel des impôts directs. Les nobles, quoique singulièrement moins imposés que les paysans, ne cèdent point le pas à ces derniers sous le rapport des arrérages. Car si les paysans ne *peuvent* pas payer, les seigneurs, souvent, eux ne *veulent* pas payer.

Et ainsi le gouvernement est forcé de recourir aux impôts indirects et d'imposer le tabac, les allumettes, les tubes pour cigarettes, le sucre, etc. En 1904, les impôts indirects ont donné 418 millions 1/2 de roubles et, en 1908, 526 millions 1/2. De plus, les droits de douane ont rapporté : 219 millions de roubles en 1904 et 279 millions en 1908. En comparant la valeur de tous les objets importés en 1908 avec le total des

droits exigés par la douane, nous verrons que chaque rouble de marchandise est imposé en moyenne de 0fr,31. Par conséquent, toute marchandise importée voit augmenter son prix de 31 %.

Mais la principale source de revenus du gouvernement est l'impôt indirect sur l'alcool, prélevé sous forme de monopole sur la « vodka » (eau-de-vie). 30.000 débits fiscaux s'occupent de la vente de la « vodka ». En 1904 furent vendus près de 70 millions de « vedros » d'eau-de-vie (« vedro » = 12 1/2 litres), et en 1910 près de 80 millions. En 1904, il est donc revenu $0,_5$ vedro par habitant, et en 1910 $0,_6$ vedro. Le bénéfice brut rapporté par la vente de la « vodka » fut en 1910 : 700 millions de roubles. Quant au bénéfice net il s'éleva à 550 millions. Ainsi presque le tiers du total des recettes de l'Etat russe est dû à la vente de la « vodka », à l'alcoolisme qui est en train de ruiner les forces physiques et morales de notre grande masse[1]. Ce n'est pas en vain qu'on donne à notre budget l'appellation de « budget ivre ». Et avant d'avoir réformé complètement celui-ci, il est impossible de penser à la régénération de la vie populaire russe.

1, La « vodka » contient 40 % d'alcool.

LIVRE IV

LA LUTTE POLITIQUE

CHAPITRE I

GUERRE RUSSO-JAPONAISE ET CRISE RÉVOLUTIONNAIRE

I. Peut-on considérer la guerre russo-japonaise comme cause de la révolution russe ? — Qu'entend-on, en général, par une « révolution »? — II. Aperçu des relations entre le Japon et la Russie. — Inévitabilité d'un conflit entre eux. — III. Qu'est-ce qu'a montré la défaite de la Russie ? — Influence de la guerre sur la crise révolutionnaire.

I. — Très souvent, on entend émettre l'opinion que la cause de la Révolution russe ne fut autre chose que notre guerre malheureuse avec le Japon. Est-elle vraie, cette opinion? Oui et non, dépendamment du point de vue d'après lequel on envisage cette question. Si nous entendons par *cause* de la Révolution le fait proche et immédiat du choc qui dénoua les forces de la Révolution, nous pouvons dire, alors, qu'assurément ce mouvement révolutionnaire fut le résultat de la guerre. Mais si nous étudions la question plus profondément, nous verrons que le conflit russo-japonais a déterminé seulement le *moment* du commencement

du mouvement révolutionnaire, et, si voulez, sa *mesure*, c'est-à-dire la rapidité de son développement. Quant à la manière de laquelle se sont composées les forces motrices de ce mouvement et aux formes prises par les rencontres de ces différentes forces, elles furent déterminées par de plus importants et plus fondamentaux phénomènes de l'Histoire russe. De plus, nous pouvons même affirmer que la guerre russo-japonaise et son résultat malheureux pour la Russie furent préparés par le développement antérieur de l'empire russe et ne furent que les inévitables conséquences de quelques particularités de ce développement. Guerre et révolution, toutes deux, n'ont été qu'un résultat, une déduction, mais non une cause, mais non un antécédent. Donc, si nous ne pouvons considérer la guerre comme cause de la Révolution, si l'explication scientifique de l'origine de la crise révolutionnaire ne se trouve pas exclusivement dans la victoire des armées japonaises, il serait moins scientifique encore d'expliquer cette crise comme « une affaire » organisée par les révolutionnaires, les socialistes, les terroristes et autres gens « non tranquilles ». Penser que les révolutionnaires peuvent « faire » la révolution, c'est prendre des apparences de faits pour des causes ; penser ainsi, ce n'est que juger à un point de vue purement policier. Ni soulèvements, ni sang versé, ni bombes ne font le sens même d'une révolution ; ils ne sont que des accessoires extérieurs, les macabres décors d'un profond drame historique.

De tels phénomènes extérieurs, fort souvent, sont inévitables historiquement ; l'aigreur progressive de la lutte des classes amenant, par malheur, et presque toujours, à des rencontres directes et matérielles des forces combattantes, et à la transformation de l'arme de la critique en critique par arme. Cependant, cette manifestation extérieure des révolutions n'est point

absolument indispensable, et l'Histoire relate des actes des plus révolutionnaires sans aucune apparence révolutionnaire : le 17 juin 1789, les délégués du Tiers Etat français se déclarèrent en Assemblée nationale sans aucune manifestation violente. D'autres actes, au contraire, à l'aspect révolutionnaire, loin de provoquer un bouleversement dans la vie politique et sociale du pays, consolident même l'ancien régime. Il en est ainsi pour toutes ces « révolutions de palais » que nous rencontrons dans l'histoire de n'importe quel pays et, en particulier, dans celle de la Russie. Afin d'illustrer cette pensée, mentionnons du moins la conspiration de palais, de la fin du XVIIe siècle, qui fit asseoir Catherine II sur le trône ensanglanté par l'assassinat de Pierre III. L'autocratie, après ce bouleversement, s'affermit encore plus.

L'essentiel n'est donc pas ni dans les discours et gestes des révolutionnaires, ni dans les flots de sang et les détonations. Par conséquent, nous devons chercher, non dans les signes extérieurs de la lutte politique, mais dans quelque chose d'autre, la réponse à cette question : qu'entend-on par une « révolution » ?

Pour comprendre et définir le sens d'une révolution, prenons encore un autre exemple. En 1860, après la guerre de Crimée, se produisit en Russie toute une série de changements importants dans la vie sociale et politique du pays. L'esclavage fut aboli, furent créés des nouveaux tribunaux, un self-gouvernement local (« Zemstvo »), etc... Mais ces transformations ne sont nommées par personne des révolutions. Les années qui les virent s'accomplir s'appellent, dans la littérature russe, « l'époque des grandes réformes ». Par contre, l'année 1905 est traitée par tous « d'année de la Révolution ». Pourtant, à part la création d'une Douma plutôt impuissante, elle n'a apporté avec elle aucun sérieux et réel

changement dans le régime politique de la Russie.

En quoi consiste cette différence entre ces deux moments historiques? Pourquoi l'un d'eux se trouve être « réformateur » et l'autre « révolutionnaire »?

La différence est en ce que, après la guerre de Crimée, les bouleversements furent dus à la monarchie et à la noblesse bureaucratique et qu'en 1905 l'initiative d'une réforme de la vie du pays fut assumée par le peuple lui-même. Nous ne voulons pas dire par cela que les réformes réalisées par le gouvernement le furent volontairement. Non, elles furent exigées, en ce temps-là, et par la situation politique extérieure et par l'agitation intérieure des masses. Mais, malgré tout, l'application des réformes fut due, en 1860, aux mains de l'ancienne force, aux anciens éléments sociaux de ce corps de noblesse sur lequel s'appuie la monarchie, tandis qu'en 1905 l'initiative d'une transformation du régime russe est revendiquée par un nouvel élément, la classe ouvrière alliée à la petite bourgeoisie révolutionnaire et aux paysans.

Si nous cherchons un fait semblable dans l'histoire de la grande Révolution française, avec laquelle la nôtre a si peu d'analogie, là-bas nous en rencontrerons aussi. Le commencement de la Révolution de 1789 est marqué par le jour où les députés du Tiers Etat, se déclarant en Assemblée nationale, s'emparèrent du pouvoir pour réformer le régime politique du pays. Quelques années auparavant, le gouvernement français avait tenté d'introduire des réformes pareilles à celles qui furent réalisées par le Tiers Etat. Tel fut le but de l'activité de Turgot. Pourtant, cette activité ne porte pas le nom de révolution. Pourquoi? Parce que l'époque de Turgot et l'année 1789 sont séparées par la conquête du pouvoir politique, par une classe nouvelle et par la transmission de ce pouvoir de la noblesse à la bourgeoisie.

Donc, la différence entre une « révolution » et une

« réforme » est dans la transmission du pouvoir public d'une classe à une autre qui ne le possédait pas encore.

Si le lecteur est d'accord avec notre point de vue, il ne cherchera point les causes des révolutions ni dans la propagande ardente des révolutionnaires, ni dans leur héroïsme et leur abnégation, ni dans les mauvaises qualités des monarques et de leurs conseillers, mais dans le profond et caché travail de certaines forces, travail qui fait avancer sur l'arène de l'Histoire de nouvelles classes sociales.

II. — La guerre russo-japonaise a été le naturel et logique résultat de la tactique offensive de la Russie, en Extrême-Orient.

Déjà au XVIIIe siècle naît l'hostilité entre le Japon et la Russie. En 1790 apparaissent des vaisseaux russes, pour la première fois, dans les eaux japonaises. En 1798, les Russes tentent de s'emparer des îles Kouriles, mais ils sont défaits par les Japonais. Quand même, cette apparition des Russes sème une vive inquiétude dans les esprits des patriotes japonais, et l'un de ces derniers, un célèbre écrivain, Sh. Hayashi, fait appel au peuple pour la défense de la patrie contre le « grand empire du Nord ». En 1804, le gouvernement russe envoie au Japon, sous la direction de Riazanoff, une expédition diplomatique qui termine ses pourparlers « diplomatiques » en donnant l'assaut à divers villages japonais. Deux ans plus tard, la partie nord de l'île Sakhaline se trouve déjà entre les mains des Russes. Un contact continu s'établit entre Japonais et Russes, et comme résultat de tout cela, l'amiral russe Golovine demeure, trois ans, prisonnier du Japon. Dans la suite, se produit une interruption de ces relations, pendant laquelle le Japon subit une grande crise dans sa vie intérieure; il voit, à cette époque, mourir son ancienne économie naturelle, se décomposer le régime féodal, croître

son commerce et son industrie, et se développer son instruction publique. Des savants japonais profitent de cette trêve pour appeler la jeunesse aux écoles, au travail, afin de consolider les forces de la patrie et la sauver de l'invasion étrangère... Mais voilà que reviennent les navires étrangers. Preuve de la justesse des conseils des patriotes japonais, ils portent une secousse au développement intérieur du pays. En 1862, en 1867, nouvelles négociations à propos de Sakhaline, mais c'est la dernière fois que la Russie a affaire au « vieux Japon ». En 1868, la révolution éclate au Japon, amenant la liquidation définitive du féodalisme et la réformation des institutions de l'Etat. Les chefs les plus en vue de ce mouvement sont le marquis Ito, le maréchal Oyama et le général Kouroki, sous la direction desquels fut vaincue, plus tard, la Russie.

La révolution et les réformes réalisées par le Japon dans les différents domaines de sa vie exigèrent du pays un considérable effort intérieur et l'empêchèrent — et cela est fort compréhensible — de suivre une politique extérieure agressive les premières années après la révolution. Pour cette raison, le Japon adopta d'abord un chemin de concessions, et par le traité de 1875 céda à la Russie toute l'île Sakhaline, aux énormes richesses naturelles, en échange des pauvres et peu peuplées îles Kouriles. Cet arrangement provoqua un vif mécontentement parmi le peuple japonais, et une haine froide contre « le fauve aigle du Nord » (nom donné à la Russie par les poètes japonais de cette époque) envahit les âmes des citoyens du pays du Soleil-Levant.

La cession de l'île Sakhaline n'arrêta pas l'empire russe dans sa marche vers l'Extrême-Orient. Après sa guerre malheureuse de Crimée, la Russie voulut prendre sa revanche, du moins en Asie. Elle fit occuper par ses troupes les bords de la rive gauche

de l'Amour auxquels, deux ans plus tard, fut ajoutée la région de l'Oussouri. Les limites orientales de l'empire russe se rapprochèrent encore davantage de l'océan Pacifique. Tout le dernier quart du XIXe siècle fut une preuve continue de cette politique envahissante du tsarisme en Asie, car la domination obtenue sur l'île Sakhaline n'avait fait que déchaîner l'appétit colossal du gouvernement russe. Pendant ces vingt-cinq ans, la bureaucratie russe ne s'occupa que de plans de campagne, en vue de la conquête de l'Extrême-Orient. Son but, plus caché, était de détourner l'attention du peuple des défauts de l'organisation intérieure de la Russie, par le bruit et le retentissement de victoires extérieures. Et non accidentelle est cette coïncidence entre la politique très réactionnaire des règnes d'Alexandre III et de Nicolas II, et les folles équipées de l'armée en Extrême-Orient. En 1885, le gouvernement d'Alexandre III fait une tentative pour s'emparer de Port-Lazareff. Comme en 1861, l'Angleterre intervient de nouveau et force, encore une fois, l'autocratie russe à reculer. Mais ce recul ne fut que momentané. La Russie recommence bientôt à se préparer pour d'autres conquêtes. En 1891, elle fait construire le chemin de fer transsibérien, son escadre opère une reconnaissance près des côtes japonaises. Alors l'irritation des Japonais contre la Russie atteint son plus haut degré et se manifeste par l'attentat sur la vie de l'héritier du trône russe, qui n'est autre que l'empereur d'aujourd'hui, Nicolas II, et qui voyageait, à cette époque, à travers le Japon. Le Japonais, auteur de l'attentat, par l'intermédiaire d'un journal de son pays, motifia ainsi son acte : « Le prince russe étudiait le Japon à un point de vue stratégique, seulement pour pouvoir l'envahir avec ses armées, plus tard. Alors je résolus d'empêcher la guerre et de sauver la patrie ». (Voir l'ouvrage de M. Volontaire,

la Guerre russo-japonaise, Saint-Pétersbourg, 1904).

Trois ans après, le Japon essaya la force de son armée et de sa flotte, réorganisées toutes deux, dans une guerre avec la Chine. Il fut vainqueur. Le traité du 27 avril 1895 stipula que la Chine devait céder au Japon la presqu'île de Liao-Toung, avec Port-Arthur et Talienvan (Dalny) et lui payer une grosse contribution de guerre. La Russie, d'accord avec la France et l'Allemagne, protesta contre l'occupation de Liao-Toung. Le Japon dut renoncer à sa conquête, qui passa... à la Russie! Pendant ces négociations entre de nombreux grands Etats et le petit Japon, la Russie chercha à entrer en guerre avec ce dernier, le voyant affaibli par sa lutte avec la Chine. L'affaire en vint jusque-là que le commandant de l'escadre russe, l'amiral Tyrtoff, proposa, à plusieurs reprises, à son collègue français de tomber sur la flotte japonaise par surprise, *sans attendre la fin des pourparlers*, essayant ainsi d'entraîner la France dans la politique peu loyale de l'autocratie russe. La presse conservatrice soutenait cette politique et criait avec acharnement que les « ailes de l'aigle russe doivent recouvrir tout l'Orient ». La presse progressiste et indépendante étant ligotée par la censure, il n'y eut personne pour protester, en Russie, contre le grossier chauvinisme et le sot aventurisme de la bureaucratie impériale. Cette dernière trouva même avantageux pour la Russie d'aider la Chine à régler sa contribution de guerre au Japon. Cet argent russe servit à la construction de vaisseaux japonais, à la création de cette flotte qui porta de si terribles coups à l'influence russe en Asie. Suivant un historien de la guerre russo-japonaise, « l'autocratie précipita elle-même sa propre perte ».

Naturellement la Russie ne soutint pas la Chine pour rien. Vers 1896, elle commença à envahir la Mandchourie et le traité du 15 mai 1897, conclu avec la Chine, lui donna, pour « vingt-cinq ans », Port-

Arthur et Talienvan à peine repris au Japon. Puis, sous forme d'une « compagnie privée » d'actionnaires, le gouvernement russe commença la construction du chemin de fer de Mandchourie. La création de la Banque russo-chinoise, également « privée », suivit. Afin de protéger ces entreprises « privées », les troupes russes s'enfoncèrent de plus en plus dans les possessions étrangères. La menace pour le Japon devint évidente. Comme dernier acte de la politique du tsarisme russe en Extrême-Orient, apparaît cette fameuse concession des bords de la rivière Yalou, en vue de l'exploitation par les Russes de richesses forestières de ceux-ci. Cet acte, provoqué par la camarilla courtisane qui n'y cherchait que ses intérêts personnels, rendit plus insolent et sauvage encore le battement d'ailes « de l'aigle du Nord ».

Quant au Japon, s'étant construit, en une dizaine d'années, et à l'aide de l'argent russe, une flotte puissante (67 grands vaisseaux et 100 petits), ayant augmenté son armée et obtenu l'appui diplomatique de l'Angleterre et des Etats-Unis, il passa tout à coup de la défensive à l'offensive, exigeant de la Russie l'évacuation de la Mandchourie qui n'avait été occupée que « momentanément », comme le déclarait lui-même le gouvernement russe.

A plusieurs reprises, l'autocratie russe donne la promesse de retirer ses troupes de la Mandchourie, mais ne l'exécute pas. Un délai est fixé : 8 octobre 1903. La promesse est de nouveau rompue par le tsar. Le 8 février 1904, les Japonais attaquent l'escadre russe. Une des plus grandes guerres de l'histoire universelle vient de commencer.

Devant nous est cette question : qui était dans son droit dans cette longue querelle solutionnée par le feu, le fer et le sang? Je ne demande pas qui avait raison juridiquement, les normes juridiques qui se présentent en obstacles sur le chemin des intérêts maté-

riels des Etats étant si souvent renversées, rejetées par ces derniers. Au contraire, dans cette question je ne considère que les intérêts positifs des deux pays combattants. De qui les intérêts furent les plus réels, de qui les besoins furent les plus grands de ces deux forces mises en contact?

Si nous comparons le Japon à la Russie, nous verrons que sur le territoire japonais, soixante fois moins grand que celui de la Russie, vivent 45 millions d'habitants. En Corée, l'influence économique du Japon domine. De la somme totale réalisée, en 1900, par le commerce extérieur de la Corée, les deux tiers furent dus au Japon (près de 26 millions de francs sur 40 millons). Il est facile de constater qu'en Mandchourie et dans les autres parties de la Chine, l'influence et la colonisation japonaises ont une base économique et que le rôle de la Russie y porte un caractère tout militaire. Le ton militaire de la « culture » russe en Extrême-Orient est sensible, même dans des endroits qui sont russes déjà depuis un demi-siècle. Encore dix ans avant le commencement de la guerre, les dépenses faites pour l'armée, flotte et administration de la région *Primorskaïa Oblast*, mangeaient les 90 °/₀ de la dépense totale. Ainsi, pour chaque habitant de cette contrée revenaient les dépenses suivantes : 34 roubles pour l'armée, 11 roubles pour la flotte et, pour l'instruction publique, 76 kopeks. Dans la région de l'Amour, la dépense occasionnée par l'armée était de 10 roubles par habitant, et celle qui était faite pour l'instruction publique s'élevait à 82 kopeks. Avant la guerre, ces dépenses se multiplièrent avec une vitesse vertigineuse. De nouveaux forts surgirent, le nombre des soldats augmenta. Mais pour la conquête économique du pays, pour le développement de l'économie rurale et de l'industrie de ce dernier, rien ne fut tenté et, d'après les aveux de nombreux spécialistes russes, « même

les Chinois et les Coréens furent de meilleurs colonisateurs de la région de l'Amour que les Russes ».

Encore moins productrice et plus essentiellement militaire fut la politique du gouvernement russe en Mandchourie et dans le Liaothoung. En janvier 1903, c'est-à-dire une année avant la guerre, la population russe de Port-Arthur ne comptait que 17.709 hommes, parmi lesquels se trouvaient 14.573 militaires et seulement 3.136 civils !! Il faut prendre en considération que ces « civils » comprenaient 1.171 fonctionnaires mêlés à des aventuriers-aristocrates et seulement 73 commerçants. La population de Kharbine était composée, avant la guerre, rien que de militaires et d'employés des chemins de fer de l'Etat. Les « oasis de la culture russe », en Asie, ne pouvaient se représenter ni par une école, ni par une entreprise commerciale, ni par une fabrique, mais par une caserne et une maison publique. D'après les investigateurs russes, les Chinois ont été de beaucoup plus habiles maîtres de la Mandchourie que la bureaucratie russe.

« Nous rencontrons des phénomènes étonnants dans la colonisation chinoise de la Manchourie : les immigrants chinois, loin d'y devenir des représentants du poing militaire et policier, tout en laissant aux aborigènes du pays les fonctions militaires et administratives, deviennent les vrais maîtres de leur conquête, la subjuguent entièrement et sans retour par leur culture, car la haute culture parvient toujours à dominer celle qui lui est inférieure, sans aucun moyen artificiel, sans tactique de répression. » (V. P. Golovatcheff, *la Russie en Extrême-Orient*, Saint-Pétersbourg, 1904).

Inférieurs aux Chinois dans le domaine de la culture rurale, les « colonisateurs » russes leur cèdent encore le pas sur le champ de la concurrence commerciale. Avant la pénétration des Russes dans le Liaothoung

(1894), la somme totale du commerce entre la Chine et la Russie était égale à 42,96 millions de roubles, parmi lesquels 38,5 étaient dus à l'exportation d'articles de la Chine en Russie et seulement 4,42 à l'exportation russe en Chine, c'est-à-dire que la Russie exportait quatre fois moins qu'elle n'importait. En général, dans le domaine du commerce avec la Chine, la Russie cède le pas encore à bien d'autres Etats.

En 1896 (un an avant notre aventure), le nombre de navires étrangers ayant visité les ports chinois s'élevait à :

	Nombre de navires.	Tonnage.
Grande-Bretagne . . .	19.711	21.847.082
Allemagne	2.090	7.251.292
Suède et Norvège. . .	1.126	870.173
Japon	546	565.992
France.	427	434.415
Danemark	333	171.826
Etats-Unis	143	165.578
Russie	66	113.656

Pendant que le Japon se trouve au quatrième rang, la Russie, elle, n'occupe que le huitième et dernier par la quantité de ses navires visitant la Chine et le tonnage de ceux-ci. Le faible développement des relations commerciales entre la Russie et la Chine est encore dévoilé par la quantité insignifiante en Chine de marques russes. En 1894, il y avait 350 marques anglaises, 85 allemandes, de japonaises 50, d'américaines 31 et de russes 12 (c'est-à-dire quatre fois moins que de japonaises). Au commencement de 1904, dans ce « paradis des commerçants », — Changhaï, il n'y avait presque pas de commerçants russes. Tous les articles d'exportation qu'aurait pu fournir la Russie y étaient apportés par le Japon : poisson et divers ustensiles pour la pêche, charbon, bois. Du trépang et du chou aquatique y étaient importés par la Corée. Quant au commerce du fil de coton, le Japon rivalise et heureusement,

même avec l'Angleterre, tandis que la Russie reste loin derrière eux. D'après les témoignages d'un journal russe local, « l'influence du commerce russe en Extrême-Orient est étouffée presque entièrement par les organisations bien supérieures des Européens. L'exportation se compose pour les trois quarts de marchandises étrangères et le commerce local passe, peu à peu, entre les mains de nos voisins, les Japonais et les Chinois ».

Donc, si même dans ses possessions, la Russie n'a su développer son commerce, il ne faut point s'étonner qu'elle soit tout à fait impuissante en Mandchourie et en Chine. Cette impuissance est reconnue jusque par les inspirateurs de cette marche vers l'Orient. Ainsi, un financier russe connu, le professeur Migouline, avait dû constater, dans un livre publié deux ans avant la guerre, qu'une concurrence industrielle entre la Russie et le Japon était impossible. Mi-officiel, un journal édité à Port-Arthur, le *Novy Kray*, écrivit en 1903 : « Notre commerce manufacturier n'a pas sous lui un sol solide. Il est freiné par deux choses importantes : la concurrence du Japon et l'inertie de nos commerçants. Il est fort difficile de lutter contre le Japon qui a occupé tous les marchés d'ici et se trouve si près de la Chine et de la Mandchourie. L'éloignement de nos fabriques du lieu d'écoulement cause le grand enchérissement de nos articles près desquels ceux des Japonais sont vendus beaucoup meilleur marché. De plus, nous ne pouvons y organiser des ventes à crédit, comme le font les Japonais, car, pour atteindre ce but, il faudrait avoir d'énormes dépôts en Mandchourie, ce qui augmenterait encore les faux frais. »

Il est certain que les frais de transport des marchandises du Japon en Chine sont beaucoup moins élevés que de Russie. Le prix du transport d'Odessa à Vladivostok s'élève de 35 kopeks jusqu'à 2 rou-

bles 1/2 par poud (40 livres russes), tandis que de quelque port japonais, il ne revient qu'à 8 kopeks. Même des ports allemands, le prix du transport est quatre fois meilleur marché que d'Odessa.

Quant au transport par chemin de fer, il est fort coûteux. Le chemin de fer de Sibérie et sa continuation en Mandchourie ne possèdent qu'une seule voie. Un auteur compétent en cette question certifia catégoriquement « que le chemin de fer de Mandchourie ne pourra jamais rapporter et doit compter comme une entreprise commerciale non réussie et inutile, et que « la conquête pacifique de la Mandchourie, dans le but d'en faire un marché nouveau pour l'industrie russe, est à présent devenue impossible ». Car si ce chemin rapporte à quelqu'un, c'est au Japon et aux Etats-Unis qui, ayant des voies de communication commodes et bon marché avec les ports de la Mandchourie, profitent de ce chemin de fer, comme d'une pompe « pour faire passer leurs produits en Mandchourie et en Sibérie. » Quant à la Russie, il est évident qu'elle ne possède point encore une base économique suffisante pour pouvoir suivre une politique offensive en Asie, et, même avant la guerre, quelques journaux patriotiques de la droite avaient commencé à conseiller au gouvernement russe « de fermer au plus vite l'énorme trou creusé en Asie dans lequel, en cas contraire, s'abîmeraient, comme dans un tonneau sans fond, des dizaines et des centaines de millions de roubles russes ».

« Nous avons fait une énorme faute en nous installant dans ce gouffre oriental et nous devons faire tous nos efforts pour nous en arracher », avait dit un influent journal conservateur (*Kievlianine*) dans les premiers jours de 1904... Mais c'était trop tard, l'atmosphère était lourde de menaces, le dénouement s'approchait...

III. — Je ne vais pas exposer en détail les faits bien familiers à tous mes lecteurs de la guerre russo-japonaise. Je ne veux point rouvrir de brûlantes blessures, je ne veux pas réveiller les os fatigués et mutilés des paysans, des ouvriers russes et japonais, dormant dans les monts et vallées de la Mandchourie, dans les eaux profondes de l'océan Pacifique... Je me contenterai des plus importantes dates du développement des opérations militaires.

Le 8 février 1904, des torpilleurs japonais pénètrent dans Port-Arthur, attaquent l'escadre russe dont ils mettent hors d'état les trois meilleurs vaisseaux, le *Tsesarévitch*, le *Retvizan* et le *Pallada*.

Le 12 avril, l'escadre russe sort de Port-Arthur. Le cuirassé *Pétropavlovsk* saute, par suite de l'explosion d'une mine japonaise. Avec le *Pétropavlovsk* périt le commandant de la flotte, l'amiral Makaroff, et le croiseur *Pobiéda* subit des avaries.

Le 18 avril, combat près de la rivière Yalou. Après sept heures d'attaque, le général Kouroki met l'armée russe en fuite. Cette dernière laisse derrière elle 30 canons et 600 prisonniers.

Le 28 mai, bataille près de Kintchéou. Les Russes battent en retraite abandonnant 72 canons.

Au commencement de juin arrive une armée russe de 35.000 hommes, sous le commandement de Stakelberg, pour délivrer Port-Arthur. Elle est attaquée par les Japonais à Vafangoou. Quinze minutes de tir japonais, — ayant mis hors de service tous les canons ennemis, forcent les Russes à fuir.

Après Vafangoou, c'est toute une série de défaites russes (près de Motien-Ling, Tatchikao, Youchoun-ling, Yang-Tsou-Ling).

Le 10 août, l'escadre de Port-Arthur, *d'après l'ordre de Saint-Pétersbourg*, tente de se frayer un chemin jusqu'à Vladivostok. Elle perd neuf de ses vaisseaux et ses débris sont obligés de retourner à Port-Arthur.

Le 14 août, l'escadre de Vladivostok entre en scène. Son meilleur croiseur *Rurik* périt. Deux de ses autres navires, le *Gromboï* et le *Rossiya*, s'en vont fort endommagés.

Le 11 août, les Japonais s'approchent de Liaoyang, lieu de centralisation des forces russes. Après avoir perdu 13.000 soldats, l'armée russe, sous le commandement de Kouropatkine, recule, laissant derrière elle beaucoup de provisions et de munitions.

Kouropatkine rassemble de nouveaux éléments, fortifie son armée et déclare aux soldats, dans un manifeste, que « le moment est venu de ployer les Japonais sous notre volonté; les forces de notre armée sont devenues suffisantes pour nous permettre de passer à l'offensive ».

L'offensive est effectuée. Kouropatkine subit une perte de 50.000 hommes et de 43 canons.

En janvier, c'est la reddition de Port-Arthur. 546 canons, 4 cuirassés, 2 croiseurs, 34 torpilleurs et contre-torpilleurs, 35.000 fusils, 82.000 obus, 2 millions de balles passent au Japon. Toute la garnison est faite prisonnière.

Le 24 janvier 1905, le général Gripenberg attaque les forces beaucoup plus faibles des Japonais, près de Sandepou. Il est défait et perd 13.000 hommes.

Le 14 février, le maréchal Oyama tombe à l'improviste sur les Russes, près de Moukden, principale fortification et centre des forces de la Russie en Mandchourie et livre bataille à Kouropatkine. L'armée russe, malgré la désespérée résistance des soldats qui se battirent pendant quinze jours, est forcée de reculer, pour être attaquée et défaite de nouveau à Téling, six jours plus tard. Dès lors, la campagne continentale est perdue pour la Russie, sans retour.

Trois mois après, périssent les derniers espoirs en une victoire navale; le 14 mai, les escadres réunies

de Rojdestvensky et de Nebogatoff sont entièrement détruites dans le grandiose combat de Tsuchima.

Grâce à l'intervention de Roosevelt, commencent des pourparlers en vue de la paix et, en vertu du traité de Portsmouth, ratifié le 14 octobre, la Russie doit céder au Japon le Liaohtung avec Port-Arthur et Dalny. 1.200 kilomètres de la ligne du chemin de fer de la Chine, et renoncer à toute prétention sur la Mandchourie et les bords de l'océan Pacifique.

Un journal conservateur, le *Novoié Vrémya*, évalua ainsi le traité : « Un terrible coup vient d'être porté à notre situation en Asie, coup qui réduit presque au négatif notre rôle politique en Extrême-Orient. » (V. M. Pavlovitch, *la Politique étrangère et la guerre russo-japonaise*).

La guerre russo-japonaise ne fut pas seulement un point décisif dans la politique extérieure de la Russie, mais aussi dans sa vie intérieure, car la guerre eut pour résultat d'aigrir singulièrement le conflit révolutionnaire entre les tendances du développement économique et social du pays et son régime politique, et d'éveiller les forces somnolentes de la Révolution.

Elle provoqua une secousse économique. Les déficits immédiats furent énormes : 400.000 hommes morts et blessés et 5 milliards de roubles de l'argent du peuple, tels sont les monstrueux chiffres de la balance sanglante de la guerre. De plus, outre des dépenses immédiates d'hommes et d'argent, ce conflit entre Russes et Japonais porta un coup à la situation économique — déjà si faible même auparavant — de notre pays. La mobilisation militaire produisit un reflux des forces ouvrières de l'économie rurale et, dans quelques départements de Sibérie, la récolte du blé ne put être faite, par manque de main-d'œuvre. La désorganisation du commerce extérieur de la Russie, la suppression du crédit étranger, le ralentissement dans la construction des chemins de fer,

aigrirent la crise de l'industrie métallurgique et celle des autres domaines de l'activité capitaliste, et provoquèrent de terribles chômages dans les villes et centres industriels. Le nombre des faillites atteignit pendant la guerre un chiffre incroyable, les cours des papiers russes tombèrent à un niveau des plus bas, et dans les marchés intérieurs le prix du rouble baissa. Alors entrèrent en circulation beaucoup de billets de banque, mais l'effectif en or diminua. Surgit la nécessité de recourir à des emprunts.

Un emprunt contracté à l'intérieur de la Russie (août 1904) avait déjà, en retirant 150 millions de roubles de la circulation intérieure, augmenté la dépression du marché russe, et la lourde atmosphère de la crise économique avait voilé tout le pays, pesant surtout sur les couches les plus pauvres de la population. Torturées moralement par les défaites honteuses de l'armée russe, brisées par la misère, les masses populaires ne tardèrent pas à s'animer, à démêler les causes de l'effroyable malheur national et à chercher les auteurs de ce désastre.

Le réveil du peuple ne se fit certes pas du premier coup. Ce fut, tout d'abord, la foi en une facile victoire sur les Japonais, car la bureaucratie, dérobant la terrible vérité, avait obscurci les esprits par le mensonge patriotique. La première défaite russe, fut traitée par nos patriotes officiels de « morsure de puce », et nos journaux conservateurs se vantèrent que le Japon disparaîtrait si chaque Russe y jetait seulement sa casquette. Des proclamations gouvernementales et des brochures du plus bas chauvinisme furent distribuées à la suite de cette défaite parmi les paysans et les ouvriers. Des tableaux humoristiques illustraient ces brochures. La plus en faveur de ces « œuvres d'art » représentait un énorme Cosaque russe à la figure féroce, soit avalant par dizaines de minuscules Japonais, soit les fouettant de sa nagaïka... Le tsarisme

pensa, tout d'abord, utiliser la guerre pour étouffer le mouvement révolutionnaire. D'après les déclarations d'un haut fonctionnaire (prince Ouroussoff, ancien gouverneur de la Bessarabie, voir ses *Mémoires de Gouverneur*), « les membres du gouvernement exprimèrent, après le premier combat, l'espoir que la guerre causerait un élan de patriotisme, arrêterait ainsi la propagande antigouvernementale, et rendrait aux autorités locales plus facile la tâche de sauvegarder l'ordre et le calme publics ». Mais les événements se chargèrent de ruiner ces espérances si peu fondées et prêtèrent une macabre ironie à l'image du Cosaque fustigeant les Japonais, image remplie de fausse humour et parlant de victoires non existantes du despotique tsarisme sur le Japon constitutionnel. Malgré cela, ne voulant toujours pas voir l'inévitable, le gouvernement russe continua son ancienne politique. Après la prise de Kintchéou, un conseil de guerre réuni à Tsarskoié-Sélo, sous la présidence même du tsar, fit parvenir à Kouropatkine l'ordre insensé de délivrer Port-Arthur et de faire renaître la foi du peuple en l'autocratie par le « tonnerre de la victoire ». La défaite de Stakelberg, près de Vafangoou, fut le seul résultat de cette décision prise à une énorme distance du théâtre de la guerre, et surtout par des gens incompétents en la situation des Russes en Mandchourie, de cet ordre basé essentiellement sur des calculs de politique intérieure.

Un historien de la guerre russo-japonaise (M. Volontoire) a comparé cet acte du gouvernement russe à un acte tout semblable accompli, sous le second Empire, par le gouvernement français. « Etonnante analogie entre les motifs de l'ordre donné par Nicolas II à l'armée russe de passer à l'offensive, quoique une telle tactique ne différât pas d'un ordinaire suicide au point de vue militaire, et ceux de la conduite de Napoléon III pendant la guerre de 70. Après que

Bazaine eut été rejeté vers Metz, comme Stoessel de Kintchéou vers Port-Arthur, Napoléon, en considérant la supériorité quantitative de l'armée allemande, voulut reculer jusqu'à Paris, pour se joindre à de nouvelles forces, tout comme Stakelberg dut le faire vers Liaoyang. Mais l'impératrice et le ministère de Palikao, qui avait succédé au ministère Ollivier, persuadèrent à Napoléon III qu'un recul pouvait faire flamber la révolution. L'armée française marcha en avant, et la conséquence de tout ceci fut la catastrophe de Sedan. »

De mêmes considérations de la politique intérieure forcèrent le tsar et le gouvernement russe à envoyer vers un péril inévitable l'escadre de la Baltique et, suivant l'expression si juste du même historien, « l'escadre de Rojdestvensky alla au combat, en réalité non contre les Japonais, mais contre les partisans de la représentation populaire » qui commençaient à parler de la nécessité d'une Constitution.

Mais le plan de restaurer l'amour du peuple pour l'autocratie à l'aide de victoires extérieures échoua. Les défaites se succédant rapidement obligèrent le gouvernement à faire quelques concessions afin de calmer les mécontents. Le 24 août 1904, il fit supprimer les peines corporelles existant auparavant *de par la loi* pour les paysans et les soldats, et délivra les paysans de la paye des arrérages au Trésor public, dont la somme totale se montait à 127 millions de roubles (la misère extrême des paysans avait rendu impossible cet acquittement). Un oukase impérial rendit plus nombreux les endroits de séjour réservés aux Juifs. Si les chaînes liant le peuple russe ne furent pas alors détruites tout à fait, du moins elles furent rendues plus légères. Le 26 août de la même année marque la réouverture de la Diète finlandaise dissoute quelque temps auparavant, de vive force, en dépit de la loi. Au commencement de septembre, en rempla-

cement de Plehve tué par les terroristes le 28 juillet, est nommé ministre de l'intérieur le « libéral » prince Sviatopolk-Mirsky et le gouvernement assure la société de « sa confiance ». Le 1er mars est publié un oukase impérial appelant à prendre part à la législation les représentants du peuple auxquels on ne songe a donner, tout d'abord, que des voix délibératives. Mais, somme toute, ces concessions se bornèrent à jouer le rôle d'os jetés à un chien pour s'en débarrasser momentanément, et le gouvernement résolut bientôt de terminer son conflit avec le Japon pour pouvoir, les mains enfin libres, faire la « guerre » au peuple. Le 9/22 janvier, un mois avant le rescrit sur la convocation des élus de la nation, se produisit l'horrible fusillade d'ouvriers de Saint-Pétersbourg venus, pacifiquement, avec leurs femmes et leurs enfants, sous les fenêtres du Palais d'Hiver, pour prier le tsar de leur accorder appui et protection. Des arrestations, des déportations, la répression à l'aide de la censure, suivirent.

Le 19 août, le gouvernement russe réitère sa promesse de convoquer les délégués du peuple, mais il mobilise en même temps les forces de la réaction et prépare la restauration de l'ancien joug... Trop tard! Les masses russes se sont déjà éveillées ; la guerre a ouvert leurs yeux sur la triste situation du pays !

Quelles choses démontra notre guerre contre le Japon? Elle dévoila, en premier lieu, cette vérité non douteuse que pour être vainqueur dans une guerre moderne il ne suffit pas seulement de disposer de forces mécaniques, mais il faut avoir encore une haute organisation économique et sociale. La campagne russe au bas niveau économique et à l'ignorance extrême ne put fournir un bon élément social à l'armée et le passif héroïsme du soldat russe ne put résister à l'active énergie du soldat japonais. La différence entre les régimes sociaux de la Russie

et du Japon se refléta aussi sur la différence entre leurs officiers. Les commandants japonais, enfants de la Révolution de 1868, furent de beaucoup supérieurs, par leur savoir, par leur énergie et leur conscience du devoir, aux généraux russes sortant d'un milieu aristocratique, oisif, à l'atmosphère lourde de despotisme.

Le Japon ne fit que confirmer ce que vit la France à l'époque des guerres de la Révolution de 1789, quand, ayant conquis sa liberté, guerroyant pour ses véritables intérêts, le peuple fit sortir de lui de merveilleux chefs et fut vainqueur malgré mille obstacles et conjurations... Le Japon combattit pour ce qui lui était proche et compréhensible. Quant aux paysans russes, ils allèrent se faire tuer sans savoir pourquoi, sans savoir quels « hauts » intérêts forçaient le gouvernement à envoyer leurs enfants là-bas, bien loin, en Mandchourie.

La guerre compromit la puissance militaire de l'autocratie. Elle compromit aussi son génie diplomatique, car les diplomates russes ne surent rien prévoir, rien détourner. Au contraire, par leurs faux pas ils couvrirent à jamais de déshonneur la bureaucratie russe; pendant et avant la guerre s'est dessinée l'incapacité complète de celle-ci de remplir n'importe quelle fonction organisatrice. La banqueroute fut indiscutable. L'ancien mirage se dissipa comme une fumée, et la société russe commença, après le malheur national, avec une vitesse incroyable, à désapprécier les anciennes valeurs. La pensée du peuple s'anima, surgit un nouvel idéal...

Mais si la guerre exerça une action bienfaisante sur le réveil de la conscience du peuple, elle compliqua, en revanche, le problème de l'affranchissement des masses. La guerre, suivant le sociologue allemand Karl Kautsky, cause des dommages à la Révolution si elle coïncide avec elle par le temps, ou si la Révo-

lution éclate sous l'influence de la guerre. « La guerre apporte avec elle de si terribles dévastations, présente de si énormes exigences que la révolution en découlant se voit surchargée par des problèmes qui lui sont peu familiers et qui absorbent momentanément tous ses moyens et forces. Outre cela, une révolution découlant d'une guerre est une preuve de faiblesse de la classe révolutionnaire, et cause, parfois, son affaiblissement. Cet affaiblissement n'est alors qu'une conséquence de la dégradation morale et intellectuelle qui fait suite presque toujours à la guerre. Donc, complication des problèmes du régime révolutionnaire, d'un côté, affaiblissement des forces de la révolution, de l'autre. Pour cette raison, une révolution provoquée par une guerre, est, ou détruite, ou dépense trop tôt son énergie vitale. Regardez quelle brutale différence existe entre la révolution bourgeoise de la France qui fut la conséquence d'une insurrection populaire et celle de l'Allemagne qui fut importée, pour ainsi dire, par une série de guerres. »

La justesse de ces observations s'est confirmée par l'expérience tentée par la Russie. La guerre russo-japonaise donna un choc à notre révolution, mais elle sema de difficultés l'activité de celle-ci, en mettant une double charge sur les épaules fatiguées du peuple. Et avec le temps, les historiens établiront sûrement le lien entre quelques négatifs de notre révolution et cette tempête militaire dans l'atmosphère de laquelle se développa notre mouvement libérateur.

CHAPITRE II

GROUPEMENT DES DIVERS ÉLÉMENTS DE LA SOCIÉTÉ RUSSE LEUR ROLE DANS LA RÉVOLUTION ET LEUR IDÉOLOGIE POLITIQUE

I. Idéologie politique comme reflet des intérêts des classes. — II. Position des différentes classes dans la révolution et leur groupement politique général. — Bourgeoisie modérée. — Démocratie rurale (« travaillistes »). — III. Socialistes. — Les deux principaux courants du socialisme russe. — IV. La grève générale de 1905. — L'insurrection.

I. — Nous avons dit, plus haut, que la guerre avait contribué à l'éveil de la pensée de la société russe. Mais ce serait une erreur que de rendre responsable le conflit russo-japonais de la direction et des formes prises par cette pensée, ces dernières ayant été définies par la marche antérieure de l'évolution économique et sociale de la Russie.

L'idéologie politique, c'est-à-dire le recueil des programmes, des mots d'ordre, des idées, des opinions et des proclamations en qui se déverse la pensée d'une société, présente par elle-même une forme organisatrice de l'expérience collective, tout comme la morale, la religion, les sciences, l'art et les autres domaines de l'idéologie humaine. Cependant l'idéologie politique diffère des autres, étant liée plus étroitement à la vie économique et sociale du peuple, et

reflétant plus immédiatement le groupement des classes et les intérêts réels de celle-ci. A cause de cela, si nous connaissons les intérêts économiques de telle ou telle classe, il nous sera facile de concevoir en quel idéal politique se déversent ces intérêts.

Nous voyons dans la société actuelle trois *principales* divisions de classes. La base économique de ces divisions n'est autre que la différence surgie entre les méthodes de l'exploitation des biens. La première de ces classes est celle des propriétaires fonciers, dont le moyen d'existence est la rente foncière. La seconde, celle des capitalistes, disposant d'une ressource bien spécifique, le capital industriel. La troisième est celle du prolétariat, qui vit de son salaire.

A ces trois classes correspondent, dans le domaine de la théorie et pratique politiques, trois types idéologiques : le conservatisme féodal, le libéralisme bourgeois et le socialisme prolétaire.

Le lecteur comprendra que cette caractéristique de l'idéologie des classes ne peut être que schématique et le produit de l'abstraction. Dans la vie réelle, ce schéma *pur* dévie souvent : aux Etats-Unis, par exemple, n'existe point le conservatisme féodal, et en Russie, à part ces trois types, nous en observons encore un autre, celui de la petite bourgeoisie paysanne — quasi communiste — inévitable avec la vie économique si arriérée du village russe. De plus, on peut observer dans chaque société des mélanges de divers types idéologiques ou bien de types idéologiques momentanés, transitoires. Ces quelques restrictions faites, le schéma cité apparaît comme une précieuse et exacte déduction sociologique.

L'idéologie politique non seulement reflète la contradiction séparant les classes sociales et centralise l'expérience politique de ces dernières, mais elle est, par elle-même, une arme d'influence maniée dans le but de la modification de la société. C'est certain que

la politique contient beaucoup de « subjectivité », un élément de propagande et même, parfois, un élément de démagogie imposée. Pourtant et en cette « subjectivité » se reflètent à nouveau les intérêts et la lutte des classes, et dans les conceptions les plus utopiques au premier aspect, dans tous plans et programmes nous trouvons un matériel des plus précieux pour la caractéristique d'une époque et de ses relations sociales.

II. — D'après les chapitres précédents de ce livre, le lecteur a pu se rendre compte du caractère économique et social du développement de la Russie à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle. Le lecteur sait que les nouvelles formes de l'activité économique du peuple russe ont amené celui-ci à un conflit révolutionnaire avec les anciennes formes de sa vie politique. On peut même affirmer, sans tomber dans l'exagération, que presque toutes les classes étaient intéressées à voir se terminer ce conflit par la liquidation du vieux régime. Seule une quantité insignifiante de nobles, de bureaucrates, de chevaliers d'industrie, dont l'existence est liée étroitement à l'existence de l'autocratie, s'est conduite hostilement, dès le début, envers le réveil du peuple. De cette manière se produisit au commencement de la révolution un soulèvement populaire général, auquel se joignirent même des éléments purement bourgeois ayant adopté les méthodes révolutionnaires du prolétariat socialiste.

L'histoire du Conseil des députés ouvriers de la ville de Saint-Pétersbourg a ainsi caractérisé le ralliement de la bourgeoisie libérale à la forme prolétaire de la lutte :

« Le moyen de lutte spécial au prolétariat — la grève — devint une arme *nationale* contre l'absolutisme. Fonctionnaires, ingénieurs, juristes, employés

de banque, professeurs, tous se transformèrent en grévistes, tous indistinctement marchèrent derrière le prolétariat, lui empruntant non seulement son moyen de lutte, mais aussi la forme de son organisation. »

De plus, le parti libéral-constitutionnel démocrate (cadets) se solidarisa publiquement, au premier de ses congrès (octobre 1905), avec la grève générale des ouvriers qui bouleversait en ce moment toute la Russie. Mais ce caractère de soulèvement populaire *général* ne tarda pas à disparaître de la révolution à cause des conflits *intérieurs* surgis entre les diverses classes combattant contre l'ancien régime et bientôt les forces de l'opposition se fractionnèrent en plusieurs camps hostiles l'un à l'autre.

Le lecteur devine sans doute de quelle manière se formèrent ces camps ; la Russie entra dans la période de la liquidation de l'absolutisme ayant des relations capitalistes plus développées que celles de la France en 1789 et celles de l'Allemagne en 1848. La croissance de la grosse industrie avait provoqué une irréparable contradiction entre la bourgeoisie et la classe ouvrière dans le domaine des intérêts économiques. La pression exercée par le régime bureaucratique empêcha cette contradiction de s'exprimer librement. Survint la révolution. Cette pression diminua et la lutte entre le capital et le travail bouillonna impétueusement. Et quoique le mouvement ouvrier de 1905 ait eu un caractère politique très marqué, néanmoins les motifs économiques y jouèrent un rôle des plus importants. D'après les données statistiques publiées par le ministère du Commerce et de l'Industrie sur les grèves de 1905, on voit que des grèves au caractère économique englobèrent une plus grande quantité d'ouvriers que les grèves politiques. Si l'on considère cependant non le nombre d'ouvriers ayant participé à la grève, mais le nombre même des grèves, on constate que les motifs politiques prévalurent sur

les motifs économiques. (Voir l'édition officielle du ministère du Commerce et de l'Industrie : *Statistique des grèves ouvrières des usines et fabriques en 1905*. Saint-Pétersbourg, 1908.) Comme ces données le démontrent, une énorme quantité d'ouvriers a lutté en Russie, en 1905, non seulement pour conquérir l'indépendance politique de tout le peuple, mais aussi pour une amélioration immédiate de sa situation économique, pour l'augmentation du salaire, la diminution de la journée de travail, l'amélioration des conditions juridiques et hygiéniques de ce dernier. L'entrée de l'élément économique dans la lutte politique aiguisa naturellement les relations entre le prolétariat et la bourgeoisie. Mais ce qui influa surtout sur cet aigrissement, c'est la demande de la journée de travail de huit heures présentée par le Conseil des députés ouvriers à la fin de 1905, et que les ouvriers tentèrent en vain de réaliser par les « voies révolutionnaires ». Cette revendication ne se contenta point de rencontrer une opposition parmi les patrons et le gouvernement qui lui répondirent par un lock-out grandiose, mais provoqua une protestation de la part de la presse bourgeoise et même du camp libéral. La presse bourgeoise se mit à reprocher au Conseil des députés ouvriers et aux organisations socialistes le soutenant, de vouloir ruiner l'industrie nationale, de marcher vers « l'anarchie de la production ». La presse ouvrière, à son tour, accusa la bourgeoisie libérale de trahison vis-à-vis de la liberté, et la lutte entre le socialisme et les libéraux prit un caractère violent.

A cette discorde économique s'adjoignit la discorde politique. Les socialistes ne voulaient faire aucune concession au tsarisme et désiraient, suivant leur propre expression, « conduire la révolution jusqu'au bout », c'est-à-dire jusqu'à la complète liquidation du despotisme monarchique. Mais ces tendances répu-

blicaines ne rencontrèrent aucune sympathie parmi la bourgeoisie libérale. Une partie de celle-ci craignit que le prolétariat en profiterait pour réaliser ses exigences économiques, l'autre déclara qu'elle ne croyait pas à la possibilité de l'application d'une constitution républicaine en Russie et qu'elle ne voulait point de sacrifices inutiles. En opposition à la propagande républicaine des socialistes, les libéraux adoptèrent le mot d'ordre suivant : monarchie constitutionnelle.

La différence des buts entraîna une différence dans les moyens employés pour y parvenir. Les socialistes se dirent, ouvertement, partisans de la tactique révolutionnaire, et déclarèrent que la réorganisation de la Russie n'était possible que par une lutte armée contre le gouvernement, la chute de celui-ci et la convocation d'une Assemblée constituante. Les libéraux bourgeois répondirent par la proposition de réformes « paisibles », de l'accord du peuple avec la monarchie, du *partage* du pouvoir entre ses anciens possesseurs et les représentants du peuple.

« Nous sommes dans le domaine de la Révolution », — disaient les socialistes. — « Et nous dans celui du droit et de l'ordre », — répliquaient les libéraux.

Bien des reproches, bien des accusations furent échangées entre les deux côtés, surtout lorsque commença à s'éteindre l'élan révolutionnaire et triompher la répression. Les libéraux accusèrent les socialistes d'avoir soi-disant provoqué la répression par leur « manque de modération ». Les socialistes démontrèrent que les libéraux, en « trahissant » la cause du peuple, étaient responsables de la défaite révolutionnaire. Mais, en laissant de côté ces accusations réciproques, nous pouvons constater qu'au point de vue historique la rupture entre les ouvriers et la bourgeoisie était inévitable et que chaque pas des ouvriers à gauche devait en amener, nécessairement, un à droite de la bourgeoisie. Ainsi en a été toujours et

partout en Europe au cours de toutes les révolutions précédentes. Telle est la logique instinctive de la lutte des classes dans la société moderne, n'en déplaise aux apôtres de « la paix sociale » et de « l'harmonie des intérêts économiques ».

Tout aussi inévitable était la rupture politique entre le libéralisme et la démocratie paysanne. Les paysans ont donné naissance à cette démocratie radicale, à laquelle n'ont pu donner de bases solides ni la petite, ni la moyenne bourgeoisie des villes russes. Entre 1905-1906, se fondèrent, parmi les paysans, de très importantes organisations par la quantité de leurs membres. A la tête de ces organisations se trouvaient « l'Union des paysans de toute la Russie » et le « Groupe travailliste ». Les programmes de ces deux organisations se ressemblaient fort. Cependant, tandis que « l'Union des paysans de toute la Russie » concentra ses forces sur l'organisation des masses en dehors du Parlement, par une « action directe » : expropriation des terres de la noblesse et leur transmission aux paysans, le « Groupe travailliste » naquit en qualité de représentant parlementaire de la démocratie rurale, et, après les élections de la première Douma, il prit, pour ainsi dire, le drapeau de « l'Union des paysans de toute la Russie », cette dernière ayant été brisée par la répression gouvernementale après l'échec révolutionnaire.

Dans l'idéologie politique de cette démocratie rurale se sont reflétées les conditions de la vie économique et sociale des paysans russes. Une protestation instinctive et la haine de la noblesse et de la bureaucratie, couvées par la misère, la faim et les humiliations, se sont jointes, dans cette idéologie, à une inconscience politique et à une pensée non organisée, à une pensée aussi étroite et primitive que la primitive économie d'un paysan isolé sur son petit lot de terre et ne pouvant s'élever jusqu'à la compréhension

de toute la complication des phénomènes économiques et des relations sociales. La démocratie paysanne marche dans tous les pays, le plus souvent, derrière les autres éléments de la société, ne sachant donner elle-même une forme déterminée à ses exigences politiques. Dans la révolution russe, elle marcha derrière les « intellectuels populistes ». Ces intellectuels ne se distinguaient point par la clarté et la logique de leur pensée politique, et à cause de cela, en conduisant le mouvement paysan, ils hésitèrent devant cette question : par quels moyen et tactique on doit et on peut réaliser les exigences des paysans ? Alors, tantôt ils penchèrent vers une tactique mi-anarchiste, avec l'adaptation de la terreur agraire (incendies de châteaux, expropriations des terrains appartenant aux seigneurs, meurtres individuels, etc...), tantôt, au contraire, ils concentrèrent leur attention sur une activité toute parlementaire à l'intérieur de la Douma, où de nouveau les députés des paysans hésitèrent entre le libéralisme des cadets et l'opposition révolutionnaire de la sociale-démocratie et ne purent se résoudre à rien.

La base de tous les programmes des partis démocratiques ruraux russes est « la déclaration du droit sur la terre de tous les citoyens, déclaration qui devrait être réalisée par la suppression de la propriété foncière privée et la création d'un fonds de terres national. » Tous ceux qui seraient désireux de travailler la terre pourraient recevoir, de ce fonds, des lots ne dépassant point les dimensions de la *norme de travail*, c'est-à-dire une quantité de terre que le jouisseur pourrait cultiver seulement avec ses forces et celles de sa famille, sans aide de *travail salarié*. Ces lots ne seraient donnés qu'en *jouissance* et non en possession.

Il n'est pas difficile de prouver qu'un tel enlèvement de terres à l'ordre général de l'échange et de la con-

currence capitaliste, que le projet d'une « égalité agraire » et la suppression du travail salarié exclusivement dans les campagnes, ne forment qu'une simple utopie. Le village russe, malgré son état arriéré, se trouve déjà entraîné dans le virement du marché capitaliste et de la concurrence économique où vaincront les plus forts et les plus aptes. D'ailleurs, si on avait même réussi à introduire une telle égalité agraire et diviser la terre en lots semblables, cela n'aurait pas encore amené à une véritable égalité économique, car serait restée une différence entre les divers capitaux, les diverses techniques, énergies et initiatives. Avec de différents capitaux et de divers instruments de production, on peut obtenir, même en des lots égaux, des quantités diverses de produits. Par conséquent, la concurrence entre des unités économiques plus productives et moins productives aurait continué, comme par le passé, et le caractère utopique du projet de l'égalité agraire n'aurait pas tardé à apparaître.

Mais le programme agraire de ces « intellectuels » ruraux ne se contente point d'être une simple utopie. C'est aussi une utopie malfaisante et réactionnaire, au point de vue du progrès économique. Si on eût pu réaliser ce programme, il aurait amené à un point mort du développement de la production agricole, aurait rendu difficile l'organisation de grandes entreprises à l'aide de machines et d'ouvriers salariés, aurait été établie, non une égalité de richesses, mais une égalité de pauvreté.

Et si les masses paysannes russes s'associent malgré cela et volontiers à ce programme utopique et réactionnaire de leurs chefs « intellectuels », cela s'explique en partie par l'esprit borné du petit propriétaire rural à qui il semble que si on partageait la terre *également*, toute la question sociale serait résolue. Ici jouent naturellement un rôle les préjugés his-

toriques enfantés par la vie de la commune à l'époque de l'économie naturelle, quand la terre appartenait à tout le « mir » (à tous les membres de la commune). D'un autre côté, on peut considérer ce programme comme une hypocrisie idéologique inconsciente qu'on rencontre souvent dans l'histoire des idéologies politiques et sociales des différentes classes. Lorsqu'une classe expose ses exigences, elle ne les expose pas seulement comme *son* idéal, mais comme l'idéal de *tout le monde*. Ainsi, par exemple, en luttant pour la Liberté, l'Egalité et la Fraternité de tous, la bourgeoisie française de la grande Révolution revêtit sa protestation de classe contre l'absolutisme et les privilèges aristocratiques de formes idéologiques universelles. De même, les idéologues des paysans russes d'aujourd'hui donnent un caractère universel à leur lutte contre les propriétaires fonciers et font miroiter la perspective d'une égalité universelle lorsqu'il ne s'agit, en réalité, que de la transmission de la propriété foncière des mains d'une classe aux mains d'une autre.

Nombre de libéraux ne protestèrent pas, tout d'abord, contre le principe de cette idée, mais, quand fut posée la question de sa réalisation pratique, les opinions des libéraux et de la démocratie rurale se disjoignirent. Les masses paysannes, pour des raisons bien compréhensibles, désirèrent recevoir de la terre *gratis*, sans aucune obligation d'en effectuer le remboursement. Les libéraux, au contraire, exigèrent le « rachat », étant intéressés à ce qu'une compensation pécuniaire leur fût offerte en place des terres cédées aux paysans, et, prévoyant quelle opposition acharnée rencontrerait parmi l'autocratie le projet des démocrates ruraux. Ils cherchèrent à amener une « entente » entre la révolution et la réaction, en établissant un accord entre propriétaires et paysans, au moyen de « rachat » des terres. Au fur et à mesure que se développa le mouvement paysan, devint plus

marquée la tendance des paysans à faire une révolution agraire « d'en bas », se dessina davantage la volonté des libéraux à voir s'accomplir des réformes agraires « d'en haut ». Ce fut un choc entre les tendances révolutionnaires des paysans et les idées « d'ordre » et de « ferme pouvoir » des libéraux. Et au commencement de 1906, pendant la session de la première Douma, ce fut la séparation indiscutable entre paysans et bourgeois libéraux. Les premiers se joignirent au camp du prolétariat socialiste, les seconds formèrent un camp distinct.

III. — Comme le lecteur connaît déjà le programme des travaillistes, il lui sera facile de comprendre l'idéologie du socialisme russe, dont une des tendances, le parti socialiste-révolutionnaire, présente maints points de contact avec le parti des travaillistes. En effet, le programme des socialistes-révolutionnaires nous dit : « Dans le domaine du changement des relations agraires, le parti des socialistes-révolutionnaires tâche de se baser sur les intérêts du socialisme, et ceux de la lutte contre les principes bourgeois de propriété, sur la conception communiste et travailliste, sur les formes et les traditions de la vie des paysans russes, et sur l'opinion, très répandue parmi ceux-ci, que la terre n'appartient à personne et que le droit d'en jouir s'acquiert par le travail. Et cette conception des problèmes de la révolution rurale fait que le parti socialiste-révolutionnaire lutte pour la socialisation de la terre, pour l'exclusion de la terre du libre-échange commercial et pour la transformation de celle-ci, de propriété privée qu'elle est, en bien de tout le peuple. » Chez les socialistes-révolutionnaires comme chez les travaillistes, nous rencontrons la même foi utopique en la réalisation du socialisme agraire, en la libération de la propriété foncière des lois de l'évolution capitaliste. L'antithèse

formulée par le programme socialiste-révolutionnaire entre le principe bourgeois de la société capitaliste, et les traditions communistes de la vie des paysans russes révèle le caractère réactionnaire de l'utopie des socialistes-révolutionnaires. Les « traditions et les formes » économiques de la commune rurale russe ne sont qu'une survie du passé, ne constituent qu'un degré *inférieur* et non supérieur en comparaison avec les formes de l'économie capitaliste, et il est étrange de songer à elles comme à la base de la réalisation de l'idéal de l'avenir.

Cette dernière objection est toujours soulevée contre les socialistes-révolutionnaires par l'autre tendance du socialisme russe, par le parti social-démocrate. La sociale-démocratie russe, basée sur le marxisme, suppose que la Russie ne peut aboutir au socialisme que par le capitalisme, c'est-à-dire par le chemin suivi par tous les autres pays de l'Europe. Croire que la Russie peut éviter, grâce à son développement agricole, le capitalisme, et réaliser sans ce dernier une révolution sociale, est fort naïf. La socialisation des moyens et des outils de production dans le domaine de l'économie rurale ne sera possible que lorsque existeront aussi les conditions favorables à la socialisation dans tous les autres domaines de l'économie populaire, lorsque la production sera fortement concentrée, la différenciation des classes très marquée, le travail libéré du capital. Quant à toute tentative d'implanter à la campagne le socialisme partiel sans attendre la disparition complète du régime capitaliste de toutes les autres sphères de la vie économique du pays, elle amènerait inévitablement à un résultat nul; la destruction partielle des contradictions divisant les diverses classes, et l'établissement de l'égalité sociale dans un « coin » de la société capitaliste sont impossibles. Une telle tentative pourrait, au maximum, prolonger les rapports archaïques

dans l'agriculture, aux dépens du développement industriel. Considérant un semblable « socialisme agraire » comme une utopie nuisible et réactionnaire, la sociale-démocratie russe mène une active propagande contre les plans des socialistes-révolutionnaires.

Pour mieux éclaircir les différences qui existent entre les socialistes-révolutionnaires et les socialistes démocrates, je vais citer un passage du programme des socialistes révolutionnaires.

« Pour la réalisation de sa tâche, le parti socialiste-révolutionnaire aspire à utiliser aussi bien tous les côtés positifs du développement économique, ayant revêtu diverses formes capitalistes, que les capacités de création indépendante des masses travaillantes prolétarisées ou non prolétarisées. »

Cette thèse est vivement attaquée par le parti social-démocrate soutenant qu'au point de vue du socialisme l'union des éléments prolétarisés et non prolétarisés est profondément erronée. En effet, si dans la lutte *bourgeoise* actuelle pour le régime démocratique les intérêts des ouvriers salariés, c'est-à-dire les intérêts des prolétaires dans le sens propre du mot, coïncident avec ceux des couches non prolétarisées de la petite bourgeoisie et des paysans, si maintenant la chute de l'absolutisme est indispensable pour les uns et les autres, ce n'est qu'une coïncidence temporaire d'intérêts. Dès que sera terminée la révolution démocratique, le prolétariat entamera « sa lutte finale » pour la révolution sociale, tandis que les éléments non prolétarisés, contentés par une constitution démocratique, se transformeront en appuis de l'ordre bourgeois. De plus, les socialistes-démocrates trouvent injuste et peu scientifique l'opposition faite par les socialistes-révolutionnaires de la « création indépendante » au « développement économique », opposition liée à l'ancienne théorie

dualiste, selon laquelle l'idée humaine et la « force créatrice » sont « indépendantes » du développement économique. (Cette théorie dualiste, *mutatis mutandis*, nous la retrouvons dans les plus « nouvelles » inventions philosophiques de M. Bergson, dans son « élan vital » et ses « forces créatrices »). Les socialistes-démocrates, au contraire, affirment que les capacités créatrices des hommes sont déterminées par l'évolution matérielle du milieu extérieur et par les conditions sociales, et que la manifestation des capacités créatrices de l'homme ne peut être possible et productive que lorsque cette manifestation correspond à l'évolution générale de la technique et de la vie économique. A ces différents points de vue sont liées les diverses conceptions du rôle de la personnalité dans l'histoire. Tandis que les socialistes-révolutionnaires attribuent à l'individu une énorme signification, les socialistes-démocrates considèrent celui-ci comme une goutte perdue au milieu de l'Océan. L'idéalisme individualiste des socialistes révolutionnaires s'oppose totalement au matérialisme déterministe des socialistes-démocrates.

La lutte qui divise socialistes-révolutionnaires et socialistes-démocrates a commencé depuis longtemps et il y eut une époque où cette lutte séparait toute notre jeunesse intellectuelle en deux camps ennemis. Même aujourd'hui, loin d'être abstraite, elle est un véritable choc entre deux méthodes d'activité pratique, entre deux tactiques politiques. Les socialistes-révolutionnaires attribuant une grande importance à l'individualité dans l'histoire, attribuent une grande signification aux actes individuels. De là leur penchant vers la terreur. Les socialistes-démocrates, au contraire, sont ennemis de la terreur et préfèrent à celle-ci l'organisation des masses. Quant aux exigences *pratiques* des programmes des deux partis, elles présentent beaucoup de points communs : tous les deux ont

pour mot d'ordre « république démocratique » ou « souveraineté du peuple », tous les deux exigent le suffrage universel pour les deux sexes, le remplacement de l'armée permanente par l'armement général du peuple, l'institution de tribunaux éligibles, la suppression des impôts indirects et l'introduction d'un impôt progressif sur le revenu, la journée de huit heures. Mais la conception de la question agraire des socialistes-démocrates est complètement différente de celle de l'autre parti.

L'influence des socialistes-révolutionnaires se fait surtout sentir parmi les paysans, sur maints groupes de la petite bourgeoisie, c'est-à-dire sur les intellectuels, les instituteurs, les petits fonctionnaires, etc... Les socialistes-démocrates, eux, influent surtout sur le prolétariat salarié des centres industriels. De plus, les deux partis mènent une active propagande parmi les soldats. Jusqu'en 1905, ces deux partis existèrent illégalement, faisant éditer leur littérature de propagande soit à l'étranger, soit en des imprimeries clandestines. En 1905, lorsque la Révolution brisa les rangs serrés du régime policier, ils se légalisèrent eux-mêmes, sans demander aucune autorisation au gouvernement. A part maints journaux édités ouvertement à Saint-Pétersbourg, à Moscou et dans d'autres villes, les deux partis font paraître de nombreux livres et brochures. D'après les calculs d'un bibliographe compétent, entre 1905 et 1907, ont paru 26 millions de livres et brochures de tendance sociale démocrate, et pas moins de 24 millions de brochures de tendance socialiste révolutionnaire. Quant à ce qui concerne la prédomination de l'influence de l'un ou de l'autre parti, nous pouvons en juger en consultant les résultats des élections : la seconde Douma comptait 35 députés socialistes-révolutionnaires et 65 députés socialistes-démocrates, et de plus les curies ouvrières ne choisissent pour représentants

que des socialistes-démocrates. Mais c'est surtout en dehors de la Douma que les influences des deux partis — principalement celle des socialistes-démocrates — se font sentir. Les années 1905 et 1906 purent juger de la force de cette double influence.

IV. — On parle souvent de la grève générale russe de 1905, mais cette expression n'est pas juste, car en 1905 il y eut en Russie plusieurs grèves générales. La première tentative d'insurrection et de grève générale est liée au fusillement du 9/22 janvier 1905. Ce fusillement de la foule paisible fut tout de même un « progrès » sur ce qui se faisait auparavant. Sous Catherine II, les ouvriers envoyèrent à la cour trois délégués chargés d'implorer la protection impériale contre les abus des patrons. Ces délégués « reçurent chacun cent coups de knout, eurent les narines brûlées par un fer rouge, et furent déportés à jamais en Sibérie ». Le 9/22 janvier 1905, Saint-Pétersbourg vit sa première barricade, et les jours suivants la première vague gréviste se déversa à travers Saint-Pétersbourg et les grands centres industriels de la province.

Le gouvernement tenta, de suite après ces essais d'insurrection, de se réconcilier avec les ouvriers. A cet effet, le gouverneur général de Saint-Pétersbourg, Trépoff, réunit une délégation d'ouvriers « sûrs » et la conduisit devant le tsar, après lui avoir fait les recommandations suivantes :

« Les gens russes doivent saluer à la russe, en se pliant en deux et non pas d'un signe de tête. Vous saluerez donc, puis vous écouterez ce que vous dira l'empereur. Que personne de vous ne s'avise d'entamer la conversation, car les parleurs seront déportés en Sibérie. »

Naturellement cette tentative avorta; elle ne put dessécher la rivière de sang qui, depuis le 9/22 jan-

vier 1905, sépare la monarchie des ouvriers. (Le 9 janvier 500 ouvriers furent tués et 3.000 blessés et parmi les morts et les blessés il y eut de nombreuses femmes et des enfants.) Alors le gouvernement recourut à un autre moyen de « réconciliation ». Il chargea une Commission présidée par un sénateur et composée de délégués des ouvriers, de faire une enquête sur la situation des ouvriers de Saint-Pétersbourg. Les délégués des ouvriers exigèrent l'inviolabilité et la liberté de discuter avec leurs électeurs des questions abordées par la Commission. Ces exigences ne furent pas satisfaites. Alors les délégués des ouvriers refusèrent de faire partie de la Commission. En réponse à leur refus, on les emprisonna et cet emprisonnement provoqua de nombreuses grèves de protestation à Saint-Pétersbourg et en province.

Puis le mouvement ouvrier paraît se calmer un peu et l'agitation abandonnant la ville se répand à la campagne. Le printemps de l'année 1905 voit 14 °/₀ des cantons de la Russie centrale en proie aux troubles agraires. Maintes fermes appartenant à de riches propriétaires sont attaquées par des paysans avides de s'emparer de blé pour manger et de bois pour se chauffer. Quelques propriétés sont incendiées par les plus aigris. Mais des tueries générales, de terribles châtiments corporels finissent par étouffer le mouvement paysan.

Le mois de juin apporte de nouvelles grèves qui englobent le rayon d'Ivanovo-Voznesensk avec ses dizaines de mille d'ouvriers et fait descendre dans la rue les habitants de Lodz et de Varsovie afin d'y élever des barricades.

Au mois de juin également, apparaît sur l'arène révolutionnaire un nouvel élément extrêmement important : les matelots du cuirassé *Potemkine* lèvent l'étendard de la révolte. Mais, non soutenus par le reste de l'armée, abandonnés par les

ouvriers, ils sont forcés de s'enfuir en Roumanie. Ce manque de soutien s'explique par la soudaineté de l'insurrection du *Potemkine*, de cette insurrection qui stupéfia toute la Russie « comme un éclair sillonnant un ciel serein ». Lorsque le *Potemkine* aborda à Odessa dans l'intention d'entrer en rapports avec les organisations ouvrières de la ville, la police pour écraser le mouvement naissant, recourut à l'aide des bandes noires. Ces dernières se mirent à organiser des pogromes et des pillages dans le port afin de compromettre le mouvement révolutionnaire aux yeux de la population[1].

Puis, c'est de nouveau une accalmie. Mais, invisible et pourtant féconde, la propagande continue son œuvre parmi le prolétariat et l'armée. Les ouvriers, mis dans l'impossibilité de s'organiser ouvertement, se réunissent secrètement, hors des villes, dans les bois, malgré les poursuites des espions et des cosaques.

La « saison d'automne » est ouverte par une tentative du gouvernement de détourner l'attention populaire de l'agitation révolutionnaire en la fixant sur les discordes nationales. A Bakou, où l'élément révolutionnaire est constitué par les Arméniens, la police excite l'ignorante et sombre population tartare contre ces derniers et d'horribles tueries ne tardent pas à ensanglanter les rues de Bakou. Mais cette « diversion » ne réussit point et le mouvement révolutionnaire continue à croître. En septembre, c'est la grève des ouvriers typographes de Moscou, prélude de la grève générale d'octobre qui met en contact, pour la première fois, les habitants de Moscou avec la force armée du gouvernement et qui a pour résultat la création d'un « Conseil des députés des typographes de Moscou » sur le

1. Le cuirassé *Potemkine* quitté par son équipage fut extradé par le gouvernement roumain au gouvernement russe. Mais quelques mois après son nouvel équipage suit l'exemple de son prédécesseur et à son tour entame la lutte contre la monarchie.

modèle duquel fut constitué plus tard le fameux Conseil des députés ouvriers de Saint-Pétersbourg. La grève des typographes est suivie de la grève des ouvriers des usines métallurgiques et ceux d'autres entreprises industrielles moscovites. « L'épidémie gréviste a pris un caractère intermittent. Les grèves, comme des feux errants de marais, s'enflamment rapidement et rapidement s'éteignent. »

Le 5/18 octobre, la grève des entreprises industrielles de Moscou se termine officiellement et le 7/20 octobre commence la grève des chemins de fer, conséquence des séances du Congrès des employés des chemins de fer réuni par le gouvernement pour travailler à un nouveau statut des caisses de retraite, et pour apaiser les employés de chemins de fer qui, après le « dimanche rouge », s'étaient mis en grève. Ce Congrès, quoique composé surtout d'employés supérieurs, d'ingénieurs, etc... n'avait pu échapper à l'influence de l'atmosphère révolutionnaire et très vite, de la discussion des statuts des caisses de retraite, avait passé aux questions de la liberté politique, et avait surexcité la population sans l'appeler toutefois à la grève. Le 7/20 octobre la grève des chemins de fer est déclarée et le même jour, la ligne Moscou-Kazan cesse de fonctionner. Le 8 octobre, ce sont les employés des lignes Moscou-Arkangelsk, Moscou-Koursk, Moscou-Nijni-Novgorod qui abandonnent leurs postes; le 9 octobre, ceux des lignes Moscou-Kiev-Vonorèje; le 10 octobre, ceux des lignes Kharkov-Nicolaev, Kharkov-Koursk, Kharkov-Sébastopol, et le 12 octobre c'est la grève des lignes menant à Saint-Pétersbourg, à l'exception de la ligne finlandaise qui ne se mettra en grève que quatre jours plus tard; le 14 octobre, la grève envahit la Pologne et les provinces baltiques, et arrête le fonctionnement des lignes du Caucase, de l'Asie centrale et de la Sibérie russes.

Dix jours après son commencement, la grève des chemins de fer a envahi toutes les lignes russes avec leurs 40.000 kilomètres de rails et leurs 750.000 employés.

L'interruption des moyens de transport par voie ferrée amène à la grève générale les villes de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Kharkov, d'Ekaterinoslavl, de Koursk, de Samara, de Revel, de Lodz, etc. Les employés des municipalités, des zemstvos, des banques, des palais de justice, se joignent aux grévistes déjà soutenus par les instituteurs et les institutrices. Les étudiants se mettent également en grève et ouvrent les portes de leurs auditoires au « peuple révolutionnaire », aux organisateurs de meetings politiques, aux prêcheurs de la liberté... Puis ce sont des rencontres sanglantes entre les grévistes et les forces armées du gouvernement...

Le premier ministre, le comte Vitté, tente ensuite d'influer de manière bien curieuse sur les grévistes : « Souvenez-vous — dit-il à une délégation du Congrès des employés de chemins de fer — qu'en de telles circonstances le gouvernement peut tomber, mais non sans vous entraîner dans sa chute, vous les meilleures forces du peuple... Et ainsi vous aurez travaillé au profit de cette même bourgeoisie contre laquelle vous luttez aujourd'hui. » Mais cette tentative démagogique ayant pour but d'utiliser la haine inspirée par la bourgeoisie au prolétariat échoua complètement, les ouvriers comprenant que la lutte commencée n'était capable d'amener qu'au régime bourgeois. Lorsque la délégation du « Conseil pétersbourgeois des députés des ouvriers » se rendit le 14 octobre au Conseil municipal composé des représentants des gros propriétaires, les délégués des ouvriers déclarèrent aux membres du Conseil : « Nous savons parfaitement que jamais vous ne lutterez pour notre mot d'ordre. Ce n'est pas pour cela que nous sommes venus. La révo-

lution qui agite en ce moment la Russie est une révolution bourgeoise, faite dans les intérêts de la bourgeoisie. Il est de votre propre intérêt que cette révolution s'accomplisse et s'achève le plus vite possible. Et si vous êtes un peu clairvoyants, si vous comprenez vraiment les intérêts de votre classe, vous assisterez le peuple de toutes vos forces, dans sa lutte contre l'absolutisme. » Ainsi l'ouvrier russe était loin de croire, en 1905, à la proximité du triomphe du socialisme et c'est d'une manière tout à fait consciente qu'il lutta alors pour la révolution bourgeoise en laquelle il voyait un degré inévitable du développement social du pays...

Le 17/30 octobre, le gouvernement est obligé de céder. Un manifeste est publié, manifeste marquant la première capitulation de l'autocratie, après quoi la grève générale prend fin. Mais cette victoire morale de la révolution ne fut point une victoire réelle, le pouvoir réel ayant été conservé, même après elle, par l'autocratie et la bureaucratie... Dès le lendemain de la proclamation du manifeste, le département de la police, dirigé par la camarilla aristocratique, organise des pogromes de Juifs et d'intellectuels au cours desquels sont tuées 3.000 personnes et blessées 10.000, qui livrent 101 villes aux bandes noires et à la terreur policière (du 18 au 24 octobre), et qui ont pour but de détruire une partie des éléments révolutionnaires, d'effrayer l'autre et de démontrer que la soi-disant « liberté » ne peut amener le pays qu'à l'anarchie, et que le « simple » peuple ne veut d'aucune liberté et hait la révolution.

Malgré cela, le mouvement révolutionnaire continue à croître. Dans maintes villes ne tardent pas à surgir des « comités de salut public » chargés de défendre la population contre les pogromes et des milices composées d'ouvriers et d'étudiants et subventionnées parfois par les municipalités. Une partie de l'armée

passe de nouveau au camp des révolutionnaires : le 8/21 novembre, à Cronstadt, c'est une mutinerie de l'artillerie et des marins qui échoue grâce aux indécisions des mutinés eux-mêmes. Une foule de ces derniers est arrêtée, menacée de la peine de mort... Alors, le « Conseil pétersbourgeois des députés des ouvriers », désireux d'arracher ses « frères-soldats » des mains de la mort, annonce une nouvelle grève générale, tout en exigeant l'amnistie des révoltés de Cronstadt et la suspension de l'état de siège déclaré en Pologne quelques jours auparavant...

Cette grève fut moins générale que celle d'octobre. Les ouvriers des fabriques et des usines s'y joignirent, mais les ouvriers des entreprises de transport répondirent peu à l'appel du « Conseil des députés ouvriers », tandis que les éléments bourgeois n'y répondirent pas du tout. Cependant, la grève produisit l'effet voulu. Le comte Vitté s'empressa de s'adresser ainsi aux ouvriers de Saint-Pétersbourg :

« Petits-frères ouvriers! Retournez à votre travail, ayez pitié de vos femmes et de vos enfants... Donnez le temps nécessaire pour faire pour vous tout le possible. Ecoutez les conseils d'un homme qui n'éprouve pour vous que bienveillance... »

En réponse au comte Vitté, le Conseil rédigea la résolution suivante :

« Le comte Vitté nous dit d'avoir pitié de nos femmes et de nos enfants. Le « Conseil des députés ouvriers » recommande à tous les ouvriers d'évaluer de combien s'est accru parmi les prolétaires le nombre de veuves et d'orphelins depuis que le comte Vitté a accepté le pouvoir... Le comte Vitté se dit être plein de bienveillance pour nous... Le « Conseil des députés ouvriers » déclare que la classe ouvrière n'a aucun besoin de la bienveillance des favoris du tsar et exige le suffrage universel direct.... De plus, le Conseil est profondément étonné de la familiarité du favori impé-

rial se permettant de traiter de « petits-frères » les ouvriers pétersbourgeois. Le prolétariat n'est uni par aucun lien de parenté avec le comte Vitté. »

La grève dura cinq jours et fit que les révoltés de Cronstadt furent jugés par des cours militaires ordinaires et non par des cours martiales et que l'état de siège fut levé en Pologne.

En même temps, des troubles agraires, plus tumultueux que jamais, envahirent les 37 °/₀ des cantons de la Russie centrale. (Au printemps, les mêmes troubles ne s'étaient fait sentir que dans les 14 °/₀.) Durant ces troubles, furent brûlés 2.000 domaines et les pertes occasionnées par eux dans 19 gouvernements s'élevèrent, d'après les chiffres officiels, à 29 millions de roubles. Pour enrayer ce mouvement, le gouvernement recourut à ses mesures habituelles: il diminua les sommes que les paysans doivent payer périodiquement pour les terres qui leur furent concédées en 1861, promit de rendre moins difficultueuses de nouvelles acquisitions de terres par voie de prêts faits par le fisc, et en même temps dans chacune des régions les plus troublées, fut envoyé par le tsar un général de la suite impériale chargé d'y calmer les paysans à l'aide de fusillements en masse : « Arrêtez le moins possible, et surtout fusillez... » « Négligez la persuasion, agissez par le feu. » Telles sont les instructions qui furent données par les autorités aux pacificateurs des paysans.

« Autour de nous coule le sang, tout est en flammes. Quant à nous, nous hachons, nous coupons, nous tirons. » Ainsi décrit la situation d'alors un des officiers envoyés pour la liquidation des troubles agraires. (Voir l'ouvrage: *les Paysans et la Révolution en Russie*. Moscou, 1907.)

Quatre jours après la fin de la grève politique de Saint-Pétersbourg, le 24 novembre, les vaisseaux militaires *Potemkine*, *Otchakov* et *Dniester*, faisant

partie de l'escadre de la mer Noire, lèvent à Sébastopol l'étendard de la révolte. L'officier de marine, le lieutenant Schmidt, commande la flotte mutinée. Mais de nouveau isolée, l'insurrection ne tarde pas à être étouffée par le gouvernement, après avoir fait de nombreuses victimes parmi les insurgés. Une semaine après, ce sont de nouveaux troubles militaires — la révolte du bataillon du génie de Kiev — qui se terminent également par l'emprisonnement et l'exécution des révoltés. Puis, le 28 novembre, c'est la grève des employés des postes et des télégraphes.

Le gouvernement ne tarde pas à passer à l'offensive. Le 8 décembre est emprisonné le président du « Conseil pétersbourgeois des députés ouvriers ». En réponse à cet acte, ce dernier rédige la résolution suivante : « Le Conseil des députés ouvriers élit un nouveau président et continue à se préparer à l'insurrection armée. » Le mot d'ordre « grève » cède le pas devant le mot d'ordre « insurrection ».

L'histoire de l'insurrection est fort semblable à celle de la grève.

C'est surtout dans les provinces baltiques que l'insurrection revêtit un caractère obstiné. Commencée au milieu de décembre, elle fit que les ouvriers et les paysans léthoniens s'emparèrent de grands domaines, éloignèrent les fonctionnaires du gouvernement et composèrent eux-mêmes leurs organes administratifs. De ce même caractère fut empreinte l'insurrection des Géorgiens au Caucase.

Et juste au moment où le gouvernement commence déjà à étouffer l'insurrection des provinces baltiques, le 22 décembre, éclate l'insurrection de Moscou. Les « Boïévyia drouginy » (les groupes insurrectionnels) des partis socialistes et de quelques organisations professionnelles (le syndicat des ouvriers typographes, l'union des employés de chemin de fer), ainsi que des

« drouginy » d'étudiants sont, durant quelques jours, les maîtres de Moscou. Les soldats de la garnison de la ville, à l'exclusion des cosaques, sont « peu sûrs » et le gouvernement ne réussit à vaincre l'insurrection qu'en faisant venir de Saint-Pétersbourg un régiment de la garde impériale et qu'en faisant intervenir l'artillerie, les insurgés possédant pour toutes armes quelques centaines de brownings et de mausers et quelques dizaines de fusils.

L'insurrection de Moscou dura tout de même plus d'une semaine, grâce d'abord aux conditions topographiques de Moscou et au système de guerre de partisans adopté par les insurgés — qui élevaient des barricades non pour les défendre, mais pour pouvoir, abrités derrière elles, fatiguer l'armée régulière par des attaques inattendues — et ensuite à la bienveillance de la population vis-à-vis des révolutionnaires.

Les provinces baltiques, le Caucase et Moscou ont été les centres les plus importants de l'insurrection, mais cette dernière éclata aussi dans maints autres endroits : à Kharkov, dans le rayon du Donetz, le long de la ligne du chemin de fer de Sibérie. Dans ces endroits fut déclaré « l'état de siège », furent envoyés des « expéditions répressives » et des wagons « blindés » remplis de soldats. Et l'insurrection fut noyée dans une mare de sang.

La principale des causes de l'insuccès de l'insurrection fut que le gros de l'armée resta fidèle au gouvernement. Ce furent surtout les marins, les artilleurs, les soldats du génie, les corps dans lesquels domine l'élément ouvrier, c'est-à-dire les plus intelligents, qui se joignirent à la révolution. Quant à l'infanterie, constituée surtout de paysans, elle n'aida d'aucune manière le mouvement révolutionnaire. Et avec la technique de guerre moderne, il est impossible à une insurrection de triompher sans le concours d'une grande partie de l'armée. De plus, une

des causes de l'insuccès fut le manque de centralisation dans le mouvement révolutionnaire, l'isolement des divers foyers d'insurrection, tandis que le gouvernement agissait d'une manière centralisée. Il faut également faire remarquer le caractère défensif de l'insurrection. Bien souvent, après s'être emparés de tel ou tel point stratégique, les insurgés se contentèrent d' « attendre », au lieu de chercher à élargir la base de leurs opérations, à passer à l'offensive, et ainsi ils facilitèrent la tâche de l'armée régulière qui, après les avoir entourés, en venait rapidement à bout... Ce manque de volonté active et de sens pratique dont firent preuve les insurgés est une des conséquences de la vie séculaire sous le joug politique. J'ai cité plus haut la résolution *ouverte* du « Conseil des députés ouvriers » déclarant que ce dernier se prépare à l' « insurrection armée ». Cette résolution suffit à démontrer combien peu pratiques étaient les chefs de l'insurrection. L'insurrection, avant tout, doit être une chose inattendue pour le gouvernement. Les événements qui, tout récemment, bouleversèrent la Turquie et le Portugal, peuvent témoigner de la justesse de cette affirmation. Quant à déclarer, un mois à l'avance, qu'on se prépare à l'insurrection, c'est se condamner à l'insuccès...

En janvier 1906, l'insurrection est complètement étouffée. En vain le parti ouvrier cherche à remonter l'état d'âme du peuple en conseillant de boycotter les élections de la Douma dont l'ouverture doit avoir lieu en 1906. Tout boycottage échoue et la Russie ne tarde pas à entrer dans une nouvelle période de lutte politique. Et, se dérobant derrière un paravent de quasi-parlementarisme, la réaction devient maîtresse de la situation.

CHAPITRE III

APRÈS LA RÉVOLUTION

I. Les trois Doumas. — II. Activité du gouvernement. — Réforme agraire (liquidation de la commune rurale). — III. La société russe, après la révolution. — Fatigue et désespoir. — Epidémie de suicides. — Indices d'une renaissance.

I. — L'embryon de la représentation nationale nous le retrouvons dans l'histoire de l'ancienne Russie. Dans les « grandes villes » de Novgorod et de Pskov déjà au XIIe siècle existaient des « Viétchés » ou assemblées de citoyens participant au gouvernement de chacune des républiques. Durant le XVIe et le XVIIe siècle fut parfois convoqué par le tsar moscovite le « Zemsky Sobor », Conseil formé par des représentants des divers Etats. Mais depuis le XVIIIe siècle jusqu'en 1905, l'empire n'accorda aucune représentation nationale, sans compter toutefois une tentative de Catherine II. En effet, en 1767, Catherine II institua une « commission chargée d'élaborer un projet de code nouveau ». Cette commission, créée, comme son nom l'indique, dans un but spécial, joua cependant un rôle plus important, — celui d'une commission d'enquête. Mais ses constatations sur la situation générale de la Russie, par trop défavorables au gouvernement, la firent supprimer par Catherine II.

Au XIXe siècle, quelques groupes de la société

essayèrent, à plusieurs reprises, de réaliser l'idée de la représentation nationale : les décembristes, à l'aide d'une insurrection armée (1725), quelques « zemstvos » en présentant à Nicolas II, lors de son avènement, une pétition, les terroristes en lançant des bombes. Mais toutes ces tentatives échouèrent et ce n'est qu'en 1905 qu'un mouvement révolutionnaire du peuple lui-même força la monarchie à céder. La manifestation des ouvriers de Saint-Pétersbourg de janvier 1905, la menace d'innombrables grèves politiques poussèrent le tsar à exprimer, en le « rescripte » du 18 février (3 mars), son intention d'inviter les « personnes les plus dignes et investies de la confiance du peuple » à contribuer à « l'élaboration préalable et à la discussion des projets de lois ». Une commission fut chargée de régler les détails de cette décision. Elle s'arrêta au projet de l'institution d'une « Douma d'Etat » et le 6/19 août 1905 ce projet fut approuvé par le tsar, converti en loi. D'après cette première loi, la Douma ne devait jouir que du droit consultatif et ne représenter que les classes les plus aisées de la société. En réponse à cette loi fut organisée une nouvelle grève politique qui arracha à la monarchie le « manifeste du 17 octobre ». Le manifeste du 17 octobre accorda à la Douma le pouvoir législatif et élargit les cadres des électeurs. Puis le 20 février (5 mars) 1906 fut publiée une nouvelle loi qui reconnut le droit d'électeur, actif et passif, à tout homme âgé d'au moins vingt-cinq ans pouvant témoigner d'un domicile fixe et du cens d'éligibilité requis. A la campagne devinrent électeurs les paysans, « pères de famille », les propriétaires ruraux, les nobles, les marchands, les membres du clergé ; à la ville, les possesseurs de biens immobiliers et mobiliers, les fonctionnaires d'Etat, les hommes appartenant au service public et les gens occupant un appartement au moins depuis un an. Quant aux ouvriers industriels, seuls ceux ayant

travaillé sans interruption pendant une demi-année dans une entreprise d'au moins cinquante ouvriers, reçurent la carte d'électeur.

La « représentation nationale » instituée en Russie par le manifeste du 17 octobre n'est pas directe. Elle est à deux degrés pour certaines catégories d'électeurs et à trois pour d'autres. Le gouvernement espérait sans doute obtenir l'appui des paysans et des propriétaires fonciers, car c'est à eux qu'il confia la majorité des « collèges électoraux ». D'après la loi de 1906, sur les 6.164 membres de ces collèges, il y eut 2.654 paysans (43 °/₀), 1.965 propriétaires fonciers (31 °/₀), 1.368 citadins (22 °/₀), 177 ouvriers (4 °/₀). Mais les espérances monarchistes furent déçues : la plupart des « curies » paysannes élurent des députés « gauches », qui ne tardèrent pas à former le « groupe travailliste » dont nous avons déjà parlé et qui ne compta pas moins de 100 membres. Quant au reste de la Douma, elle fut constituée par 40 « modérés » et « droits », 180 cadets, 32 nationalistes polonais, 14 socalistes-démocrates, etc... La première Douma ne fut pas riche en socialistes, car le parti social-démocrate et le parti social-révolutionnaire, sauf quelques rares exceptions, boycottèrent les premières élections. Ce furent les cadets qui y dominèrent, et ce furent eux qui tâchèrent, à l'aide d'une extrême retenue, de ne froisser en rien le gouvernement. Cependant le conflit entre la Douma et le gouvernement était inévitable ; l'existence de questions aiguës impossibles à éliminer — comme celles, par exemple, d'une amnistie des prisonniers politiques, des cours martiales et de la peine de mort, des « pogromes », de la responsabilité des ministres vis-à-vis de la Douma — rendait toute entente impossible. L'apparition de ces questions à l'ordre du jour provoqua donc une énorme agitation non seulement à la Douma, mais aussi hors de la Douma. Et l'attitude de bravade adoptée par le

gouvernement ne fit qu'accroître cette agitation. Les épisodes suivants donneront une idée de la conduite du gouvernement vis-à-vis de la première Douma : le 12/25 mai, une interpellation faite sur la condamnation à mort de huit jeunes ouvriers de Riga, fut approuvée par la Douma. Le même jour, ces huit ouvriers furent fusillés. Et quatre jours après le gouvernement informa la Douma que son interpellation avait été remise, « selon l'appartenance », au ministère de la Guerre. En réponse à une loi votée par la Douma sur la suppression de la peine de mort, le gouvernement continua à multiplier les exécutions capitales des détenus politiques. A la fin des fins, les membres de la Douma, indignés, commencèrent à siffler les représentants du gouvernement, à les traiter d'assassins et de bourreaux.

L'impuissance de la Douma devint évidente. Alors quelques-uns de ses membres émirent l'idée de se rapprocher du peuple à l'aide de comités locaux élus par tous les habitants de tel ou tel endroit et pouvant servir de laboratoire à l'élaboration préalable de l'opinion publique, et d'appui ferme à la Douma elle-même. Mais les cadets, qui constituaient la majorité de la Douma, protestèrent contre ces méthodes « non parlementaires » et « trop révolutionnaires » à leur gré. Et la première Douma décida de rester dans les cadres de la « Constitution » et du parlementarisme.

Mais, en réalité, n'existaient ni parlementarisme, ni Constitution, car *quatre jours* avant l'ouverture de la Douma, le gouvernement s'était hâté de promulguer de nouvelles « lois organiques » réduisant presque à néant l'activité de la Douma. « Le tsar a l'autorité suprême et autocratique, et aucune loi nouvelle ne peut entrer en vigueur sans son approbation », voilà quel fut le sens essentiel de ces lois si hâtives. De plus, le gouvernement se réserva le droit de promulguer des lois en « des cas exceptionnels » pendant

les interruptions des sessions de la Douma, et limita fort le pouvoir de cette dernière. En effet, la Douma se vit interdire de prendre part à toute affaire concernant les tribunaux militaires, et de soulever la question de la revision des « lois organiques ». Et c'est au tsar qu'échut la prérogative de pouvoir changer les lois. Déjà en mars 1906, un mois et demi avant l'ouverture de la Douma, le gouvernement avait fait paraître des « règlements budgétaires » qui avaient « cuirassé » le budget contre toute tentative de la Douma. Grâce à ces règlements, notre Douma ne peut apporter aucun changement à notre budget. D'après l'opinion du juriste français, M. Pierre Chasles, les droits budgétaires de notre Douma sont pour ainsi dire nuls, car tous ces droits sont éliminés par les exceptions, car l'autocratie russe retira d'une main ce qu'elle venait d'accorder de l'autre. Et M. Chasles ajoute qu'il n'existe aucun autre parlement dont les droits financiers soient aussi limités que ceux de la Douma. (Voir Pierre Chasles, *Le Parlement russe*. Paris, 1910.)

Ne possédant aucun pouvoir réel, la première Douma devait tomber dès que le gouvernement jugerait nécessaire de s'y opposer ouvertement. En effet, soixante-douze jours après son ouverture, elle fut dissoute par le tsar, au moment où elle voulait présenter au gouvernement un projet de réforme agraire et s'adresser au peuple, pour la première fois, au sujet des troubles agraires agitant quelques provinces. Une partie des députés, ayant à sa tête tout le présidium, résolut de protester contre cette dissolution et se rendit en Finlande, à Vyborg, d'où elle adressa au peuple un manifeste. Ce manifeste conseillait au peuple de ne payer un sou d'impôt, et de ne donner à l'armée un seul soldat, jusqu'au jour où le gouvernement convoquerait une nouvelle Douma. Les députés qui signèrent la « proclamation de Vyborg »

furent condamnés à trois mois de prison et privés du droit électoral sans que personne s'avisât de boycotter le paiement des impôts et l'enrôlement dans l'armée; la Douma était par trop peu liée au peuple pour que sa proclamation eût pu produire les effets désirés. Les cadets, initiateurs du voyage à Vyborg, déclarèrent pendant le procès que leur proclamation n'avait eu d'autre but que celui d'avoir voulu détourner le peuple de la lutte révolutionnaire, en lui indiquant un moyen d'opposition passive. Quant au côté gauche de la Douma, constitué par les travaillistes et des socialistes-démocrates, il ne se contenta pas de pousser le peuple dans la voie d'une opposition passive, il lança encore deux proclamations : l'une adressée aux paysans et aux ouvriers, l'autre à l'armée et à la flotte, et toutes deux appelant à la lutte armée contre le gouvernement. Quelques grèves répondirent à ces proclamations. Puis suivirent quelques insurrections militaires, celle de Poltava (28 juillet), de la forteresse de Sveaborg (30 juillet et 1er août) et celle de Cronstadt (1er et 2 août). Mais mal organisées, ces grèves et ces insurrections finirent par la défaite complète des révolutionnaires et la victoire du gouvernement.

Six mois après la dissolution de la première Douma, fut convoquée la seconde. Le gouvernement se résolut à réunir de nouveau un quasi-parlement, par crainte d'un mécontentement intérieur et surtout par peur de l'opinion publique de l'Europe. De plus, la dissolution de la Douma avait provoqué une grande baisse des fonds russes aux bourses étrangères... La loi électorale fut laissée dans le même état qu'auparavant. Mais grâce aux commentaires et aux « élucidations » du Sénat, le nombre des électeurs fut encore diminué. De plus, plusieurs décrets limitèrent les libertés des réunions électorales. Voici la teneur de l'un de ces décrets : « Le commissaire de police qui

22.

assiste à ces réunions peut les dissoudre s'il y découvre des excitations à la haine, s'il remarque la présence de personnes non qualifiées, *s'il juge qu'on s'écarte de l'ordre du jour* » (sic!). Ces décrets furent suivis de la circulaire suivante, adressée aux gouverneurs par le ministre de l'Intérieur : « La déportation des candidats éventuels des partis gauches constitue une mesure qui rentre dans les vues du gouvernement, non seulement dans l'intérêt du pouvoir et de la sécurité publique, mais parce que le désir du ministre est de voir arriver à la nouvelle Douma des hommes qui correspondent aux véritables (?) aspirations de la population ».

Malgré toutes ces mesures, le gouvernement subit un échec aux nouvelles élections et la seconde Douma se trouva être plus révolutionnaire que la première. La gauche de ce second Parlement fut constituée par 200 membres (65 socialistes-démocrates, 35 socialistes-révolutionnaires, 100 Travaillistes), tandis que la droite n'obtint que 60 sièges et que le centre libéral (les Cadets) perdit plus des 2/5 de ceux dont il avait disposé durant le premier. Ainsi la seconde Douma fut une expression encore plus violente que la première du conflit révolutionnaire entre les forces de la réaction et les forces du peuple. C'est en vain que les cadets essayèrent d' « épargner » la Douma, en évitant soigneusement tout conflit avec le gouvernement, en s'unissant parfois avec la droite pour empêcher la gauche, dirigée par les socialistes-démocrates, de faire passer des résolutions révolutionnaires... Le gouvernement ne voulut pas s'accommoder longtemps de l'impitoyable critique faite de ses actes par les orateurs de la gauche et 103 jours après son ouverture, en juin 1907, la seconde Douma fut également dissoute. Cette dissolution fut précédée d'une demande du gouvernement de lui livrer les députés appartenant au parti social-démocrate sous le prétexte que

ceux-ci avaient travaillé à l'organisation d'un complot militaire dirigé contre la monarchie. En réalité, le seul crime des députés du groupe social-démocrate avait consisté à recevoir en dépôt des « nakazes » (des cahiers) dans lesquels le peuple avait exprimé ses nécessités et exigences et les soldats leurs sujets de mécontentement. Comme cela fut prouvé plus tard, la mise en scène de ce « complot » imaginaire fut due à une méthode habituelle du gouvernement, à la provocation. Un agent repenti de l'Okhrana (= la sûreté), Brodsky, a révélé récemment toutes les machinations employées par l'Okhrana pour créer des preuves accablantes de la culpabilité des députés du parti social-démocrate. Cependant, sauf quelques députés qui eurent le temps de fuir à l'étranger, tous les autres furent jugés et 37 représentants du prolétariat russe furent condamnés aux travaux forcés et déportés en Sibérie.

Après avoir dispersé la seconde Douma, dans un manifeste le tsar dit qu'il fallait absolument transformer la loi électorale « car la composition de la Douma était reconnue par lui non satisfaisante »... « Ce n'est qu'au pouvoir qui octroya la première loi électorale, au pouvoir historique du tsar qu'appartient le droit d'abroger cette loi et de la remplacer par une nouvelle — déclara ce manifeste, — *et comme c'est Dieu qui nous a octroyé notre pouvoir d'autocrate, c'est devant son autel que nous répondrons des destinées de l'Etat russe.* »

La transformation du droit électoral faite selon les « indications de Dieu » par le tsar de toutes les Russies consista à ramener au nombre de 442 le nombre des membres de la Douma, qui s'élevait auparavant à 524. Et cette diminution fut effectuée aux dépens des sujets russes appartenant à la race « étrangère ». Aujourd'hui la Pologne a 14 députés au lieu de 37, le Caucase 10 au lieu de 29, la Russie d'Asie 15 au

lieu de 46, le Turkestan n'en a plus un seul. Le système de curies, dont le germe existait déjà dans l'ancienne loi, atteignit son plein développement, lorsque les gros propriétaires s'isolèrent en une curie particulière, en « la première », à qui fut promise la majorité et aux collèges électoraux, et à la Douma. Maintenant, des 5.252 membres des collèges électoraux, les gros propriétaires fonciers en constituent plus de la moitié. Ils ont à ces collèges 2.647 de leurs représentants (56,6 °/₀). Les paysans en ont 1.160 (22 °/₀) ; les citadins, 1.333 (25,3 °/₀), et les ouvriers, 112 (2,1 °/₀). En d'autres mots, le gouvernement a transformé la Douma en l'organe des propriétaires fonciers et des gros capitalistes. Et la troisième Douma, dont la première session eut lieu le 14 novembre 1907, est composée en majorité par des octobristes et la droite. Les Cadets y comptent 30 députés ; les Travaillistes près de 20 ; les socialistes-démocrates 16 ; les socialistes-révolutionnaires pas un seul (ils boycottèrent les élections).

La troisième Douma fut reconnue « satisfaisante » par le gouvernement. Suivant fidèlement les pas de la réaction, elle vit encore. Dans les rares cas où l'opinion de cette Douma s'oppose à celle du gouvernement, soit le Conseil d'Empire, soit le tsar lui-même opposent leur veto à ses décisions. Un jour, lorsque le gouvernement s'avisa de vouloir faire passer une loi chauviniste sur les self-government de la région de l'Ouest, la Douma et le Conseil d'Empire s'y opposèrent. Alors le gouvernement recourut à une mesure fort simple et originale, mais qui sans doute est inconnue au parlementarisme européen : il dissolut la Douma et le Conseil d'Empire pour *trois jours*, promulga en cet intervalle et au nom du tsar la loi désirée, puis ordonna la réouverture des deux Chambres en les plaçant devant un fait accompli. Et c'est avec docilité que la Douma et le Conseil

d'Empire subirent cet examen de leur « loyalisme ».

Quant aux masses populaires, elles paraissent ignorer l'existence de la troisième Douma. Si c'est avec grand intérêt que les paysans, les ouvriers, les citadins suivirent les péripéties de la première et de la seconde Douma, par contre, leur passivité est complète vis-à-vis des agissements de la troisième. Pour le peuple, la troisième Douma, loin d'être une institution populaire, est un organe purement gouvernemental, une des innombrables chancelleries bureaucratiques. Et cette conception ne peut être que partagée par nos députés d'aujourd'hui.

II. — « D'abord l'apaisement, ensuite les réformes ! » C'est ainsi que furent exprimés après la Révolution, par Stolypine, premier ministre, les intentions du gouvernement.

De la manière dont fut réalisé cet « apaisement », nous ne parlerons que peu. La lutte sociale revêt toujours un caractère plus violent que la lutte internationale et les vainqueurs d'une lutte intérieure traitent les vaincus de façon beaucoup plus cruelle que les vainqueurs d'une guerre extérieure. La réaction russe ne pouvait manquer à cette règle, car le niveau intellectuel de ses chefs est des plus bas et que ces chefs, grâce aux conditions historiques de leur éducation et à leur crainte de se voir enlever biens et peut-être vie, par la tempête révolutionnaire, sont toujours prêts à châtier impitoyablement. Après la victoire du gouvernement, ces chefs se posèrent un but : celui de *déraciner* la Révolution en exterminant tous ceux qui avaient été mêlés aux événements révolutionnaires et tous ceux suspectés de s'y mêler. Et, malgré l'existence dans le Code russe de nombreuses punitions draconiennes, la réaction exigea la prise de mesures extraordinaires et illégales... Les cours martiales russes jouissent du droit de pouvoir faire

aboutir en vingt-quatre heures n'importe quelle procédure. Et, cependant, la réaction fit exécuter en masse les prisonniers politiques, sans aucune instruction judiciaire. Des interpellations faites à la Douma établirent que le gouverneur général de Varsovie *par la voie administrative* ordonna plus d'une exécution capitale illégale, et c'est également à la Douma que fut prouvé officiellement que la torture avait été employée comme moyen d'enquête préliminaire dans les procès politiques. C'est un fait qu'exista à Riga, entre 1906-1907 (et même plus tard!), un « musée de tortures » dans lequel les policiers, avec l'approbation du parquet, torturaient les prisonniers politiques, afin de leur arracher des aveux et les noms de leurs complices. Les tortures étaient dirigées par une « Commission » spéciale composée de fonctionnaires à qui le gouverneur — d'après la déclaration de cette Commission — avait accordé le droit de tuer les prisonniers politiques sans jugement et sans enquête.

Voici quelques faits empruntés à une interpellation faite en avril 1907 à ce sujet et approuvée par une énorme majorité de la seconde Douma :

« Dans la nuit du 13 au 14 janvier 1906, un jeune détenu de dix-huit ans, de qui on n'avait pu obtenir aucun aveu, eut la cage thoracique et les côtes broyées sous les pieds d'un sous-commissaire de police. Dans cette même nuit, un autre détenu fut si violemment frappé aux mollets que la chair de ses jambes ne tarda pas à pendre lamentablement, mettant les os à nu.

« Le 14 mars 1906 furent arrêtés trois révolutionnaires et pendant huit jours on les soumit aux tortures les plus raffinées... On leur arracha les ongles, les cheveux, on les frappa aux organes génitaux, on leur brisa les os...

« Le 18 août, on arrêta un adolescent de seize ans, élève d'une école secondaire, accusé d'avoir prêté à

un camarade un exemplaire de la « Proclamation de Vyborg ». On le frappa tellement aux bras, au dos, à la tête, aux organes génitaux, que tout son corps finit par n'être plus qu'une seule et horrible plaie.

« Un autre jeune prisonnier de vingt-deux ans, arrêté le 30 novembre 1906, fut transformé, dans un bureau de sûreté, en un vieillard chauve et mutilé. »

Le compte rendu de la séance de la Douma du 10 avril 1907 (voir le compte rendu sténographique de la seconde session de la deuxième Douma. Saint-Pétersbourg 1907. Edition de la *Typographie d'Etat*, pp. 1880-1897) mentionne encore d'autres et nombreux faits semblables à ceux-ci et constate comment les policiers « éteignaient des cigarettes sur les corps déjà torturés par eux, piétinaient, arrachaient des yeux, remplissaient de sel les plaies douloureuses, chauffaient aux foyers les pieds des prisonniers », et comment, pour détruire toute trace de tortures, ils tuaient ensuite leurs victimes, naturellement sans jugement.

Des faits analogues se produisirent aussi dans d'autres régions des provinces baltiques et en Pologne... En réponse à l'interpellation de la Douma, le gouvernement, ne pouvant nier l'évidence même, se contenta de tâcher d'excuser ses agents en déclarant que ceux-ci avaient été excités contre les révolutionnaires par les nombreux attentats terroristes...

Je m'arrête ici dans l'énumération des faits caractérisant la cruauté de la répression gouvernementale, car je tiens à épargner les nerfs de mes lecteurs. Et cependant mon désir est grand de faire comprendre aux Européens ce qui *peut* se passer en Russie. Mais tandis que les Russes se sont presque habitués à certains phénomènes connus d'eux tous et se renouvelant en leur pays de temps à autre, les Européens éprouvent de la difficulté à même concevoir l'existence de pareils phénomènes.

*
* *

Sans compter quelques menues mesures pratiques, les réformes accordées entre 1905 et 1910 se groupent en deux catégories : l'une de ces dernières apparaît comme le résultat direct du mouvement révolutionnaire et l'autre comme le fruit de l'initiative gouvernementale.

A la première de ces catégories appartiennent les mesures concernant l'extension des droits civiques, des droits de presse, d'association, de grève, etc... Jusqu'en 1905, a existé en Russie une censure préventive soumettant à ses décisions les journaux, les livres et les revues, dont la poursuite aux idées « libérales » revêtait souvent une forme purement académique. C'est un fait connu de tous comment un censeur, chargé de reviser un livre de cuisine, y trouva une phrase « révolutionnaire » qu'il supprima. Cette phrase conseillait de cuire certain mets à la « chaleur libre » (chaleur du four). Un autre censeur, un censeur d'Odessa, et tout récemment, en lisant une critique sur *Hamlet, prince de Danemark*, barra la seconde partie du titre de la pièce prétextant qu'on ne pouvait parler de princes danois sans une autorisation du ministère de la Cour impériale, la tsarine-mère, Marie Fedorovna, étant alliée à la maison royale de Danemark. Mais si de pareilles fantaisies étaient parfois comiques, la plupart d'entre elles étaient véritablement tragiques; elles entravaient le développement de la presse et de la science, en défendant de même effleurer toute une foule de thèmes et de questions.

En 1905, la censure, non supprimée officiellement, cesse un moment d'exister. Les organisations politiques ayant commencé à publier des journaux et des livres de « par la volonté du peuple », sans les faire reviser par les censeurs, les éditeurs privés n'avaient

pas tardé à suivre leur exemple, et le gouvernement, devant le fait accompli, avait supprimé la censure *préalable*, tout en se réservant le droit de condamner les éditeurs à des amendes, d'emprisonner les rédacteurs sans jugement, de supprimer les journaux. Et après 1905, le gouvernement se mit à profiter si largement de ce dernier droit qu'aujourd'hui la presse libre est pour ainsi dire inconnue en Russie. Tout comme avant la Révolution, nos partis démocratiques sont forcés de faire imprimer leurs brochures soit à l'étranger, soit en des typographies clandestines.

Ce n'est qu'en 1905 que la Russie jouit de la liberté de réunion. Au commencement de 1906, le gouvernement promulgua un « décret provisoire » ordonnant à tout organisateur de réunion publique d'avertir la police locale, au moins *trois jours* à l'avance, du lieu, du jour et du but de la réunion projetée. Ce même décret autorisa les administrations locales d'interdire toute réunion qu'il leur semblerait bon d'interdire... Et maintenant la liberté de réunion n'existe en Russie qu'en formule, car les administrations locales, désireuses de s'éviter tout dérangement, interdisent presque toutes les réunions.

Quant à la liberté d'association et de grève, elle est également redevable à l'année 1905. En 1905, une circulaire du gouvernement ordonna aux agents de ne pas appliquer les lois dirigées contre les ouvriers grévistes. Mais la pratique administrative ne tarda à revenir aux anciennes habitudes : à l'emprisonnement, à la déportation des grévistes. Les associations, elles, continuent à pouvoir se constituer, mais elles sont susceptibles d'être fermées à chaque instant, sans jugement, sur un simple ordre administratif. D'ailleurs, presque toutes les organisations professionnelles, philanthropiques, civilisatrices, espérances de la partie active de la société, furent obligées de disparaître peu à peu.

Une autre conquête du mouvement révolutionnaire,

« l'autonomie académique », subit la même destinée que les associations... Avant 1905, les assemblées des professeurs des Universités russes dépendaient absolument de la bureaucratie pédagogique, c'est-à-dire du ministère de l'Instruction publique et des « curateurs des arrondissements scolaires ». Cette dépendance se faisait sentir même dans le domaine purement scientifique. Ainsi, le ministère nommait et destituait les professeurs, sans prendre en considération leur mérite pédagogique. Comme je l'ai dit déjà, dans la première moitié du XIXe siècle, les professeurs d'anatomie étaient forcés, non seulement d'apprendre aux étudiants la structure du corps humain, mais encore de « diriger les esprits des auditeurs vers le Dieu Tout Clément, créateur du corps humain dans toute sa merveilleuse complexité ».

Dans une Université de province, la chaire de philosophie fut occupée par un commissaire de police (*sic*), chargé de rendre la science plus « sûre »... Quant à être matérialiste, partisan de la théorie de Darwin, cela était considéré comme un grand crime. A cause de cela, maints talentueux professeurs finissaient soit par être destitués pour leur « athéisme » et « manque de sûreté », soit par se réfugier en des Universités étrangères où leurs travaux étaient mieux appréciés qu'en Russie... En 1905, les Universités russes obtiennent l'autonomie et le droit de choisir, par voie de concours, les occupants des chaires pédagogiques. Mais les Universités ne jouissent pas longtemps de leur autonomie, car, en 1908, les Universités sont déjà envahies par les flots de la réaction... Les hautes écoles sont saccagées. Des dizaines de professeurs de diverses Facultés en désaccord avec le gouvernement sont chassés. Pour occuper les chaires vides, le gouvernement russe nomme des personnes non choisies par les Facultés, malgré l'opposition de ces dernières...

La politique agressive, adoptée par le gouvernement vis-à-vis des professeurs des hautes écoles, est dépourvue de grand sens, même au point de vue des avantages de celui-ci. Les professeurs russes, comme la plupart des « hommes de science » appartiennent à la catégorie des citoyens « paisibles », et leurs opinions politiques, — sauf de fort rares exceptions, — sont excessivement modérées. Ainsi, au moment de la Révolution, ils employèrent tous leurs efforts à retenir les étudiants loin du mouvement révolutionnaire. Et, à ce sujet, maints conflits s'étaient élevés entre eux et leurs auditeurs... Et même ces professeurs parurent « insupportables » à la réaction russe.

*
* *

En passant aux réformes dues à l'initiative du gouvernement, je ne parlerai point de la législation nationale, car je la traiterai dans le chapitre sur la question nationale. Je m'arrêterai de suite à la nouvelle réforme agraire. Cette réforme, connue sous le nom de « loi du 9 novembre 1906 », est de la plus haute importance, car elle résume en soi la complète liquidation de l'ancienne politique du gouvernement vis-à-vis de la commune rurale, et la revision de toute la législation passée.

En parlant de l'économie rurale, j'ai déjà dit que le gouvernement tâchait de conserver artificiellement « l'obchtchina » (commune rurale). Tous les serviteurs éminents de l'autocratie russe (comme, par exemple, le fameux Plevé, tué par les terroristes, et le non moins fameux Pobiédonostzeff) étaient persuadés que l'existence de la commune rurale et son isolement social et économique étaient les meilleures assises de la monarchie. En janvier 1904, le gouvernement avait de nouveau exprimé sa volonté de contribuer à la conservation de la commune. Et soudain,

deux ans plus tard, le principe contraire fut proclamé. En mars 1906, le gouvernement déclara dans un oukaze que c'était « le mode actuel de propriété et d'exploitation de la terre qui avait amené les paysans à la misère et à la ruine de l'économie rurale.. » Et le 9/22 novembre de la même année fut promulguée une loi autorisant tout membre d'une commune à exiger de celle-ci la transformation en propriété privée du terrain cultivé par lui, et à recourir à l'aide de l'administration gouvernementale au cas de refus de la part de la commune. Ainsi, en opposition à l'ancien système de la conservation de la propriété communale indivisible, la « loi du 9 novembre » a introduit le système du partage de la terre entre des mains privées.

Le *principe* de cette réforme agraire est indiscutable. La commune rurale est une des formes des plus archaïques ayant entravé plus d'une fois l'évolution économique du village, et la propriété privée convient mieux que la commune au régime capitaliste, car elle donne essor à l'initiative personnelle et à la libre concurrence. Le comte Vitté, père de cette réforme, a compris, mieux que tous les autres ministres russes, les problèmes du développement bourgeois de la Russie. Mais les principes et la réalité pratique sont choses différentes. En réformant le régime de la commune, le gouvernement, pensant à cette réforme comme à une panacée capable de le délivrer des troubles agraires, poursuivit un but moins économique que politique. Entre 1905 et 1906, les troubles agraires avaient envahi des espaces énormes et les paysans, par « mirs » entiers s'étaient attaqués aux domaines des riches propriétaires. Après cette effervescence, le gouvernement et la noblesse se persuadèrent que le « mir », en rendant les paysans solidaires dans leurs agissements contre les gros propriétaires, était la cause principale des troubles agraires. Et

c'était pour briser cette solidarité du « mir », que fut promulguée la loi du 9 novembre...

Pour mettre en exécution cette loi, furent instituées dans chaque « ouyezd » (canton) et dans chaque « goubernïya » (département) des commissions spéciales, composées de représentants du gouvernement, de la noblesse, des paysans. Mais, comme les représentants paysans n'y figurèrent qu'en quantité absolument insignifiante, ce fut à la noblesse et à la bureaucratie qu'incomba la tâche de réaliser la nouvelle réforme. La méfiance séculaire des paysans vis-à-vis des bureaucrates fit que les paysans englobèrent dans leurs soupçons les « commissions agraires » chargées de protéger les droits des membres « sortis » de la commune. Se produisirent des rencontres sanglantes entre paysans et autorités administratives... De plus, à l'intérieur même de la commune, éclata une lutte entre les partisans du partage et les ennemis de celui-ci. Cette lutte entraîna des assassinats, des incendies prémédités... Les adversaires de la réforme agraire affirment que le but caché du gouvernement était, en accordant cette réforme, de semer la discorde à l'intérieur de la commune, et d'empêcher ainsi les paysans de songer à la lutte contre les gros propriétaires fonciers. La réforme escomptait sûrement sur les aspirations des paysans vers la propriété privée, aspirations qui vivent depuis longtemps dans l'âme du moujik russe, voilées par un archaïque pseudo-communisme. Mais en réveillant ces aspirations individualistes, la réforme amène trop souvent au conflit de celles-ci et des intérêts de la grande majorité des membres de la commune. Il arrive souvent que le paysan qui jouit, par hasard, d'un lot de terre important, appartenant à la commune, s'empresse de « sortir » de la commune. Sa « sortie » diminue encore les possessions de la commune, augmente davantage la misère générale causée par le

manque de terre. Parfois aussi, quelque paysan, ayant depuis longtemps rompu tout lien avec la commune, vivant à la ville, mais nominalement faisant encore partie de la commune, revient au village, exige son « lot » qu'aussitôt reçu il s'empresse de vendre. D'ailleurs, la majorité des paysans « sortent » de la commune pour pouvoir vendre leurs biens. Et ainsi la réforme agraire, au lieu de constituer une « classe de solides propriétaires », sert à rendre encore plus rapide la prolétarisation du village. Maints paysans « sortis » de la commune et désireux de continuer à travailler la terre, ne *peuvent* pas mener une économie indépendante, faute d'argent, de bétail et d'outils. Et alors, eux aussi, ne tardent pas à augmenter le nombre des prolétaires.

D'après des données officielles, voici les résultats obtenus par la réforme agraire durant les quatre premières années de son fonctionnement : en 1907 furent transformées en propriétés privées 88.942 déciatines; en 1908, 436.522; en 1909, 1.222.444; en 1910, 1.459.389; et en tout durant ces quatre ans (1907-1910) 3.207.297. Ces 3.207.297 déciatines se trouvent entre les mains de 319.148 « dvores » (« cours » ou familles). Et si l'on prend en considération que le nombre total de « dvores » paysans russes s'élève à 12 millions, on constatera que jusqu'ici les résultats de la réforme sont plutôt insignifiants. En rapprochant le nombre de « dvores » « sortis de la commune » des quantités de terre allouées à chacun de ces derniers, on verra que de la nouvelle réforme profitent surtout les « dvores » aisés, c'est-à-dire ceux qui possèdent en moyenne 10 déciatines.

En même temps qu'il autorisa la « sortie » de la commune, le gouvernement réalisa encore une autre mesure, la « distribution » des paysans, ayant pour but de fractionner les grands villages en hameaux, en « khoutores » isolés (un « khoutor » est une métairie).

A l'organisation de ces « khoutores » servirent aussi bien les « lots sortis » de la commune, que la terre acquise par les paysans à l'aide de la « Banque paysanne ». La création de ces « khoutores » est considérée par le gouvernement comme une question des plus importantes. Cependant les résultats obtenus jusqu'ici par cette mesure sont négligeables au point de vue de la quantité et de la qualité. Au lieu de devenir des « économies solides », les « khoutores » ne tardent pas à être liquidés par leurs possesseurs par voie de vente aux accapareurs de terre. Les enquêtes faites par des agronomes dans diverses provinces, dans celles de Pskov, de Samara, de Kiev, de Toula, etc... démontrent que l'économie individuelle paysanne ne peut pas se développer aujourd'hui en Russie, car les conditions politiques et juridiques de la vie des paysans ainsi que l'extrême misère de ceux-ci, rendent impossible ce développement. De plus, il est devenu évident que, pour pouvoir diriger un terrain indépendant, le petit propriétaire russe doit posséder au moins dix déciatines... Ainsi la question agraire n'est pas plus résolue de nos jours qu'elle ne l'était avant le 9 novembre 1906, et le gouvernement s'est trompé en croyant que la réforme agraire éviterait l'expropriation des terres des nobles, au profit de ceux dont les besoins apparaissent comme le problème le plus important de la révolution russe, au profit des moujiks.

La situation se complique encore par le fait que la prolétarisation de la population rurale, accélérée par la réforme agraire, augmente chaque jour l'armée des sans-travail, notre industrie étant par trop peu développée pour pouvoir employer tant de bras. Et enfin, à toutes ces circonstances est venue s'ajouter l'horrible disette de l'année 1911 qui a semé la famine à travers plus de vingt provinces. A la fin de l'année 1911, le nombre des affamés s'éleva jusqu'à vingt-cinq mil-

lions !!! Et après la promulgation de la loi du 9 novembre, le scorbut, la fièvre typhoïde, compagnons inséparables de la famine, continuent à vider les villages russes aussi bien qu'ils le faisaient auparavant, sinon mieux...

III. — Les tableaux qui se déroulent à nos yeux lorsque nous songeons à ce que fut la vie de la société russe après la Révolution, sont des plus tragiques et capables de servir de matériel à maints psychologues, sociologues et romanciers.

Les tempêtes révolutionnaires, tout en réveillant la conscience du peuple, épuisent toujours, à l'égal d'une lutte extérieure, les forces physiques et morales de celui-ci. Et c'est de suite après une guerre que la Russie dut subir de violentes perturbations intérieures.. Ainsi le peuple russe fut obligé de fournir un effort double qui ne pouvait pas ne pas être suivi d'une immense fatigue. Et c'est cette fatigue qui finit par se transformer en désespoir devant la certitude que la pénible lutte n'avait abouti à aucun résultat pratique satisfaisant. Le peuple russe est un peuple jeune, sans grande expérience historique, porté à évaluer par trop ses propres forces et pas assez celles de la monarchie. La victoire paraissait si facile, si proche la liberté... Et lorsque, à la place de la victoire, ce fut la défaite, et à la place de la liberté le triomphe d'une répression sanglante, les désillusions furent grandes...

Dès le commencement de la répression, la cause révolutionnaire fut abandonnée par une énorme quantité de ceux qui, encore tout récemment, lui juraient une fidélité éternelle. Et beaucoup de ceux qui l'abandonnèrent ainsi ne se contentèrent pas d'une contemplation passive. Les uns ne tardèrent pas à médire du mouvement libérateur, à l'attaquer. Il y en eut même qui ne reculèrent point devant la trahison... Et alors commença une période qui, en toute vérité, vit « le

frère se dresser contre le frère », le souffle de trahison empoisonner l'atmosphère des organisations révolutionnaires, et la provocation acquérir une puissance si extraordinaire qu'une méfiance mutuelle finit par s'emparer de tous les membres de celles-ci. Le démembrement des organisations suivit...

Le démembrement des organisations révolutionnaires et l'affaiblissement de la discipline amenèrent maints révolutionnaires, ne pouvant se concilier avec la défaite du mouvement libérateur, à entrer en lutte à leur propre compte, à déclarer à la monarchie une « guerre de partisans » sous forme de terreur individuelle, d' « expropriations ». Les « expropriateurs » furent nombreux et leurs exploits eurent pour lieux de théâtre les banques, les bureaux de poste, les débits de vin appartenant au fisc. Des légendes étranges courent sur les « expropriateurs », surtout sur Stépane Lboff qui réussit durant plusieurs mois à terroriser la police de l'Oural et qui finit par être pendu. Malheureusement dans la composition des groupes des « expropriateurs », à l'élément politique surent se mélanger les criminels de droit commun, parfois même des policiers-provocateurs et maintes « expropriations » furent faites par de véritables bandits qui, revêtus du titre de révolutionnaires, s'attaquaient aussi bien aux institutions fiscales qu'aux particuliers. Dans quelques régions les « expropriations » arrivèrent jusqu'à se transformer en épidémies. Mais il faut dire qu'à cette transformation contribua considérablement la crise économique qui jeta sur le pavé une multitude d'hommes sans travail, affamés et aigris.

Tandis que dans les bas-fonds de la société, après le démembrement des organisations révolutionnaires, il n'y eut qu'une épidémie d'expropriations et quelques menus actes terroristes, dans la classe des intellectuels se produisit une crise spirituelle et les intellectuels, selon les paroles du poète, « se mirent à

brûler ce qu'ils adoraient auparavant et à adorer ce qu'auparavant ils brûlaient. » Le culte du « bonheur du peuple » fit place au souci du bonheur privé, et l'ardeur inspirée autrefois par la lutte sociale s'éteignit pour céder le pas à la poursuite du plaisir. « *Carpe diem* » devint la loi de la vie. Dans la littérature et la poésie ces changements se manifestèrent par un intérêt soudain pour la « question sexuelle ». Maints et même très talentueux écrivains se mirent à encenser l'amour physique d'un culte spécial et une vague de pornographie se glissa dans la littérature russe. Et au milieu d'une sanglante répression gouvernementale, ce fut semblable à « un festin durant la peste », à une danse exécutée sous une potence...

Les psychologues et les aliénistes parlent souvent du lien existant entre l'élément sexuel et l'élément mystique. Cette observation peut s'appliquer fort bien à la crise subie après la Révolution par les intellectuels russes. Tout en s'adonnant à une bacchanale d'émotions sexuelles, une partie de notre société se plongea dans le mysticisme. Les uns y cherchèrent des « émotions nouvelles », d'autres un repos simplifié de l'âme. D'autres encore voulurent y associer les aspirations religieuses et les idées sociales en prêtant à celles-ci une base religieuse. Deux tendances religieuses apparurent après la Révolution, la première ayant pour nom la « Recherche de Dieu » ; la seconde, la « Construction de Dieu ». Les « Chercheurs de Dieu » déclarèrent que le principe divin était contenu dans l'ordre existant et qu'il s'agissait seulement de le « découvrir », et les « Constructeurs de Dieu » dont quelques-uns étaient des socialistes, que le principe divin ne serait incarné dans la vie qu'après la destruction des conditions actuelles de la vie, et l'organisation d'un ordre nouveau. Somme toute, les adeptes de ces deux tendances cherchèrent, en une résurrection des formes archaïques de l'idéologie, le moyen de galvaniser le

cadavre presque froid de leur pensée et de leurs sentiments.

La guerre, la Révolution et la réaction, en dehors d'une crise morale des intellectuels, provoquèrent encore une crise de la santé populaire. Déjà fortement affaiblie par le joug, la faim et l'alcoolisme antérieurs, la santé physique et psychique du peuple ne résista pas à ces trois énormes perturbations. Au commencement de 1910, au Congrès des médecins russes, fut lu un rapport sur les nombreux cas de neurasthénie constatés parmi la grande masse. Ce rapport, fondé sur des faits précis et des chiffres, démontra la fausseté de l'opinion courante que la neurasthénie sévissait surtout dans les classes supérieures. En Russie, dit le rapport, s'observe une extrême propagation de la neurasthénie parmi les ouvriers et les paysans. Et après avoir comparé les données russes avec des données étrangères, l'auteur du rapport conclut que la Russie, par le nombre de ses ouvriers et paysans névrosés, occupe en Europe, sinon la première place, du moins une des premières. « La propagation de cette neurasthénie s'explique — ajoute le rapport — par le joug politique, la faim et le surmenage du peuple... A présent, il est indispensable de laisser le peuple souffler un peu, du moins momentanément. »

Comme preuve de la désorganisation de la vie populaire, apparaît le suicide, revêtu d'un caractère épidémique. Au même Congrès dont nous avons déjà parlé, fut démontré qu'entre 1905 et 1909, il y eut en Russie plus de 45.000 suicides et que ce sont les années de l'apogée de la réaction, les années 1908 et 1909, qui en provoquèrent le plus. A Saint-Pétersbourg furent constatés : en 1904, 427 suicides; en 1905, 354; en 1906, 532; en 1907, 716; en 1908, 1.448; en 1909, 1.438. « Ces chiffres de morts — a écrit un publiciste — nous disent que pendant les années tumultueuses de 1905 et 1906, les habitants de Saint-Pétersbourg

vivaient trois ou quatre fois mieux qu'ils ne vécurent durant les années qui suivirent, car l'idée de suicide leur venait trois ou quatre fois plus rarement qu'elle ne leur vint ensuite. » Cette triste profusion de suicides sévit également à Odessa et à Moscou. A Odessa, il y eut 256 suicides en 1905 et 642 en 1908, et à Moscou, 174 en 1906 et 614 en 1908...

Les suicides causés par la faim et la misère furent les plus nombreux. Cependant il y en eut une énorme quantité provoqués par des motifs moraux. Voici un extrait d'une lettre écrite avant sa mort par une jeune étudiante de vingt ans, d'Odessa :

« Vivre comme je le voudrais, maintenant, c'est impossible, et vivre comme c'est possible, je ne le puis... Je ne puis voir des atrocités, la douleur, entendre les plaintes et les sanglots des gens opprimés et sentir en même temps mon impuissance de soulager, si peu que cela fût, cette horreur de la vie. Et je m'en vais de la vie, car il n'y a pas de quoi vivre. »

De tels « documents humains » abondent. Ce qui est étrange, c'est que ce sont des gens fort jeunes qui se tuent le plus en Russie. Sur mille hommes suicidés à Moscou durant 1908 et 1909 il y eut :

45	âgés	de 8 à 14	ans.
381	—	15 à 20	—
179	—	21 à 25	—
134	—	26 à 30	—
117	—	31 à 40	—
73	—	41 à 50	—
71	âgés	de plus de 50	ans.

Le suicide est devenu en Russie la « maladie de la jeunesse ». Il exista même à un certain moment une Commission spéciale chargée par le ministère de l'Instruction Publique d'enquêter sur les causes des suicides d'élèves d'écoles et plusieurs sociétés se consacrent à la lutte contre les suicides d'enfants.

Un garçonnet de huit ans, une fillette de dix, se tuent parce que « c'est lourd de vivre », parce

qu'« il n'y a pas de quoi vivre »... L'ange de la mort semble planer sur notre pays et faucher de son souffle mortel nos fleurs les plus fraîches...

*
* *

« La réaction véritable est finie. Et, encore lointain, écume déjà le haut de cette vague qui de nouveau nous emportera. L'aspect de la Russie est triste, ses affaires insignifiantes ou mauvaises, mais quelque chose recommence à frémir, à s'animer. C'est un joyeux appel vers un nouveau et dur labeur révolutionnaire. »

C'est ainsi qu'en octobre 1911 fut caractérisée par Maxime Gorki la situation actuelle de la Russie. Et cette caractéristique répond à la réalité. 1909 a été le point culminant de la réaction sociale et psychique et aujourd'hui sont déjà visibles les preuves d'une renaissance proche. D'ailleurs il ne pouvait en être autrement. Si les faits de 1908 et 1909 avaient continué à se produire, cela aurait signifié que le peuple russe était en décadence, prêt à s'éteindre. Et le peuple russe, ou plutôt les peuples de la Russie, disposent d'une trop grande réserve de forces pour pouvoir s'éteindre ainsi... La décomposition morale et intellectuelle ne put donc contaminer toutes les sources de la vie psychique du peuple et les coups matériels de la réaction, tout en meurtrissant atrocement, ne purent parvenir à insensibiliser la pensée du peuple. Tout de suite après un léger affaiblissement de la crise économique (en 1910), le prolétariat — qui, grâce aux conditions historiques, constitue en Russie l'avant-garde de ceux qui luttent pour la liberté — recommença à s'agiter. Puis, réapparurent les anciennes organisations économiques et politiques, se produisit une volte-face dans la bourgeoisie intellectuelle, commença à s'éloigner la vague de sexualisme et de mysticisme, pour permettre à l'intérêt de se reporter vers les questions économiques, sociales et

politiques. Et ensuite comme cela arrive souvent, un choc dû au hasard contribua à constater toute l'instabilité de la situation et le besoin imminent de réformes radicales.

Ce choc fut la mort de Tolstoï. La fin de celui qui prêcha toujours la « non-résistance au mal » produisit une impression profonde sur la société russe, et fut le prétexte de manifestations dirigées contre la peine de mort et un régime autocratique ne se soutenant que par la potence. Puis, malgré la police, s'organisèrent et s'organisent encore de nombreux meetings d'étudiants et d'ouvriers pétersbourgeois et autres. Et dans ces meetings tout comme avant la réaction, règnent la même foi en la victoire, les mêmes aspirations vers la liberté...

La Révolution, si elle n'a apporté à la Russie presque aucune conquête concrète, y a causé un bouleversement intellectuel. En 1905, le pauvre peuple meurtri et illettré cessa de se considérer comme quelque troupeau de bétail. Les millions de livres et de brochures jetés à travers la Russie pendant la Révolution ne furent pas sans porter de fruits. Ils rapprochèrent le peuple russe, du moins en pensée, de la grande famille des peuples éclairés de l'Europe. Et un jour cette pensée se transformera en réalité...

« On peut tout faire avec les baïonnettes, excepté s'y asseoir », a dit Talleyrand. Et comme le despotisme russe ne se soutient plus que par la baïonnette, on peut dire que la libération des peuples de la Russie n'est pas, selon un de nos proverbes, « derrière les montagnes »[1].

1. Le présent ouvrage était déjà terminé quand nous est parvenue la nouvelle de la fusillade des ouvriers aux mines d'or de Léna (Sibérie), des nombreuses grèves de protestation provoquées par cette fusillade, de la mutinerie des soldats du génie à Tachkend et des troubles des matelots des escadres de la mer Noire et de la mer Baltique. Tout cela démontre l'instabilité du régime actuel en Russie et l'approche d'un nouvel orage révolutionnaire.

LIVRE V

LA QUESTION NATIONALE ET LA QUESTION RELIGIEUSE

CHAPITRE I

LA LUTTE NATIONALE ET L'UNITÉ DE L'ÉTAT

I. La Pologne et la Russie. — II. La question finlandaise. — La politique « nationaliste » et l'unité de l'État.

I. — Dans le chapitre sur les « Races », j'ai déjà fait remarquer plus d'une fois que l'idée de « race », de « nation », loin de présenter un sens métaphysique absolu, était empreinte d'un caractère conventionnel et historique. De ce même caractère est empreinte la question nationale. L'histoire de la question nationale, ou, plutôt, des questions nationales, en Russie, confirme cette remarque d'une façon éclatante.

Prenons, par exemple, la question polonaise qui, encore récemment, bouleversait l'Europe entière par sa signification internationale, et qui renaît aujourd'hui, mais sous une forme nouvelle.

Précisons les faits. Lorsqu'à la fin du XVIII[e] siècle,

après la tragédie du partage de l'ancienne Pologne, l'empire russe s'appropria une grande part de celle-ci, la Pologne constituait une oligarchie féodale à l'économie presque naturelle. Au XIIIe siècle, il est vrai, la production des artisans avait paru vouloir servir de base au développement de l'industrie, mais au XVIIe siècle il ne restait plus trace de cette tentative et la Pologne entière s'adonnait à l'agriculture. Les essais des « magnats » polonais, faits à la fin du XVIIIe siècle et ayant pour but d'introduire en Pologne l'art manufacturier, échouèrent complètement, le féodalisme anarchiste de l'ancienne Pologne étant par trop défavorable à l'industrie capitaliste qui, elle, nécessite un système d'Etat centralisé.

L'industrie n'existait pas en Pologne et l'économie rurale y était en décadence. Au XVe siècle, il y eut une grande demande de blé polonais sur le marché de l'Europe, et cela provoqua une économie extensive dans les *latifundia*, suivie d'un épuisement du sol et d'une extrême exploitation des serfs. Des complications extérieures — la guerre, le système continental de Napoléon — amenèrent une baisse de l'exportation du blé polonais et une diminution des revenus de l'économie rurale. La suppression du servage (1807) acheva de ruiner la puissance économique de la « chliaktha » (de la noblesse) polonaise et d'affaiblir l'importance politique de celle-ci. Le gouvernement russe sut profiter de ce processus pour opposer à la « chliakhta » agonisante de nouveaux éléments sociaux. Par une série d'oukases parus entre 1815 et 1830 il contribua au développement industriel de la Pologne. Le développement du capitalisme fit qu'une nouvelle classe sociale, la bourgeoisie, ne tarda pas à occuper la place de l'ancienne noblesse et qu'il se produisit un changement dans l'idéologie politique.

Au début du XXe siècle la Russie consommait déjà les deux tiers de toute la production polonaise.

En écoulant ses marchandises sur les marchés russes, la Pologne, ou plutôt la bourgeoisie polonaise, dut abandonner tous les rêves d'indépendance politique. L'apparition sur les marchés russes des tissus polonais, du fer et du charbon polonais, a été un véritable « *Finis Poloniæ* », car cette apparition servit d'inébranlable base matérielle à l'unité politique de la Pologne et de la Russie. Encore en 1831, durant une insurrection polonaise, Nicolas I[er] avait dit : « Après avoir conquis l'indépendance, les Polonais se mettraient dans une situation difficile. Que faire sans ports de mer? Où écouler les produits de leur industrie une fois les marchés russes fermés pour eux? »

Le profond changement que subit l'idéologie politique de la « société » polonaise sous l'influence du développement économique fondant la Russie et la Pologne en un tout fut brillamment démontré par l'accueil fait à Nicolas II — en 1896 — lors de sa visite à Varsovie. La bourgeoisie industrielle et intellectuelle de Varsovie organisa des manifestations en l'honneur du tsar. Les enfants de ceux qui étaient morts en 1863 en luttant pour l'indépendance de leur patrie promirent fidélité à la monarchie russe.

De quelle manière la bourgeoisie polonaise envisage la question nationale, nous nous en rendrons compte en considérant la position à la Douma d'Etat du « Kolo » (du cercle) polonais. En 1907, 46 députés polonais déposèrent à la Douma un projet d'autonomie de la Pologne. Dans ce projet était cette phrase : « Le royaume de Pologne constitue une part inséparable de l'empire russe. » (Voir : *Projet d'autonomie du royaume de Pologne*, article II. Saint-Pétersbourg, 1907. Typographie de l'Etat.)

Tout en considérant comme indispensable l'existence d'une Diète polonaise, les députés polonais ne réclament pour cette Diète qu'un pouvoir législatif

assez restreint, prêts à déclarer comme sortant de la compétence de celle-ci toutes les questions concernant la politique étrangère, les emprunts d'Etat, la défense de l'Etat, les tarifs douaniers, les postes et télégraphes, etc. De plus, les députés polonais, loin d'être républicains, attribuent dans leur projet d'autonomie une grande importance aux prérogatives du pouvoir impérial.

Un fait caractéristique : le projet d'autonomie a été aussi bien signé par les représentants de la noblesse que par les représentants de la bourgeoisie. Embourgeoisée elle-même, la noblesse polonaise semble avoir oublié ses rêves d'indépendance.

Mais le fait que voici est encore plus intéressant : le prolétariat polonais conscient, l'élément le plus révolutionnaire de la société polonaise moderne, est également ennemi de l'indépendance polonaise. Cependant, en opposition avec la bourgeoisie, il lutte, non pour une monarchie constitutionnelle, mais pour la république, et dans sa lutte il se solidarise avec le prolétariat des autres nations de la Russie. (La sociale-démocratie polonaise, de même que la sociale-démocratie russe, de même que la sociale-démocratie lette, de même que la sociale-démocratie juive, fait partie du parti social-démocrate de la Russie.), Des théoriciens du parti social-démocrate polonais comme Rosa Luxembourg par exemple, démontrent que l'indépendance n'est pas à désirer pour la Pologne, car elle nuirait aux intérêts du prolétariat polonais. En général, les socialistes-démocrates polonais évoquent l'idée de « classe » aux dépens de l'idée de « nation ». Et seul, un groupe relativement insignifiant de socialistes polonais, le groupe des socialistes utopistes, se rapprochant, par son programme et sa théorie terroriste, du parti socialiste révolutionnaire russe, aspire à l'idée nationaliste de l'indépendance de la Pologne.

II. — Voici un autre exemple illustrant l'évolution historique de la lutte nationale. Cet exemple se rapporte à la Finlande et nous dévoile les raisons intérieures pour lesquelles la monarchie russe changea de politique dans la question finlandaise.

L'annexion de la Finlande à la Russie (1808) fut la conséquence d'une entente entre le gouvernement russe et une partie de la noblesse finlandaise. La Russie, afin de rendre plus sûre sa frontière du Nord, évinça de la Finlande les Suédois. A ce geste, la noblesse finlandaise répondit en demandant à la Russie son protectorat. En résultat, la Russie établit son protectorat en Finlande, mais en laissant à celle-ci une indépendance politique presque complète, avec un Parlement. Sous Alexandre II, la Finlande eut même une armée propre et put battre monnaie. Et plus d'une fois, Alexandre Ier et Alexandre II jurèrent fidélité à la Constitution finlandaise.

Au point de vue économique, durant toute la première moitié du XIXe siècle, la Finlande servit de marché au blé russe, car la pauvreté de la terre finlandaise empêchait celle-ci de fournir la quantité de blé indispensable à la population du pays. Grâce à la proximité géographique et à la commodité des communications, les producteurs de blé russes purent ne craindre aucune concurrence sur le marché finlandais. Cette possibilité d'écouler le blé russe explique jusqu'à un certain degré la conduite « libérale » du gouvernement russe de cette époque vis-à-vis de la Constitution finlandaise.

La seconde moitié du XIXe voit changer les rapports entre la Finlande et la Russie. A cette époque, de pays agricole qu'elle était, la Russie commence à se transformer en pays industriel, à chercher des marchés pour l'écoulement de ses produits. Naturellement ses vues ne tardent pas à tomber sur la Finlande. Mais en Finlande est en train de se déve-

lopper une industrie nationale, mais la Finlande elle-même est en train d'importer chaque année en Russie pour plus de 35 millions d'objets fabriqués, et il est impossible aux produits russes de résister sur le marché finlandais à la concurrence étrangère, car, possédant son autonomie douanière, la Finlande ne veut rien entendre du protectionnisme. De plus, grâce à l'absence de douane entre la Russie et la Finlande, les produits exportés d'Europe finissent par apparaître sur le marché russe. Jouissant d'une technique fort arriérée, le capitalisme russe, incapable de lutter avec la production finlandaise et étrangère sur l'arène d'une *libre concurrence*, ne tarde pas à exiger du gouvernement des mesures spéciales de défense. En 1885, de rigoureuses frontières douanières sont rétablies entre la Finlande et la Russie et les marchandises finlandaises sont frappées de forts droits de douane. Mais toutes ces mesures n'amènent à rien: après une baisse momentanée, l'exportation finlandaise réapparaît triomphante sur le marché russe, (en 1896, la Finlande exporte en Russie pour plus de 48 millions de francs de marchandises) tandis que le capital russe ne fait qu'éprouver des pertes en Finlande (de 1876 à 1896, l'exportation russe en Finlande tomba de 65 à 55 millions de francs annuels), pertes des plus profitables à l'Allemagne et à l'Angleterre.

Alors, les capitalistes russes et notre gouvernement décident de conquérir le marché finlandais de *vive force*. Et pour atteindre ce but, il est résolu de transformer l'indépendante Finlande, unie fédéralement à la Russie, en une province de cette dernière. Et le tsar, après avoir juré fidélité à la Constitution finlandaise, supprime l'armée finlandaise, autorise maintes mesures tendant à la russification de la Finlande... Après cent ans d'existence paisible de la Russie et de la Finlande, surgit soudain la « question finlandaise »

qui occupe aujourd'hui l'attention de tout le monde civilisé...

III. — La comparaison de la situation de la Pologne et de la situation de la Finlande nous aide à comprendre la base matérielle et économique des rapports nationaux et de l'histoire de la question nationale. En Pologne, nous pouvons observer la prépondérance des forces centripètes liant la production polonaise au marché russe. En Finlande, les forces centrifuges s'égalisent aux forces centripètes, et parfois prévalent sur celles-ci. Et tandis qu'en Pologne les classes dirigeantes et le prolétariat ont liquidé l'idée d'indépendance, en Finlande cette idée anime toute la société. Quant aux autres régions de l'empire russe, nous pouvons affirmer que partout où le capitalisme a déjà pénétré, il crée des fondements assez solides pour l'élaboration de l'unité politique de l'Etat.

Les Lettes des provinces baltiques et les Géorgiens du Caucase — deux nations tenant un rôle important dans la vie politique de l'Empire — sont également antiséparatistes.

Les grands centres d'industrie et de commerce sont des organes de dénationalisation, de grandes chaudières qui transforment un mélange de diverses tribus et races en une masse uniforme comprenant, d'un côté la bourgeoisie et le prolétariat de l'autre. Mais si la substance interne de la culture capitaliste d'aujourd'hui est cosmopolite, cela n'empêche point cette dernière d'être obligée de se servir, pour son développement, de certaines formes nationales dont la plus importante est la langue nationale. L'école, la bibliothèque, la presse, le théâtre, les réunions publiques — tous ces éléments indispensables de la vie moderne — doivent se développer dans un milieu national, dans les conditions de la succession historique. De cette manière, la question nationale n'a pu

être liquidée par le capitalisme. Le capitalisme n'a fait que de transformer la question de l'indépendance politique en la question de l'autonomie de la culture nationale. Mais la question de l'autonomie de la culture, quoique étant revêtue d'un caractère *local*, mais basée sur le capitalisme *universel*, est loin de s'opposer à l'unité de l'Etat russe et garantit celle-ci d'une façon plus sûre que toute dénationalisation artificielle et mécanique ayant recours à des mesures policières.

Mais le gouvernement russe, en ce cas aussi, ne voulut pas écouter les exigences de la raison. Au lieu de chercher à rendre collaborateurs d'une même et libre œuvre tous les divers peuples habitant la Russie, par crainte du « séparatisme », il ne pense qu'à étouffer toute aspiration nationale... Et lorsqu'en 1864 et en 1870 furent promulguées des lois sur les « zemtvos » et les municipalités, les Polonais, les Livoniens, les Biélorouss, une part importante des Ukraniens, les Géorgiens, les Arméniens, toute la population de la Sibérie et de l'Asie centrale furent privés du droit de posséder des self-governments locaux. De cette manière, jusqu'aujourd'hui, la vie locale des éléments « étrangers » se trouve sous la direction exclusive de la bureaucratie. Dans un but de « russification », le gouvernement tenta d'implanter en Pologne, au Caucase et dans d'autres « extrémités » des propriétaires fonciers russes. De cette tentative profitèrent surtout les bureaucrates et les nobles, qui reçurent pour rien, ou presque rien, de grands terrains ôtés aux populations locales. Mais ils n'introduisirent dans ces régions aucune économie rationnelle, se contentant de se servir des terrains acquis pour des spéculations foncières. Et de cette manière, d'énormes richesses foncières échouèrent à des aventuriers. Quant aux sujets « non russes », dans maints endroits, il leur fut interdit d'acheter des terres...

Des mesures énergiques visant toujours la « russification » de l'empire ont été prises par le gouvernement dans le domaine de l'instruction publique. Les Ukaniens, les Biélorouss, les Livoniens, les Polonais, etc. furent privés du droit d'instruire leurs enfants en leur langue maternelle. Dans toutes les écoles est obligatoire l'enseignement en langue russe, c'est-à-dire en la forme la plus littéraire du dialecte de la Grande-Russie. (L'étude de cette langue littéraire présente des difficultés même pour les paysans de la Grande-Russie, tellement elle est différente du langage courant du peuple.) L'édition des livres d'étude en la langue maternelle est rigoureusement défendue. La presse, le théâtre et les autres manifestations de la culture nationale, sont constamment en butte aux poursuites du gouvernement. En Pologne, même les enseignes de boutiques ne peuvent être écrites en polonais!...

Mais ce sont surtout les Juifs qui souffrent le plus des répressions gouvernementales. Encore au XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e], le gouvernement russe considérait les Juifs comme un élément des plus utiles et invitait les artisans et marchands juifs à immigrer en Russie. La culture économique de la Russie du Sud-Ouest et de l'Ouest est redevable en grande partie aux Juifs russes. Puis la politique gouvernementale vis-à-vis des Juifs commença peu à peu à changer, à s'empreindre d'un caractère réactionnaire et la « question juive » finit par se transformer en une affreuse plaie saignante. Comme à l'époque de l'Inquisition existent aujourd'hui en Russie le « Ghetto », ou « les lignes de démarcation » qui limitent les territoires pouvant être habités par les Juifs... De grands obstacles se dressent devant les Juifs désireux de s'instruire, car est limité le nombre d'élèves juifs que peut posséder soit une école secondaire soit une Faculté. (Aux Universités de Moscou et de Saint-

Pétersbourg, par exemple, les auditeurs de « religion judaïque » ne peuvent constituer que les 3 0/0 du nombre total des auditeurs.) Une foule encore d'autres règlements non moins durs accable les Juifs en Russie...

Malgré tout, les Juifs dotèrent la Russie de beaucoup. Parmi les plus talentueux représentants de notre poésie, de notre musique, de nos beaux-arts, de notre politique, il n'est point rare de rencontrer des noms juifs...

Ainsi que la race juive, toutes les autres nations de la Russie font preuve, malgré les répressions gouvernementales, d'une grande dose de forces vitales. Les littératures nationales : polonaise, ukrainienne, arménienne, lettonienne, si peu connues du lecteur européen, ont atteint un haût degré de développement et constituent des perles précieuses au milieu de la richesse mondiale du génie humain...

Actuellement la question nationale devient de plus en plus aiguë. Les tempêtes révolutionnaires de 1905 et de 1906 ont contribué à réveiller « le sentiment national » en les divers peuples de la Russie, et la politique gouvernementale ne fait que d'irriter ce sentiment...

A l'idée d'une révolution démocratique soutenue par les éléments révolutionnaires des diverses nations, le gouvernement oppose celle d'un nationalisme conservateur incarnée en les formules pompeuses que voici : « La Grande-Russie », « la Russie aux Russes », etc... En réalité, ce nationalisme conservateur *diminue* la « Grande-Russie » en l'abaissant à un petit groupe de nobles d'origine « grand-russienne ». « La Russie aux Russes » est un mot d'ordre stupide, car ceux que le gouvernement considère comme « Russes », — les habitants originaires de la Grande-Russie — ne constituent qu'un tiers de toute la population de l'Empire. De plus, de ce tiers même, le gouvernement

néglige une grande partie composée de paysans et d'ouvriers, pour ne songer qu'aux intérêts de la noblesse, de la bureaucratie et parfois à ceux du grand capital. Elevé sur une base aussi étroite, le nationalisme gouvernemental actuel ne peut que se heurter aux éléments vitaux de la société, et qu'être empreint d'un caractère négatif. Ainsi nos nationalistes modernes ont exposé récemment un projet ayant pour but de « nationaliser le commerce du blé », c'est-à-dire de centraliser celui-ci, par voie législative, entre les mains de commerçants purement russes. Naturellement, ce projet ne fit que troubler le marché du blé, non seulement en Russie, mais encore à l'étranger — les maisons étrangères étant en rapport avec nos exportateurs de blé — et ne put se transformer en réalité. Cependant les aventuriers du nationalisme continuent d'y rêver et maints autres projets de même genre sont déjà réalisés ou sont sur le point de l'être. Ainsi, par exemple, il n'y a pas longtemps fut promulguée une loi sur l'introduction du « zemstvo » (= self-government) dans les gouvernements de la Russie du Sud-Ouest, gouvernements à la population composée d'Ukrainiens, de Grands-Russiens, de Polonais, de Tchèques, de Juifs. Cette loi ne se contente point de protéger artificiellement les intérêts des « Russes » au détriment de ceux des sujets « non russes », mais encore a introduit dans les « self-governments « locaux » le système des curies nationales et, de cette façon, a augmenté la différence qui sépare les diverses nations, au lieu de chercher à l'aplanir. Encore plus étranges sont les projets de lois que le gouvernement présenta à la troisième Douma et qui visent la Pologne et la Finlande. Dans ces projets est exposé le désir du gouvernement de priver totalement la Finlande de sa Constitution, de « séparer » de la Finlande — dans un but de « russification » — une partie de la province de Vyborg afin de l'ajouter au

gouvernement de Saint-Pétersbourg, et de réaliser sur la Pologne une opération chirurgicale semblable en lui enlevant un canton, celui de Khelm, du gouvernement de Lubline.

Que diriez-vous, lecteur, si le gouvernement français, considérant les intérêts des « vrais Français » comme pas « assez défendus » en Bretagne, demandait à la Chambre des Députés d'enlever à la Bretagne deux cantons afin de les réunir au département de la Seine?... Et pourtant c'est un projet tout aussi ingénieux qu'enfantèrent les esprits de nos « nationalistes ». Mais tandis qu'en France un tel projet ne provoquerait que des inquiétudes pour l'état mental de son auteur, en Russie il est commenté sérieusement et est protégé par une grande majorité des « nationalistes » de la troisième Douma.

CHAPITRE II

LA QUESTION RELIGIEUSE

I. Le problème religieux en Russie. — II. Le schisme. III. Les sectes.

I. — Le problème national se complique en Russie par la question religieuse. La division religieuse de la population de l'empire russe correspond, jusqu'à un certain point, à la division nationale : les Juifs professent la religion judaïque, les Polonais et les Lithuaniens sont catholiques, les Arméniens appartiennent à l'Eglise gréco-arménienne, les Lettes sont protestants, les Grands-Russiens, les Ukrainiens et une grande partie des Biélorousses sont orthodoxes. Mais tandis que la majorité des orthodoxes appartient à l'Eglise « dominante », c'est-à-dire à l'Eglise officielle, la minorité d'entre eux est fidèle à « la vieille religion orthodoxe » ou au « schisme ». Et de plus il existe diverses sectes.

La division religieuse officielle des populations de la Russie est bien loin de la réalité. Avant l'année 1905, lorsque la Révolution arracha au gouvernement les premières lois sur la tolérance religieuse, en Russie n'existait aucune liberté religieuse, tout éloignement de l'Eglise orthodoxe se considérait comme un grave délit, et de nombreuses personnes étaient obligées de cacher leur véritable opinion religieuse et de se faire

passer pour de bons orthodoxes. En réalité, déjà à la fin du XIXe siècle une partie importante des intellectuels et des ouvriers industriels était ou athéiste, ou indifférente, et maints de ceux qui appartenaient formellement à l'Eglise orthodoxe exerçaient d'autres religions. L'Eglise orthodoxe a toujours fait preuve d'un grand zèle missionnaire. Mais le niveau intellectuel de ses prêtres étant des plus bas, elle ne put mener à bien sa tâche de « conversion » des infidèles que grâce à des mesures extérieures basées sur la vive force. Et encore au moment de l'introduction du christianisme en Russie, devint populaire parmi les Slaves russes, le refrain que voici : « On baptisa avec le fer et le feu ». Puis l'Etat russe s'agrandissant de plus en plus, le zèle de l'Eglise orthodoxe put s'exercer sur de nouveaux et de nouveaux éléments : sur les Tartares du Volga et de la Crimée, sur les Finnois du Volga, les montagnards du Caucase, les Bouriates, les Yakoutes et les autres peuples de la Sibérie, etc... Parmi toutes ces nations, l'Eglise orthodoxe réussit à « faire » de nombreux « chrétiens ». Mais fort souvent le « christianisme » de ces « récents convertis » n'est que fictif; ainsi, par exemple, les Yakoutes de Sibérie sont tous « orthodoxes », et pourtant tous continuent à s'adonner à un « chamanisme » païen; beaucoup d'autres peuplades « converties » de l'Empire n'ont jamais cessé d'observer les rites du paganisme, du bouddhisme, de la religion de Mahomet, etc.

Encore moins fructueuse a été l'activité missionnaire de l'Eglise orthodoxe dans l'ouest de la Russie, où elle se heurta au catholicisme. Comme principale arène de lutte entre l'Eglise orthodoxe et le catholicisme ont servi des régions habitées par des Lithuaniens, des Biélorousses et des Petits-Russiens. Tant que la catholique Pologne constitua un Etat indépendant, l'Eglise orthodoxe y fut tout à fait impuissante, car

déjà même, au XVIe siècle, la population orthodoxe de l'ouest de la Russie, y compris le clergé orthodoxe, était entièrement soumise à l'influence intellectuelle du catholicisme... De cette manière naquit « l'ouniatstvo », une religion intermédiaire entre la religion orthodoxe et le catholicisme (« ouniatstvo » vient du mot « ouniya », qui veut dire union), religion reconnaissant à la fois les dogmes et les rites de l'Eglise orthodoxe et l'autorité des papes.

Ces hybrides religieux causèrent une lutte acharnée entre l'Eglise orthodoxe et le catholicisme. Sitôt que les conditions politiques le lui permirent, l'Eglise orthodoxe se mit à convertir de vive force les « ouniates » et même les catholiques, en s'adonnant à cette « délicate » opération spirituelle d'une façon des plus grossières. La police interdisait aux paysans de se rendre aux églises catholiques et « rabattait » ceux-ci dans les églises orthodoxes. Pour toute propagande faite en faveur du catholicisme, on était impitoyablement expulsé de l'ouest de la Russie. Les parents « ouniates » ou catholiques se voyaient *enlever* (*sic*) leurs enfants, afin que ces derniers fussent élevés par le gouvernement selon les principes de la religion orthodoxe.

Malgré toutes ces mesures, lorsqu'en avril 1905 le gouvernement promulgua un décret établissant en Russie la tolérance religieuse, tous les orthodoxes fictifs retournèrent chacun à sa religion. Très intéressante est, à ce point de vue, la confession contenue dans un rapport du premier procureur du Synode russe, daté de 1910 :

« Depuis que la tolérance religieuse existe en Russie, l'Eglise orthodoxe a perdu beaucoup d'adeptes... D'après les informations de la direction centrale du Saint-Synode, la plupart de ceux qui abandonnent l'Eglise orthodoxe ne tardent à embrasser soit la religion catholique, soit la religion mahométane, soit la

religion protestante ». Du 17 avril 1905 jusqu'en décembre 1907, dans 9 évêchés de la Russie du Sud-Ouest, 170.936 personnes passèrent de la religion orthodoxe au catholicisme ; dans 14 évêchés du Volga, de l'Oural et de Sibérie, 36.299 personnes embrassèrent le mahométisme, et dans 4 évêchés des provinces baltiques et d'Olonetz, 10.964 hommes adoptèrent le protestantisme. Ainsi, en deux ans et demi, 218.209 personnes abandonnèrent la religion orthodoxe. Et, faute de paroissiens, de nombreuses paroisses durent être supprimées. Voici comment toujours le même premier procureur du Synode explique, dans son rapport, les nombreuses défections faites à l'église orthodoxe :

« La raison principale et générale de cette apostasie des masses consiste en le fait que même *avant* le 17 avril 1905, la majorité de ces masses n'appartenait à l'Eglise orthodoxe que formellement, continuant à mettre sa foi en autre religion, souvent en celle de ses pères ».

II. — Le « raskol » — c'est-à-dire le schisme — et d'autres « sectes » issues de l'orthodoxie même, sont des rivaux encore plus importants de l'Eglise orthodoxe.

Le « raskol » se produisit en Russie dans la seconde moitié du XVIIe siècle, lorsque, sous l'initiative du patriarche Nikone, fut entreprise la tâche de corriger les livres religieux, fortement abîmés par des copistes peu lettrés. Une grande partie de la population vit, en cette correction des « vieux » livres, une abjuration de la vraie foi et une impardonnable « innovation ». Le conflit soulevé par les adeptes des « vieux » livres et des livres « nouveaux » se compliqua par d'autres dissentiments de caractère rituel : l'Eglise officielle exigeait qu'on fît le signe de croix à l'aide de trois doigts, et les « raskolniki » (les schismatiques) ne

voulaient le faire qu'à l'aide de deux ; le clergé officiel conduisait les processions religieuses autour de l'église « contre le soleil », tandis que les « raskolniki » les conduisaient « selon le soleil » (= selon le mouvement du soleil) ; l'Eglise russe écrivait le mot « Iisous » (Jésus) avec deux « i » et les « vieux croyants » avec un seul « i », etc... Ces questions, somme toute insignifiantes en elles-mêmes, eurent pour les croyants d'alors une énorme importance ; l'orthodoxie russe de leur époque étant, en réalité, une transformation de l'ancien paganisme, où l'élément *extérieur* jouait un rôle prépondérant, un changement des rites, des formules et des mots devait nécessairement paraître une violation du pouvoir magique de la religion, « l'œuvre de l'Antéchrist ».

Mais le « raskol » n'a pas été un phénomène purement religieux. Son enveloppe scholastique ne servit qu'à masquer un profond conflit social et politique. La seconde moitié du XVIIe siècle fut une époque qui vit entrer la Russie en proche contact avec l'Europe, reformer l'administration de l'Etat, s'opérer des changements financiers et militaires, et se préparer le terrain pour les réformes de Pierre-le-Grand. Ayant besoin d'argent pour les guerres extérieures et l'administration intérieure, le gouvernement de cette époque augmenta singulièrement les impôts, transforma le système financier, effectua des recensements fiscaux de la population. Accablé par les impôts, le peuple ne tarda pas à regarder avec méfiance les auteurs des nouvelles mesures, à voir en le recensement la signature de l'Antéchrist, en les étrangers apparus à la cour de Moscou, des serviteurs et des précurseurs de l'Antéchrist. L'idéologie religieuse du « raskol » — la défense de la vieille croyance — ne pouvait ne pas plaire aux couches conservatrices de la société, aux marchands et aux paysans les plus imposés de tous. Et la lutte de ceux-ci pour la « vieille

foi » fut le reflet de leur mécontentement politique, une lutte contre un gouvernement protecteur de l'orthodoxie « nouvelle ».

Avec de courts intervalles de tolérance la lutte entre les schismatiques et le gouvernement dura deux siècles.

Mais toutes les mesures, basées sur la vive force, n'apportèrent à l'Eglise orthodoxe ni gloire, ni profit. Aujourd'hui, malgré toutes les répressions subies, le « raskol » est doué de grandes forces vitales de conservation, tandis que notre Eglise officielle n'est plus qu'une institution bureaucratique et morte.

L'organisme intérieur du « raskol » a évolué, tout comme les autres organismes chrétiens. Les couches démocratiques perdirent peu à peu leur influence sur la vie de l'organisme, et la direction de toutes les affaires de la commune des « raskolnikis » finit par échouer à de riches familles marchandes. Et, actuellement, ce sont de vieilles maisons de commerce de Moscou et de Nijni-Novgorod qui servent de foyer au « raskol ».

Dès la naissance du « raskol » se purent noter en celui-ci des tendances plus ou moins extrêmes, plus ou moins modérées. Pour beaucoup de « raskolnikis » la fin du XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe furent les époques de l'attente de « la mort du monde. » Ils se firent eux-mêmes des bières et s'y couchèrent en chantant des hymnes religieux. Des adeptes exaltés, en voyant que la fin du monde tardait à arriver, résolurent de quitter volontairement le « règne de l'Antéchrist ». Et il y eut une épidémie de suicides par le feu. Par dizaines, par centaines, les « raskolniki » s'enfermaient dans des charpentes de bois et se brûlaient. « Le feu nettoie de tous les péchés. Inutile de peiner, de jeûner ; par le feu, on entre droit au paradis. » « Comme ce serait gai si toute la ville brûlait. Enfants et vieillards, tous, échapperaient à l'empreinte de l'Antéchrist... » Ainsi rai-

sonnaient les partisans de la mort par le feu, et des chiffres démontrent que leurs raisonnements ne restaient pas toujours dans le domaine de la théorie pure : depuis la naissance du « raskol » (1667) jusqu'aux dix dernières années du XVII[e] siècle, ne se brûlèrent pas moins de vingt mille hommes.

De la secte des « Brûleurs », nous pouvons rapprocher celle des « Bégouny » (coureurs), appelée encore secte des « Strannikis » (voyageurs). Les adeptes de cette secte abandonnaient également le « règne de l'Antéchrist », pour s'en aller, non dans le feu, mais dans le « désert », — dans les bois et les marais de la Russie du Nord et du Nord-Est. Les « Coureurs », tout comme les « Brûleurs », niaient absolument l'Etat et l'Eglise et s'en allaient loin de ces derniers. L'idéologie des « Coureurs » était l'idéologie d'éléments de la société ayant beaucoup souffert de la misère économique et du joug politique, et ne pouvant se résoudre à une lutte active. Pour les « Coureurs », l'éloignement volontaire était la seule issue. La secte des « Brûleurs », depuis le commencement du XVIII[e] siècle, n'existe plus. Quant à la secte des « Coureurs », elle possède des adeptes, peu nombreux, il est vrai, jusqu'aujourd'hui. Mais, maintenant que les conditions économiques et sociales sont autres que celles de l'époque de la naissance de cette secte, du sens primitif de la secte des « Coureurs », ne reste plus qu'un symbole. Les « Coureurs » ne « s'en vont » plus, comme jadis, se contentant de mourir *hors* de la maison. Aux approches de la mort, un « Coureur » de nos temps doit se rendre chez un voisin pour mourir là-bas...

Mais toutes les sectes n'aboutirent pas à un idéal aussi pessimiste et négatif. Pour beaucoup l'attente de la « fin du monde » devint inséparable de l'espérance en une « seconde venue du Christ », et ce messianisme s'incarna en trois sectes importantes : le

« Chlystovstvo », le « Doukhoborstvo » et le « Molokanstvo ».

Le « Chlystovstvo » ou le « Khristovsto » (du mot « Kristos » voulant dire le Christ) naquit il y a très longtemps, peut-être même à l'époque où se produisit le schisme. La légende raconte que son fondateur, Danila Philippovitch, après avoir médité sur la discorde des Vieux-Croyants et de l'Eglise officielle, soulevée par la question des livres saints, arriva à la conclusion que ni les « vieux » livres, ni les « nouveaux » n'étaient nécessaires au sauvetage de l'âme : « Un seul livre est nécessaire, c'est le livre d'or, c'est le livre de la vie, le livre de la colombe... Ce livre, c'est l'Esprit saint. » Et Danila jeta tous les livres dans les ondes du Volga. Alors, « Dieu lui-même descendit des nuages sur un char de feu et pénétra en la chair de Danila Philippovitch ».

Comme vous le voyez, le « Chlystovstvo », après avoir nié le point de vue sur lequel est basée la « vieille » et la « nouvelle » orthodoxie, finit par aboutir à un grossier fétichisme anthropomorphique. La hiérarchie du « Chlystovstvo » se compose de Jésus-Christ incarné par un membre de la secte, d'une Sainte Vierge, d'apôtres, tous également vivants. Et devant des assemblées spéciales appelées « radéniés » l'Esprit Saint descend vers les « Chlystovtzy ». En l'attente de sa descente, les sectaires, vêtus de longues chemises blanches, un cierge à la main, chantent et dansent en sombrant dans une profonde extase qui se manifeste par des accès mi-hystériques durant lesquels celui qui se sent touché par l'Esprit divin prophétise... Cette extase religieuse ne manque d'être suivie d'une extase sexuelle et maintes « radéniés » se terminent par une orgie générale.

L'introduction de l'élément sexuel dans la vie du « Khristovsto » fit qu'un groupe, mécontent de cette introduction, se détacha du « Khristovsto » pour

constituer la secte des « Skoptzy » (du verbe « oskoplate » voulant dire priver des capacités sexuelles). Considérant la vie sexuelle comme le plus grand des péchés, les « Skoptzy » luttent contre ce péché par un moyen radical : par la castration. Mais les « Skoptzy » ne sont point de véritables ascètes, car, tout en renonçant à l'amour sexuel, loin de « s'en aller » du monde, ils se livrent à un travail très actif dans le domaine économique de la vie matérielle. « Skopetz » est souvent synonyme d'un grand homme d'affaires, d'un habile commerçant, parfois d'usurier. Sous Alexandre Ier, quelques « Skoptzy » firent même partie de la suite impériale.

Le « Doukhoborstvo » (« Doukhobor » veut dire : « esprit combattant »), et le « Molokanstvo » naquirent à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle.

« Il n'est nul besoin d'aller à Jérusalem, car chacun peut se laver de ses péchés à la maison » — telle est la doctrine des « Doukhobors », doctrine protestant contre la conception officielle de la religion, contre l'extériorisation trop grande de celle-ci, et due en partie aux sermons des « chrétiens spirituels » parvenus jusqu'en Russie. Mais comme les paysans russes sont incapables de s'adonner à une religion purement spirituelle, cette doctrine s'enveloppe d'un fétichisme comparable à celui du « Chlystovstvo ». Un des membres de la commune « doukhobore » du gouvernement de Tobolsk s'est déclaré « Fils de Dieu » et s'est entouré de « douze archanges »... Quant au côté rituel du « Doukhobortsvo », il consiste en un symbolisme assez compliqué.

Le « Doukhobortsvo » est loin d'être aussi répandu que le « Molokantsvo ». (« Molokanstvo » provient du mot « moloko » = lait et est ainsi nommé parce que ses adeptes boivent du lait durant le jeûne.) Le « Molokanstvo » se détacha du « Doukhoborstvo » et se distingue de ce dernier par le fait qu'il reconnaît

aussi bien les Ecritures saintes que l'intuition religieuse directe, tandis que les « Doukhobors » placent les Ecritures saintes bien au-dessous de l'intuition intérieure. Cette tolérance du « Molokanstvo » vis-à-vis des traditions de l'Eglise officielle se reflète dans les dogmes « molokans ». Tandis que les « Doukhobors » interprètent la Sainte Trinité d'une manière purement allégorique, les « Molokans » lui laissent son sens officiel. Le « Molokanstvo » est une espèce de compromis entre l'orthodoxie et le christianisme spirituel. Mais lui aussi est imprégné de fétichisme. Le premier geste de son fondateur fut de s'entourer de soixante-dix apôtres et de faire en leur compagnie une entrée triomphale dans la ville de Tambov. Mais ensuite, au lieu de s'asseoir sur le trône céleste, à la droite de « Dieu le Père », le pauvre fondateur échoua dans la prison de la ville...

Le gouvernement traite les sectaires d'une façon très rigoureuse, non seulement en vue des intérêts de l'Eglise officielle, mais aussi en vue des intérêts politiques. De tout temps, le « Christovstvo », le « Doukhoborstvo » et le « Molokanstvo » ont fourni un élément social et politique à prendre en considération et le messianisme de ces trois grandes sectes est, somme toute, la traduction en langue religieuse des aspirations sociales des paysans. Sous Nicolas Ier, un peu avant l'émancipation des paysans, lorsque la situation de ceux-ci était extrêmement lourde, les sectaires nièrent l'autorité du tsar, le service militaire, les impôts, en attendant le Sauveur qui emmènerait tous les « bons » au « pays du lait et du miel ». Et comme, d'après la légende, ce pays se trouvait dans le voisinage du mont Ararat, entre 1830 et 1840, maints sectaires passèrent au delà du Caucase pour être plus près de la Terre promise! En 1833, un « Molokan » se déclara être le prophète Elie et fixa même le jour de son Assomption. Mais aucun miracle

ne se produisit et le prophète tomba entre les mains du gouvernement. Tout à fait avant la chute du servage, un paysan de la secte des « Khlysty » amena le messianisme à une manifestation extrêmement sauvage : il brûla sa maison et partit dans la montagne avec sa femme et ses deux tout jeunes enfants. Arrivé là-bas, il offrit ses enfants en « sacrifice à Dieu », en les égorgeant de ses propres mains tandis que sa femme lisait des prières. Déporté en Sibérie, il y éleva une croix dans le bois, près d'une petite chapelle, et se crucifia.

« Cette histoire — dit un des auteurs étudiant le mouvement religieux en Russie (N. Nikolsky) — constitue l'épilogue du messianisme du « Christovstvo », du « Molokanstvo » et du « Doukhoborstvo ». Le Messie attendu par ces sectes n'est pas venu. Au lieu de lui, ignoré et obscur, est apparu, dans la déserte taïga sibérienne, un Messie portant sur lui tous les péchés du monde, un Messie symbolisant les paysans désenchantés de leurs tentatives de créer sur la terre un monde meilleur, sous forme de communes « doukhobores », et « molokanes. »

La chute du servage, l'invasion du capitalisme dans la vie du village contribuèrent à donner à l'idéologie religieuse des paysans un caractère plus rationaliste, et à faire naître une nouvelle secte : le « Chtoundisme ».

Le mot « Chtoundisme » ou « chtounda » provient du mot allemand « Stunde » qui, au XVIIIe siècle, servait à désigner, en Allemagne, les cercles évangéliques. Les colons allemands introduisirent en Russie et ce terme et les réunions évangéliques elles-mêmes, et ces dernières s'y répandirent rapidement après avoir subi des changements les rendant plus conformes à la mentalité des paysans russes.

Par sa doctrine religieuse, le « Chtoundisme » se rapproche du « Molokanstvo ». Le « Chtoundisme »,

tout comme le « Molokanstvo », reconnaît une double source de foi : l'intuition religieuse directe et les Ecritures saintes commentées d'une manière allégorique et rationaliste. Quant au culte extérieur, il est nié par les « Chtoundistes ». Le « Chtoundisme » reconnaît le baptême, mais, de même que les baptistes allemands, les « Chtoundistes » ne reçoivent le baptême qu'à l'âge de la raison.

La doctrine sociale des « Chtoundistes » consiste en un communisme utopique. Voici ce qu'elle dit : Dieu créa tous les hommes égaux et leur permit de jouir en commun de la terre, du blé, des eaux... Mais les hommes commencèrent à vendre et à acheter les dons de Dieu, à échanger contre de l'argent leur travail et leur conscience. Et alors, tout comme les Pharaons égyptiens avaient jadis asservi les Juifs, les méchants asservirent le malheureux peuple... Pour faire cesser les « supplices égyptiens » qu'endure ce dernier (les épidémies, les famines, les guerres, etc.) il faut rétablir sur la terre la volonté de Dieu. Et Dieu veut que la terre, le blé, les eaux et tout objet d'utilité appartiennent en commun à tous, que chacun cultive le morceau de terre indispensable à sa consommation, que soient supprimés l'échange commercial et l'argent, établi l'échange de produits contre produits, et qu'au gouvernement existant fassent place de libres communes de travailleurs...

Le « communisme agraire » des « Chtoundistes » est le même que celui des programmes utopiques des partis politiques des paysans.

L'influence des « Chtoundistes » est très sensible surtout dans la Russie du Sud, mais se note aussi en Russie centrale. Et depuis le manifeste du 17 avril, le « Chtoundisme » a commencé à l'emporter dans le milieu paysan sur l'orthodoxie.

Avant de terminer cet aperçu des sectes religieuses de la Russie, je veux dire quelques mots sur le

curieux phénomène que voici : durant les dernières années ont surgi à Saint-Pétersbourg, à Moscou, parmi l'élément déclassé de la population et la petite bourgeoisie, de fort intéressantes organisations religieuses dirigées par des « Bratzy » (petits-frères). Les « Bratzy » prêchent sur différents thèmes moraux concernant la vie journalière et « consolent » ceux qui, meurtris par la lutte pour la vie, viennent vers eux.

Les hautes couches de la société subissent l'influence d'autres prêcheurs libres, des « Startzy » (des « vieux ») qui, jeunes et forts pour la plupart, jouissent d'un énorme succès auprès des aristocrates, auprès des dames surtout. Et il faut ajouter que l'élément sexuel ne contribue pas peu à leur succès. L'un d'eux, Grigori Raspoutine, a même réussi à se glisser à la Cour et aujourd'hui, son influence se fait sentir jusque sur les destinées de l'empire russe.

Ainsi, tandis que les « Bratzy » consolent l'âme, les « Startzy » consolent la chair...

LIVRE VI

LA LITTÉRATURE ET LA POÉSIE RUSSES

CHAPITRE I

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA LITTÉRATURE RUSSE

I. Les particularités de la littérature russe. — II. La poésie lyrique et ses tendances sociales.

I. — Un de nos meilleurs poètes a dit :

L'écrivain — s'il est une vague
De cet océan qu'on nomme Russie
Ne peut ne point être révolté
Lorsque se révolte l'élément.
L'écrivain — s'il est un nerf
Du grand corps qu'est le peuple
Ne peut ne point être atteint
Lorsque est atteinte la liberté.

Jamais ces vers ne manquent de se présenter à mon esprit lorsque je me demande : *en quoi* se différencie la littérature russe des autres littératures européennes? Quelle est sa particularité nationale? Car ces vers me répondent de la façon la plus juste et complète qui soit. Et ils me disent : la littérature russe est de beaucoup plus *sociale* que ses sœurs européennes.

Ce caractère social de la prose et de la poésie russes est un phénomène parfaitement naturel et inévitable : le régime de l'absolutisme interdisant l'activité politique à des milliers de citoyens, les intellectuels de la couche progressiste de la société n'eurent qu'une ressource — la littérature — pour prendre part, du moins à un certain degré, à l'activité sociale. Pour la majorité des écrivains russes, le travail littéraire remplaça le travail politique, presque impossible, et la lutte des divers courants littéraires acquit en Russie un caractère de lutte politique, inconnu à la lutte littéraire occidentale.

Grâce à tout cela, la littérature occupe chez nous un poste tout spécial : la société russe, non habituée à ne voir en elle qu'une source de distractions, comme l'est habitué le lecteur européen, y cherche des programmes sociaux, des solutions aux « maudits problèmes » de la vie. Un phare brillant au milieu des ténèbres de la nuit sociale — voilà ce qu'est la littérature pour la société russe.

II. — Même dans la poésie *lyrique*, ce qui enchante surtout le lecteur russe, ce n'est ni la forme harmonieuse, ni la beauté du vers, ni les manifestations sublimes des sentiments intimes du poète, mais le sens social de l'œuvre, les idées humanistes, les sympathies civiques de son auteur. Un poète russe est presque toujours un *poète social* et je ne crois pas que dans un autre pays que la Russie la poésie ait été à un tel point une arme de lutte sociale et politique. Durant tout le XIX[e] siècle, dominèrent dans la poésie russe les motifs sociaux et politiques. Voici Pouchkine, tsar non couronné de la poésie russe, qui écrit l'ode « Liberté ». Naïve peut-être, mais pleine d'ardeur, cette ode interpelle les tsars, leur conseillant « d'incliner la tête devant la Loi et d'avoir pour garde de trône la Liberté. » Un autre grand poète, Lermontoff,

compose, à la suite du duel tragique de Pouchkine, des vers pleins de flamme consacrés au « sang noble » du poète mort et maudissant « la foule avide qui entoure les trônes des bourreaux de la liberté et du génie ». Un autre contemporain de Pouchkine, Ryleeff, évoque dans ses « Pensées » les combattants morts pour la Liberté. « Ma destinée, c'est de détester également tyrans et esclaves », dit Ryleeff dans une de ses poésies. Voici Ogarioff, ami de Herzen, qui salue l'annonce de la tempête révolutionnaire de 1848, tempête qui « tira l'homme hors de son repos » et « fit se lever au-dessus des cupidités le droit, clair comme la raison pure ». Puis c'est l'année 1849 au cours de laquelle des plaintes s'échappent des lèvres du poète, blessé par la vue de la Révolution écrasée et du despotisme triomphant. « En Europe n'existe un seul coin où nous puissions achever notre vie de façon claire et tranquille », écrit Ogarioff en 1849. Mais dix ans se passent et le désespoir aussi. Et alors Ogarioff adresse ces nouveaux vers à Herzen :

Lorsque j'étais un doux et tendre enfant
Lorsque j'étais un adolescent révolté et passionné,
Lorsque j'étais voisin de la vieillesse,
Toujours, sans cesse, un mot a retenti à mon oreille,
A mon oreille a retenti un mot toujours le même :
Liberté ! Liberté !...

et le poète prie son ami de « ne point le laisser se refroidir sur son lit de mort sans lui murmurer cette dernière et sainte parole : liberté ! liberté ! »

Les poètes russes de la première moitié du XIX[e] siècle ne connurent qu'une conception fort indécise de la liberté. C'est seulement la poésie lyrique d'entre les années 1860-1880 qui rendit cette conception moins voilée.

Les années comprises entre 1860 et 1880 virent s'épanouir toute une pléiade de « poètes civiques » qui joua un rôle important dans le mouvement social de

son époque. Un de ses membres, Plechtcheeff s'illustra par un poème très court commençant ainsi :

En avant, amis, sans crainte et doute,
L'exploit valeureux nous attend.
De l'expiation l'aurore claire
S'annonce déjà au firmament.
Serrez-vous bien fort la main, amis,
Et d'un mouvement hardi, en avant !
Que sous l'étendard de la science
Grandisse, grandisse notre union...

Jusqu'aujourd'hui cette poésie jouit d'une grande popularité parmi la jeunesse russe et est constamment lue à des concerts.

Un autre poète de cette même époque, Minaeff, auteur de nombreuses poésies satiriques ridiculisant les croyances et principes traditionnels, fraya un chemin aux idées de l'émancipation du peuple et de la femme.

En général, les poètes lyriques de cette époque s'inspiraient plus du malheur *du peuple*, du peuple de tous les pays, que des souffrances *individuelles*. Portons notre attention sur la poétesse Barykoff. Ce n'est ni l'amour, ni les nuits de lune que chante sa lyre féminine, mais le pauvre peuple noyant sa tristesse dans l'alcool, périssant dans l'ignorance, la misère, succombant sous les maladies. Barykoff ironise sur les « prêtres de l'esthétique » qui considèrent la « douleur nationale » comme une prose indigne de l'art pur. Elle menace du « jugement de la patrie » ces poètes qui « chantent pour les délices de l'esprit » et transforment leur talent, « merveilleux don de la nature », en « jouet d'hommes ».

« Le poète, c'est le bouclier, l'épée de la patrie... C'est le semeur d'idées... C'est la voix, la langue du pauvre peuple muet... C'est le premier rayon de l'aurore des jours clairs. »

A Barykoff paraissent ridicules les conceptions des

femmes nées « avec une tête d'oiseau » et cherchant avec « leurs mâles » « un amour de ver de terre » sur « le tiède fumier du bonheur conjugal »...

Le *bonheur personnel* est pour les poètes de cette époque chose bien négligeable en comparaison avec la lutte « pour le bonheur de tous »,..

« Quitte père et mère — conseille un de ces poètes à la jeunesse — ne fonde point de nid, sois seul... Qu'une fois pour toutes s'éteignent en ton âme les passions humaines! Sois inaccessible aux séductions de l'amour, de la richesse, de la gloire. Sois saint... Dans ta poitrine garde ton cœur intact et pur, puis, aux frères malheureux donne le *tout entier* : où tu entendras une plainte, là-bas il faudra aller... Souffre plus que tous... Reste pauvre et nu. Et tu seras grand et le monde sera troublé par ton reproche! »

Il ne s'agit point ici d'un ascétisme chrétien, mais d'un ascétisme révolutionnaire, du don de soi-même en faveur du *combat*. Maintes poésies de cette période étaient de véritables proclamations révolutionnaires et considérées comme telles par le lecteur. Cette poésie de Dobroluboff, critique littéraire et poète de ces années, va donner une idée de l'état d'âme des poètes lyriques d'alors :

Cher ami, je me meurs.
Pourquoi ? Pour avoir été honnête
Mais je crois que le pays natal
Ne m'oubliera point.
Cher ami, je me meurs
Mais calme est mon âme.
Je te bénis et te souhaite
De suivre le même chemin que moi...

C'est court, clair et simple ! Cette simplicité tranquille exprime parfaitement la psychologie de la jeunesse intellectuelle russe de cette époque, psychologie bien lointaine de la complexité raffinée de l'âme bourgeoise d'aujourd'hui.

La « poésie civique » russe atteignit avec Nekrassoff (1821-1877) l'apogée de son développement. Les œuvres de Nekrassoff appartiennent à la catégorie de ces œuvres qui ne peuvent plaire indifféremment à tous. Jusqu'à présent ne se sont point tues sur sa tombe des discussions au sujet de son talent poétique, discussions commencées encore de son vivant. Les uns nient à Nekrassoff même le titre de poète et appellent ses vers de la « prose hachée ». Les autres considèrent Nekrassoff comme un des plus grands poètes russes. Ces discussions s'expliquent en partie par le fait que les images de la poésie de Nekrassoff sont des plus réalistes. Mais celui qui veut faire connaissance, non avec la Russie « poétisée » mais avec la vraie Russie du temps du servage et des quinze premières années après la chute de celui-ci, doit s'adresser à Nekrassoff. Il élèvera devant vous l'humide Pétersbourg avec ses innombrables bureaucrates et « hommes d'affaires », sa misère et sa prostitution, ses littérateurs et vendeurs de journaux. Puis, de Pétersbourg, il vous conduira en pleine campagne où les hommes peinent pour un morceau de pain et sans aucun sentimentalisme ni aucune idéalisation, Nekrassoff vous ouvrira l'âme du paysan russe.

On doit avouer que certaines poésies de Nekrassoff pèchent par leur versification. Mais leurs légers défauts purement extérieurs sont loin de voiler la profondeur de pensée du poète, la beauté de ses images. A Nekrassoff aussi on doit la simplification du langage poétique russe. Grâce à cela, les œuvres de Nekrassoff sont accessibles à tous les lecteurs. Quelques-unes d'entre elles, mises en musique, se sont transformées en chants populaires fort répandus...

L'influence de Nekrassoff sur le lecteur fut immense même encore de son vivant. Des milliers et des milliers de personnes suivirent son cercueil et un enterrement de poète se changea en une grandiose mani-

festation. Maintes générations de lecteurs, la nôtre aussi, trouvèrent en Nekrassoff une école d'humanisme, une école primaire, mais d'absolue sincérité. D'ailleurs Nekrassoff pressentit que ses vers trouveraient le chemin du cœur du lecteur : « Celui-ci n'est point Russe — écrivit-il dans une de ses poésies — qui peut regarder sans amour cette pauvre muse pâle, par le knout ensanglantée. » « Muse pâle par le knout ensanglantée ! » Ce n'est point une phrase vaine. C'est la caractéristique de la poésie et de la littérature russes au moment culminant de leur développement.

La société de cette époque considérait les poètes et les écrivains comme « ceux qui enseignent la vie », comme des prophètes et des chefs. Mais ces derniers payaient chèrement ces titres. Pouchkine, après avoir été déporté quelque temps, resta jusqu'à la fin de sa vie sous la surveillance de la police. Lermontoff, officier, se vit dégradé et également déporté. Ryleeff fut pendu pour avoir pris part à la « révolte des Décembristes ». Ogarioff dut émigrer. Le critique littéraire bien connu — Pissareff — passa quatre ans en prison. Un autre critique et auteur d'un roman fort populaire : *Que faire?* Tchernychevsky (voir sa biographie dans *Portraits d'hier*, écrite par Mme Vera Starkoff. Paris 1910) fut déporté en Sibérie. Aux bagnes de Sibérie furent aussi déportés Dostoïevski et un poète célèbre d'une époque postérieure à celle de Nekrassoff, nommé Yakoubovitch. Jusqu'à ses derniers moments, Tolstoï fut espionné par la police secrète. Gorki doit vivre à l'étranger pour ne pas être déporté ou même envoyé aux mines...

Ce sont les victimes les plus considérables immolées sur l'autel de la littérature russe. Mais combien il y en a eu encore ! De plus, à part ces coups portés aux auteurs mêmes, que de lecteurs inquiétés, poursuivis, que d'ouvrages confisqués ! Voilà pourquoi la Muse russe est si fatiguée, si exténuée, voilà pourquoi elle

n'est plus qu'une « Muse de vengeance et de tristesse », voilà pourquoi les grands écrivains russes mouraient si jeunes !... La tuberculose et la folie sont chez nous « maladies d'écrivain »... Que douloureusement vrais sont ces vers de Nekrassoff :

Frères écrivains ! sur votre destinée
Plane on ne sait quoi de fatal !

D'une autre de ses poésies :

Le génie russe couronne depuis toujours
Ceux qui vivent peu longtemps,
Ceux de qui le peuple dit :
« D'un heureux les ennemis meurent,
D'un malheureux meurt le dernier ami. »

Après Nekrassoff, le développement de la poésie russe se partagea en deux branches. L'une d'elles, prolongement de l'ancienne poésie civique et fidèle au serment d'Annibal des représentants de celle-ci, chercha l'inspiration dans la vie sociale. Jemtchoujnikoff et Yakoubovitch ont été les écrivains les plus en vue de ce courant. (Ce dernier, entre parenthèses, fit une excellente traduction des œuvres de Baudelaire.) L'autre branche ne fit que « de l'art pur », de « l'art pour l'art » et donna naissance à de belles œuvres de lyrique pure. Elle fut illustrée par Tuttcheff, Fete, Maïkoff, Alexis Tolstoï...

Phénomènes isolés, ces œuvres « d'art pur » ne firent que souligner le ton social du reste de la poésie russe, et c'est en vain que certains partisans de lyrique pure tentèrent de transformer l'arme d'attaque qu'était notre poésie en un moyen de s'éloigner de la vulgaire réalité, d'atteindre « le septième ciel de l'art absolu » ; à ces tentatives, les ennemis de l'art « and und für sich » — selon l'expression allemande — ne firent que répondre ceci :

Changeante et infidèle, nous dit la mode :
C'est un thème bien vieux que les souffrances du peuple,
Un thème que la poésie pour toujours doit oublier !
Jeunesse, ne la crois point ! Ce thème ne peut vieillir...

Et la jeunesse se rangea du côté des « poètes civiques ». Mais malgré cela, la lyrique pure ne mourut naturellement pas.

Le développement du capitalisme et du régime économique bourgeois provoque inévitablement la transformation de la littérature en une source de délices par excellence. Cette tendance put être observée en Russie durant les vingt dernières années du XIXe siècle et au commencement du XXe.

On peut établir plusieurs périodes dans le développement de cette tendance : tout d'abord les représentants de ce mouvement littéraire ne rompent point avec les anciennes traditions, chantent la « lutte », les « souffrances de nos frères », expriment des idées humanitaires, empruntent des formules à la « poésie civique ». Pourtant chez le talentueux poète Nadsone (mort tuberculeux en 1887), se glisse déjà un lyrisme individualiste, et, avec quelques autres poètes de la même époque, Nadsone ne tarde pas à transformer « la lutte » en la lutte intérieure bouleversant l'âme de chaque individu. Les successeurs de Nadsone — Apoukhtine, Golenichtcheff-Koutousoff, Minsky — font encore un pas en avant, proclament la primauté des sentiments et des sensations individuels sur les sentiments et les « aspirations » de la « foule » et arrivent à considérer celle-ci avec une offensante pitié, parfois même avec mépris et malveillance... Les cinq dernières années du XIXe siècle voient entrer en scène un nouveau groupe de poètes connus sous le nom général de « décadents », dont la plupart sont des « néoromantiques ». L'un d'eux — Balmont — (traducteur de Shelley) abandonne la réalité russe pour l'exotisme; un autre, Brussoff, s'adonne au monde du classicisme antique; un troisième, A. Blok, vit dans l'atmosphère mystique d'une angoissante aspiration vers « l'inconnu ».

Cette rupture avec la vie réelle et avec le peuple

fut très préjudiciable aux poètes mêmes, car ceux-ci se privèrent d'une source inépuisable d'inspiration et durent dorénavant beaucoup peiner pour trouver des thèmes à développer. En 1905, lorsque éclata la Révolution, maints Décadents ne purent résister à leur « solitude » et se jetèrent avidement sur le matériel fourni par les événements révolutionnaires. Même quelques-uns d'entre eux composèrent des vers où ils jurèrent fidélité au peuple et se déclarèrent partisans du prolétariat et du socialisme. Mais ce curieux phénomène fut de courte durée. Vint la réaction, et les Décadents se noyèrent de nouveau dans le mysticisme, le sexualisme franc... Les Décadents ne purent ne point sentir leur fausse situation. Blok, l'un des plus talentueux d'entre eux, publia récemment une lettre ouverte dans laquelle il avoue que le public est loin de considérer les Décadents comme il considérait et considère les représentants de la « poésie civique ». Lorsque le vieillard Plechtcheeff tendait en avant sa main tremblante, conseillant « d'aller sans crainte, ni doute, vers l'exploit valeureux », tout l'auditoire le regardait avec respect. En les représentants de « l'art pur », ce même auditoire ne voit que comédiens et clowns. Cette plainte tirée de la lettre ouverte de Blok n'est point dénuée de fondement; la majorité des lecteurs russes continue à voir en la poésie sociale une noble manifestation du génie poétique.

CHAPITRE II

ÉVOLUTION LITTÉRAIRE DU XIX[e] SIÈCLE ET DU COMMENCEMENT DU XX[e]

I. Le roman russe. — II. Littérature des « raznotchintzy ». — « Narodnitchestvo ». — III. Littérature des « jours gris » (Tchekhoff). — IV. Modernistes et Décadents. — V. Deux pôles de la littérature russe : Tolstoï et Gorki.

I. — Le caractère spécifique de la littérature russe, — sa proximité de la vie réelle, ses traits sociaux, — facilite et entrave en même temps l'étude de notre évolution littéraire. Il la facilite, car, grâce à lui, les dates et les étapes de l'évolution littéraire coïncident avec les dates et les étapes de l'évolution sociale et politique. Il l'entrave, car, grâce à lui, la littérature russe n'étant que le reflet *immédiat* de la vie de notre pays, il est indispensable de connaître les particularités de cette vie pour étudier et comprendre notre évolution littéraire.

Cette proximité de la vie et de la littérature russes a provoqué un phénomène fort curieux : l'hérédité des types littéraires. Dans la vie réelle, les diverses générations sont liées entre elles par des traits de parenté psychique, héritent les unes des autres. De même, les œuvres littéraires russes, étudiées dans l'ordre chronologique, nous permettent d'établir une généalogie de types. Cette généalogie se divise en

familles littéraires dont les membres présentent des caractères communs, et chacune de ces familles est inséparable d'une couche sociale déterminée.

A ce point de vue, est particulièrement intéressante l'évolution littéraire de la première moitié du XIX[e] siècle. A cette époque, la noblesse, délivrée par le régime du servage de tout labeur et de tout souci matériel, aurait pu se dédier à l'acquisition d'une grande culture. Mais elle n'en fit rien. Seul, un insignifiant groupe d'aristocrates se consacra à l'étude de la littérature étrangère, au perfectionnement de la culture intellectuelle, à la création de la littérature russe moderne. Ce mouvement intellectuel germa sous l'influence de la grande Révolution de 1789, de la philosophie étrangère.

La situation de cette « élite éclairée » fut assez tragique : les esprits planaient bien haut, les idées étaient extraordinairement radicales pour cette époque, mais les corps étaient obligés de vivre au milieu d'une atmosphère saturée de l'ignorance du peuple, de l'arbitraire grossier du gouvernement. Cette contradiction entre l'idéal et la réalité, entre *ce qui doit être* et *ce qui est*, ne put ne pas provoquer en l'âme des intellectuels d'alors une amère tristesse. Et cette tristesse fut d'autant plus sombre que, même les espérances en un avenir meilleur, étaient bien faibles : la masse dormait d'un si profond sommeil, était si loin des milieux intellectuels, que ceux-ci ne pouvaient même songer à une application pratique de leurs idées. D'ailleurs, le gouvernement se chargea de réprimer rigoureusement toute tentative de cette sorte... Le sentiment de la solitude, le scepticisme, le désespoir envahirent l'âme de l'intellectuel d'alors... Et maints de ces drames intimes se terminèrent de triste manière; la société finissait par « manger » tous les élans, les aspirations radicales des « Voltairianetz » russes (partisans de Voltaire), qui, vieillis, se

transformaient en bigots hypocrites et en conservateurs. Catherine II est un exemple typique d'une telle transformation. D'abord admiratrice passionnée de Voltaire, puis effrayée par les idées « révolutionnaires » de celui-ci, Catherine II finit par faire poursuivre les « Voltairianetz » russes et jeter dans le grenier un buste de Voltaire ornant sa table de travail. Si quelque intellectuel arrivait à résister à « l'assimilation », il se réfugiait dans une solitude spirituelle et morale, voilée d'un lourd nuage, de désespoir et de scepticisme...

Cette impossibilité de réaliser l'idéal rêvé, de se livrer à quelque travail pratique amena l'élite de cette époque à ne *se developper que d'un côté*, à voir diminuer sa volonté. Ce mélange de manque de volonté et de culture caractérise l'intellectuel russe.

Le type de l'intellectuel sans volonté remplit la littérature de la première moitié du siècle dernier. Comme le *roman* occupait le premier plan de cette littérature, les héros des plus remarquables romans de cette période ne sont que des variantes d'un même type, du type décrit ci-dessus.

Ce type apparaît tout d'abord dans l'*Eugène Oniéguine*, de Pouchkine. Le héros de ce roman en vers, — Eugène Oniéguine, — tout en présentant quelque ressemblance avec les héros de Byron, — est avant tout un personnage essentiellement national. « L'universelle tristesse », le scepticisme et l'ironie des héros de Byron s'empreignirent, sous la plume de Pouchkine, d'une couleur locale... Oniéguine est certainement de beaucoup supérieur à ceux qui l'entourent, mais la conscience de sa supériorité intellectuelle, grâce à l'éducation reçue et aux conditions de sa vie, l'amène à mépriser les autres hommes. Il s'habitue tellement à ne pas prêter attention à son entourage qu'il ne s'aperçoit point du sentiment profond qu'il inspire à une jeune fille, qu'il ne sait comprendre

l'âme si vivante qui se donne à lui. Et pourtant cette âme, c'est la manifestation première de cet idéal féminin qui va désormais hanter le roman russe... Cette supériorité sur les autres ne tardera pas à se transformer, pour Oniéguine, en malédiction. Non seulement les hommes ne le comprendront point, mais encore lui ne comprendra plus les hommes... Mais son éducation et son habitude de la vie mondaine l'empêcheront de briser avec une société qui lui est totalement étrangère et il continuera à gâcher son existence... La tristesse des champs russes et le froid du brumeux Saint-Pétersbourg, — cadre du roman, — soulignent encore davantage le leit-motiv de désespoir se dégageant des pages d'*Eugène Oniéguine*...

Dans le *Héros de notre temps*, de Lermontoff, nous retrouvons un autre Oniéguine en la personne de Petchorine, mais plus profond et surtout plus « pensant » que son précurseur. Tout comme Oniéguine, Petchorine n'arrive à utiliser ses brillantes aptitudes; tout comme Oniéguine, Petchorine gaspille l'ardeur de son âme en des aventures amoureuses, des duels. Ce même type se dresse encore devant nous sous les traits du *Démon*, de Lermontoff, ange déchu, descendu sur la terre pour y apporter la désolation et le malheur...

Les racines sociales et psychologiques des types « négatifs » et « destructeurs » de Pouchkine et de Lermontoff se découvrent facilement à nous si nous comparons les Eugène Oniéguine au type d'intellectuel fixé par Griboïedoff dans son immortelle comédie, l'*Intelligence appelle la douleur*. Le héros de cette comédie contemporaine des œuvres de Pouchkine, à l'encontre du « froid » Oniéguine et du « sombre » Petchorine, est un véritable enthousiaste. Mécontent également du milieu qui l'entoure, il ne se borne point à adopter un scepticisme abstrait à la Onié-

guine, mais rêve de relever son pays... Mais ses pensées généreuses, ses enflammés discours se heurtent à la passivité, à la stupidité de la société, et il ne tarde pas à se convaincre qu'il est un homme inutile, « superflu »... Son enthousiasme sombre dans le désespoir... La comédie s'achève en tragédie...

La transformation d'une comédie en tragédie est un fait des plus fréquents dans la littérature russe. A ce point de vue, est particulièrement intéressante l'évolution de Gogol. Gogol (1809-1852) fait ses débuts par des récits humoristiques sur les coutumes populaires de l'Ukraine, récits pétillants d'une vraie jeune gaieté. Puis, il écrit le *Reviseur*, comédie tirée de la vie des bureaucrates de province, à la fin de laquelle il pose au public secoué de rire cette question inattendue : « Sur quoi riez-vous ? C'est sur vous-mêmes que vous riez !! » Et soudain la tragédie perce sous les flots de rire, les divers épisodes qui paraissaient si joyeux, considérés séparément, deviennent mornes et accablants... Ensuite, c'est l'apparition d'un poème en prose, les *Ames mortes*, poème décrivant les côtés *risibles* de la vie russe. Et, cette fois, le lecteur perçoit « un rire à travers des sanglots »...

Cette « comédie » de la vie russe s'achève en plaintes et horreur... Atteint de psychose, Gogol voit mourir à jamais le rire sur ses lèvres. Et bientôt, ce n'est que gémissements, paroles d'épouvante balbutiées devant la mort...

Un autre exemple : Tchekhoff, écrivain mort il y a à peine quelques années, débute et acquiert la célébrité par de légères esquisses humoristiques, où tout paraît si gai, si inoffensif. Des années passent. Des notes lyriques et dramatiques se glissent d'abord rares, puis de plus en plus nombreuses dans les récits humoristiques... Bientôt le son des petites clochettes de l'humour se trouve être étouffé par le bruit sourd des clous s'enfonçant dans l'immense

cercueil où gisent des vivants, la Russie elle-même...

Retournons cependant au roman russe. C'est avec les œuvres de Gontcharoff, de Tourgueneff et de Tolstoï qu'il atteignit au plus haut degré de son développement. Comme j'aurai à parler de Tolstoï spécialement, je le laisserai de côté pour le moment. Quant à ce qui concerne Gontcharoff et Tourgueneff, leurs principales œuvres sont, à mon avis, les variantes d'un même thème, du thème que voici : l'homme intelligent en Russie est inutile à la vie et incapable d'une activité pratique...

Le roman de Gontcharoff, *Oblomoff* (édité en 1859) peint le décor économique et social dans lequel se forma le type de l'intellectuel « pensant, mais non actif ». Oblomoff est un noble ayant vécu dès l'enfance dans l'atmosphère d'une « économie naturelle » ; ce n'est point un producteur, c'est un consommateur. Les serfs font tout pour lui, et, d'après son aveu même, « il n'a jamais tiré sur sa jambe un bas ». Oblomoff fréquente l'Université, a l'esprit fin, sait comprendre l'art.

« Les délices des hautes pensées lui étaient accessibles et parfois, dans le profond silence de son âme, il pleurait amèrement sur les misères de l'humanité, éprouvant d'indécises souffrances, de l'inquiétude, des élancements d'âme vers un lointain inconnu... » « ...Des pensées s'allument parfois en lui, errent dans sa tête comme des vagues dans la mer, puis, grandies, font flamber tout son sang. Alors ses muscles tressaillent, ses veines se gonflent et ses intentions se transforment en aspirations... Voilà, voilà que les aspirations vont se réaliser, faire place à l'exploit... et alors!... »

Mais, au lieu de l'exploit, ne retentit qu'une morne question : « A quoi bon? » Et Oblomoff, fatigué par une contention spirituelle, s'étend sur son lit où il passe

presque toute la journée. Même l'amour, l'héroïque amour d'Olga, qui tente de retirer Oblomoff de l'enlisement, est impuissant devant les habitudes et les conditions sociales. Tout en aimant Olga, Oblomoff renonce à son amour trop « inquiet » pour lui et menaçant de rompre sa profonde somnolence...

Souvent la pensée d'Oblomoff ne peut, non seulement se transformer en actes, mais même pas en paroles... Roudine, un héros de Tourgueneff, au contraire, sait envelopper sa pensée d'une forme allumant le cœur de l'auditoire, mais, après cette « transformation d'énergie », il s'arrête... Les paroles de Roudine, restées de jolies phrases, n'ont pu se transformer en œuvre vivante et pratique.

Roudine est de beaucoup plus profond et intéressant que les héros de Pouchkine et de Lermontoff. Il ne se drape, comme ces derniers, en la cape usée d'un byronisme assez superficiel; il ne souffre pas de cette indolence presque orientale dont dépérit Oblomoff et, loin de mépriser le peuple, il l'aime ardemment. Mais toutes sincères qu'elles soient, Roudine ne va pas au delà de ces phrases. A maintes épreuves est soumise par Tourgueneff l'énergie de Roudine. Une de ces épreuves consiste en la rencontre d'une jeune fille, Nathalie, qui enthousiasmée par ses discours, se décide à le suivre dans sa poursuite de l'idéal. Mais Roudine n'accepte pas Nathalie comme compagne; il se sent incapable d'entreprendre lui-même cette poursuite pleine de difficultés. Somme toute, sous les belles phrases de Roudine, seuls se dérobent le manque de volonté et l'impossibilité de se livrer à une activité pratique. Comme de tous les autres héros du roman russe de la première moitié du XIX[e] siècle, la valeur *morale* de Roudine est inférieure à sa force *intellectuelle*.

Gontcharoff et Tourgueneff ont tenté de trouver un héros dont l'âme aurait été une harmonie d'intelli-

gence et de volonté. Mais la société russe de leur époque ne leur permit point de concevoir un tel type. Et un fait curieux : Gontcharoff et Toûrgueneff se trouvèrent dans la nécessité d'importer de l'étranger un « type positif ». A l'oisif Oblomoff, Gontcharoff opposa Chtolz, *mi-allemand* fort sec et plus prototype d'un « homme d'affaires » que d'un « homme social ». Quant à Tourgueneff, il a pour héros de son roman *La Veille*, un patriote *bulgare* qui, à l'encontre de Roudine, sait non seulement parler, mais aussi agir et qui ne craint pas de se faire suivre par la femme aimée. Cette expression « se faire suivre » est d'ailleurs peu exacte, car les héroïnes du roman russe, loin de suivre l'homme, marchent à ses côtés, le précèdent parfois. Les héroïnes du roman russe ne souffrent point du manque de volonté, et chez elles la pensée, la parole sont toujours prêtes à se transformer en actions. Ce n'est pas l'attrait extérieur qu'elles cherchent en l'homme, mais la beauté spirituelle, l'élévation des idées. Pour elles, l'homme n'est ni un mâle, ni un adorateur, mais un ami, un camarade, aux côtés duquel elles luttent pour l'idéal...

II. — Le commencement de la seconde moitié du XIXe siècle marqua un changement dans l'aspect de la littérature russe. Tandis que la première moitié du siècle n'avait vu qu'une littérature presque exclusivement *aristocratique*, que des auteurs à l'idéologie semblable à celle de l'élite intellectuelle de la noblesse, la seconde moitié vit apparaître la littérature des « raznotchintzy » (de gens de divers rangs), littérature issue des classes moyenne et inférieure de la société et vivant proteste contre l'autocratie et le servage...

Dès son apparition dans la vie et la littérature, le « nihilisme » des « raznotchintzy » se heurte haineusement à « l'esthétique » de l'ancien libéralisme aristocratique et se rit de l'amour de celui-ci pour la belle

phrase jamais suivie d'une action pratique. Sous l'influence des « raznotchintzy » se modifie même l'aspect extérieur de notre littérature, naissent de nouveaux procédés littéraires, se constitue un style nouveau... Cependant les écrivains raznotchintzy continuent à rester fidèles au vieil étendard du réalisme, — à l'ombre duquel s'était si puissamment développé le roman russe, — à employer la « méthode inductive de création » qui dotera la littérature russe d'une extraordinaire vitalité et d'une attrayante simplicité. Le réalisme des raznotchintzy ne tardera point à se transformer en naturalisme, mais en un naturalisme bien lointain du « naturalisme sexuel » de l'Europe occidentale, de celui de la France... Le naturalisme d'alcôve n'a jamais eu d'adeptes dans la littérature russe et ce sont seulement les « Modernistes » et les « Décadents » de notre époque qui commencèrent à traiter des thèmes sexuels. Le naturalisme des « raznotchintzy » n'a été que la description impitoyablement vraie, mais chaste et pure, de la vie, des souffrances du peuple... Les romanciers de la vieille école avaient déjà sympathisé avec le peuple, mais leurs œuvres n'avaient reflété qu'une tranquille compassion... Les « raznotchintzy » écrivirent avec « la sève de leurs nerfs, le sang de leur cœur ». Leur style fut inquiet, impétueux, peu châtié, leurs œuvres laissèrent pressentir que leurs auteurs n'avaient ni la possibilité matérielle, ni la possibilité morale de polir chaque chapitre, chaque phrase, comme le faisait auparavant, par exemple, Gontcharoff. Gontcharoff consacrait à chacun de ses romans dix ou vingt ans d'un travail assidu... Les conditions matérielles de l'existence de la plupart des écrivains raznotchintzy étaient affreuses. De plus, ces derniers eux-mêmes évitaient de donner à leurs œuvres un aspect « esthétique » et se dépêchaient de les jeter, comme un acte d'accusation, à la face de la société... C'est pour cela

que les œuvres des « raznotchintzy » ne semblent être qu'un chaos si on les compare aux romans de Tourgueneff et de Gontcharoff, à l'architecture sûre et élégante... Mais ce chaos ne manque pas de beauté terrible.

Les plus remarquables représentants de la littérature russe de l'époque du « nihilisme » sont Pomialovsky et Rechetnikoff.

Pomialovsky (1835-1863) acquit la célébrité grâce à ses *Récits sur la Boursa*, dans lesquels on trouve un tableau rigoureusement exact de l'éducation reçue par les enfants dans les écoles ecclésiastiques ou « Boursy ». L'ivrognerie régnant parmi les maîtres et les élèves, la haine réciproque, les châtiments corporels poussés jusqu'à la torture, voilà l'enfer moral et pédagogique décrit par Pomialovsky...

Pomialovsky est encore l'auteur de deux grandes nouvelles, de *Molotoff* et du *Bonheur d'un Petit Bourgeois*, dont le héros est le même et qui semblent être les deux parties d'un même ouvrage. Dans ces œuvres est envisagée — au point de vue des raznotchintzy — la question du bonheur privé et du bonheur général. Molotoff, le héros des deux nouvelles, est un intellectuel sorti de la grande masse, tout comme son ami Tcherevanine. Molotoff et Tcherevanine souffrent tous deux de l'inégalité sociale, mais, semblable au Roudine de Tourgueneff, Molotoff est incapable de lutter contre le mal, doute de lui-même, a l'âme déchirée par le pessimisme. A la fin des fins, il s'arrête sur le seuil du « bonheur bourgeois », tout en comprenant que « l'idylle domestique » n'est point une solution au problème social et philosophique sur le but de la vie, mais une fuite devant ce problème. Tcherevanine est encore plus rongé par le ver du doute et du scepticisme. Il s'élabore une « philosophie de cimetière » qui déclare les hommes trop mauvais pour valoir la peine d'être aimés et son

sombre pessimisme arrive à la négation de tout idéal. La solitude, voilà la conclusion logique de sa philosophie.

Dans les œuvres de Rechetnikoff (1841-1871), la littérature naturaliste de l'époque du « nihilisme » atteint sa plus ardente expression. La nouvelle « Podlipovtzy » (= les habitants du village Podlipnaïa), nouvelle ayant apporté la gloire à Rechetnikoff, a été la première description purement réaliste de la vie de nos paysans... Dans cette œuvre nous apparaît le moujik, non plus à travers le prisme de la « compassion » et de la « pitié » du « seigneur éclairé », mais tel qu'il est, et nous apparaît sur un territoire désolé, habité par une tribu à moitié païenne, celle des « Permiaks »... Le plus instruit des habitants de la « Polipnaïa » sait à peine compter jusqu'à cinq et la plupart d'entre eux n'ont pas de quoi manger. Lorsqu'un « podlipovetz » parvient à manger, sa nourriture consiste en un mélange de farine et d'écorce d'arbre réduite en poudre. L'horizon des habitants de la « Podlipnaïa » se borne aux limites de leur village et, seule, la question du ventre est accessible à leurs esprits.

Grâce à la puissance de sa pénétration artistique, Rechetnikoff ne s'est point contenté de dépeindre la vie si sombre de nos paysans, mais encore a su comprendre leur âme.

Les œuvres de Rechetnikoff servirent de transition entre la période du « nihilisme » et celle du « narodnitchestvo ». Cette dernière dura de 1870 à 1880.

Le terme « narodnitchestvo » est un terme provenant du mot « narod » (peuple). Populisme en serait la traduction la plus exacte.

Le « narodnitchestvo » a été à la fois un phénomène littéraire et un vaste mouvement philosophique, sociologique et politique. Le « narodnitchestvo » a été un élan des intellectuels vers le peuple, ou plutôt vers les paysans, tant était peu nombreux le prolétariat indus-

triel de cette époque. Les intellectuels d'alors voulurent trouver en le peuple un aide pour la réalisation des réformes projetées, la source d'espoir et d'activité, dont l'absence faisait leur vie propre si morne et si désespérée. Les « Narodniki », c'est-à-dire les adeptes du « narodnitchestvo » éprouvèrent la romantique espérance de découvrir au milieu de la commune rurale l'embryon du règne de la justice et de l'égalité...

Les idéologues du « narodnitchestvo » ne furent point des « nihilistes raznotchintzy », ces derniers ayant été loin de vouloir idéaliser la vie populaire. La souche même du « narodnitchestvo » fut constituée par un groupe de « seigneurs repentis », — surnom ironique définissant assez bien le ton et la genèse psychologique du « narodnitchestvo »... Lorsque après l'abolition du servage, les intellectuels purent faire connaissance avec l'existence de nos paysans, ils demeurèrent épouvantés! Puis maints d'entre eux comprirent qu'ils vivaient sur le compte du travail populaire, qu'ils étaient les « débiteurs » de celui-ci. Et ils résolurent de « payer » leur « dette ».

De plus, les « narodniki » pensèrent trouver en la vie populaire les « assises » morales nécessaires à la guérison de leur manque de volonté et de leur scepticisme, et l'homme « superflu » espéra se transformer au contact de la grande masse, tout comme Antée se fortifiait au contact de la terre...

La littérature du « narodnitchestvo » fut colorée par cette tendance. Elle ne brisa point avec la tradition réaliste, mais le naturalisme mi-ethnographique de Pomialovsky et surtout de Rechetnikoff ne put la satisfaire, car elle ne se contenta point de décrire les faits, mais voulut encore découvrir la vérité se dérobant dans la profondeur de la vie paysanne... Entraînés par cette tendance, de nombreux « écrivains narodniki » idéalisèrent notre moujik et en firent un

type assez superficiel. Tel fut le cas de Zlatovratsky qui — d'après la remarque d'un critique russe — transforma le « grisâtre petit moujik en un épique héros s'exprimant en le style des poèmes ». Zasodimsky, autre écrivain connu, peignit nos paysans comme des « Lassal villageois titans ».

La littérature des « narodniki » fut sillonnée encore par un autre courant, courant qui se déversa dans les œuvres profondément vivantes de l'écrivain Ouspensky (1842-1902). Cela ne veut point dire qu'Ouspensky ait été étranger au subjectivisme. En lisant ses nouvelles, tirées de la vie des paysans et de celle des petits bourgeois, on sent toujours de quel côté se trouvent les sympathies de l'auteur. Cependant Ouspensky ne transforma jamais la réalité au profit de ses sympathies, si dure que fût cette réalité à son cœur de narodnik. C'est avec souffrance qu'il relate ses scrupuleuses observations, et c'est avec souffrance qu'il constate la réalité bien lointaine des affirmations des « narodniki ». Il ne dépeint point la commune rurale comme le paradis de l'égalité sociale, mais la dépeint comme théâtre de la lutte économique sans merci des forts contre les faibles... Les « assises » psychiques et morales du paysan apparaissent dans les œuvres d'Ouspensky non idéalisées, mais telles qu'elles sont. La cupidité, la rapacité sont si fortement implantées dans l'âme de notre paysan — affirme Ouspensky — que le « communisme » du « mir » rural n'est qu'un voile brillant derrière lequel se dérobent la concurrence, l'exploitation, l'injustice et la violence... Un sombre pessimisme colore toutes les œuvres d'Ouspensky qui ne put supporter la contradiction existant entre son idéal et la réalité, et contracta une maladie psychique. Après avoir passé de longues années dans une maison de santé, Ouspensky mourut en 1902.

III. — Le pessimisme auquel aboutit le plus talentueux et le plus sincère des « narodniki », Ouspensky, ne tarda point à s'emparer d'une foule d'autres de nos écrivains.

A partir de 1880, presque toute notre littérature se teinte d'un sombre pessimisme, et commence la période de « l'analyse », période qui marque la liquidation des enthousiasmes récents et des sentiments enflammés... Ce changement dans l'état d'âme général fut dû : en partie, à la réaction politique et à la cruelle répression gouvernementale, et en partie à la désillusion des intellectuels n'ayant point trouvé dans le peuple ce qu'ils espéraient... L'élite intellectuelle et le peuple n'avaient pu se rapprocher si vite l'un de l'autre... Un écrivain de cette époque, le jeune Osipovitch-Novodvorsky (mort de tuberculose en 1882), ironisa sur la « marche vers le peuple » des intellectuels, desquels il disait : « Ni geais, ni paons, ils sont aussi loin des classes dirigeantes que de la masse populaire. »

A cette position incertaine des intellectuels — ces derniers ne semblent-ils point suspendus dans le vide? — correspond une décomposition psychique et morale. Les questions sociales, les questions de la vie concrète du peuple s'enfuient on ne sait où, pour faire place à des questions psychologiques, à des analyses de sensations, de sentiments, et la littérature s'empreint d'un caractère psychologique dont le « roman psychologique » de Dostoïevski avait fait pressentir le développement... Je n'ai pas encore eu l'occasion de parler de Dostoïevski, car il est fort difficile de rapprocher ce remarquable écrivain de quelque courant littéraire. Dostoïevski débuta par ses fameux *Mémoires de la Maison morte*, description réaliste du bagne et de ses mœurs, sans se rallier pour cela au camp des réalistes, à la tête desquels se trouvaient Pomialovsky et Rechetnikoff. Bien au con-

traire, il entra en violente opposition avec les tendances « nihilistes » et écrivit un roman, *les Mauvais Esprits*, dirigé contre le « nihilisme » et le mouvement révolutionnaire. Après avoir condamné « l'orgueil » des intellectuels, Dostoïevski opposa à cet orgueil la « modestie » paysanne, la « simplicité » de l'âme populaire, et s'inclina devant les « assises » morales du peuple russe. Mais l'amour mystique qu'il voua au peuple n'a rien de commun avec le « narodnitchestvo » *gauche* d'Ouspenky. Le « narodnitchestvo » de Dostoïevski fut un « narodnitchestvo » *droit*, proche du slavisme et du patriotisme officiel. Quant au côté littéraire des œuvres de Dostoïevski, il peut être considéré comme réaliste, mais d'un réalisme psychologique, proche parfois de la psychiatrie. Dostoïevski a été un extraordinaire liseur d'âmes. Mieux que personne il a su fouiller l'âme de l'intellectuel russe, cette âme avide de se « flageller elle-même », de se dédoubler, cette âme sans volonté. (Ses *Mémoires des sous-sols* constituent à ce point de vue un précieux document.) Ni le christianisme, ni le démonisme ne peuvent soustraire les héros de Dostoïevski à la chute, aux désaccords intérieurs, et c'est en vain que ses héros appellent à leur aide le Christ et le diable.

Entre 1880 et 1890, la tragédie se déroulant dans l'âme de l'intellectuel russe fut dépeinte par maints auteurs, parmi lesquels se détache Garchine, mort en 1888. Garchine ne put nous donner toute la mesure de son talent; une maladie psychique l'amena, jeune encore, au suicide. Sa *Fleur rouge*, qui symbolise « tout le mal de l'univers », rappelle quelques symboles de Dostoïevski, quoique Garchine ait eu un point de vue tout différent de celui de Dostoïevski. Une autre nouvelle de Garchine, *les Peintres*, soulève la question de la collision de la vocation artistique et du devoir altruiste, question ayant déjà tourmenté les « seigneurs repentis » de l'époque du « narodnitchestvo ».

S'éteignit la flamme jaillie du mouvement révolutionnaire des années 1860-1880, et dans la littérature la description des « jours gris et ordinaires » remplaça la peinture des élans tumultueux. Comme poète de ces « jours gris » apparaît Tchekoff. Nous avons déjà dit quelques mots au sujet de Tchekhoff dans un des chapitres précédents, où nous avons constaté combien facilement se transformaient en tragédies les comédies de nos grands écrivains.

Tchekhoff (1860-1904), talent extrêmement original, ne ressemble en rien par sa forme et son style aux autres écrivains russes. Il a créé et amené à la perfection la forme de l'esquisse, de la nouvelle, forme comparable à celle des écrivains français.

Tchekhoff s'empare habituellement d'un fait, d'un personnage, d'un moment de la vie d'un homme, et y fait refléter, comme dans un microcosme, l'essentiel de la vie d'un personnage choisi, l'âme de celui-ci. Dès le début de sa carrière littéraire, Tchekhoff concentre son attention sur les côtés comiques de la vie, et son rire retentit comme le chant joyeux d'un tout jeune oiseau. Puis il se consacre à la peinture des tristesses de la vie, atteignant dans cette manière la même perfection que dans la première. Des faits menus de l'existence de gens communs sont alors décrits par lui. Pour ces descriptions, Tchekhoff fait usage de la méthode d'induction artistique, si chère à l'ancien réalisme russe, et en même temps, comme le meilleur des impressionnistes, crée, grâce à quelques traits simples et peu nombreux, l'état d'âme voulu.

Toute la société russe — paysans, petits bourgeois, marchands, nobles, popes, bureaucrates et autres — défile dans les œuvres de Tchekhoff, revêtue de costumes, risibles peut-être, mais de profonde tristesse assurément. Mais c'est surtout aux peintures de la vie des intellectuels que Tchekhoff s'est dédié le plus. « Aux peintures de la vie ? » Il serait plus juste de

dire : « aux peintures de l'agonie » ; les intellectuels de Tchekhoff ne vivent point. Ils meurent lentement... L'intellectuel de Tchekhoff n'est point un Roudine ayant soif, du moins en paroles, de la lutte. Ce n'est point non plus un « raznotchinetz-nihiliste » croyant en la puissance des connaissances positives et de « la personnalité pensante ». Encore moins il est comparable au « narodnik » désireux de boire de « l'eau vive » à la source de la « vérité populaire »... L'intellectuel de Tchekhoff ne possède qu'une chose : le passé. Pour lui, le présent, l'avenir, ne sont que des écheveaux d'interminables « jours gris », une mare d'existence vulgaire, les ténèbres du tombeau...

« Que faire? — dit l'héroïne d'un drame de Tchekhoff. — Nous allons vivre... Nous vivrons une longue, longue file de jours et de soirs... Et puis, dociles, nous nous abandonnerons à la mort... Et nous nous reposerons dans la tombe. »

Une tranquille désespérance — voilà le ton particulier des intellectuels de Tchekhoff.

Quatre drames de Tchekhoff : *Ivanoff*, *l'Oncle Jean*, *la Mouette*, *les Trois Sœurs*, ne sont que les variantes de ce même sentiment de désespérance.

IV. — Se sont fanées les fleurs... Les feux se sont éteints...
Impénétrable est la nuit, noire comme la tombe...

C'est par ces mots qu'un de nos poètes a caractérisé la disposition des esprits à l'époque de Tchekhoff, l'atmosphère des « jours gris »... En vain maints écrivains tentent de ressusciter les meilleures traditions de la littérature russe. En vain le brillant nouvelliste, Korolenko, continue l'œuvre de Tourgueneff et donne à la société russe des études fort belles sur la vie populaire, études éclairées par les rayons d'un véritable humanisme. En vain Léon Tolstoï, — ce lion puissant de la littérature russe — prêche infatigablement. La société russe semble avoir oublié

momentanément ce devant quoi elle s'inclinait, il y a encore si peu de temps... Se sont fanées les fleurs... Les feux se sont éteints... Oui, mais des fleurs de papier ont jailli à la place des fleurs vivantes. Oui, mais à la place des feux véritables, brûlent maintenant des feux d'artifice... Et aujourd'hui, l'avant-scène de notre littérature est occupée par une foule de gens considérant le travail littéraire comme un bruyant commerce, une réclame. A chaque instant surgissent des « courants nouveaux » réclamant chacun pour soi le titre de « dernier cri de la mode ». Apparaissent des « écrivains mystiques », des « anarchistes mystiques », des « symbolistes », des « impressionnistes » et encore beaucoup d'autres. Le public et la critique ne tentent pas trop de se démêler dans tous ces titres et se contentent d'englober sous le nom de « Modernistes » ou « Décadents » tous ces « nouveaux ».

Si dans la poésie les « Modernistes » ont contribué à perfectionner la technique de la versification, en revanche, ils menacent d'altérer la noble simplicité de notre prose en y introduisant, par amour de l' « originalité », des phrases et des termes artificiels et maniérés. Quant aux idées des « Modernistes », elles sont négatives. Avec bruit et éclat, ces derniers déclarent avoir doté la Russie d'un « mot nouveau ». Mais une étude des œuvres modernistes permet de conclure que ce « mot nouveau » n'est qu'une grossière falsification du plus ordinaire des individualismes bourgeois pris en location à l'Europe. Et ainsi les « Modernistes » se trouvent dans le cas de cette cuisinière qui, ayant volé à sa maîtresse un vieux chapeau démodé, s'imagine naïvement avoir sur la tête une œuvre du dernier chic... Une seule nouveauté apporta pour les lecteurs russes la littérature moderniste; avec des efforts dignes d'une meilleure application, les « Modernistes » concentrent leur attention

sur des sujets sexuels. Et encore ici, nos « Modernistes » ont des modèles à imiter, surtout des modèles français. Mais à la place de la légère et joyeuse plaisanterie française, ils nous donnent, et souvent, de la pornographie nue et grossière.

Il est bien regrettable que le « Modernisme », qui a de nombreux adeptes insignifiants, ait soumis à son influence un aussi grand talent que celui de Léonide Andréïeff, nouvelliste et dramaturge. Andréïeff fit ses débuts littéraires au commencement de ce siècle par de courtes nouvelles dans lesquelles les procédés du réalisme russe se mélangeaient déjà à des éléments impressionnistes et symbolistes et se faisait sentir l'influence d'Edgar Poe. Ensuite, il brisa tout lien avec le réalisme et, au lieu de recourir à la méthode « inductive », si typique pour la littérature russe, ne recourut plus qu'à la méthode purement déductive... Andréïeff choisit n'importe quelle thèse philosophique ou morale abstraite et l'incarne dans les personnages mi-abstraits de ses œuvres. C'est ainsi qu'il écrivit deux de ses grandes nouvelles : *Pensée* et *La Vie de Vassili Phiveisky*. Le héros de *Pensées* incarne la question de la valeur relative de la raison et de la folie, et de l'absence de limite précise entre ces deux états de la psychie humaine. *La Vie de Vassili Phiveisky* est une transcription de la narration biblique sur « Job aux longues souffrances », dans laquelle le rôle de Job est tenu par un pauvre prêtre de campagne, Vassili Phiveisky. Une foule de malheurs s'abattent sur Phiveisky, assuré que Dieu les lui envoie afin de le « marquer » de « sa bague » et d'en faire un prophète et thaumaturge. Mais le miracle attendu ne se produit point et Phiveisky maudit Dieu...

Andréïeff soulève encore cette question de miracle dans un de ses drames intitulé *Savva*. Le héros de *Savva* est un athée, un anarchiste qui déteste la cul ture, songe à la détruire pour voir « l'homme resté

nu sur la terre nue. » Tout particulièrement Savva hait la religion. Désireux de déraciner les préjugés religieux, il cherche à faire sauter une icone miraculeuse se trouvant dans un monastère du pays. L'attentat échoue grâce à la trahison d'un jeune moine, affidé de Savva, et la foule, avec encore plus de force, continue de croire en la « puissance miraculeuse » de la « sainte » icone. Quant à Savva, il est tué par ceux-là mêmes qu'il voulait délivrer des préjugés.

La victoire des « ténèbres » sur la « lumière », des forces naturelles sur les conscientes, de la « folie » sur « la raison », de la mort sur la vie, est devenue le thème favori de Léonide Andréïeff. Dans son récit *L'Ombre*, un révolutionnaire rencontre une prostituée incarnant la dégradation humaine et arrive à la pensée qu'il est impossible de lutter avec le mal. Après avoir nié le mal, il finit par le reconnaître, par l'approuver : « Gens qui voient! crevons-nous les yeux, car il est honteux pour nous de regarder les aveugles par naissance. Si, grâce à nos petites lanternes, nous ne pouvons éclairer toutes les ténèbres, alors, éteignons les feux et rampons tous dans l'ombre. Si le paradis n'est pas pour tous, je n'en veux pas... Buvons afin que tous les feux se meurent!... » Dans *Mes Notes*, Andréïeff fait l'apologie des prisons et prouve l'insignifiance de la liberté. Dans *Judas* nous trouvons l'apologie de la trahison. Le *Judas* de Léonide Andréïeff ne livre le Christ que pour glorifier celui-ci et sa trahison apparaît comme la plus sublime manifestation d'amour. Dans son drame *Anathème*, se démontre l'inutilité du bien et des actions bonnes qui, d'après l'auteur, ne manquent jamais de se transformer en mal. Et enfin, dans la *Vie de l'homme*, Andréïeff représente la tragédie de la vie en général sur laquelle pèse l'absolue inévitabilité du malheur.

Le pessimisme de Léonide Andréïeff ne peut être

comparé au pessimisme d'un Tchekhoff envisageant avec tristesse la *vie russe*, mais non la vie en général. En réalité, toute l'œuvre d'Andréïeff n'est qu'une apologie de la mort, apologie dans laquelle l'intellectuel russe, après son rationalisme combattant et son idéal social du milieu du XIXe siècle, est arrivé à la négation de tout idéal, à la glorification symboliste de l'ombre et de la prison...

Mais, en même temps que les Décadents appartenant à la bourgeoisie intellectuelle russe, se firent entendre quelques jeunes voix issues du peuple, quelques voix pleines de vigueur et d'espérance. Maxime Gorki fut le premier et le meilleur héraut des nouvelles forces du peuple...

V. — Pour comprendre et juger Maxime Gorki, le mieux, c'est de le comparer avec Leo Tolstoï. Cette comparaison nous permettra de nous rendre compte des particularités individuelles des deux grands écrivains et de la route parcourue pendant ces derniers cinquante ans par le génie littéraire russe.

Maxime Gorki et Leo Tolstoï sont les deux pôles de notre littérature contemporaine. Ils appartiennent à deux différents, tout à fait différents mondes. Leo Tolstoï est comte, membre d'une des plus vieilles familles aristocratiques de Russie, riche propriétaire ayant passé la moitié de sa vie isolé, dans son domaine de famille. Maxime Gorki, fils d'un peintre en bâtiments, a dû lutter toute sa jeunesse pour l'existence, vagabonder à travers les steppes et sur les routes de Russie.

Le développement du talent littéraire de Tolstoï commença encore durant la première moitié du siècle dernier, c'est-à-dire lorsque les conditions économiques et sociales de la Russie étaient bien différentes de celles d'aujourd'hui. La bourgeoisie et le prolétariat industriel de nos jours n'existaient pas

encore. Propriétaires et paysans, militaires et bureaucrates civils étaient tous les éléments sociaux de l'époque d'alors. L'éducation reçue dans cette atmosphère avant-capitaliste a laissé des traces dans l'œuvre de Tolstoï. La campagne, la vie des propriétaires ruraux et des paysans ont composé, jusqu'à la fin des jours de Tolstoï, le principal, sinon l'unique thème de son travail littéraire. Les nouvelles classes sociales, surtout le prolétariat, restèrent pour lui toujours ignorées et incompréhensibles. C'est du mépris qu'il ressentait pour elles, ne reconnaissant comme « véritable » et utile travail que le travail de la terre, et considérant la vie des villes comme négative et destructive.

Ayant concentré toute son attention sur la campagne et la vie des propriétaires ruraux et des paysans, Tolstoï a fait plusieurs étapes dans la compréhension et la représentation de cette vie. La première de ces étapes est marquée par son immortel roman : *La Guerre et la Paix*. *La Guerre et la Paix*, c'est toute une époque avant-capitaliste de la vie de la Russie, de celle de la noblesse vivant encore dans les conditions de l'économie naturelle, sans inquiétudes et doutes, acceptant la vie telle qu'elle est, profondément persuadée que cette vie est telle qu'elle *doit être*. Le « million de tortures » qui blessait si fort les âmes des héros des autres romans russes du milieu du XIXe siècle n'a pour ainsi dire pas effleuré les héros de *la Guerre et la Paix*. Seuls deux d'entre ces derniers semblent être déjà atteints de l'esprit d'inquiétude et songer au problème du sens de la vie. Les héros de *La Guerre et la Paix* se contentent de *vivre*.

Anna Karénine marque la seconde étape dans l'évolution littéraire de Tolstoï, et, dans *Anna Karénine*, la noblesse russe apparaît déjà sous un autre aspect que dans *la Guerre et la Paix*. L'abolition du servage

ayant fait disparaître l'économie naturelle et se dresser à sa place le régime d'entreprise, la noblesse avait dû sortir de son paisible sommeil pour choisir entre deux issues : ou « brûler » sa vie ou se transformer de consommateur en producteur... Un héros d'*Anna Karénine*, Levine, choisit cette dernière issue. Dans ce Levine sont incarnés quelques traits autobiographiques. Cependant, le chemin suivi par lui ne put satisfaire l'esprit scrutateur de Tolstoï; pour Tolstoï, le type de l'économie bourgeoisie n'était qu'une manifestation de « la fausse culture » de la ville, et il continua à chercher une solution au problème de la vie en dehors du monde capitaliste, à la campagne. Ne pouvant trouver cette solution dans la vie de la noblesse, il s'adressa au second élément rural, aux moujiks. Et il déclara comme « unique vérité de Dieu et de l'humanité » la « vérité des moujiks »...

Le germe de cette « vérité des moujiks » se trouve déjà, sous l'aspect du paysan Karataïeff, dans *la Guerre et la Paix*. Ce Karataïeff se distingue par sa parfaite soumission devant le sort, devant la « volonté suprême », soumission explicable par les longs siècles d'assujettissement des paysans russes...

A la « vanité » de l'élite intellectuelle, Tolstoï oppose la « simplicité » de l'existence de ceux qui travaillent la terre, et, dans ses œuvres, cette soumission se transforme en l'idée bien connue, « de ne point résister au mal par la violence ». Cette idée jointe à celle de « simplification » constitue le leitmotiv du travail littéraire de Tolstoï.

Le niveau matériel et intellectuel de la grande masse en Russie étant des plus bas, ce n'est pas à elle que Tolstoï put s'adresser avec son principe de « simplification ». Ce fut donc la haute couche de la société, cette couche dont il faisait partie, que Tolstoï appela à la « simplification ».

L'invitation à la « simplification » et au « repentir »

rapprocha Tolstoï du « narodnitchestvo » dont les représentants se désignaient sous le nom de « seigneurs repentis » et dont nous avons déjà parlé. Mais tandis que les « narodniki » gauches appelaient à la lutte collective et à la révolution, Tolstoï ne croit point à la révolution, la juge aussi dangereuse que le régime autocratique et ne fait pas de différence, *en principe*, entre les violences gouvernementales et la lutte révolutionnaire. Dans cette négation de la lutte organisée exprimée par Tolstoï, nous retrouvons des traits essentiels du caractère paysan : l'amorphie sociale, le penchant vers l'isolement, l'incapacité d'organiser. Par cette négation de la lutte organisée, Tolstoï souligne l'absolue nécessité de la lutte individuelle contre le mal, d'une lutte qui ne serait autre chose qu'une résistance passive devant le mal. Cette lutte individuelle consisterait à ne pas participer au mal, à ne pas accepter de fonctions administratives, à ne pas remplir de charges de juges, à ne point faire son service militaire, etc... C'est par ces moyens que Tolstoï espérait détruire l'Etat moderne et ramener les hommes vers une vie libre, sur une terre libre. Cette homélie de l'abnégation personnelle, en réalité, est peu dangereuse pour le gouvernement ; cette activité individuelle non organisée est trop insignifiante pour pouvoir nuire vraiment à ce puissant et compliqué système qu'est l'Etat d'aujourd'hui. Peu dangereux et surtout utopique a été le dernier idéal de Tolstoï, car le retour vers la vie du « libre laboureur » et de l'artisan, accompagné du renoncement à la technique moderne, à l'industrie, à la science, est impossible pour l'humanité : on ne peut tourner en arrière la roue de l'Histoire. Mais un autre côté du travail littéraire de Tolstoï excita la haine de la réaction russe. Ce fut sa critique de l'Etat et de la société modernes, sa critique de tous les préjugés en général et des religieux en particulier. Grâce au regard per-

çant de son esprit, à l'ouïe délicate de son cœur, Tolstoï a su pénétrer jusque dans la profondeur des rapports sociaux modernes, revivre les souffrances de ceux qui lui étaient chers, et dépeindre ces souffrances avec force. Aux heures les plus sombres d'une réaction despotique, seule, la voix indignée du grand vieillard retentit sans crainte au-dessus du pays... Tout le talent de Tolstoï fut consacré à la dénonciation, à la critique du mal. Tolstoï ne considérait l'art et la littérature que comme moyens de lutter contre le mal, de propagander les idées humanitaires. L'ouvrage de Tolstoï, intitulé : *Qu'est-ce que l'art?* a exercé une importante influence sur la critique d'art étrangère. Un des plus intéressants représentants de la critique d'art française de nos jours, M. Elie Faure, fait, à ce sujet, la remarque suivante : « En nous racontant l'homme, c'est nous que l'art nous apprend. L'étrange, c'est qu'il soit besoin de nous le dire. Le livre deTolstoï ne signifiait pas autre chose. Il est venu à une heure douloureuse, alors que fortement armés pour notre enquête, mais désorientés devant les horizons qu'elle ouvre et nous apercevant que notre effort s'est dispersé, nous cherchions à confronter les résultats acquis pour nous unir dans une foi commune et marcher en avant... Tolstoï a dit ce qu'il était nécessaire de dire à l'instant où il l'a dit. » (Voir Elie Faure, l'*Histoire de l'art*, l'*Art antique*. Paris 1909).

Gorki et Tolstoï ont un point de contact : tous deux envisagent de la même manière le rôle de la littérature, éprouvent le même mépris pour « l'art pur ». Une autre chose encore rapproche les deux écrivains : leur négation complète du régime politique et social existant. A part cela, le talent de Gorki semble être descendu d'une planète tout autre que celui de Tolstoï...

Par opposition à Tolstoï, qui ne connaît et n'aime que la campagne, Gorki est un véritable fils de la

ville. Loin de considérer l'âme paysanne comme un « puits de sagesse et de bonté », Gorki la déclare mesquine et bornée, et est indigné par l'avidité du petit propriétaire rural et par son étroitesse d'esprit. A cette avidité, à cette étroitesse, Gorki préfère certainement la générosité, l'audace des lumpen-prolétaires, des vagabonds et voleurs, héros de ses premières nouvelles. La soumission devant le sort est chose étrangère à ces derniers, dont l'âme a soif de hauts faits, de violences où elle pourrait faire preuve d'orgueil et de hardiesse :

« Faut-il réduire toute la terre en poudre ? Ou faut-il mieux rassembler les camarades et tuer tous les juifs... tous jusqu'au dernier ? Comme cela serait bien, en général, d'accomplir un acte qui vous mettrait au-dessus des autres hommes, et, de votre hauteur, vous permettrait de cracher sur eux... et de leur dire : « Ah ! reptiles ! Pourquoi vivez-vous ? Vous n'êtes qu'un tas de menteurs et d'hypocrites, et rien de plus !... »

Tels sont les rêves de Grichka Orloff, un des héros de la nouvelle : *les Epoux Orloff*, rêves semblables à ceux des autres héros de Gorki. Mais cette protestation anarchiste et nietzschéenne se révèle bientôt si vide que Gorki ne tarde pas à l'abandonner. L'apparition des *Bas-fonds* marque un pas dans le développement du talent de Gorki. Les « bossiaki » (c'est ainsi qu'on nomme en russe les vagabonds et les représentants du lumpen-prolétariat), héros de cette œuvre, ne se drapent plus dans la cape pittoresque d'un surhumain orgueil, mais sont des malheureux dignes de pitié.

Après cet élan vers l'individualisme anarchiste, Gorki se tourne vers le collectivisme socialiste et du lumpen-prolétariat, sa sympathie passe à la classe prolétaire organisée. *Les petits Bourgeois* est le résultat de cette transformation. Dans cette pièce, pour la

première fois, est dépeint par Gorki un « ouvrier conscient ». Sous l'aspect du machiniste Nil, cet « ouvrier conscient » pense et sent déjà d'une manière tout autre que les précédents héros de Gorki. Nil ne songe nullement à détruire l'univers. Il n'éprouve qu'un désir : « Se mêler au tourbillon de la vie et contribuer à la reconstitution de celle-ci ». Dans sa pièce, *les Ennemis*, et particulièrement dans son roman, *la Mère*, Gorki consacre son talent à la peinture des luttes et de la vie du prolétariat industriel. Naturellement, il fut fort difficile pour Gorki de renoncer tout à fait à son point de vue anarchiste. Ce point de vue, nous le retrouvons parfois dans les œuvres de Gorki les plus animées par l'idée du collectivisme prolétaire. Dans le roman *la Mère*, le héros du mouvement prolétaire, n'étant pas la masse ellemême, mais un individu, ce roman n'est pas empreint d'un caractère purement réaliste. D'ailleurs, ceci est compréhensible. C'est tout récemment que la classe ouvrière russe s'est avancée sur notre arène sociale et politique, et son idéologie n'a pas encore eu le temps de se cristalliser. Toute classe, à l'aube de son développement, ne se représente que de façon vague et romantique ses problèmes, son avenir... C'est ce romantisme qui a mis son empreinte sur l'œuvre de Gorki... Mais si Gorki n'a pas encore atteint la puissance et la simplicité parfaites dans la représentation de la vie et des tendances du prolétariat, néanmoins, il est le premier et le seul des grands écrivains russes qui ait choisi pour héros le prolétariat. Dans les œuvres de Gorki, nous voyons, pour la première fois, le noble, le marchand, le « raznotchinetz », le « moujik » céder le pas à l'ouvrier. Ce fait marque le commencement d'une nouvelle époque dans le développement social et littéraire de la Russie... Ce que nous apportera cette nouvelle époque, l'avenir, seul, nous l'apprendra...

LIVRE VII

LES ARTS EN RUSSIE

CHAPITRE I

ARTS PLASTIQUES

I. Architecture de bois. — Architecture de pierre. — Influence étrangère et éléments nationaux. — II. Sculpture. — Son faible développement. — Antokolsky. — III. Peinture. — Son développement. — « Peredvijniki ». — Tendance actuelle de la peinture russe.

I. — Les arts plastiques n'ont pas trouvé un terrain favorable en Russie. Et si notre peinture a déjà atteint un degré de développement enviable, par contre, notre architecture et notre sculpture sont dans un état des plus arriérés.

Toute une série de circonstances a entravé le développement de notre architecture. Les premiers temps de leur existence historique, les Slaves russes, menant une vie de chasseurs, de pêcheurs et d'agriculteurs errants, ne purent donner une base nécessaire à notre architecture; la question d'un logis solide et permanent ne put être pour eux que secondaire. Mais, à mesure que se développa la vie sédentaire, la nécessité d'un tel logis devint de plus en plus évidente et le Slave russe ne tarda pas à établir un type pour la

construction de ses maisons. Le caractère essentiel de ce type, nous pouvons l'étudier encore aujourd'hui dans l'architecture de « l'isba » paysanne.

Naturellement, le Slave russe laboureur n'a pas choisi au hasard la forme architecturale qu'il adopta. Son choix fut déterminé par les conditions naturelles du milieu extérieur qui l'entourait, par le matériel disponible, par les particularités du climat du pays. Jusqu'aujourd'hui, la Russie rurale est une contrée boisée. Mais à l'époque où les Slaves russes la colonisèrent, la Russie entière était le pays de l'arbre. Ainsi ce fut exclusivement le bois qui servit de matériel aux constructions du laboureur russe. Et le moujik de nos temps continue à bâtir ses « isbas » d'une façon presque analogue à celles bâties par son lointain ancêtre. Il choisit des arbres débarrassés de leurs écorces et en compose une charpente en forme de cube. Des poutres superposées les unes sur les autres parallèlement à la terre forment les murs du cube. Aux coins, les poutres se joignent fortement en forme de croix, à l'aide d'encassures pratiquées sur leurs extrémités. De cette manière, chaque coin de la charpente présente quatre angles, un intérieur et trois extérieurs. La construction d'une telle charpente est si simple que le charpentier russe qui s'y consacre n'emploie parfois d'autres instruments que la hache. Les interstices des poutres se comblent de mousse, et en résultat on obtient un logis capable de protéger l'homme contre les plus terribles froids. Quant au toit, il est de planches chez les plus riches et de paille chez les plus pauvres. Sa forme est des plus originales. Le toit de « l'isba » russe est très haut, composé de deux pans brusques dont les extrémités supérieures se rejoignent, au-dessus de la charpente, en un angle assez aigu et dont les inférieures dépassent le côté le plus haut du cube, en s'inclinant vers le sol. Cette forme de toit convient parfaitement à notre pays, où

la pluie et la neige sont si fréquentes; les pans brusques ne permettent à la neige de séjourner sur eux et s'évitent ainsi une trop rapide pourriture.

Cubique, avec un toit en forme de prisme triangulaire, telle nous apparaît « l'isba » du type le plus simple. Cette même combinaison architecturale, nous la retrouvons, plus ou moins variée, dans nos vieilles églises, à la construction desquelles le bois a servi de matière première. La variation qu'on peut observer le plus fréquemment en ces églises consiste en la forme du toit. La plupart d'entre elles sont recouvertes non d'un toit à deux pans, mais d'un toit à quatre pans et même de plus, présentant l'aspect d'une pyramide tronquée à la partie supérieure et nommée « chatior ». (Ça veut dire « la tente ».) Sur la partie supérieure de cette pyramide s'élève un « cou » ou un « tambour », c'est-à-dire une colonne large et assez haute servant de base à une colonne ou « tête ».

Quant aux églises de pierre, ce n'est que fort rarement qu'elles revêtent cette forme primitive. En tenant compte des époques et des régions, on peut distinguer trois tendances dans l'architecture de pierre russe. Dans la région de Kiev, cette architecture porte l'empreinte évidente de Byzance. En empruntant à Byzance sa religion, les princes de Kiev lui empruntèrent aussi les formes extérieures en lesquelles cette religion devait se « matérialiser ». La légende raconte que le prince Vladimir le Saint fit venir de Byzance des architectes, des maçons et des peintres pour construire et orner des églises en Russie. De cette manière, les premières églises de Kiev, élevées de suite après le « baptême de la Russie », eurent un caractère purement byzantin. Mais ces églises ne se sont presque pas conservées jusqu'aujourd'hui. Quant à la cathédrale de Sainte-Sophie (élevée en 1037), elle a été tellement restaurée que son aspect actuel n'a rien de commun avec son aspect d'autrefois. Seules des

fresques découvertes à l'intérieur de cette cathédrale et représentant des scènes de la cour byzantine, témoignent encore de l'influence qui a été exercée par Byzance sur l'art russe de la période de Kiev.

A Novgorod, l'architecture de pierre apparut un peu plus tard qu'à Kiev. Mais, en revanche, elle y trouva les conditions nécessaires à l'épanouissement des arts plastiques. Elle y trouva d'habiles représentants de tous les métiers, des corporations d'artisans organisées à l'européenne. A cette époque, Novgorod était une des rares villes russes dont l'organisation intérieure fût celle des « villes libres » de l'Europe occidentale et qui eût à sa tête non un prince monarque, mais un prince fonctionnaire soldé par la commune. Grâce à cette dernière circonstance, Novgorod d'alors eut comme gouvernement véritable une Assemblée composée de « tysiatzkiés » (du mot « tysiatcha », voulant dire mille) et d'un « posadnik », autorités éligibles s'appuyant sur la « Viétché » ou réunion générale de tous les citoyens de la ville. La République naquit à Novgorod sous l'influence du rôle commercial tenu par celle-ci. A cette époque, Novgorod faisait partie de l'union « Hansa », contractée entre diverses villes de l'Europe du Nord. La classe des riches marchands ayant doté Novgorod de nombreux mécènes, le développement du métier y ayant servi de base à l'épanouissement des arts plastiques, l'excellente organisation des corporations ayant permis à ces dernières de réaliser techniquement les œuvres projetées, Novgorod put profiter amplement des liens étroits qui l'unissaient à l'Europe occidentale, grâce à la « Hansa ». Et c'est ainsi que l'architecture de Novgorod reflète l'influence du style roman, tout en portant l'empreinte byzantine. Malheureusement les princes de Moscou, en enlevant à Novgorod son indépendance républicaine, portèrent un grand coup à sa vie matérielle et aussi, par conséquent, à son développement

artistique. Et en même temps qu'elle vit mourir sa commune, Novgorod vit mourir son architecture, mise dans l'impossibilité d'arriver au terme d'une évolution normale. Chez M. Elie Faure, auteur de *l'Histoire de l'art*, se trouve une belle explication purement matérialiste des relations existant entre la commune moyenâgeuse et l'architecture de cette époque. « La cathédrale apparaît tellement comme l'expression de la vie corporative libérée, que là où la commune ne peut parvenir à vivre... la cathédrale est médiocre et débile ». (Elie Faure, *la Cathédrale et la Commune*.) Cette explication convient à merveille à Novgorod. La cathédrale Sainte-Sophie, de Novgorod, mélange d'éléments byzantins et d'éléments romans, d'autres églises de Novgorod et celles des régions voisines, ne sont que de tristes tombeaux rappelant cette mort prématurée. De plus, si on les compare aux églises européennes datant du Moyen Age, elles apparaissent comme des avortons aux côtés d'enfants normaux et sains.

La troisième tendance de l'ancienne architecture russe est inséparable de la région de Vladimir et de Moscou. Lorsque Vladimir devint, en remplacement de Kiev, centre de la vie sociale et politique du pays et résidence du grand-duc, il devint également centre de l'architecture. Comme modèles de l'architecture de cette région se sont conservées l'église de l'Assomption de la Vierge (bâtie en 1165) et la cathédrale de Saint-Dimitri (bâtie en 1197). Ces deux monuments ne semblent point porter l'empreinte byzantine. Y domine l'élément roman remanié par les Allemands. D'ailleurs, la légende raconte que la cathédrale Saint-Dimitri a été construite par un architecte envoyé au grand-duc Vsevolod par l'empereur d'Allemagne. La cathédrale Saint-Dimitri et maintes églises de cette région se distinguent des églises de Kiev par la forme de leurs coupoles. Tandis que la cathédrale

Saint-Dimitri est surmontée de coupoles semblables à des « casques », la Sainte-Sophie de Kiev possède des coupoles ayant la forme de demi-sphères ressemblant fort à celles des églises byzantines.

Les traditions de la période de Vladimir se transmirent à l'architecture du commencement de la période de Moscou. Les premiers princes de Moscou faisant venir de Vladimir des maîtres constructeurs, les monuments de Vladimir et de Moscou de cette époque furent bâtis souvent par les mêmes hommes et toujours avec la même matière première, appelée « pierre blanche ». Cette « pierre blanche » se faisait venir de la lointaine région du Volga, habitée par les tribus asiatiques. De là le nom de « biélokamennaïa » donné par le peuple à la ville de Moscou (du mot « biély » = blanc et du mot « kamiene » = pierre).

Puis l'architecture moscovite se met à se développer considérablement et ne tarde pas à dépasser son modèle, l'architecture de Vladimir. A cette épanouissement contribuèrent fortement des architectes italiens (Marco Rufo, Aleviso, Solario et surtout Fioraventi) venus à Moscou au xve siècle. Ce furent eux qui y élevèrent la Granovitaïa Palata (un des palais du Kremlin), les cathédrales d'Ouspensky et d'Arkhanghelsky, et le Kremlin lui-même avec ses murailles et tours si originales. Les architectes italiens surent non seulement délivrer, en partie, l'architecture russe de l'influence byzantine, mais encore réveiller en nos architectes des conceptions indépendantes et leur donner la possibilité de réaliser celles-ci, grâce à de précieux conseils techniques. Le premier travail des élèves russes façonnés par les maîtres italiens fut la construction, en 1489, de la cathédrale de Blagovechtchensky, cathédrale de pierre remarquable par ce fait qu'elle contient des motifs nationaux empruntés à l'architecture de bois. Ainsi, par exemple, les parties supérieures des façades de cette cathédrale

sont ornées de « kokochniks », dont chacun est composé de nombreux petits arcs, disposés les uns sur les autres, de manière à former une pyramide. Et le « kokochnik » se retrouve fréquemment dans les églises de bois. Une autre cathédrale, celle de Saint-Basile-le-Bienheureux, située sur la place Rouge de Moscou, possède neuf tours, dont l'une se termine par une « tête », en forme de « tente », et toutes les autres par une « tête » en forme « d'oignon ». L'apparition de cette forme « d'oignon » fut due sans doute aussi aux emprunts effectués auprès d'anciens monuments nationaux.

La pénétration lente des éléments nationaux dans l'architecture « savante » peut être également observée dans l'histoire de l'ornementation architecturale.

Mais au XVIIe siècle, l'Eglise officielle se dressa contre l'introduction de l'élément national dans l'architecture, voyant en cette introduction une « innovation », une défection vis-à-vis des modèles byzantins. Et au XVIIIe siècle, la cour et l'aristocratie, désireuses avant tout d'imiter l'Europe, influèrent aussi sur le caractère de l'architecture. Sous Pierre-le-Grand, les architectes russes durent imiter des modèles allemands et hollandais; sous Elisabeth et Catherine II fut en faveur le faux classicisme (la cathédrale de Saint-Isaac de Saint-Pétersbourg datant de cette période, est une copie du Panthéon), et le faux et sombre patriotisme de l'époque de Nicolas Ier provoqua l'apparition d'un style quasi russe, dont la cathédrale moscovite du Christ-Sauveur est le plus typique échantillon. Quant à l'architecture civile de cette époque, elle semble avoir choisi comme modèle les casernes et les prisons. Et ce n'est seulement qu'après la suppression du servage, lorsque dans la littérature et l'art en général se fit sentir un élan vers le peuple, que l'architecture savante s'adressa de nouveau aux sources du génie populaire.

Mais dès lors changea la manière de bâtir. La deuxième moitié du XIXe siècle vit s'éteindre dans la ville l'architecture de bois, à qui l'architecture de pierre fit place. Et au début du XXe siècle apparut l'architecture de fer. En même temps que fut opéré ce changement dans le choix de la matière première, se modifia aussi le type des maisons : l'hôtel particulier, si cher aux villes russes, céda le pas devant la maison de rapport européenne.

Le fer et la pierre commencent à s'introduire même au village, cherchant à détrôner le bois et le chaume, ce dernier si dangereux en cas d'incendie. Y apparaissent déjà des « isbas » aux toits de tuiles. Et il est des plus problématiques que l'architecture russe puisse faire un retour vers l'ancien mode national. Seuls, au cas de circonstances favorables, pourront être élevés, aux frais du gouvernement, des communes ou de riches amateurs, des monuments isolés ayant pour base des motifs nationaux. Quant à l'architecture destinée à la grande masse, à cette architecture qui, au XVIIe siècle, rompit avec les anciennes traditions, elle ne peut désormais que suivre la nouvelle voie. L'« européanisation » économique et sociale de la Russie, l'apparition des villes capitalistes et des centres industriels a amené à l' « européanisation » des constructions. On peut certainement regretter la disparition de l'élément « national », mais on ne doit pas oublier que l'architecture étant l'art le plus lié à la vie, lorsque se transforment la vie et ses exigences, doit nécessairement se transformer aussi le moyen de satisfaire ces exigences.

II. — Quant à ce qui concerne la sculpture russe, son histoire est très courte et illustrée seulement par un nom, grand mais unique : celui d'Antokolsky. Les causes du faible développement de notre sculpture ne sont pas difficiles à deviner.

Tout d'abord, la sculpture russe fut privée du principal thème de travail familier aux sculpteurs de tout temps et de tous pays, car la rigueur du climat forçait le Slave russe à se couvrir de lourds vêtements disgracieux cachant et altérant les lignes du corps humain. De plus, la mythologie païenne des Slaves russes n'était pas encore bien développée, leur Olympe bien précisé, lorsque le paganisme fut remplacé par le christianisme. Les dieux païens des Slaves russes, peu différents les uns des autres, ne purent facilement être concrétionnés en images matérielles. Tandis que les Grecs trouvèrent d'admirables formes extérieures pour leurs dieux aux types fortement accentués, les Slaves russes ne firent rien de semblable. On doit ajouter que la matière première dont se servirent les premiers artisans de Kiev — le bois — est loin de convenir à des travaux de sculpture.

Lorsque de Byzance fut importé le christianisme, celui-ci accabla la sculpture sous son dédain; à l'encontre du catholicisme, l'Eglise orthodoxe et l'Eglise byzantine interdisent de reproduire à l'aide de reliefs et de statues les traits de leurs saints, considérant les statues comme des « idoles païennes ». Ce n'est qu'à Novgorod — grâce aux relations suivies de celle-ci avec l'Europe occidentale — que certaines églises contenaient des statues de saints.

Le pouvoir civil russe se comporta avec la sculpture de tout autre manière que ne le fit le pouvoir ecclésiastique. Comprenant quel avantage pouvait tirer la monarchie de la représentation sculpturale de ses chefs et de ses « fidèles serviteurs », les tsars prirent la sculpture à leur service. C'est Catherine II qui, en commandant au sculpteur français Falconnet une énorme statue équestre de Pierre-le-Grand, employa la première la sculpture comme moyen de glorification de la monarchie. L'œuvre de Falconnet est intéressante. Elle représente Pierre-le-Grand sur un

fougueux cheval cabré au bord d'un précipice. Selon l'interprétation officielle, ce cheval symbolise la Russie « freinée » par Pierre-le-Grand. On peut dire que Falconnet servit de souche à la sculpture russe. Après lui vinrent des maîtres russes. Etant obligés de travailler pour le gouvernement, de modeler sans cesse des tsars et des généraux, jugés non d'après leurs qualités artistiques, mais d'après leurs dimensions, nos premiers sculpteurs ne jouirent d'aucune liberté d'inspiration. Quant aux commandes faites par les « consommateurs » de sculpture privés, elles ne parlaient que de Vénus, de Mercure et d'autres divinités destinés à servir d'ornements à des parcs et à des domaines. A cause de cela, le faux classicisme s'implanta dans la sculpture russe dès la première moitié du XIX[e] siècle et domine de même dans les œuvres paraissant s'inspirer de la vie réelle. Cependant un de nos sculpteurs, le prince Th. Tolstoï, sut s'imprégner sincèrement de l'esprit classique, et son « Morphée » est loin d'être une vulgaire imitation de la statuaire antique.

Jusqu'à quelle servilité arrivaient parfois les sculpteurs de cette époque, en témoigne une œuvre de Pimenoff : «Gueorg Pobiédonosetz » (Saint-Georges-le-Vainqueur). Cette œuvre représente l'empereur Nicolas I[er] traversant de sa lance un dragon qui incarne — d'après les paroles mêmes de Pimenoff — « la révolution européenne en général, et la hongroise en particulier ».

L'œuvre de cette époque la plus exempte de l'influence du faux classicisme et de celle de l'art officiel est certainement la statue du fabuliste Kryloff, due au baron Klodt et remarquable par sa grande simplicité.

Les événements qui bouleversèrent la Russie au milieu du XIX[e] siècle — la suppression du servage et le réveil de la société russe — eurent un effet heu-

reux sur la sculpture, car ils y firent affluer une fraîche vague de réalisme. Le sculpteur Kamensky ne modèle plus des tsars et des « héros », mais choisit comme modèles de simples mortels, et surtout des enfants. Son groupe « Premier Pas » est particulièrement réussi. Il représente une mère apprenant à marcher à son enfant. Un autre sculpteur, le réaliste Tchijoff, tente de choisir pour thèmes des scènes de la vie paysanne. Sa meilleure œuvre est « Paysan dans la peine ». Mais toutes ces tentatives ne sont, à leur tour, que des « premiers pas » d'enfants. Et ce n'est qu'Antokolsky qui fit les premiers pas d'homme qui constituèrent toute une époque dans l'histoire de la sculpture russe.

Marc Antokolsky était israélite. « Enfant d'une race répudiée, il éprouva l'injustice séculaire qui força les Juifs à s'enfermer dans l'étroit Ghetto... et son âme reçut plus d'un crachat destiné à toute la nation. Sans asile, pauvre extrêmement, Antokolsky éprouva toutes les horreurs de la misère. Même lorsqu'il parvint à suivre les cours de l'Académie, sa vie ne fut pas meilleure, et il ne tarda pas à en être chassé en compagnie de son « Ivan-le-Terrible » (un de ses chefs-d'œuvre). Antokolsky dut couper son « Ivan » en plusieurs morceaux, afin de pouvoir le transporter dans le coin humide où il l'acheva, en proie aux douleurs d'un rhumatisme aigu... Et le public fut dur avec Antokolsky... Martyr à plusieurs points de vue, Antokolsky devint celui qui chanta les martyrs. » (Fritché : *Les Arts plastiques en Russie.*) En effet, une partie importante des œuvres d'Antokolsky est consacrée à l'incarnation de l'idée de martyre. Nous y voyons Spinosa chassé de la synagogue à cause de son « athéïsme » ; une jeune chrétienne préférant aller à la mort que de renier sa religion ; Socrate périssant victime de l'injustice et de l'incompréhension humaines ; le « Christ devant ses juges », se sacrifiant pour la

rédemption de tous. Et ce sont ces œuvres qu'Antokolsky considérait justement comme les meilleures de toutes les siennes. Et, en mourant, il rêvait encore de donner une synthèse du respect et de l'amour qu'il éprouvait pour les martyrs en modelant une formidable « Inquisition »... Antokolsky sut se débarrasser complètement de l'esprit académique si conventionnel et ampoulé. Son Socrate est un sage, mais un simple vieillard; son Christ est un jeune charpentier juif. A une extrême simplicité extérieure, Antokolsky sut allier un sens intérieur extraordinaire de profondeur et de complication, et, cette combinaison, nous la retrouvons dans ses œuvres, dont les sujets sont empruntés à l'histoire russe. On est redevable à Antokolsky de toute une épopée de marbre dans laquelle les princes et les tsars russes sont représentés d'une façon tout autre que dans les œuvres des autres sculpteurs russes. Ces derniers modelaient les tsars en leur donnant les plus grandes dimensions possibles, en les revêtant de splendides uniformes et d'innombrables décorations. Antokolsky, lui, songeait avant tout à la « psychologie » de ses « héros » et savait la déchiffrer d'admirable manière. Son « Ivan-le-Terrible » est un puissant portrait du cruel tyran.

Après Antokolsky, le développement de la sculpture russe s'arrêta de nouveau et ne donna plus naissance à des talents de la force de celui d'Antokolsky. Parmi les sculpteurs russes contemporains, il faut citer : le prince P. Troubetzkoï. Mais Troubetzkoï appartient tout à un autre camp artistique. C'est un représentant de ce qu'on appelle « l'art pur », de cet art qui, malheureusement, n'apparaît souvent que comme un art destiné au marché. Des ouvrages de Troubetzkoï, le plus connu parmi le public russe est « Tolstoï à cheval ». Il n'y a pas longtemps, fut inaugurée à Saint-Pétersbourg une énorme statue équestre d'Alexandre III, exécutée par Troubetzkoï sur la commande du gou-

vernement. Cette nouvelle œuvre de Troubetzkoï ne se distingue en rien des innombrables statues officielles de notre pays. Au sujet de cette œuvre surgit un curieux incident littéraire capable d'amuser plus d'un lecteur. Certains critiques, après avoir assisté à l'inauguration du monument d'Alexandre III, déclarèrent que le cheval d'Alexandre III était pourvu d'un arrière-train par trop gras et qu'il ressemblait, en général, plus à un porc qu'à un cheval. M. Rosanoff, écrivain assez connu du camp « patriotique » et collaborateur du *Novoié Vrémia*, se chargea de démontrer à ces critiques qu'ils avaient tort. Le cheval modelé par Troubetzkoï est tel qu'il doit être — soutint Rosanoff — car il incarne la Russie, notre « petite-mère truie » (expression textuelle de M. Rosanoff) que nous devons aimer telle qu'elle est, comme nous devons aimer aussi la boue, le « petit fumier » (*sic*) de notre patrie, notre orgueil et ce qui nous différencie de l'Europe...

Par cet incident, lié à l'histoire moderne de notre sculpture, le lecteur peut juger de quel patriotisme tâchent d'imprégner notre peuple les représentants de l'idée quasi-nationale.

III. — Tandis que, répudiée par l'église orthodoxe, la sculpture ne put se développer normalement, en Russie, la peinture s'y épanouit rapidement, protégée par cette même Eglise. Les plus anciennes tentatives de la peinture russe se retrouvent dans des icones, des fresques d'églises.

Ce furent des Grecs de Byzance qui s'occupèrent les premiers en Russie de peinture religieuse. Mais eux et les élèves russes qu'ils formèrent ne surent qu'imiter les images byzantines. Tout comme les Byzantins, ils représentèrent toujours Dieu et les saints avec de longues figures maigres et sombres, groupés toujours de la même manière sur les fresques murales.

Tout léger changement dans les procédés de peinture et la disposition des personnages était rigoureusement interdit, comme l'était aussi toute tentative ayant pour but de donner à Dieu et aux saints un air plus vivant et naturel. Mais ne tarda pas à s'introduire en Russie l'influence européenne qui d'abord par Novgorod et ensuite par la Pologne sut opposer à la conventionnelle et morte méthode de Byzance, les couleurs vivantes de la nature. Aux XVIe et XVIIe siècles, la peinture russe commence à subir des transformations qui provoquent les plaintes des partisans de la méthode byzantine. Un de ces derniers, le pope Avvakoume, caractérisa ainsi la peinture de son époque : « Ils peignent notre Sauveur avec un visage gonflé, des lèvres rouges, des cheveux bouclés, des muscles épais, des hanches épaisses aussi ; bref, leur Sauveur est si gras et si pourvu de hanches qu'il ne lui manque plus qu'un sabre au côté pour ressembler à un véritable Allemand. »

Pour éviter toute tendance « hérétique » dans la peinture russe, dans la seconde moitié du XVIe siècle, l'Eglise voulut fixer à jamais les traits des personnages saints. A cet effet fut composé un recueil spécial de contours destinés à servir de modèles pour tout peintre d'icones. De plus, un concile ecclésiastique tenu en 1657 condamna sévèrement toute nouvelle tendance de l'iconographie. Mais toutes ces mesures n'aboutirent à rien et la peinture moderne continua à se développer. Les tsars eux-mêmes invitèrent à leur cour des peintres étrangers et, au milieu du XVIIe siècle, Moscou comptait déjà un grand nombre de peintres étrangers et russes, appartenant à l'école moderne et opposant leur influence à celle des partisans de la méthode byzantine. « Qu'est-ce qui nous dit que les visages des saints doivent être basanés et sombres ? — demande, au XVIIe siècle, un membre de la nouvelle école. — Est-ce que tous les êtres humains sont créés

selon le même type? Est-ce que tous les saints étaient sombres et basanés? Même si meurtris ils étaient de leur vivant, ne se transformaient-ils pas aux cieux, après leur mort? Et puis, qui peut soutenir cette sotte affirmation que l'obscurité vaut mieux que la clarté? »

Et ainsi commença la pensée artistique à se dégager des pénombres de l'influence byzantine. Mais des réformes sérieuses ne purent être faites de suite dans la peinture religieuse, car à cette époque se produisit un schisme dans l'église orthodoxe. La partie la plus sincère et active de la société croyante se mit du côté des « raskolniki » ou dissidents, partisans de l'*ancienne* foi, des anciens rites, des anciennes icones. Par principe les dissidents nièrent la nouvelle école de peinture. Quant à l'Eglise officielle, privée de ses meilleurs éléments, affaiblie, elle fut incapable de se pénétrer de l'esprit de la peinture moderne. Et ce n'est qu'à la fin du XIX[e] siècle qu'elle tenta de diriger vers les arts religieux les vigoureux talents de la peinture moderne. Les œuvres des maîtres Vasnetzoff et Nesteroff qui ornent les murs de la cathédrale de Kiev sont les résultats de ces tentatives. Mais ces remarquables peintures expriment moins le sens intérieur de l'existence *historique* de l'*Eglise orthodoxe* que les états d'âme de certains *groupes d'intellectuels* de *notre époque*. Les « icones » de Vasnetzoff sont pleines d'un romantisme théâtral et ont maints points de contact avec les tableaux de Vasnetzoff illustrant nos charmants contes populaires. Quant aux « icones » de Nesteroff, elles sont l'expression d'un mysticisme comparable à celui des héros de Dostoïevski.

* * *

Notre peinture profane a subi, elle aussi, l'influence des conditions générales de la vie russe. Tout comme la sculpture, la peinture russe s'est développée sous l'égide du gouvernement et aux frais de celui-ci et de

la riche aristocratie... Les tsars de Moscou, à partir de Mikhaïl Féodorovitch, veillent à l'entretien d'une espèce d'école de peinture organisée dans le palais même. Pierre-le-Grand envoie des jeunes gens à l'étranger pour se perfectionner en cet art. Quelques seigneurs féodaux se mettent à enseigner la peinture à leurs serfs les mieux doués. Et, en 1757, est fondée l'Académie impériale des Arts. A défaut de professeurs russes, la Russie dut s'adresser à des professeurs français et bientôt se trouvèrent à la tête de l'Académie : Le Lorrain et Moreau pour la peinture, N. Gillet pour la sculpture et Ballin de la Mothe pour l'architecture. A part ces quatre professeurs français furent encore invités un Allemand, un graveur de Berlin nommé Schmidt, et un Russe.

Ainsi, dès sa fondation, notre Académie des Arts tomba entre des mains d'étrangers, et à cause de cela l'influence étrangère et principalement l'influence française dominèrent longtemps dans la peinture russe. Ce fait fut très important; la mentalité artistique de la société russe de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe était fort peu développée et l'Académie se trouva être l'unique centre de création artistique, celle qui monopolisa pour ainsi dire toute l'initiative du domaine des arts. Et comme cela arrive souvent dans de pareils cas, l'activité de l'Académie, d'abord positive, ne tarda point à dégénérer en une activité opposée empreinte d'un caractère négatif, à se transformer en une prison destinée à l'art libre. Le mot d' « académie » finit par devenir synonyme de mort et sujet à mille moqueries haineuses. Puis, se produisit le phénomène que nous observons souvent dans l'histoire de l'art de tous les pays : un groupe de novateurs hardis rompt avec la routine, s'empresse de se débarrasser des chaînes de l' « académisme » et d'adresser à celui-ci un défi public et décidé. Les membres de ce groupe révolutionnaire, après avoir

fondé la « Société des expositions transportables » ne tardèrent pas à être connus sous le nom de « Peredvijniki » (du mot « peredvijnoï » ou transportable).

Jusqu'à la rupture des « Peredvijniki » et de l' « Académie des Arts », l'histoire de la peinture russe est des plus monotones et le portrait y occupe une place prédominante, grâce aux nombreux aristocrates désireux de posséder leur effigie. Les portraitistes antérieurs à la formation du groupe des « peredvijniki » étaient obligés de donner à leurs œuvres les plus grandes dimensions possibles, car selon un historien de la peinture russe, toute peinture ne représentant que le buste du modèle « ne s'évaluait pas à beaucoup, si bien que fussent exécutées la tête et les mains ». De plus, au risque de négliger la ressemblance, le peintre devait prêter toute son attention à l'uniforme, aux décorations, aux dentelles, « car on n'exigeait point la ressemblance, parce que ce n'est pas la ressemblance, mais l'élégance du portrait qu'on louait ». Devant le peintre chargé de reproduire leurs traits, les femmes choisissaient des poses soit coquettes, soit pleines de sentimentale mélancolie. Quant aux hommes mûrs, ils aimaient à être sur leurs portraits « importants » et emphatiques. Tels sont les portraits exécutés par nos meilleurs peintres de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe (par Levitzky, Borovikovsky, Kiprensky et Tropinine). Cette même atmosphère conventionnelle régnait et dans tous les autres genres. Le paysagiste devait soit peindre les palais et les jardins impériaux en les « flattant » de beaucoup (c'est ce que firent Chtchedrine et Galaktionoff), soit donner des vues de pays méridionaux (ce que Chtchedrine réalise en ses études italiennes et Vorobieff en ses vues de Palestine). Quant aux champs, aux bois, aux tristes villages de notre pays, tout cela était considéré comme indigne de la palette d'un peintre. Dans la peinture historique et

la peinture de batailles, le problème de l'artiste consistait à négliger la vérité de son œuvre au profit de la beauté des poses et de la noblesse des visages. Les tableaux historiques d'Ougrumoff et de Losenko représentent, non des scènes historiques, mais des scènes semblant appartenir à quelque tragédie « classique ». Quant aux « batailles » de cette époque, elles ressemblent plus à des parades qu'à de vrais combats.

La peinture académique atteignit son apogée sous Nicolas I[er], grâce aux œuvres de Bruloff (1790-1852), dont la plus connue est le *Dernier jour de Pompéi*, et dont toutes sont un mélange de classicisme et de romantisme. Par la force de ses couleurs et ses effets de lumière, Bruloff dépasse de beaucoup les autres académiciens de son époque. Mais cependant, on doit avouer que la grande impression que Bruloff produisit sur ses contemporains fut un peu exagérée. En réalité, Bruloff ne dota la peinture russe de rien de nouveau, en comparaison des procédés que présentaient alors les peintures française et italienne. Cependant le bruit fait autour du nom de Bruloff éveilla pour la peinture l'attention du grand public, tandis que jusque-là c'étaient principalement des Mécènes aristocratiques qui s'étaient intéressés à elle.

Si le romantisme eut pour peintre Bruloff, le sentimentalisme se trouva un interprète en Venetzianoff (1780-1847). Ayant fait connaissance avec les œuvres des vieux artistes hollandais et de quelques peintres de genre français, Venetzianoff arriva à la conclusion qu'il ne fallait peindre « que ce qui était dans la nature et tel comme cela apparaissait dans la nature ». Mais Venetzianoff ne réussit pas à réaliser ce principe réaliste en ses œuvres, car son époque ne pouvait être encore celle d'un véritable réalisme. Les paysans et les paysannes qui figurent sur les tableaux de Venet-

zianoff sont « endimanchés » et plus beaux qu'en nature. Cependant, le fait même que Venetzianoff s'était adressé à des sujets « simples », à la « vie ordinaire », provoqua en Russie un grand ravissement et de bruyants applaudissements.

Encore un plus grand enthousiasme éveilla Fedotoff (1815-1852), un peintre de genre véritable, sans la moindre trace de sentimentalisme et avec une pointe d'ironie. Fedotoff joua dans la peinture le rôle de Gogol dans la littérature. Tout comme Gogol, il ne tarda pas à abandonner le rire pour les larmes et la tristesse. Les œuvres de Fedotoff sont consacrées à la « vie ordinaire » et ne l'embellissent nullement. Le milieu académique condamna d'abord le réalisme bourgeois de Fedotoff, mais, devant l'enthousiasme fou provoqué dans le public par ce réalisme, l'Académie céda et accepta Fedotoff comme membre. Ce fut la première victoire du démocratique réalisme sur l'aristocratique « académisme », victoire comparable à celle remportée par le « drame bourgeois » sur la tragédie du faux classicisme. La grande Révolution française qui fit tomber la royauté et apparaître dans l'avant-scène de l'Histoire le Tiers Etat, provoqua une révolution semblable dans la littérature et les arts. L'apparition du « genre », dans la peinture russe, ne fut qu'un des nombreux résultats de ce mouvement européen.

La démocratie entra définitivement dans la peinture russe avec les « Peredvijniki ». A peine libéré du servage, le peuple découvrit dans les œuvres des « Peredvijniki » toutes ses blessures, toutes ses plaies. Et le réalisme de ces derniers se transforma en une protestation, en une agitation politique, surtout dans les œuvres de Peroff, dont un critique a dit :

« La disposition d'esprit de Peroff était profonde et sérieuse et Peroff n'aimait pas à se disperser en belles et douces sensations. Ce qu'il voyait le remplissait

d'indignation... Il était bouleversé par des scènes et des faits que d'autres ne remarquaient même pas. Tout en lui était sévère, solennel, sérieux, et il savait mordre avec violence. »

Les sujets des tableaux des Peroff sont le joug civil et ecclésiastique accablant le peuple; la superstition et les préjugés de la grande masse; les funérailles d'un moujik laissant derrière lui une famille affamée; les souffrances de garçons-apprentis exploités par de cruels patrons; la tristesse de la destinée des intellectuels pauvres... Lorsque Peroff s'adressait à l'Histoire, il choisissait pour « héros », non des tsars et des généraux, mais des hommes tels que Pougatcheff, que le pope Nikita, chef des dissidents.

Des thèmes analogues furent développés et par d'autres « Peredvijniki » : Miasoëdoff représenta des serfs suppliant Dieu, en temps de sécheresse, d'envoyer un peu de pluie, et une foule de sectaires se faisant brûler, en proie à un délire fanatique. Vladimir Makovsky choisit pour modèles des fonctionnaires, des marchands, des prolétaires, des mendiants. Yarochenko, Riépine et maints autres peignirent des arrestations, le bagne, le matin du jour de l'exécution, la vie des révolutionnaires russes. A Riépine, on doit des tableaux représentant des « bourlaki » traînant, à l'aide de cordes, des bateaux le long du Volga. Schwartz, Riépine et Sourikoff laissèrent des études inspirées par l'époque d'Ivan-le-Terrible, les répressions sanglantes de Pierre-le-Grand, la vie mouvementée des Cosaques. Verechtchaguine peignit la guerre et ses horreurs, et dansun merveilleux tableau symbolisa la guerre par une pyramide de crânes humains. Quant aux thèmes religieux, ils furent traités par les « Peredvijniki » avec le même réalisme que les profanes. Le *Christ dans le désert*, de Kramskoï, et *Qu'est-ce qu'est la vérité*, de Ghé, nous font voir un Christ moderne, qui n'est plus le traditionnel

« fils de Dieu », mais un homme luttant pour ses idées.

Grâce aux « Peredvijniki », le réalisme ne tarda à régner et dans le domaine du paysage et du portrait. Chichkine se mit à peindre nos bois avec grand talent, mais avec une exactitude photographique manquant d'un peu de vie. Aïvazovsky se consacra aux marines. Kouindji, après avoir travaillé sous la direction de maîtres français, « apporta au paysage la lumière ». Savelieff et Vasilieff surent allier à l'impressionnisme une technique réaliste et donner à la Russie des paysages remarquables. Quant aux portraitistes de cette époque, excessivement nombreux, car presque tous les « Peredvijniki » le furent, ils peignirent de préférence, non les « nobles » visages et les uniformes des aristocrates, mais des littérateurs, des gens de sciences, des artistes se préoccupant avant tout de rendre l'expression de la vie spirituelle du modèle. En un mot, la peinture des « Peredvijniki » se transforma peu à peu en l'absolu contraire de la peinture académique, et celle-ci parut vouloir s'éteindre. Mais les féeriques tableaux de Semiradsky inspirés par la vie du monde antique, mais les tableaux archéologiques de Constantine Makovsky, représentant la joyeuse vie des anciens boyards moscovites, surent prolonger la vie des traditions académiques.

Très caractéristique est la conception de l'art des « Peredvijniki ». Après avoir longtemps discuté sur la question de « l'art pur » et de « l'art social », les « Peredvijniki » se rangèrent du côté de ce dernier et leur chef intellectuel, le peintre Kramskoï déclara que « l'artiste devait être critique des phénomènes sociaux ». Ce point de vue est analogue à celui exprimé sur la littérature par les représentants de la nouvelle tendance littéraire de l'époque des « Peredvijniki », représentants connus sous le nom de « raznotchintzy ». Le milieu du XIX[e] siècle vit toutes les ques-

tions céder le pas devant la question de la vie économique, sociale et politique du peuple, et évaluer l'art d'après l'aide qu'il pouvait apporter à l'émancipation matérielle et intellectuelle des masses.

Mais encore à l'époque de l'apogée de la gloire des « Peredvijniki » s'élevèrent des voix pour accuser ceux-ci d'un réalisme « exagéré », des révélations « policières » (*sic*), de « scandales, de faits révoltant l'âme ». L'art doit être le plus loin possible de la vie réelle, tel fut le sens de cette protestation. Cette protestation ne tarda pas à rencontrer un assentiment de plus en plus général et les dernières dix années du XIXe siècle virent la faveur du public se tourner vers les « Modernistes ».

Les précurseurs de ces peintres de la tendance nouvelle ont été quelques-uns des « Peredvijniki » eux-mêmes, en particulier Riépine. Par sa technique, par la variété de ses goûts et de ses sympathies, Riépine, dès le début de sa carrière, se différencia des autres « Peredvijniki », mais ne rompit jamais formellement avec eux. Un autre précurseur du « Modernisme » a été Lévitan, le plus remarquable des paysagistes russes. A l'encontre des tableaux de Chichkine péchant presque par la minutie des détails, les tableaux de Lévitan, seulement à l'aide de quelques taches de couleurs, expriment le triste état d'âme de leur auteur. Vasnetzoff contribua également à l'épanouissement de la peinture moderniste en abandonnant le réalisme des « Peredvijniki » pour le monde des contes populaires, des légendes, de la mythologie. Puis vint Nesteroff, autre précurseur du Modernisme et antipode des « Peredvijniki ». La peinture de Nesteroff est un étrange mélange de la manière des Préraphaélistes et de l'imitation de l'iconographie byzantine, voilé d'un mysticisme quasi-chrétien.

Quant aux « Modernistes » au sens propre du mot, leurs sympathies et leurs manières sont des plus

variées. Rerikh donne sa préférence à des sujets archaïques, mais à l'encontre de Vasnetzoff, il ne traite pas ses sujets d'une façon théâtralement romantique. Les tons de la peinture de Rerikh sont tristes et sombres. Vroubel, lui, s'enfonce dans un mysticisme démoniaque, sinistre. Les sujets choisis par Seroff, le plus talentueux des Modernistes, sont très variés, mais ce peintre se consacre surtout au paysage et au portrait. Somoff affectionne de peindre de fines fantaisies de style empire et Maliavine semble ne vouloir d'autres modèles que d'énormes « babas » aux joues vermeilles et aux robes rouges.

Mais tous les Modernistes ont entre eux quelque chose de commun. Ce « quelque chose » a été déterminé par un chef intellectuel du modernisme russe, par le critique d'art Benoist, qui a dit : « Je crois en le mysticisme de la beauté », et par l'impressionniste Borissoff-Moussatoff à qui appartiennent les paroles suivantes : « Lorsque la vie m'effraye, je vais me reposer en l'art. » Cette antithèse à la fois théorique et pratique de la *vie matérielle* et de *l'art mystique*, de la *vie qui effraye* et de *l'art qui repose*, exprime tout l'essentiel des nouvelles tendances de la peinture russe. L'art pour l'art, le beau pour le beau, ou pour parler vrai, l'art pour l'amusement, l'art comme source de sensations individuelles, tel est l'idéal de la peinture russe d'aujourd'hui. Sous ce rapport, elle ne fait qu'imiter, mais avec un retard considérable, la peinture de l'Europe occidentale.

Mais si, au point de vue social, les œuvres modernistes sont au-dessous des œuvres des « Peredvijniki », techniquement elles sont souvent supérieures à celles-ci. Tandis que les « Peredvijniki » se pressant d'exprimer en couleurs la vie et les douleurs du peuple, négligeaient parfois la technique, les Modernistes, ou du moins les meilleurs d'entre eux, soignent particulièrement leur technique. Et, peut-être le

Modernisme n'est qu'une école préparatoire après laquelle notre peinture pourra enfin revenir à son idéal humaniste et réaliser en soi la synthèse de la perfection technique et de la profondeur de la pensée. Mais, aujourd'hui, les exigences du marché et une concurrence forcenée dénaturent le développement de notre peinture aussi bien que celui de la peinture européenne. Une poursuite éperdue après la mode a commencé en Russie, et maints de nos artistes ne songent plus qu'à peindre « à la Mathis »... Toutes les nouvelles tendances artistiques de l'Occident, sans en exclure les « cubismes » et les « futurismes », sont accueillies avec ferveur en Russie comme quelque chose se trouvant au-dessus de toute critique... Et même les chefs du Modernisme commencent à se lamenter parfois sur l'effrénement et la dégénérescence de l'œuvre artistique, sur l'absence « d'équilibre » dont souffrent les représentants de la nouvelle tendance. L'auteur allemand, Richard Muter, historien d'art, connaissant la peinture russe, considère tous ces phénomènes comme parfaitement naturels et dans un de ses ouvrages posthumes, il dit : « Lorsque les peintres russes représentent cette barbarie sauvage et primitive que contient encore en soi la Russie », leurs tableaux « peuvent s'illuminer d'une vivacité de couleurs insensée », tout en étant privés de « la culture esthétique ». Mais lorsque les peintres russes parviennent à s'assimiler les nuances de celle-ci, leurs œuvres « cessent d'exhaler cet arome aigu dont est imprégné le mot de « Russie ». Et Muter ajoute que, dès le jour où la majorité de nos artistes s'assimilera ces nuances, notre peinture ne sera plus qu'une simple imitatrice de la peinture européenne.

CHAPITRE II

LA MUSIQUE

I. Quelques remarques sur le caractère de la musique populaire.
II. Musique savante et son développement.

I. — La musique et le chant composent un des plus beaux ornements de la vie humaine. Et le peuple russe, dont l'existence a toujours été misérable et sombre, n'a pu se priver de cette consolation si douce qu'est la musique...

La première période du développement de la musique russe se dérobe dans les pénombres de l'Histoire. Les Russes firent connaissance avec les rudiments de la musique instrumentale et vocale lorsqu'ils ne formaient pas encore une nation indépendante des autres Slaves. Des recherches philologiques ont établi que la racine du verbe chanter « piét » est la même dans toutes les langues d'origine slave et que la plupart des instruments musicaux, surtout des instruments à vent, y portent les mêmes noms. De plus, un de nos investigateurs de musique, M. Boulitch, a découvert récemment une grande ressemblance entre les mélodies populaires de la Russie et celles des autres pays slaves. Cependant, la musique populaire russe se distingue des autres par quelques traits particuliers. Il n'y a pas longtemps, furent faites des tentatives afin d'enregistrer à l'aide

du phonographe des chansons populaires, des chœurs surtout, du Nord et du Centre de la Russie. Les résultats de ces tentatives, publiés par l'Académie des Sciences, purent donner une idée de l'harmonie populaire et de ses particularités. Une de ces particularités consiste en l'absence dans les chœurs de parties invariables et fixes. Dans les chœurs russes, chaque nouveau couplet est une variation de la mélodie, non seulement de la mélodie principale, mais aussi de celle chantée par les secondes voix. Même les refrains exécutés par tout le chœur y varient à l'infini. Lorsque Mme Lyneff, après avoir enregistré divers chœurs, demanda aux exécuteurs de ceux-ci comment ils pouvaient chanter ensemble si chacun d'eux jouissait d'une telle liberté d'improvisation, les chanteurs répondirent : « Pour bien chanter ensemble, il faut être « de la même rue », c'est-à-dire être familiarisé avec les goûts individuels de chacun et savoir deviner les intentions de chaque membre du chœur. Et vraiment des chanteurs de diverses régions ne peuvent s'accorder, car chaque région a sa manière de chanter. Tout en ne présentant aucune règle fixe, la musique populaire russe, cependant, est loin d'être un chaos. Elle semble être une création continuelle du peuple lui-même, création dans laquelle chacun peut déployer toute sa fantaisie, toute son inspiration. La liberté d'improvisation est telle que bien souvent les secondes voix chantent quelque chose de différent au point de vue de la mélodie et du rythme que les premières, ou que, parfois, toutes les parties se mettent à chanter à l'unisson... Il semble que l'homme élevé selon les sévères règlements de la théorie ne peut être qu'indigné par une semblable « barbarie ». Et pourtant, peu de personnes ayant entendu un véritable chœur populaire russe, sont en état de nier l'incomparable et originale beauté de celui-ci. Bien plus, la musique savante de notre pays

n'a pris un caractère national et indépendant, n'a conquis une place notable en Europe que depuis qu'elle s'est mise en contact avec la source de l'œuvre musicale populaire.

Un fait curieux : quelques théoriens rapprochent la structure des compositions de la plus nouvelle des écoles musicales (œuvres de R. Strauss et de Debussy) avec la structure de la musique populaire russe... Ainsi, par exemple, le professeur viennois, M. Adler, oppose l'un à l'autre trois styles : 1° l' « homophonie » des temps modernes qui soumet à la voix principale toutes les autres ; 2° la « polyphonie » du Moyen Age avec son contre-point et la soumission mutuelle de toutes les voix l'une devant l'autre ; 3° l' « hétérophonie » d'une époque plus reculée, consistant en la complète indépendance de toutes les voix. De l' « hétérophonie » Adler rapproche d'un côté la musique russe populaire, de l'autre les œuvres de R. Strauss.

Combien est belle et attrayante la musique vocale du peuple russe, on peut le juger par le fait qu'elle a servi de thème à maints de nos plus grands écrivains. Tourgueneff écrivit les *Chanteurs*, Gorki *Les Chanteurs aveugles*.

Voici comment sont décrits par Mme Lyneff les chanteurs populaires :

« En file vivante se dressent hors de ma mémoire les chanteurs, les improvisateurs dont notre patrie a le droit d'être fière. En « kaftans » en loques, en grossières culottes tissées à la maison, la barbe en broussaille, affamés, ils sont là confus et gênés devant ceux qui sont venus pour enregistrer leurs chants, et le plus hardi murmure : « Mais nous ne savons que nos chants campagnards... »

Voici encore une autre description de Mme Lyneff, celle d'un chœur féminin :

« Mitrevna s'avança la première. Grande, très

droite, le visage sévère, elle s'avança sans aucune gêne, avec beaucoup de dignité, suivie des autres femmes. Et toutes les femmes se rangèrent en rond. Mitrevna enveloppa ses compagnes d'un regard sévère et passionné, et tous les visages se tournèrent vers elle, tristes et recueillis... Et ce ne fut qu'en ce moment que je compris le sens de l'expression : « les femmes du peuple sont avides de chansons »....

« Mitrevna se mit à chanter. Elle se mit à chanter mon chant préféré, *Loutchina*, que jamais je n'avais pu noter de façon heureuse jusqu'ici. Sa voix monta grave et sonore, remarquablement fraîche pour une femme de son âge. De suite l'élégante simplicité de son chant me frappa. Et limpide, uniforme, la chanson coula. Mitrevna mettait tant d'expression dans chaque mot qu'elle semblait non seulement chanter *Loutchina*, mais aussi la dire. Et je pensais : était-il possible que le talent naturel donnât les mêmes résultats que la meilleure des écoles?...

« Mitrevna chantait toujours. Elle laissait toute liberté aux autres voix, mais les dirigeait, les fondait sans aucun procédé extérieur. Deux voix graves se mêlaient à sa voix. D'autres jeunes et sonores planaient au-dessus. Et chacune se détachait nettement, sans rien perdre de son caractère. »

Comme conclusion, je dois faire remarquer que le public européen ignore complètement notre musique populaire. Sous le nom de *Chansons russes*, sont connus en Europe soit des chants de nos Tziganes, soit des romances sentimentales dues à quelque ancien compositeur. (A cette catégorie se rattachent le *Rossignol*, d'Aliabieff et *Le Sarafan rouge*, de Varlamoff.) Quant à la véritable musique populaire de notre pays, elle reste encore à connaître.

II. — Les deux genres de musique « savante », la musique religieuse et la musique profane, n'ont pas

subi l'influence de la musique populaire dans la même mesure. Le premier d'entre eux en fut privé et à cause de cela, notre musique religieuse ne présente aucun caractère national. En cette circonstance, l'Eglise russe, une fois de plus, fit preuve d'une infériorité de culture en comparaison avec le catholicisme. Tandis que ce dernier recourut aux effets de la musique vocale et instrumentale pour embellir ses cultes, notre Eglise négligea totalement la musique instrumentale et n'apporta aucun perfectionnement à la vocale.

Dans l'histoire de la musique russe, écrite par le critique musical bien connu, Enguel, nous pouvons lire :

« L'Eglise orthodoxe dédaigna les chants populaires comme elle dédaigna toutes les anciennes coutumes populaires, considérant le tout comme un héritage du paganisme. Et si elle emprunta quelque chose au peuple, ce fut inconsciemment, contre sa volonté. En même temps elle se tint à l'écart du travail musical réalisé par l'Eglise de l'Europe occidentale, surtout à l'époque de Palestrina et de Lasso. » Et lorsque notre musique religieuse voulut se frayer un chemin en avant, elle se heurta à l'influence de la musique européenne qui en fit son esclave. « Lorsque notre musique prit contact avec l'Europe, d'abord par Kiev (XVIIe siècle), ensuite par Saint-Pétersbourg (XVIIIe siècle), ses essais d'indépendance se brisèrent devant la culture musicale de l'Europe, ayant déjà subi les degrés que la nôtre s'apprêtait seulement à subir. C'est ce même fait qui se produisit d'ailleurs avec notre peinture, notre architecture et notre littérature. Grâce aux Italiens Galuppi et Sarti, ainsi qu'aux compositeurs russes qui suivirent fidèlement les pas de ceux-ci, la musique religieuse russe aboutit au commencement du XIXe siècle à un développement exclusif, unilatéral. »

Le plus remarquable compositeur russe de musique religieuse ayant subi l'influence de la tendance italienne a été Bortniansky (1751-1825), dont les œuvres fort « sucrées » s'exécutent encore en Russie jusqu'aujourd'hui.

L'influence italienne fut remplacée par le « style allemand », dont le représentant, Lvoff (1798-1870), a été l'auteur de l'hymne national russe : « Que Dieu garde le tsar ! » Pendant longtemps cet hymne passa pour une œuvre « nationale » et ce n'est que récemment qu'on le reconnut, ou plutôt sa mélodie, comme une copie d'un chant religieux *hollandais*...

Le classicisme allemand libéra notre musique religieuse de la fadeur « sucrée » des Italiens, mais, trop étranger à la source nationale de notre art musical, il ne put prendre racine en notre pays. Vers 1860-1870, un coup des plus forts fut porté au classicisme allemand par Glinka et Odoïevsky invitant la musique religieuse, aussi bien que la profane, à revêtir un caractère national. Cependant, notre musique religieuse n'est guère plus développée aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'époque de Bortniansky et de Lvoff. Et, maintenant, il est risible de songer à la renaissance de notre musique religieuse, car notre Eglise elle-même est en pleine crise de décomposition.

II. — Tout en n'ayant pas su créer une musique *religieuse* indépendante, l'Eglise russe consacra tous ses efforts à entraver, à retarder le développement de la musique *profane*. Les popes déclarèrent la musique peccable et, sous l'influence du clergé, le gouvernement de la période de Moscou prit des mesures rigoureuses contre les « Skomorokhi », c'est-à-dire les chanteurs et musiciens ambulants. D'ailleurs le gouvernement agit ainsi pour satisfaire des griefs personnels, les joyeuses mais satiriques chansons des « Skomorokhi » ne faisant que d'attaquer — et de manière fort sensible — les classes dirigeantes. Mal-

gré ces circonstances, la musique profane continua à prendre racine aussi bien dans le peuple que dans la haute société.

Notre musique profane subit également l'influence étrangère. Ce fut d'abord aux tribus asiatiques qu'elle emprunta certains instruments et, peut-être, même quelques mélodies. Puis l'influence européenne domina. A la Cour impériale apparurent des orchestres, des musiciens, des compositeurs étrangers, et même au milieu du XVIIIe siècle l'opéra. L'exemple donné par la cour fut suivi par l'aristocratie : de gros propriétaires nobles eurent eux aussi leurs orchestres, des orchestres dont les musiciens, des serfs, subirent plus d'une fois des punitions corporelles pour quelque morceau mal exécuté. Deux de ces musiciens-serfs, Matinsky et Phomine, devinrent célèbres comme compositeurs d'opéras ressemblant à des vaudevilles avec chant. Cependant, malgré l'engouement de la cour pour la musique et le théâtre, celle-ci fut longtemps considérée comme un amusement, comme une occupation de second ordre et jusqu'au milieu du XIXe siècle exista une loi qui dépouillait de son titre tout noble débutant au théâtre. Le fait de concevoir la musique comme un amusement amena à la prépondérance du dilettantisme dans l'art musical russe. Le vrai opéra et la musique symphonique ne commencèrent à se développer véritablement qu'à partir de Glinka (fin de la première moitié du XIXe siècle). Avant Glinka, seule la musique vocale, sous forme de romance, fut cultivée. Titoff, Aliabieff et Varlamoff ont été les meilleurs représentants de cette époque de la romance dont l'inspirateur fut le *sentimentalisme* italien. Dans la première moitié du XIXe siècle, un quatrième représentant de la romance, Verstovsky, apporta dans la musique russe un peu de *romantisme* et refléta lui-même l'influence des compositeurs allemands et en particulier celle de Weber. Les œuvres

de Verstovsky tiennent à la fois de la romance et de l'opéra. Ce sont des romances qui doivent être exécutées sur une scène avec décor et accompagnées par l'orchestre... Verstovsky écrivit de nombreuses pièces pour piano et un opéra : *Le Tombeau d'Askold.*

C'est aussi par des romances et des morceaux pour piano que Glinka commença sa carrière artistique. Son premier opéra : *La Vie pour le Tsar* (1846), n'est point exempt d'imitation et la fadeur italienne le gâte considérablement. D'ailleurs le sujet même de cet opéra est par trop « officiel » pour pouvoir servir de canevas à une œuvre large et libre et d'expression sincère à un sentiment profond. Mais le second opéra de Glinka, *Rouslan et Loudmila* (1842), ne porte plus aucune trace « d'italianisme », est une œuvre purement russe et donne un choc au développement de l'opéra et aussi à celui de la musique symphonique. Un fait caractéristique : non seulement le public, mais aussi les critiques, après avoir fait un accueil chaleureux à la demi-italienne *Vie pour le Tsar*, ne comprirent pas *Rouslan et Loudmila*, et ce n'est que longtemps après que ce dernier opéra fut apprécié selon sa valeur. En revanche, la critique européenne sut apprécier Glinka, et Berlioz, dans le *Journal des Débats* du 16 avril 1845, exposa les particularités du talent de notre grand compositeur.

Après Glinka vint Dargomyjsky, l'auteur bien connu de nombreuses romances et de deux opéras : *la Roussalka* et *le Convive de pierre*. Dargomyjsky se posa un problème, celui de faire coïncider le texte des romances avec leur musique. Et ce problème, il le résolut. Dans ses opéras, il chercha à atteindre la plus grande simplicité, le plus grand réalisme. Pour parvenir à ce but, il supprima toutes les formes conventionnelles capables de nuire à l'action dramatique. Par ce dernier fait, on peut le rapprocher de Wagner. Cependant, tandis que, dans les opéras de Wagner,

prédomine l'élément instrumental, chez Dargomyjsky prédomine l'élément vocal. De plus, Dargomyjsky donna une forme au récitatif mélodique et dans *le Convive de pierre* se trouve un modèle de « déclamation musicale ». Voici comment Dargomyjsky exposa sa conception de la musique sérieuse : « Les gens routiniers recherchent des « mélodies » flattant l'oreille, moi, je ne les recherche point. Je ne veux pas abaisser la musique au rôle d'amusement. *Je veux que les sons expriment directement la parole.* Je veux la vérité. »

Dargomyjsky fonda un petit cercle de réformateurs musicaux, connu sous le nom de « Pléiade puissante », dont Balakireff, Kuï, Moussorgsky, Rimsky-Korsakoff, Borodine ont fait partie. D'ailleurs, tous les compositeurs que nous venons de citer n'y ont collaboré qu'à titre de dilettantes, tous occupant des situations hors du domaine musical. Balakireff était élève diplômé de l'Université de Saint-Pétersbourg ; Kuï et Moussorgsky, officiers de l'armée; Rimsky-Korsakoff, officier de marine; Borodine, professeur de chimie. Mais ce dilettantisme permit à ces grands compositeurs de se libérer de la routine officielle représentée par le Conservatoire musical de Saint-Pétersbourg et de fonder, en opposition à celui-ci, une « Ecole musicale gratuite », qui ne tarda pas à se transformer en centre de la nouvelle tendance musicale. Par les membres de la « Puissante pléiade » a été composée une foule d'œuvres en tous genres. Les romances lyriques de Balakireff, de Kuï et de Rimsky-Korsakoff ; les chansons comiques de Moussorgsky; les ouvertures de Balakireff; les symphonies de Rimsky-Korsakoff et de Borodine, et maints opéras nous ont été laissés en héritage par le « Cercle des dilettantes ». Parmi les plus remarquables des opéras légués par lui, citons : *Ratkleef* et *Angelo*, de Kuï; *la Pskovitaine*, *Nuit de Mai*, *Snégourotchka*, *Sadko*

et *la Fiancée du tsar*, de Rimsky-Korsakoff; *Boris Godounoff*, *Khovanchtchina*, de Moussorgsky; *Prince Igor*, de Borodine.

Tous ces compositeurs avaient presque la même conception générale du sens de l'art et des problèmes musicaux. Cependant leurs œuvres sont des plus individuelles et nous dessinent : Kuï, comme un compositeur lyrique, doux et tendre; Rimsky-Korsakoff, comme le peintre élégant des sentiments et des drames de l'âme; Borodine, comme un maître en l'art d'assembler les sons à la beauté puissante ; Moussorgsky, comme un comique dont le comisme est souvent proche de la tragédie. Mais tous éprouvaient le même penchant vers la simplicité, vers la musique populaire. Un critique a dit d'eux avec raison : « En eux la nature prédomine sur la culture. » Et il est heureux qu'il en fut ainsi ; la « culture » s'acquiert par l'instruction et le travail, la « nature », si on ne la possède point, jamais on ne pourra l'acquérir.

L'énergie déployée par la « Puissante pléiade » s'explique, non seulement par les particularités de ses membres, mais aussi par celles de l'époque. Les compositeurs que nous avons déjà cités débutèrent dans la voie musicale au moment où, délivrée du servage, la vie russe aspirait à la liberté, désireuse de rompre des chaînes séculaires. Cette aspiration vers la liberté, se manifestant dans tous les domaines de la vie, ne put ne pas se manifester dans celui de la musique.

Après la « Pléiade puissante », la musique russe continua, sinon si rapidement qu'à l'époque de celle-ci, mais continua à se développer. Les compositeurs qui vinrent alors suivirent soit la voie indiquée par le « Cercle des dilettantes », soit celle de l'Ecole européenne. C'est cette dernière voie que suivit Rubinstein. Quant à Tchaïkovsky, il occupa une situation médiane.

Rubinstein (1829-1894), le gardien des traditions de la musique classique européenne, a déterminé lui-même son rôle dans le développement de la musique : « Dans la vie, je suis républicain : en art, conservateur. » L'influence de Balakireff et de ses collègues n'effleura même pas Rubinstein. Ses œuvres symphoniques sont revêtues de formes anciennes assez semblables à celles de Mendelssohn et de Schumann. Par ses opéras, on peut le rapprocher de Meyerbeer. Les plus connus des opéras de Rubinstein sont : *le Démon*, *le Marchand Kalachnikoff* et *Macchabée*. Le « conservatisme » de Rubinstein consiste en le fait que le célèbre compositeur ne chercha point à découvrir de nouvelles formes musicales, mais se consacra avant tout à l'étude approfondie de la musique classique qu'il préconisa à tous. Pour atteindre ce dernier but, Rubinstein organisa une « Société musicale russe » et contribua à la fondation du premier Conservatoire de notre pays.

Tchaïkovsky (1840-1893), tout comme Rubinstein, a été un « Européen ». Mais dans la musique de Tchaïkovsky se trouve un élément « national » presque inconnu à celle de Rubinstein. Dans les œuvres musicales de Tchaïkovsky se reflète la même période de la vie russe que dans les œuvres littéraires de Tchekhoff, et c'est ce qui différencie tant Tchaïkovsky de Balakireff et de ses collègues dont les compositions sont loin de porter l'empreinte d'une si sombre désespérance. Tchaïkovsky a écrit beaucoup d'opéras dont les préférés du public sont *la Dame de pique* et *Eugène Oniéguine*, aux sujets empruntés à Pouchkine. Au talent de Tchaïkovsky sont encore dues maintes romances et symphonies.

Parmi les compositeurs de notre époque, deux peuvent être rapprochés de Tchaïkovsky : ce sont Arensky et Rakhmaninoff. Mais Arensky se trouve en même temps sous l'influence de l'école musicale

française moderne et Rakhmaninoff est de beaucoup moins subjectif que Tchaïkovsky.

A Rimsky-Korsakoff et à Borodine se rattache Glazounoff, auteur de nombreuses œuvres symphoniques, dont Enguel a dit : « Glazounoff est un des meilleurs symphonistes de notre époque, aussi bien par la force et l'indépendance de sa pensée symphonique que par la richesse et l'originalité de l'incarnation de celle-ci. » Kalinnikoff, mort malheureusement fort jeune, a également laissé de belles symphonies. Mais surtout remarquable est notre symphoniste Skriabine dans la musique duquel retentit une « surnaturelle extase ».

Taneeff est notre meilleur représentant de musique de chambre, très peu développée en Russie. Classique par l'âme et le style, Taneeff « combine le classicisme avec les procédés modernes de l'expression musicale » et est un théoricien musical hors ligne. « Son traité sur le contre-point est une œuvre unique dans la littérature musicale basée sur la méthode expérimentale ». (Enguel.)

Rien que l'énoncé de noms fait ci-dessus montre avec quelle vitesse se développe la musique russe. Il est inutile de parler de toutes les conditions qui ont favorisé cette marche en avant. Mais l'une d'elles doit être notée. C'est l'agrandissement assez récent du groupe des « consommateurs de musique ». En effet, après avoir servi d'amusement à la cour impériale et à la noblesse riche, notre musique a fini par se transformer, après la suppression du servage, en un besoin continu de la société bourgeoise.

CONCLUSION

Et maintenant, notre aperçu de la vie matérielle et intellectuelle de la Russie terminé, essayons d'en tirer une déduction finale.

Quel est le trait qui frappe le plus l'observateur de la vie russe? C'est, sans aucun doute, l'extrême complexité de celle-ci, car la vie russe est un curieux assemblage d'éléments violemment opposés, de principes se contredisant les uns les autres.

Les contradictions abondent dans toutes les sphères de notre vie. Dans le domaine économique, nous voyons le capitalisme moderne se développer à une vitesse américaine aux côtés de villages moyenâgeux à l'économie encore presque naturelle. Dans le domaine social, le prolétariat conscient et organisé, avide de faire triompher l'idéal du bonheur universel et élevé dans les idées d'un socialisme théorique, vit dans le voisinage de seigneurs féodaux ne voulant reconnaître même les plus élémentaires exigences de la justice. Dans le domaine politique, les plus ardentes, les plus sincères aspirations vers la liberté qu'il soit possible d'imaginer, se heurtent

aux pires procédés d'assujettissement. Et dans le domaine littéraire et artistique, tandis que maints des nôtres ont su faire connaître, bien au delà de nos frontières, la noble simplicité de leur profondeur de pensée, une centaine de millions d'habitants du sol russe est complètement illettrée... Notre jeunesse intellectuelle et ouvrière est partisan du matérialisme athéiste, mais les plus sauvages préjugés, le plus primitif des fétichismes constituent la mentalité religieuse de nos paysans. D'un côté, c'est une orgueilleuse aristocratie festoyant sans cesse dans les capitales de pierre, de l'autre, ce sont des millions d'existences humaines s'abritant sous des toits de chaume, se nourrissant de pain pétri d'écorce de bois moulue...

Et pauvre,
Et abondante,
Et forte,
Et impuissante,
Es-tu, ô notre mère Russie!

écrivit un de nos poètes assombri par les contrastes de la vie russe.

Les contrastes russes ne démontrent pas seulement l'état arriéré de notre pays, son isolement des grandes contrées de l'Europe, mais encore sa proximité, sa dépendance matérielle et spirituelle de celles-ci. Les contrastes russes, c'est un choc entre les idées modernes, européennes, et, si vous voulez, universelles, et les restes du Vieux Temps, héritage de cette époque, où la Russie vivait encore de sa vie propre, non entraînée par ce tourbillon mondial qui broie entre ses meules puissantes les grains de l'ancienne humanité pour élaborer la farine du pain des Temps Futurs. Et si triste que soit la situation actuelle de la Russie, si lourd que soit aujourd'hui le

sort du peuple, nous pouvons affirmer que la vie nouvelle triomphera en Russie, et dire avec Napoléon :

« Il y a deux systèmes, le passé et l'avenir; le présent n'est qu'une transition pénible. Qui doit triompher? L'avenir, n'est-ce pas? »

FIN

TABLE DES MATIERES

Pages
INTRODUCTION 1

LIVRE I

APERÇU GÉNÉRAL
DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE LA RUSSIE

Chap. I. — Le Milieu 5
— II. — Les Races 17
— III. — L'État et son évolution 41
— IV. — Formation de la mentalité 83

LIVRE II

LES TEMPS MODERNES

Chap. I. — Aperçu général de la position économique de la Russie vis-à-vis des autres pays. . 112
— II. — La population russe au point de vue économique et social. 121
— III. — Développement et formes du capitalisme. 129
— IV. — L'économie rurale et la question agraire. . 141
— V. — La famille et la situation de la femme. . . 161
— VI. — Les intellectuels. — Le nihilisme 169

LIVRE III

LE POUVOIR ABSOLU, SON ORGANISATION, SES RESSOURCES

Pages
Chap. I. — Organisation du pouvoir central 180
— II. — La bureaucratie russe 186
— III. — Les finances de l'État 194

LIVRE IV

LA LUTTE POLITIQUE

Chap. I. — Guerre Russo-Japonaise et crise révolutionnaire 203
— II. — Groupement des divers éléments de la société russe. Leur rôle dans la révolution et leur idéologie politique 226
— III. — Après la révolution 252

LIVRE V

LA QUESTION NATIONALE ET LA QUESTION RELIGIEUSE

Chap. I. — La lutte nationale et l'unité de l'État . . . 279
— II. — Le problème religieux en Russie. Le mouvement religieux d'aujourd'hui. Le schisme. Les sectes 291

LIVRE VI

LA LITTÉRATURE ET LA POÉSIE RUSSES

Chap. I. — Caractère général de la littérature russe . . 304
— II. — Évolution littéraire du XIXe siècle et du commencement du XXe 314

LIVRE VII

LES ARTS EN RUSSIE

Pages

Chap. I. — **Arts plastiques** 341

— II. — **La musique** 365

CONCLUSION. 377

3393. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (9-12).

2° PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

BINET (A.), directeur de Laboratoire à la Sorbonne. **L'Ame et le Corps** (7e mille).
BINET (A.). **Les Idées modernes sur les enfants** (10e mille).
BOHN (Dr Georges), directeur de Laboratoire à l'Ecole des Hautes-Etudes. **La Naissance de l'Intelligence** (40 figures) (5e mille).
BOUTROUX (E.), de l'Institut. **Science et Religion** (12e mille).
COLSON (C.), de l'Institut. **Organisme économique et Désordre social.**
CRUET (J.), avocat à la cour d'appel. **La Vie du Droit et l'impuissance des Lois.**
DAUZAT (Albert), docteur ès lettres. **La Philosophie du Langage.**
GUIGNEBERT (C.), chargé de cours à la Sorbonne. **L'Evolution des Dogmes** (6e m.).
HACHET-SOUPLET (P.), directeur de l'Institut de Psychologie. **La Genèse des Instincts.**
HANOTAUX (Gabriel), de l'Académie française. **La Démocratie et le Travail.**
JAMES (William), de l'Institut. **Philosophie de l'Expérience** (6e mille).
JAMES (William). **Le Pragmatisme** (5e m.).
JANET (Dr Pierre), professeur au Collège de France. **Les Névroses** (6e mille).
LE BON (Dr Gustave). **Psychologie de l'Éducation** (15e mille).
LE BON (Dr Gustave). **La Psychologie politique** (9e mille).
LE BON (Dr Gustave). **Les Opinions et les Croyances** (7e mille).
LE DANTEC (Félix). **L'Athéisme** (12e mille).
LE DANTEC (Félix). **Science et Conscience** (6e mille).
LE DANTEC (Félix). **L'Égoïsme** (6e mille).
LEGRAND (Dr M. A.). **La Longévité à travers les âges.**
LOMBROSO. **Hypnotisme et Spiritisme** (6e mille).
MACH (E.). **La Connaissance et l'Erreur** (5e mille).
MAXWELL (Dr J.). **Le Crime et la Société** (5e mille).
PICARD (Edmond). **Le Droit pur** (6e mille).
PIERON (H.), Maître de Conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes. **L'Evolution de la Mémoire.**
REY (Abel), professeur agrégé de Philosophie. **La Philosophie moderne** (8e mille).
VASCHIDE (Dr). **Le Sommeil et les Rêves.**

3° BEAUX-ARTS ET HISTOIRE

ALEXINSKY (Grégoire), ancien député à la Douma. **La Russie moderne.**
AVENEL (Vicomte Georges d'). **Découvertes d'Histoire sociale** (6e mille).
BIOTTOT (Colonel). **Les Grands Inspirés devant la Science. Jeanne d'Arc.**
BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **L'Intolérance religieuse et la politique.**
BRUYSSEL (E. van), consul général de Belgique. **La Vie sociale** (6e mille).
CAZAMIAN (Louis), maître de Conférences à la Sorbonne. **L'Angleterre moderne** (5e mille).
CHARRIAUT (H.), chargé de mission par le Gouvernement français. **La Belgique moderne** (6e mille).
COLIN (J.), Chef d'Escadron d'Artillerie à l'Ecole supérieure de Guerre. **Les Transformations de la Guerre.** (6e mille).
CROISET (A.), membre de l'Institut. **Les Démocraties antiques** (7e mille).
DUBUFE (G.). **La Valeur de l'Art.**
GARCIA-CALDÉRON (F.). **Les Démocraties latines de l'Amérique.**
GENNEP. **La Formation des Légendes** (5e mille).
HARMAND (J.), ambassadeur. **Domination et Colonisation.**
HILL, ancien ambassadeur. **L'Etat moderne.**
LE BON (Dr Gustave). **La Révolution Française et la Psychologie des Révolutions** (7e mille).
LICHTENBERGER (H.), professeur adjoint à la Sorbonne. **L'Allemagne moderne** (11e m.).
MEYNIER (Commandant O.), professeur à l'École militaire de Saint-Cyr. **L'Afrique noire.**
NAUDEAU (Ludovic). **Le Japon moderne, son Evolution** (8e mille).
OLLIVIER (Émile), de l'Académie française. **Philosophie d'une Guerre (1870)** (6e mille).
OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. **Les Grands Hommes.**
PIRENNE (H.), [illegible] Gand. **Les** [illegible] **des Pays-Bas.**
ROZ (Firmin). [illegible] (5e mille).

Bibliothèque de Philosophie scientifique

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

1° SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

BERGET (A.), professeur à l'Institut océanographique. **La Vie et la Mort du Globe.**

BERTIN (L.-E.), de l'Institut. **La Marine moderne** (54 figures).

BIGOURDAN, de l'Institut. **L'Astronomie** (50 figures).

BLARINGHEM (L.), chargé de cours à la Sorbonne. **Les Transformations brusques des êtres vivants** (49 figures).

BOINET (Dr), profr de Clinique médicale. **Les Doctrines médicales** (6e mille).

BONNIER (Gaston), de l'Institut. **Le Monde végétal** (230 figures) (8e mille).

BOUTY (E.), de l'Institut, profr à la Sorbonne. **La Vérité scientifique, sa poursuite.**

BRUNHES (B.), professeur de physique. **La Dégradation de l'Energie** (7e mille).

BURNET (Dr Etienne), de l'Institut Pasteur. **Microbes et Toxines** (71 fig.) (5e mille).

COLSON (Albert), professeur à l'École Polytechnique. **L'Essor de la Chimie appliquée.**

COMBARIEU (J.), chargé de cours au collège de France. **La Musique** (9e mille).

DASTRE (Dr A.), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **La Vie et la Mort** (12e mille).

DELAGE (Y.), de l'Institut et GOLDSMITH (M.). **Les Théories de l'Evolution** (6e mille).

DEPÉRET (C.), Corr de l'Institut. **Les Transformations du Monde animal** (7e mille).

GUIART (Dr), professeur à la Faculté de médecine de Lyon. **Les Parasites inoculateurs de maladies** (107 figures).

HÉRICOURT (Dr J.). **Les Frontières de la Maladie** (8e mille).

HÉRICOURT (Dr J.). **L'Hygiène moderne** (10e mille).

HOUSSAY (F.), professeur à la Sorbonne. **Nature et Sciences naturelles** (6e mille).

JOUBIN (Dr L.), professeur au Muséum National d'Histoire naturelle. **La Vie dans les Océans** (45 figures).

LAUNAY (L. de), de l'Institut. **L'Histoire de la Terre** (10e mille).

LAUNAY (L. de). **La Conquête minérale.**

LE BON (Dr Gustave). **L'Évolution de la Matière,** avec 63 figures (24e mille).

LE BON (Dr Gustave). **L'Évolution des Forces** (42 figures) (13e mille).

LE DANTEC (F.), chargé de cours à la Sorbonne. **Les influences Ancestrales** (10e mille).

LE DANTEC (F.). **La Lutte universelle** (8e mille).

LE DANTEC (F.). **De l'Homme à la Science** (6e mille).

MARTEL, directeur de *La Nature*. **L'Évolution souterraine** (80 figures) (6e mille).

MEUNIER (S.), professeur au Muséum. **Les Convulsions de l'Ecorce Terrestre** (35 figures) (5e mille).

OSTWALD (W.). **L'Évolution d'une Science, la Chimie** (7e mille).

PICARD (Émile), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **La Science moderne** (10e mille).

POINCARÉ (H.), de l'Institut, profr à la Sorbonne. **La Science et l'Hypothèse** (20e mille).

POINCARÉ (H.). **La Valeur de la Science** (18e mille).

POINCARÉ (H.). **Science et Méthode** (11e m.).

POINCARÉ (Lucien), directeur au Ministère de l'Instruction publique. **La Physique moderne** (13e mille).

POINCARÉ (Lucien). **L'Électricité** (10e mille).

RENARD (Cel). **L'Aéronautique** (68 figures) (6e mille).

RENARD (Cel). **Le Vol mécanique, les Aéroplanes** (121 figures).

2° PSYCHOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Voir la liste des ouvrages page 3 de la couverture.

3° BEAUX-ARTS ET HISTOIRE

Voir la liste des ouvrages page 3 de la couverture.

4542. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 10-12.